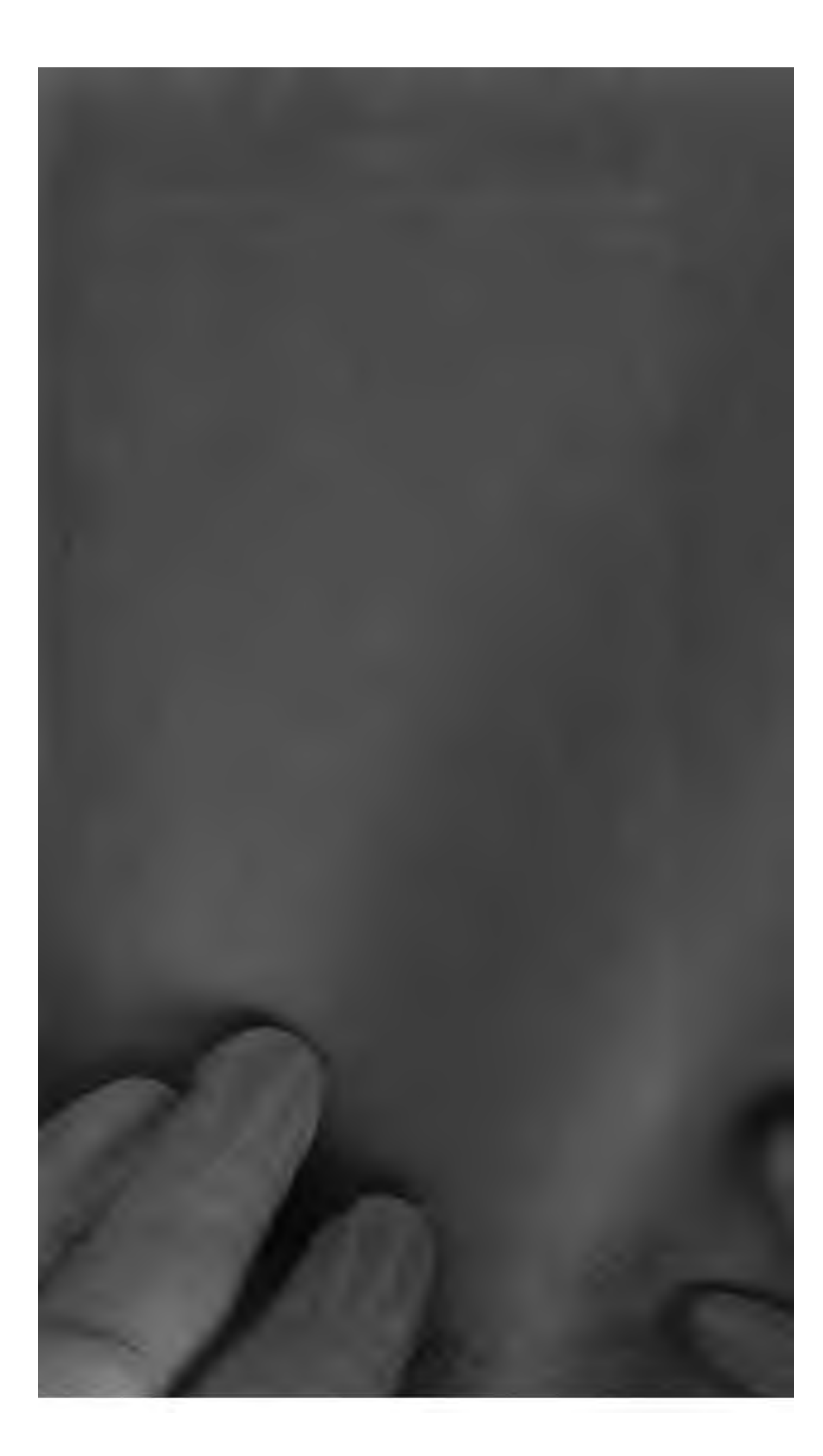


L RESEARCH LIBRARIES
33 07478679 3





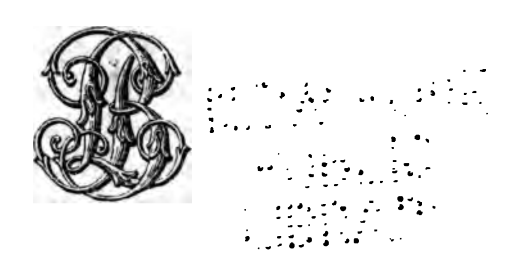


HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA LITTÉRATURE
ANGLAISE,
DEPUIS BACON
JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR M. L. MÉZIÈRES.

MORALE, ROMAN, GENRE ÉPISTOLAIRE.

TOME SECOND.



PARIS.
BAUDRY, A LA LIBRAIRIE EUROPÉENNE,
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 9.
1834.

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE.

HUME.

David Hume, avant d'entreprendre les recherches historiques auxquelles il doit encore sa principale gloire aujourd'hui, quoique les travaux récens de quelques uns de ses successeurs aient un peu nui à sa réputation, avait mérité une place honorable parmi les philosophes et les moralistes anglais. Son exemple atteste qu'un vif amour des lettres ne se laisse pas décourager aisément par les revers, et que la persévérance, unie à un vrai talent, triomphe tôt ou tard de l'indifférence publique. Lui-même raconte avec beaucoup de candeur, dans ses Mémoires, écrits un peu avant sa mort, les fréquens mécomptes qui mirent à l'épreuve sa patience. Heureusement, il puisait dans sa philosophie pratique le calme et la résignation qu'il montra au milieu de ses désappointemens littéraires. Tous ses contem-

porains se sont plu à reconnaître la constance et l'élévation de son âme, et son ami Adam Smith lui a rendu le même témoignage dans un fragment que je cite ici, d'autant plus volontiers que le portrait fidèle d'un écrivain est presque toujours le meilleur commentaire de ses œuvres.

« A l'égard des opinions philosophiques de Hume, on les jugera sans doute diversement, chacun les approuvant ou les condamnant selon qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de ses propres vues; mais, à l'égard de son caractère et de sa conduite, il ne peut guère y avoir de différence de sentiment. Son tempérament en effet semblait plus heureusement balancé, si je puis me servir de cette expression, que celui d'aucune autre personne peut-être que j'aie jamais connue. Même au milieu du plus humble état de sa fortune, la grande économie que la nécessité lui imposait ne l'empêcha jamais d'exercer dans les occasions convenables sa bienfaisance et sa générosité. Son économie était fondée non sur l'avarice, mais sur l'amour de l'indépendance. L'extrême douceur de son caractère n'affaiblit jamais la fermeté de son âme ou la vigueur de ses résolutions. Son enjouement habituel était l'expression franche de la bonté et de la belle humeur, tempérée par la délicatesse et la modestie, sans le moindre mélange de cette malignité qui est si fréquemment la source désagréable de ce qu'on appelle esprit chez les autres. Ses plaisanteries n'avaient jamais pour but de mortifier : aussi, loin d'offenser, elles manquaient ra-

rement de divertir et de charmer ceux mêmes à qui elles s'adressaient. Pour ses amis, qui en étaient fréquemment l'objet, il n'y avait peut-être aucune de ses grandes et aimables qualités qui contribuât davantage à rendre son commerce attrayant. Et cette gaîté de caractère, si agréable dans la société, mais si souvent accompagnée d'un esprit frivole et superficiel, s'alliait certainement en lui à la plus sévère application, au savoir le plus étendu, à la plus grande profondeur de pensée et à la capacité la plus vaste sous tous les rapports. En un mot, je l'ai toujours considéré, durant sa vie et depuis sa mort, comme approchant de l'idée d'un homme parfaitement sage et vertueux, aussi près peut-être qu'il est permis à la faiblesse de la nature humaine. »[1]

La première partie des *Essais moraux, politiques et littéraires*, publiée d'abord en 1742, rentre entièrement dans la classe des mélanges. L'auteur y discute sans ordre suivi et sans liaison quelconque des questions de nature très diverse. J'en indiquerai quelques unes en me conformant à la division qu'il a lui-même adoptée dans son titre.

Hume, dans l'essai moral, est un disciple d'Addison, auquel on l'a quelquefois comparé. Il s'en rapproche en effet par l'élégance et la simplicité du style : il reste fort au-dessous à d'autres égards. Il lui est bien inférieur pour la grâce, la finesse et l'enjouement : il n'a pas surtout le ton persuasif et

[1] *Letter from Adam Smith to William Strachan.*

l'onction pénétrante de ce grand moraliste. C'est un esprit naturellement sage, calme et impassible jusqu'à la froideur. Ses conseils sont ordinairement judicieux et instructifs; mais la forme semble peu attrayante. Il satisfait la raison; mais il ne parle pas assez au cœur et à l'imagination. Comme exemple de sa manière habituelle, je prends au hasard le début d'un des premiers essais, celui sur l'*Impudence et la Modestie*.

« Je suis d'avis que les plaintes communes contre la Providence sont mal fondées, et que les bonnes ou mauvaises qualités des hommes sont la cause de leur bonne ou mauvaise fortune plus qu'on ne le suppose généralement. Il y a sans doute des exemples du contraire, et même assez nombreux; mais c'est peu de chose en comparaison de ceux que nous voyons d'une juste distribution de la prospérité et des disgrâces; et, à dire vrai, il ne peut en être autrement dans le cours ordinaire des affaires humaines. Être doué d'une disposition bienveillante, et aimer les autres, procure presque infailliblement l'affection et l'estime : or c'est là le principal avantage de la vie, celui qui facilite toutes les entreprises et tous les succès, outre la satisfaction qui en résulte immédiatement. Il en va de même des autres vertus. La prospérité est naturellement, quoique non pas nécessairement, unie à la vertu et au mérite, de la même manière que l'adversité s'attache au vice et à l'ineptie.

« Il faut avouer néanmoins que cette règle admet

quelque exception à l'égard d'une qualité morale, et que la modestie a une tendance naturelle à obscurcir les talens, comme l'impudence les met au jour, et est la seule cause à laquelle beaucoup d'individus ont dû leur élévation dans le monde, malgré tous les désavantages d'une basse naissance et d'un mince mérite. Il y a une telle indolence et une telle incapacité chez la plupart d'entre nous que nous sommes enclins à recevoir un homme au prix qu'il se donne lui-même, et à prendre ses airs d'arrogance pour les preuves du mérite qu'il s'attribue. Une certaine assurance paraît la compagne naturelle de la vertu, et peu d'hommes savent la distinguer de l'impudence : de même que, d'une autre part, la défiance, étant le résultat naturel du vice et de la sottise, a fait tort à la modestie, qui lui ressemble si bien à l'extérieur.

« Comme l'impudence, quoique réellement un vice, a les mêmes effets sur la fortune que si c'était une vertu, nous pouvons observer qu'elle est presque aussi difficile à obtenir, et qu'elle se distingue à cet égard de tous les autres vices, qui s'acquièrent à peu de frais, et se fortifient continuellement par l'exercice. Plus d'un homme, convaincu que la modestie lui est extrêmement préjudiciable pour faire son chemin, a résolu d'être impudent, et de faire décidément bonne contenance; mais il est remarquable que ces gens-là ont rarement réussi à l'œuvre, et ont été contraints de retomber dans leur modestie primitive. Rien ne pousse un individu

dans le monde comme une franche et naturelle impudence. La contrefaçon n'est bonne à rien, et ne peut jamais se soutenir. Dans toute autre entreprise, à chaque faute qu'un homme commet, et dont il s'aperçoit, il se trouve plus près du but. Mais quand il vise à l'impudence, si par hasard il échoue dans sa tentative, le souvenir de cet échec le fait rougir et le déconcerte infailliblement : après quoi, chaque embarras est la cause d'une confusion nouvelle jusqu'à ce qu'on découvre l'imposture et la vanité de ses prétentions à l'impudence. »[1]

Ces remarques, aussi justes qu'ingénieuses, expriment une vérité que Chesterfield ne cessait de rappeler à son fils, fort inutilement, il est vrai, par la raison que l'auteur indique ici. Il est fâcheux que Hume, qui, dans son histoire d'Angleterre, au sujet de Bacon, se moque de la prédilection de ses compatriotes pour les longues allégories (*long-spun allegories*), ait sacrifié lui-même à ce faux goût, et ait inséré dans ce morceau une des plus maussades et des plus insipides allégories qu'on puisse concevoir. Il termine de même le chapitre sur l'*Avarice*, et celui sur l'*Amour et le Mariage*, où il hasarde, en outre, quelques traits de raillerie sans aucun succès. En général, il échoue dans le genre gracieux et plaisant : il semble que sa gravité se prête mal au badinage; son ironie est froide et contrainte. Ce

[1] « I am of opinion that the common complaints.... A vain pretender to impudence. » (*Of Impudence and Modesty*.)

défaut devient plus sensible encore dans l'essai intitulé l'*Épicurien*, où il emploie un langage orné et presque poétique pour peindre l'homme du monde et l'ami des plaisirs. Son invocation à la Volupté, son imitation du chant des sirènes, dans le Tasse, et sa causerie avec Cœlia, approchent du burlesque. On éprouve quelque peine à voir l'austère philosophe prendre un ton folâtre, essayer la lyre d'Anacréon, et débiter des propos galans. Il est étrange qu'un aussi excellent esprit ait méconnu à ce point son caractère, et se soit exercé dans un sujet qui a si peu d'analogie avec son talent. Il aurait bien dû se souvenir que la gaîté, comme l'impudence, a besoin de naturel, et ne peut réussir qu'à cette condition.

Le véritable domaine de Hume est la discussion sérieuse. Là, il se trouve à l'aise, et s'abandonne à son instinct méditatif. On voit qu'il se complaît dans les régions les plus élevées de la politique et de la philosophie, et que ces graves spéculations sont pour lui une source inépuisable de jouissances. Lui, qui ne s'émeut guère, se passionne presque à la recherche de la vérité. Ses facultés intellectuelles étaient d'ailleurs parfaitement assorties à de telles investigations. Sa froide et lumineuse raison, sa perspicacité métaphysique et sa sévère impartialité, lui donnaient une merveilleuse aptitude à l'examen des problèmes dont la solution exercera éternellement la curiosité des plus nobles intelligences.

Hume appartient à cette famille des Bacon, des

Descartes, des Temple, des Bayle, esprits libres et indépendans qui ont pensé pour le genre humain. Il ne se laisse imposer par aucun nom, ni éblouir par aucune autorité; il aime à faire l'essai de ses forces contre des principes admis et des opinions accréditées; il aborde sans crainte les sujets de controverse, et déploie sa dextérité à débattre le pour et le contre d'un système. Sceptique et non paradoxal, il conclut souvent comme le vulgaire, mais par des considérations différentes, et non sans avoir fourni des argumens spécieux pour une conclusion tout opposée. Rarement il prend le ton dogmatique; il conjecture plutôt qu'il n'affirme. Au reste, il ne lâche guère prise d'une question sans l'éclairer d'un nouveau jour, et sans indiquer des points de vue qui avaient échappé avant lui.

Dans les essais sur *les Principes du gouvernement*, sur *les Partis en général*, et sur *la Liberté de la presse*, l'auteur expose des observations judicieuses, et que l'expérience de près d'un siècle a consacrées. Ainsi, il fait ressortir le peu d'inconvénient des abus de la presse auprès des avantages qui en résultent, et la faible part d'action qu'elle obtient sur la multitude en comparaison de la tribune antique. Dans l'essai sur *les Partis en Angleterre*, il garde une scrupuleuse neutralité, et tient une balance exacte entre les factions rivales; sa définition des Whigs et des Torys, et son portrait de Robert Walpole, attestent sa modération et son impartialité. Quoiqu'il se montre assez indifférent pour les

diverses constitutions, et qu'il incline vers la maxime célèbre de Pope : « Que les sots se disputent pour les formes de gouvernement, le meilleur est le mieux administré »[1], il ne dissimule pas sa prédilection en faveur du régime représentatif. Dans l'essai sur *la possibilité de réduire la politique en science*, il énonce comme axiome universel que « un prince héréditaire, une noblesse sans vassaux, et un peuple votant par représentation, forment la meilleure des monarchies, des aristocraties et des démocraties. » Ceci ne l'empêche pas de rendre ailleurs pleine justice aux améliorations déjà introduites de son temps chez la plupart des gouvernemens absolus de l'Europe[2]. Dans ses conjectures sur l'avenir probable des institutions de son pays, il se demande si, « puisqu'un genre de mort peut être préférable à un autre, il serait plus désirable pour la constitution anglaise de se terminer en gouvernement populaire ou en monarchie absolue »; et il répond sans hésiter : « Je déclare ici franchement que, quoique la liberté soit infiniment préférable à l'esclavage presque dans tous les cas, néanmoins j'aimerais beaucoup mieux voir une monarchie absolue qu'une république dans cette île. » Il explique ses raisons, dont la principale est qu'une république ramènerait infailliblement au despotisme après de longues agitations et des guerres sanglantes, et il ajoute : « La monarchie

[1] *Essay on Man*, book III.

[2] *Of civil liberty*.

absolue est donc la mort la plus aisée, la véritable *euthanasia* de la constitution britannique. »[1]

Dans l'essai sur *les Caractères nationaux*, Hume, adoptant une opinion contraire à celle de Montesquieu, rapporte tout à des causes morales, et nie l'influence des causes physiques, particulièrement du climat, sur les mœurs et les institutions des peuples. Il appuie son sentiment sur des recherches savantes et des faits incontestables; il montre la même impartialité envers les nations étrangères qu'à l'égard des différentes formes de gouvernement. Aucun écrivain anglais n'est plus exempt que lui des illusions d'un patriotisme exagéré, ni plus inaccessible aux préventions nationales; on peut en juger par le passage suivant du chapitre sur *la Liberté civile*, qui est un des meilleurs de l'ouvrage.

« Les anciens ont observé que tous les arts et les sciences naquirent parmi les nations libres, et que les Perses et les Égyptiens, malgré leur loisir, leur opulence et leur luxe, ne firent que de faibles efforts pour goûter ces jouissances plus délicates, qui furent portées à une telle perfection par les Grecs, au milieu de guerres continuelles, accompagnées de l'indigence et d'une extrême simplicité dans la vie et dans les mœurs. On a observé aussi que les Grecs n'eurent pas plus tôt perdu leur liberté, quoiqu'ils obtinssent un vaste accroissement de richesses, par suite des conquêtes d'Alexandre, que les arts, dès

[1] *Of the british government.*

ce moment, déchurent parmi eux, et ne purent jamais se relever dans ces climats. Le savoir fut transplanté à Rome, la seule nation libre de l'univers à cette époque; et, trouvant là un sol favorable, prit un essor prodigieux durant plus d'un siècle, jusqu'à ce que la décadence de la liberté entraînât aussi la décadence des lettres et plongeât le monde entier dans une barbarie complète. D'après ces deux épreuves, dont chacune fut double en son genre, et montra la chute des sciences dans les gouvernemens despotiques ainsi que leurs progrès dans les États populaires, Longin se crut suffisamment autorisé à prétendre que les arts et les sciences ne peuvent jamais fleurir que sous un gouvernement libre, et cette opinion a été suivie par plusieurs écrivains distingués de notre pays [1], soit qu'ils aient borné exclusivement leur attention aux faits de l'antiquité, soit qu'ils aient senti une trop grande partialité en faveur de la forme de gouvernement établie parmi nous.

« Qu'auraient dit ces écrivains des exemples de Rome moderne et de Florence? L'une poussa jusqu'à la perfection tous les beaux arts de la peinture, de la sculpture et de la musique, ainsi que de la poésie, quoique en gémissant sous la tyrannie, et sous la tyrannie des prêtres; l'autre fit les plus heureux progrès dans les arts et les sciences, après qu'elle eut commencé à perdre sa liberté par les

[1] Addison et lord Shaftesbury.

usurpations de la famille des Médicis. L'Arioste, le Tasse, Galilée, non plus que Raphaël et Michel-Ange, n'étaient pas nés dans des républiques; et, quoique l'école lombarde soit célèbre aussi-bien que l'école romaine, pourtant les Vénitiens ont recueilli la moindre part dans sa renommée, et ils paraissent un peu inférieurs au reste des Italiens dans leur génie pour les arts et les sciences. Rubens établit son école à Anvers, et non à Amsterdam : Dresde, et non Hambourg, est le centre de la politesse en Allemagne.

« Mais le plus remarquable exemple de la culture du savoir dans les gouvernemens despotiques est celui de la France, qui n'a presque jamais joui d'une liberté stable, et qui cependant a porté les arts et les sciences aussi près de la perfection qu'aucun autre peuple. Les Anglais sont peut-être meilleurs philosophes, les Italiens meilleurs peintres et musiciens; les Romains étaient meilleurs orateurs : mais les Français sont les seuls, excepté les Grecs, qui aient été à la fois philosophes, poètes, orateurs, historiens, peintres, architectes, sculpteurs et musiciens. A l'égard du théâtre, ils ont surpassé même les Grecs, si supérieurs aux Anglais; et, dans la vie commune, ils ont en grande partie perfectionné cet art, le plus utile et le plus agréable de tous, *l'art de vivre*, le talent de la société et de la conversation. » [1]

[1] « It had been observed by the ancients.... The art of society and conversation. » (*Of civil liberty*.)

L'éloge contenu dans ce dernier alinéa est une suffisante compensation de l'injustice de quelques compatriotes de Hume, qui, pour flatter des passions populaires heureusement presque éteintes, ont peint les Français bien moins favorablement; son témoignage a d'autant plus de prix qu'il connaissait parfaitement la France, puisqu'il y avait résidé plusieurs années et qu'il avait même conçu un moment la pensée d'y établir son séjour, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Il y a, dit-il dans sa Notice biographique, une satisfaction réelle à vivre à Paris, à cause du grand nombre de personnes sensées, instruites et polies, qui abondent en cette ville plus qu'en aucun lieu du monde. »[1]

On sera sans doute surpris de ce qu'il attribue à la France une supériorité aussi incontestable dans l'art théâtral; ce sentiment diffère un peu des doctrines littéraires aujourd'hui en vogue parmi nous. Hume exprimait une opinion alors généralement admise en Europe, et qui s'est maintenue long-temps après lui. Peut-être que la pureté de son goût et les qualités de son esprit, plus remarquable par le jugement que par l'imagination, ne lui permettaient guère de bien apprécier Shakespeare; du moins, dans son Histoire d'Angleterre, il ne lui rend qu'imparfaitement justice, et il soupçonne qu'on exagère le mérite de ce grand poète dramatique, dont la renommée s'est néanmoins affermie depuis un siècle.[2]

[1] *My own life.*

[2] *Appendix to the reign of James* I.

En littérature, Hume, admirateur et disciple de l'antiquité, soutient les saines traditions et le culte des modèles classiques; on reconnaît sa finesse ordinaire d'analyse dans quelques essais sur des questions générales, telles que *l'Origine et les progrès des Sciences et des Arts, les principes du Goût, la simplicité et les ornemens du Style*. Dans ce dernier article, il recommande une qualité dont il offre lui-même l'exemple, et dont il fait ressortir les avantages par cette réflexion judicieuse : « Trop d'ornement est un défaut dans toute espèce de production; les expressions peu communes, les vifs éclairs d'esprit, les comparaisons à effet et les tours épigrammatiques, surtout lorsqu'ils reviennent trop fréquemment, défigurent plutôt qu'ils n'embellissent le langage. Comme l'œil, en contemplant un édifice gothique, est distrait par la multitude des enjolivemens et perd l'ensemble par une minutieuse attention aux détails, de même l'esprit, à la lecture d'un ouvrage surchargé de traits ingénieux, se fatigue et se rebute par ce continuel effort de briller et de surprendre. » Il observe ensuite que, dans toutes les langues, les écrivains qu'on relit le plus souvent, et qu'on sait par cœur, sont précisément ceux que distingue ce charme de la simplicité, et il conclut par un avis singulièrement applicable à notre époque : « J'ajouterai que l'excès de raffinement est aujourd'hui plus à craindre que jamais, parce que c'est l'extrême où on tombe le plus volontiers lorsque la science a fait de grands progrès et que des écrivains

remarquables ont paru dans tous les genres de composition; la prétention de plaire par la nouveauté entraîne les auteurs bien loin de la simplicité et de la nature, et remplit leurs ouvrages de recherche et d'affectation. Ce fut ainsi que l'éloquence asiatique dégénéra à un tel point de l'éloquence attique; ce fut ainsi que l'âge de Claude et de Néron devint si inférieur à celui d'Auguste en goût et en génie, et peut-être y a-t-il à présent quelques symptômes d'une pareille décadence de goût en France aussi-bien qu'en Angleterre. »[1]

L'essai sur *la Tragédie* ne nous apprend rien de bien neuf sur la source du plaisir que procurent les représentations dramatiques. Il n'en est pas de même de l'essai sur *l'Éloquence*, qui est fort instructif, et dont le docteur Blair a amplement profité dans son *Cours de Rhétorique*. Hume y expose avec beaucoup de sagacité plusieurs des causes de l'infériorité des modernes en ce genre. On s'étonne seulement qu'il refuse à ses compatriotes le génie oratoire. L'immortelle pléiade, qui devait illustrer le règne de George III, ne brillait pas encore sans doute; mais dès lors avaient paru quelques orateurs qui ont conservé, de nos jours, une grande célébrité : Bolingbroke, dont l'éloquence obtint un tel ascendant sur ses collègues, et que Chesterfield a décrite avec tant d'enthousiasme; Chesterfield lui-même, si admiré pour son bon goût, son exquise élégance, et la

[1] *Of simplicity and refinement in writing.*

finesse de son ironie; Robert Walpole, si aguerri à la tactique des assemblées délibérantes; Pulteney, dont la parole, disait-on, était plus redoutable au ministère qu'une épée. Enfin, Chatam venait d'ouvrir sa glorieuse carrière, et déjà tout faisait pressentir que bientôt il n'aurait plus de rival. A la vérité, le défaut de publicité des séances parlementaires ne permettait guère alors à la critique de porter un jugement définitif sur le caractère de l'éloquence politique en Angleterre. Il semble que l'auteur aurait donc pu s'exprimer avec plus de ménagement, et que sa réserve habituelle devenait une convenance et un devoir dans une telle question.

Je crois faire plaisir aux lecteurs en insérant ici une portion de l'essai de Hume sur *l'Étude de l'Histoire*. Il est curieux, en effet, de connaître son sentiment sur cette science, à une époque où il ne soupçonnait peut-être pas encore sa vocation historique, puisqu'il nous informe que ce ne fut qu'en 1752, et quand il eut été choisi bibliothécaire par la faculté des avocats d'Édimbourg, que l'abondance des matériaux à sa disposition lui suggéra la pensée d'écrire les annales de l'Angleterre [1].

« L'Histoire paraît offrir trois sortes d'avantage : elle amuse l'imagination, elle perfectionne le jugement, et fortifie la vertu.

« En réalité, quel plus agréable amusement pour l'esprit que de se transporter aux âges les plus re-

[1] *My own life.*

culés du monde, et de voir la société humaine dans l'enfance faire ses premiers pas mal affermis vers les arts et les sciences; de voir le gouvernement politique et la civilité sociale se polir peu à peu, et tout ce qui fait l'ornement de la vie s'avancer à sa perfection; d'observer la naissance, les progrès, le déclin et la destruction finale des empires les plus florissans; les vertus qui contribuèrent à leur grandeur, et les vices qui en précipitèrent la ruine : en un mot, de voir toute la race humaine, depuis l'origine des temps, passer, en quelque sorte, en revue devant nous; apparaître dans son vrai costume, sans aucun de ces déguisemens qui, durant son séjour ici bas, embarrassaient si fort le jugement des spectateurs! Peut-on concevoir un tableau aussi magnifique, aussi varié, aussi intéressant? Quelle jouissance des sens ou de l'imagination pourrait-on lui comparer? Préférera-t-on ces frivoles délassemens, qui absorbent une si grande part de nos loisirs, comme plus délicieux et plus dignes de captiver notre attention? Combien doit être dépravé le goût capable de choisir si mal ses plaisirs!

« Mais l'Histoire est une science extrêmement profitable aussi bien qu'un agréable amusement, et une grande partie de ce qu'on appelle communément érudition, et qu'on estime à si haut prix, n'est autre chose que la connaissance des faits historiques. Un savoir étendu en ce genre est le privilége des gens de lettres; mais je dois regarder comme une ignorance impardonnable chez certaines personnes,

quel que soit leur sexe ou leur condition, de ne pas être familiarisées avec l'histoire de leur pays, de même qu'avec les histoires de l'ancienne Grèce et de Rome. Une femme peut se conduire avec politesse, et avoir même quelque vivacité d'esprit; mais, quand sa mémoire est si peu cultivée, il est impossible que sa conversation offre aucun charme aux hommes de sens et de jugement.

« Je dois ajouter que l'Histoire n'est pas seulement une connaissance utile en elle-même, mais qu'elle ouvre la porte à beaucoup d'autres études, et fournit des matériaux à la plupart des sciences. En effet, si nous considérons la brièveté de la vie humaine, et combien imparfaitement nous est connu même ce qui se passe de notre temps, nous devons comprendre que notre esprit resterait dans une enfance éternelle, sans cette invention qui étend notre expérience à tous les âges écoulés, et aux nations les plus lointaines; et qui les fait contribuer à nos progrès dans la sagesse, comme s'ils étaient soumis immédiatement à notre observation. On peut, en un certain sens, dire d'un homme initié à l'histoire, qu'il a vécu depuis le commencement du monde, et que chaque siècle a sans cesse accru ses richesses intellectuelles.

« L'expérience, acquise par l'histoire, a encore cet avantage sur celle qu'enseigne la pratique du monde, qu'elle nous fait connaître les affaires humaines, sans affaiblir en rien le sentiment le plus délicat de la vertu. Et, à dire vrai, je ne sais aucune étude, aucune

occupation aussi irréprochable que l'histoire, à cet égard. Les poètes peuvent parer la vertu des plus attrayantes couleurs; mais, comme ils s'adressent entièrement aux passions, ils deviennent souvent les avocats du vice. Les philosophes même s'égarent volontiers dans la subtilité de leurs spéculations, et nous en avons vu aller au point de nier la réalité de toute distinction morale. Mais je crois que c'est une remarque digne de l'attention des penseurs, que les historiens ont été, presque sans exception, les véritables amis de la vertu, et l'ont toujours représentée sous son plus beau jour, quelque erreur qu'ils aient pu commettre dans leurs jugemens sur les individus. Machiavel, lui-même, décèle un sentiment vrai de la vertu dans son histoire de Florence. Quand il parle comme politique, dans ses raisonnemens généraux, il considère le poison, l'assassinat et le parjure comme des moyens légitimes de gouvernement; mais, quand il parle comme historien, dans ses narrations particulières, il montre une si vive indignation contre le vice, et une si chaleureuse estime pour la vertu, que je ne puis me défendre, à propos de certains passages, de lui appliquer cette remarque d'Horace : Qu'on a beau chasser outrageusement la nature, elle revient toujours. Et cette coalition des historiens en faveur de la vertu n'est pas du tout difficile à expliquer. Lorsqu'un homme du monde s'engage dans la vie active, il étudie les caractères de ses semblables plutôt dans leurs rapports avec son intérêt, que tels qu'ils sont en eux-mêmes; et, en

toute occasion, son jugement est distrait par la violence des passions. Lorsqu'un philosophe contemple dans son cabinet les caractères et les mœurs, la vue abstraite des choses laisse son esprit si froid et si impassible, que les sentimens naturels n'ont pas de place pour se mouvoir, et qu'il aperçoit à peine la différence entre le vice et la vertu. L'Histoire tient un juste milieu entre ces extrêmes, et place les objets dans leur vrai point de vue. L'historien, aussi bien que le lecteur, s'intéressent assez aux caractères et aux événemens pour éprouver un vif besoin de blâme ou d'éloge; et, en même temps, ils n'ont aucun intérêt ou aucune préoccupation particulière pour corrompre leur jugement. »[1]

La seconde partie des *Essais* de Hume, publiée en 1752, parut d'abord sous le titre de *Discours politiques*. Il nous apprend que c'est le seul de ses ouvrages qui fut accueilli favorablement dès l'origine. Cette distinction s'explique assez naturellement. La plupart des chapitres de ce livre sont entièrement consacrés à des discussions d'économie politique, et on sait que ces questions fécondes en controverse captivaient dès-lors vivement l'attention publique, en France et en Angleterre. L'examen approfondi des doctrines de l'auteur sur ce sujet ne saurait trouver place dans une histoire purement littéraire. Il suffira de remarquer ici qu'il développe

[1] « The advantages found in history..... Or concern to pervert their judgment. » (*Of the study of history*.)

avec sa clarté habituelle, et rend accessibles à toutes les intelligences, les principes d'une science aujourd'hui même encore fort problématique, parce que la divergence des intérêts rivaux y donne lieu à une extrême diversité d'opinions.

Hume peut donc être considéré comme un des fondateurs des sciences économiques, et c'est là son plus beau titre de gloire. Il est le précurseur de Smith, de Say, de Malthus, et des plus célèbres économistes jusqu'à nos jours. Il a eu l'honneur de préparer et d'indiquer plusieurs des sages réformes, déjà introduites dans la législation commerciale des grandes nations, ou sur le point de s'y faire jour, en dépit de la résistance de préjugés étroits et d'intérêts individuels. Ses considérations sur le commerce, le luxe, les finances, les impôts, la liberté des importations et des exportations, l'influence des systèmes prohibitifs, méritent d'être méditées par les hommes d'État. En même temps, il porte dans ses théories économiques la même libéralité de vues et la même élévation de sentimens que dans sa politique générale. Ainsi, il termine l'essai sur la *Jalousie du commerce* par cette profession de foi remarquable : « Je n'hésite pas à reconnaître que, non seulement comme homme, mais comme sujet anglais, je fais des voeux pour la prospérité du commerce de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie et de la France elle-même. »[1]

Il n'épargne guère les fautes et ne flatte guère les

[1] *Of the jealousy of trade.*

passions de ses compatriotes. A propos de la *Balance du pouvoir*, il se moque de leur empressement ordinaire à s'immiscer dans les querelles des puissances continentales, et prévoit que cette pétulance irréfléchie sera tôt ou tard nécessairement suivie d'une indifférence complète pour le sort de l'Europe. Il observe, au sujet des traités de Ryswick, d'Utrecht, et d'Aix-la-Chapelle, qu'ils auraient pu obtenir les mêmes conditions de paix, plusieurs années plus tôt. « Nous voyons donc ici, dit-il, que plus de la moitié de nos guerres avec la France, et toutes nos dettes publiques sont dues plutôt à notre imprudente violence qu'à l'ambition de nos voisins. » Il ajoute un peu plus loin : « Nous sommes d'une humeur si belliqueuse, que, une fois engagés dans la lutte, nous perdons de vue notre propre intérêt et celui de notre postérité, et que nous considérons uniquement les moyens de faire le plus de mal possible à l'ennemi. Hypothéquer aussi irréparablement nos revenus dans des guerres où nous n'avions qu'un rôle accessoire, était sûrement la plus fatale illusion dont fut jamais coupable un peuple qui a quelque prétention à la politique et à la prudence. Le remède des emprunts, si c'est là un remède et non pas un poison, devrait, selon toutes les règles, être réservé pour la dernière extrémité; et il faudrait les plus grands et les plus urgens malheurs pour nous décider à embrasser un expédient aussi dangereux »[1].

[1] *Of the balance of power.*

Il semble que l'habile ministre Pitt et les héritiers de son système, qui ont si prodigieusement accru la dette britannique, sous prétexte de rétablir l'équilibre du pouvoir en Europe, auraient dû se souvenir de cette sage réflexion, dont leurs successeurs comprennent trop tard la justesse.

Une question qui touche de très près à la précédente est celle du *Crédit public*. Hume se plaint de la création des banques et de l'abus du papier-monnaie. Il signale surtout les inconvéniens des emprunts, voie désastreuse où s'enfoncent en effet la plupart des gouvernemens représentatifs. On peut remarquer, à ce propos, que les organes de l'opinion, sentinelles si vigilantes pour des attaques sans péril, accueillent d'ordinaire avec indifférence ou laissent passer sans cri d'alarme les mesures de ce genre. Hume indique fort bien les embarras sans nombre qui menacent l'avenir, et enchaînent les ressources du présent, chez les peuples engagés dans cette carrière. « Je dois avouer, dit-il, que, quand je vois les princes et les États combattre et se quereller, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds et de leurs emprunts, je me figure toujours des joûteurs qui font assaut avec leurs bâtons dans un magasin de porcelaines. » Toutefois, la conclusion de ce morceau, « que la nation tuera le crédit public, ou que le crédit public tuera la nation » [1] semble un peu prématurée. Cette sorte de prophétie, dont l'auteur

[1] *Of public credit.*

paraît croire l'accomplissement assez prochain, prouve avec quelle défiance il faut accueillir les conjectures même des meilleurs esprits, puisque près d'un siècle s'est écoulé depuis qu'il annonçait une telle catastrophe comme imminente, et que le crédit public en Angleterre, malgré l'accroissement du fardeau énorme de la dette, s'est soutenu jusqu'ici sans la plus légère atteinte.

L'essai sur la *population des nations anciennes* est un modèle de saine critique, de sagacité et d'érudition, comparable aux meilleurs mémoires dans les annales des sociétés savantes. Hume y discute une assertion un peu légèrement avancée par Montesquieu et par quelques autres, sur la décroissance progressive de la population. Il pèse les témoignages des historiens, les oppose les uns aux autres, en vérifie l'exactitude, interroge les institutions et les mœurs, et, sans prononcer une conclusion formelle, se renferme dans son scepticisme ordinaire. On voit néanmoins qu'il incline vers l'opinion très probable que la balance de la population est en faveur des modernes. Le tableau qu'il trace des déchiremens continuels et des sanglantes révolutions des républiques de la Grèce et de Rome est empreint d'une énergie peu commune, et il suffirait pour guérir bien des illusions vulgaires. « Il paraîtra, dit-il, à quiconque examine froidement le sujet, que la nature humaine, en général, jouit réellement de plus de liberté aujourd'hui, dans les gouvernemens les plus arbitraires de l'Europe, qu'elle n'en eut jamais

durant les époques les plus florissantes de l'antiquité. »[1]

La dissertation sur l'*entendement humain*, celle sur les *principes de la morale*, et l'*histoire naturelle de la religion*, complètent ce qu'on pourrait appeler les Mélanges de Hume, et qu'il a compris sous le titre général d'*Essais*. L'analyse et l'appréciation de ces divers traités sortent des limites de cet ouvrage et rentrent dans le domaine spécial de la philosophie.

Le trait dominant et caractéristique des écrits de Hume est un profond amour de l'étude, et une vive prédilection pour les travaux littéraires. On voit qu'il fut, toute sa vie, fidèle au plan qu'il avait conçu de bonne heure, et commencé à suivre durant son séjour en France. « Je résolus, dit-il dans ses Mémoires, de suppléer à l'insuffisance de ma fortune par une rigide économie, de maintenir mon indépendance intacte et de regarder tout autre objet comme futile, excepté mes progrès en littérature »[2]. Remarquons en passant que, par une frappante coïncidence de goût, le grand rival de Hume dans la carrière historique, Robertson, avait adopté à peu près la même devise, et bien jeune encore avait écrit sur tous ses livres ces mots, que nul ami des lettres ne saurait lire sans émotion : *Vita sine litteris mors est*.

Le souvenir de la studieuse retraite de Hume à

[1] *Of the populousness of ancient nations.*

[2] *My own life.*

Reims et à la Flèche, sa brillante réception dans son dernier voyage à Paris, ses rapports d'amitié avec plusieurs de nos plus illustres compatriotes, notamment avec d'Alembert, auquel il assigne dans son testament un legs entre Ferguson et Smith, tout cela lui avait inspiré pour la France une affection qu'il ne dissimule pas dans ses ouvrages. On sait qu'il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa généreuse conduite envers J.-J. Rousseau. Dans ce triste débat, le philosophe écossais eut tout l'avantage sur le philosophe genevois. Il faut avouer, au reste, que le hasard ne pouvait réunir deux hommes d'un caractère ou d'un génie plus antipathique : l'un sociable, bienveillant, positif, calme, flegmatique; l'autre, ombrageux, misanthrope, enthousiaste, passionné, éloquent. On devrait donc plutôt s'étonner de leur liaison accidentelle que de leur inévitable rupture.

Malgré l'intérêt et l'originalité de ses recherches, Hume n'obtint long-temps dans sa patrie qu'un succès médiocre, et jamais il n'y est devenu un auteur populaire. Cette circonstance n'a rien d'étrange. Un écrivain qui, en philosophie, en politique et en littérature, ne s'est fait le champion d'aucun système, le flatteur d'aucun parti, le complaisant d'aucune opinion, ne pouvait prétendre aux suffrages des coteries dès lors toutes-puissantes. En outre, une certaine sécheresse de forme, l'absence de sensibilité et d'imagination, l'austérité même du sujet, devaient nuire encore à la vogue de ses ouvrages. Hume écrit pour les penseurs et non pour le vulgaire. Son mérite n'a

pu être bien compris que par un petit nombre de connaisseurs ; ainsi, Chesterfield écrivait à son fils, en 1757 : « Si vous n'avez pas lu les *Essais* de Hume, lisez-les. Je viens précisément de les achever, et j'en suis extrêmement satisfait. Il pense d'une manière impartiale, profonde, souvent neuve ; et, à mon avis, ordinairement juste. » [1]

Sous le rapport du style, Hume continue les traditions littéraires du siècle de la reine Anne. La simplicité, la clarté et le naturel, sont les qualités distinctives de sa diction. Samuel Johnson lui reprochait une phraséologie trop française [2] ; mais ce jugement ne me paraît pas fondé, du moins pour les *Essais*. Parmi les prosateurs de l'Angleterre, Addison, Hume et Goldsmith, sont peut-être les meilleurs modèles du style que les rhéteurs appellent genre tempéré.

[1] *Letter* CCLXXXII.

[2] *Bosvell's life of Johnson.*

JOHNSON.

Samuel Johnson est l'écrivain qui a obtenu le plus de célébrité, et a exercé le plus d'influence en Angleterre, au dix-huitième siècle. Fondateur d'une école brillante, où l'on compte des disciples non moins illustres que leur chef, il s'est vu investi, vers la fin de ses jours, d'une sorte de dictature littéraire, par la reconnaissance et l'estime de ses compatriotes. L'empressement du public à recueillir les moindres détails sur le caractère et la vie de ce grand homme, a fait naître une foule de relations historiques, entre lesquelles on distingue l'intéressante biographie de Boswell, son ami et son confident [1]. Il est difficile de concevoir l'enthousiasme des admirateurs de Johnson, et les épithètes de « prodigieux, colossal, gigantesque », appliquées à son génie, ne donnent qu'une faible idée de leurs hommages. Il est vrai que sa gloire n'a pas manqué non plus de contradicteurs. Le devoir de la critique est de porter un jugement impartial, au milieu de l'exagération des éloges ou des censures. Parmi les productions nombreuses et très diverses de l'auteur, j'examinerai seulement les principales, je veux dire les essais mo-

[1] On peut consulter aussi les excellentes Notices de Murphy, d'Anderson, de Chalmers et de Drake.

raux du *Rôdeur* et de *l'Oisif*, le roman de *Rasselas*, et les *Vies des poètes anglais*.

Le Spectateur avait ouvert un champ nouveau et fécond en littérature. Le succès de cet admirable ouvrage répandit bientôt le goût des essais périodiques, et d'innombrables prétendans se disputèreut l'héritage d'Addison. Mais il était plus facile d'imiter un tel écrivain que de faire revivre son génie. Les laborieuses recherches du docteur Drake signalent plus de quatre-vingts tentatives de ce genre, dans un intervalle de trente-six ans, qui sépare la publication du *Spectateur* et celle du *Rôdeur*. La plupart de ces productions sont aujourd'hui inconnues, et, dans le petit nombre de celles qui ont échappé à l'oubli, on cite surtout *le Libre penseur*, par Philips; *le Champion*, par Fielding, et *le Sens commun*, par Chesterfield.

Pendant que Johnson poursuivait péniblement l'exécution de son dictionnaire anglais, il imagina, pour se distraire de ses études philologiques, d'entreprendre un ouvrage sur le plan du *Spectateur*. Aucun moraliste contemporain n'avait obtenu assez de vogue dans cette carrière pour lui offrir une concurrence redoutable. Il commença son *Rôdeur* le 20 mars 1750, et fit paraître deux numéros par semaine, les mardi et samedi. On a remarqué que le titre n'est pas fort heureusement choisi pour une composition d'un tour aussi grave et aussi philosophique. Il semble promettre une variété d'épisodes et de descriptions locales qu'on ne rencontre point

dans le livre. Au reste, il paraît que Johnson l'adopta faute d'un meilleur, et sans en être lui-même très satisfait. Ce titre convenait d'ailleurs assez bien aux habitudes et à la vie de l'auteur, qui tant de fois, dans sa détresse, avait eu occasion de parcourir la capitale, et qui devait parfaitement connaître les rues et les tavernes de Londres.

Johnson exécuta son entreprise à peu près seul, et sans le secours d'aucun collaborateur. Il en résulte un peu de monotonie dans la forme des articles, et dans le choix des sujets. L'expérience prouve qu'un certain nombre de rédacteurs est nécessaire au succès des ouvrages périodiques. Les productions de ce genre les plus populaires, *le Spectateur, le Monde, le Miroir,* sont dues à l'association de divers talens, tandis que des moralistes d'ailleurs estimables, mais abandonnés à leurs seules ressources, tels que Johnson, Cumberland et Knox, ont été en général moins heureux. Le débit ordinaire du *Rôdeur* n'excédait pas cinq cents exemplaires par jour. Il est vrai que, lorsque ces essais furent ensuite réunis en volumes, leur mérite fut mieux apprécié, et que l'auteur eut la satisfaction de voir au moins dix éditions de son livre.

Il ne faut pas s'attendre à trouver ici cette fidèle image, ce vif et mobile reflet des mœurs contemporaines, qui charment dans *le Spectateur,* et réparent les omissions de l'histoire, parce que l'histoire ne peut tenir compte de ces formes variables ni de ces nuances fugitives de la civilisation. Celui

qui voudrait suivre le développement progressif du tableau tracé par les créateurs de l'essai périodique ne devrait point s'adresser aux esquisses du *Rôdeur*. Johnson était sans doute un esprit vigoureux, un penseur original et profond, un observateur plein de sagacité et d'industrie. Malheureusement l'indigence le condamna long-temps à des travaux obscurs et à une vie solitaire. Son instinct éminemment social ne dut s'exercer alors que dans un cercle étroit d'amis ou de compagnons d'infortune. Il possédait tout ce qu'une étude attentive de soi-même et un penchant contemplatif peuvent fournir de révélations sur le cœur humain; mais la méditation la plus puissante et la pénétration la plus active ne sauraient suppléer à l'expérience. Aussi, quand il essaie de peindre les frivolités du monde, les manières de la société, les travers du jour ou les caprices de la mode, on s'aperçoit qu'il parle d'un pays inconnu, dont il soupçonne à peine les usages, et dont il ne sait quelque chose que par tradition.

Outre ce désavantage personnel, il avait à lutter contre un obstacle inévitable et commun à toutes les tentatives de même genre. L'élite des questions morales était échue aux écrivains du *Spectateur* par droit de priorité. Il fallait donc rajeunir un fonds cultivé naguère avec tant de succès et par des devanciers si habiles. Johnson lui-même, dans un des essais de *l'Oisif*, fait ressortir l'embarras de sa position avec son élégance ordinaire de langage. « Un nouveau journal, dit-il, se trouve exposé au même

inconvénient qu'une comédie nouvelle. Il est à craindre qu'il soit nouveau sans nouveauté. Mes prédécesseurs avaient le choix dans les vices et les travers, et ils ont recueilli les plus propres à divertir ou à éveiller l'attention. Le domaine entier de la vie, encore vierge et inexploré, s'ouvrait devant eux. Les caractères s'offraient en foule sur leur passage, et ceux de l'essor le plus hâtif et des couleurs les plus tranchantes durent naturellement tomber sous la faux des premiers moissonneurs. Ceux qui leur succèdent sont réduits à parcourir des terrains négligés, à saisir les variétés accidentelles d'une même espèce, à se recommander enfin par une minutieuse industrie et par des distinctions trop délicates pour les yeux du vulgaire. »[1]

A défaut de peintures locales et de portraits originaux, on devrait s'attendre à rencontrer au moins dans *le Rôdeur* ces tableaux d'un intérêt général et durable, ces scènes familières et domestiques dont le charme ne passe jamais. Ici encore l'attente du lecteur serait faiblement satisfaite. Ce n'est plus cette riche variété de connaissances réelles et positives, d'observations utiles et fécondes, qui distinguent les pages du *Spectateur*. Ce n'est plus cette abondante moisson de salutaires enseignemens, de recherches instructives, de préceptes applicables à tous les âges et à toutes les situations de l'humanité. Johnson est un grand maître de philosophie spéculative. Les vé-

[1] *The Idler*, n° 3.

rités morales trouvent en lui un invincible défenseur ou un éloquent interprète; mais rarement il daigne descendre aux leçons d'une sagesse pratique et usuelle. Parmi les considérations de ce genre, qu'on regrette de voir en trop petit nombre dans *le Rôdeur*, je choisis, pour donner une idée de la manière de Johnson, le n° 85, sur *les avantages d'une vie active*, non pas qu'il fût difficile de produire beaucoup de morceaux plus brillans ou plus remarquables, mais parce que celui-ci me semble mieux assorti au caractère et au ton de l'essai périodique.

Mardi, 8 janvier 1751.

Otia si tollas, periêre Cupidinis arcus,
Contemptæque jacent et sine luce faces.
(Ovid.)

« Plusieurs écrivains, d'un grand nom en médecine, ont consacré leurs soins à l'examen des maux auxquels on s'expose dans certaines professions, et de doctes traités ont paru sur les maladies des camps, de la mer et des mines. Il y a sans doute peu d'emplois qu'un homme accoutumé aux recherches anatomiques et aux études médicales ne rejetât, par de bonnes raisons, comme nuisibles à la santé, si son savoir et son expérience ne lui apprenaient que presque toute occupation, quelque incommode ou redoutable qu'elle paraisse, est plus heureuse et plus salutaire qu'une vie d'indolence.

« La nécessité de l'exercice non seulement est prouvée par la structure du corps, mais devient évi-

dente en observant la pratique universelle du genre humain. En effet, pour la conservation de la santé, chez ceux que le rang ou la fortune exempte du besoin d'une industrie lucrative, on a inventé des jeux et des amusemens, qui, sans rendre à la société autant de services que les arts mécaniques, procurent une égale fatigue à ceux qui s'y livrent, et ne diffèrent des travaux du cultivateur ou du fabricant que parce que ce sont des actes volontaires et affranchis du pénible sentiment de la contrainte. Le chasseur se lève avant le jour, poursuit sa proie en dépit de tous les dangers et de tous les obstacles, traverse les rivières à la nage, et franchit les précipices, jusqu'à ce qu'il retourne au logis, non moins harassé que le soldat, et quelquefois après avoir affronté comme lui les blessures et la mort. Pourtant il n'a pas les mêmes motifs pour exciter son ardeur; il n'est pas soumis aux ordres d'un chef, et il ne craint pas de châtiment pour sa paresse ou sa désobéissance; il n'a ni profit ni honneur à retirer de ses périls et de ses conquêtes; il combat sans espoir d'une couronne murale ou civique, et il faut qu'il se contente des éloges de ses subalternes et de ses compagnons.

« Mais telle est l'organisation de l'homme, qu'on peut dire que le travail est à lui-même sa récompense, et on n'aura pas besoin d'encouragemens extérieurs, si on songe quel bien-être on obtient, et à combien de misère on se soustrait par un assidu et violent exercice du corps.

« Le repos est tout au plus ce qu'on peut attendre d'une vie sédentaire et inactive : le repos, état de neutralité entre la peine et le plaisir. La vivacité des sensations, les élans de la vigueur, la confiance du succès, et le mépris des fatigues, sont réservés à ceux qui fortifient leurs muscles et endurcissent leurs fibres, qui entretiennent par le mouvement la souplesse de leurs membres, et qui s'aguerrissent par de fréquentes épreuves aux impressions ordinaires du froid et de la chaleur.

« Beaucoup néanmoins se contenteraient du repos, s'ils pouvaient toujours en jouir; mais il n'y a rien ici-bas de stationnaire. Le repos, quand il n'est plus un plaisir, dégénère bientôt en malaise; et, de quelque illusion que nous flattent les rêveries spéculatives d'observer un juste équilibre entre la nourriture et le travail, et de maintenir la santé du corps en réparant ses pertes avec une exacte mesure, nous savons que, dans la réalité, les ressorts vitaux, sans le secours du mouvement, tombent peu à peu en langueur; qu'à mesure que leur énergie décroît, des obstructions s'engendrent; et que des obstructions naissent la plupart des douleurs qui nous minent lentement par de périodiques tortures, et qui, si elles permettent quelquefois à la vie de se prolonger, la condamnent à être inutile, nous enchaînent au lit de la souffrance, et nous bercent en vain de l'espoir de la mort.

« L'exercice ne peut nous affranchir du tribut auquel nous sommes assujettis ; mais, pendant que

l'âme reste unie au corps, il peut rendre leur association agréable, et nous promettre avec vraisemblance que leur séparation sera facile. C'était un principe chez les anciens que les maladies aiguës viennent du ciel, et les maladies chroniques de nous-mêmes. Le trait de la mort tombe sans doute des cieux; mais nous l'empoisonnons par nos excès. Mourir est le sort de l'humanité; mais mourir d'un long supplice est généralement le sort de notre folie. [1]

« Il est nécessaire, pour la perfection dont notre état actuel est susceptible, que l'esprit et le corps exercent tous deux leur activité; que ni les facultés de l'un ni les organes de l'autre ne s'énervent ou ne s'engourdissent faute d'occupation; que la santé ne s'achète pas au prix d'une soumission volontaire à l'ignorance, et que le savoir ne se cultive point aux dépens de cette santé qui seule peut lui permettre de satisfaire le possesseur ou de rendre service aux autres. Trop souvent les philosophes mettent leur orgueil à dédaigner des délassemens et des récréations qui procurent au reste des hommes la vigueur des membres et la gaîté du cœur. Sans doute la solitude et la contemplation sont rarement compatibles avec l'habileté indispensable dans les amusemens ou les jeux ordinaires pour qu'on s'y livre avec ardeur,

[1] Il paraît que quelques lecteurs inattentifs prirent ces mots pour une exhortation au suicide, quoique tout l'ensemble du passage contredise une telle interprétation.

(*Boswell's Life of Johnson.*)

et nul ne se plaît à des exercices dont la nécessité n'est ni urgente ni immédiate, quand il sait que sa maladresse l'expose à paraître ridicule.

Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis,
Indoctusque pilæ, discive, trochive, quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ.
(Hor.)

« Ainsi le savant se résigne quelquefois presque volontairement à la langueur et au malaise; et, pendant que, dans son assiduité à l'étude, il souffre les fatigues du travail, il éprouve, dans le cours de la vie, les maux de l'oisiveté.

« C'est peut-être d'après l'observation de cette funeste négligence chez ceux qui s'occupent à des recherches intellectuelles que Locke, dans son système d'éducation, fait sentir le besoin d'un métier pour les hommes de tout rang et de toute profession, afin que, lorsque l'esprit est fatigué de son emploi ordinaire, il se délasse, par une attention moins pénible, à quelque opération mécanique, et que, tandis que les fonctions vitales se raniment et se renouvellent par un mouvement actif, l'intelligence ne s'abandonne pas à cette vague dissipation par laquelle elle se soulage après un long exercice de la pensée, à moins que quelque distraction ne l'amuse et ne la captive sans effort.

« Il y a fort peu de raison de s'attendre à une application fréquente du précepte de Locke. Il n'est donc point nécessaire d'examiner si l'usage des arts

mécaniques ne donnerait pas naissance à une émulation puérile et à un zèle mal entendu ; et si, au cas où nos théologiens et nos médecins apprendraient à se servir du tour et du ciseau, ils ne préféreraient pas leurs instrumens à leurs livres, comme Néron négligeait le soin de ses États pour son char et sa lyre. Il est certainement dangereux de trop s'appliquer à des bagatelles ; mais de quoi ne saurait-on abuser ? Rappelons-nous quel pire emploi on pourrait faire de ces heures qui semblent sacrifiées à un travail manuel ; calculons le profit et la perte, et, si nous comptons combien de fois le génie est distrait de ses études, songeons aussi que peut-être, grâce au même amusement, il est quelquefois sauvé de la débauche, ou garanti de la malice, de l'ambition, de l'envie et du libertinage.

« J'ai toujours admiré la sagesse qui préside, chez nous, à l'éducation des femmes, et la méthode qui prescrit aux jeunes personnes de toute condition d'apprendre quelque ouvrage d'industrie, afin de remplir les intervalles de la retraite et les loisirs domestiques. Ces talens leur sont d'autant plus nécessaires que la faiblesse de leur sexe et leur genre de vie leur interdisent beaucoup d'emplois, qui, en variant l'existence des hommes, les préservent de la rouille corrosive de leurs pensées. J'ignore jusqu'à quel point nous sommes redevables de la vertu et du bonheur de la société à cette précaution judicieuse. Peut-être l'imagination la plus active serait-elle impuissante à concevoir les embarras et les ravages que

produiraient tant de regards perçans et d'esprits inventifs tout à coup en présence du genre humain, sans autre affaire que de séduire et d'intriguer, de briller et de conquérir.

« Pour moi, quand le hasard offre à ma vue un groupe de petites demoiselles occupées à leur aiguille, je me crois dans une école de vertu ; et, quoique je ne sois pas un connaisseur fort habile en tricot ou en broderie, je contemple leur travail avec autant de satisfaction que leur gouvernante, parce que je le considère comme une sauvegarde contre les séductions les plus dangereuses pour l'âme, comme une ressource pour exclure l'oisiveté de leur solitude, et avec l'oisiveté son cortége ordinaire de passions, de caprices, de chimères, d'ennuis, d'inquiétudes et de désirs. Ovide et Cervantes leur apprendront que l'amour n'a d'empire que sur celles qu'il surprend oisives ; et Hector, dans l'*Iliade*, quand il voit Andromaque en proie à ses terreurs, la renvoie, pour toute consolation, à son ouvrage et à ses fuseaux.

« Il est certain que les vagues rêveries ou les vaines imaginations ne s'emparent jamais si fortement de l'esprit que quand elles le trouvent désœuvré et inactif. Le vieux principe des péripatéticiens, que « la nature abhorre le vide », s'applique avec justesse à notre intelligence, qui adopte les fantaisies les plus absurdes ou les plus coupables plutôt que de rester entièrement dépourvue d'objet. Peut-être que tout homme pourrait rapporter la date des

passions qui troublent sa vie et souillent son cœur à quelque malheureuse époque où trop de loisir l'exposait à leurs atteintes ; car il a vécu avec peu d'attention sur lui-même ou sur les autres celui qui ignore qu'être oisif, c'est être vicieux. »[1]

Parmi les essais du même genre, je crois pouvoir indiquer encore avec éloge le n° 19, *dangers de l'indécision dans le choix d'un état;* le n° 48, *importance de la santé;* le n° 57, *avantages de l'économie;* le n° 80, *plaisirs de l'hiver;* le n° 112, *inconvéniens d'une délicatesse excessive;* le n° 150, *consolations de l'adversité;* et le n° 151, *influence du temps sur les facultés de l'âme.*

Les critiques anglais vantent surtout l'excellence des considérations morales et religieuses du *Rôdeur.* On y trouve en effet d'admirables commentaires sur les préceptes les plus importans du christianisme. L'auteur développe les principes fondamentaux de la morale avec une puissance de langage et une force de dialectique irrésistible; mais il oublie que la mission de l'écrivain périodique est plutôt d'exposer ces obligations secondaires, ces devoirs de bienséance, dont l'application est plus journalière et l'observation plus souvent méconnue. La science des mœurs plutôt que la morale proprement dite, les abus de l'impolitesse plutôt que les scandales de la corruption, les travers plus encore

[1] « Many writers of eminence.... To be idle is to be vicious. »
(*The Rambler*, n° 85.)

que les vices, voilà son légitime domaine. « Le génie de Johnson, dit un de ses historiens, n'est propre qu'à punir ces fautes graves dont le châtiment réclame une main sévère. Il ne savait pas atteindre ces légères faiblesses qui nous importunent dans la société, et détruisent le charme de nos délassemens ou de nos loisirs. Son sublime talent pouvait bien nous aplanir les immortelles voies du ciel; mais il ne pouvait descendre à embellir nos manières de ces grâces délicates qui rendent la vie aimable. Johnson à une telle œuvre, c'était Hercule au fuseau, un lion à la poursuite d'un reptile, un aigle abaissant son vol pour un insecte. » [1]

La philosophie de Johnson est aussi sombre et aussi chagrine que celle de Pascal. La religion lui apparaît comme une menace et non comme une promesse, comme une source de terreur et non comme un gage d'espérance. En proie, dès sa jeunesse, aux accès d'une mélancolie profonde, et quelquefois obsédé de la plus horrible des craintes, celle de la démence, il épanche sa tristesse habituelle par de lugubres images et des peintures décourageantes. Il semble se plaire à exagérer le tableau de notre faiblesse et à grossir le catalogue de nos infortunes. Sans cesse il revient sur quelques méditations favorites qu'il reproduit sous toutes les formes, comme les tribulations de la vie humaine, les mécomptes de l'amour-propre, les désappointemens

[1] *Anderson's Life of Johnson.*

de l'ambition, la vanité de nos voeux ou de nos projets, et l'impuissance de nos tentatives à la recherche du bonheur. Son symbole se résume, au besoin, dans cette pensée, qui renferme tout son système philosophique : « La plus haute félicité que nous puissions obtenir n'est guère autre chose qu'un adoucissement à nos misères, et nous éprouverons toujours plus de peine par nos privations que de plaisir par nos jouissances. » La lecture des essais du *Rôdeur* est sans doute propre à contenir les élans d'une imprudente présomption, et à réprimer les transports d'une aveugle confiance; mais elle peut aussi éteindre l'ardeur de la vertu active, et paralyser les efforts d'une honorable industrie. Johnson fait servir ses facultés puissantes à épaissir autour de nous les ténèbres de l'incertitude et accroître les mystérieuses terreurs de l'avenir. Son magique miroir dissipe les innocentes illusions, décolore la face de la nature et désenchante la scène entière de la vie.

Les essais du *Rôdeur* dans le genre badin et léger sont comparativement en petit nombre. La roideur du style de Jonhson se prête peu à la plaisanterie, et, quand il veut divertir, on s'aperçoit qu'il n'est plus dans son élément. Plusieurs articles néanmoins ne manquent ni d'enjouement ni d'originalité. Je signalerai entre autres le n° 34, *portrait d'une femme peureuse;* le n° 82, *catalogue d'un amateur de curiosités;* le n° 117, *avantage de vivre dans un galetas;* et le n° 161, *annales d'un grenier.*

Ces divers morceaux sont écrits sous la forme épistolaire, comme si l'auteur eût craint, en se les attribuant, de déroger à sa gravité habituelle. Je citerai le second de préférence, *catalogue d'un amateur*. Quoiqu'il n'égale pas le *testament du virtuose* dans le *Babillard*, modèle inimitable de finesse et d'ironie, il peut du moins donner une idée avantageuse du talent de Johnson dans le badinage, et il offre d'ailleurs une excellente leçon pour une manie qui n'est rare à aucune époque.

Samedi, 29 décembre 1750.

Omnia castor emit, sic fiet ut omnia vendat. [1]

(MART.)

Au Rôdeur.

« MONSIEUR,

« Je n'aurai pas besoin d'une préface en forme pour solliciter votre bienveillance, quand vous saurez que je suis connu depuis long-temps comme le plus laborieux et le plus actif amateur de curiosités que l'âge actuel ait vu naître, et que des embarras me sont survenus par suite d'une insatiable ardeur et d'une persévérance infatigable dans l'acquisition des produits de l'art et de la nature.

On observa, dès mon début dans le monde, qu'il y avait quelque chose d'original dans mon caractère,

[1] Qui veut tout acheter finira par tout vendre.

et on reconnut en moi des signes fort précoces d'un génie supérieur. Je fus toujours ennemi des frivolités. Les jouets que me donnait ma mère, je les brisais aussitôt, afin de découvrir les ressorts de leur mécanisme et les causes de leurs mouvemens. De tous les hochets qui amusent les enfans, je n'estimais que mon corail; et, dès que je pus parler, je fis d'innombrables questions auxquelles mes bonnes étaient hors d'état de répondre. En grandissant, je devins plus rêveur et plus sérieux. Au lieu de me divertir à des jeux puérils, je faisais des collections de raretés naturelles, et je n'allais jamais me promener dans les champs sans rapporter au logis des cailloux d'une forme remarquable ou des insectes d'une espèce peu commune. Je n'entrais guère dans une vieille masure sans détacher quelques morceaux de vitres peintes, et je regrettais bien souvent de n'avoir pas fait partie de cette heureuse génération qui démolit les couvens et les monastères, et s'empara de leurs débris sans scrupule.

« Épris de si bonne heure de l'amour d'une instruction solide, je passai une jeunesse à peu près exempte de désirs et de passions, et ne trouvant aucun plaisir dans la compagnie des jeunes garçons et des jeunes filles qui s'entretenaient de comédies, de politique, de modes ou d'amour, je poursuivis mes recherches avec une diligence assidue, et j'avais amassé plus de minéraux, de mousses et de coquillages qu'on n'en trouve dans beaucoup de collections célèbres, à un âge où la plupart des jeunes gens

étudient sous des maîtres, ou cherchent à exciter l'attention par leur toilette, leurs airs, et leur étourderie.

« J'avais atteint vingt-deux ans quand je devins, par la mort de mon père, possesseur d'un petit patrimoine en terres, avec une somme d'argent fort considérable dans les fonds publics. J'avoue que je ne le regrettai pas bien vivement, car c'était un homme d'un esprit borné, et plus jaloux de s'enrichir que de s'instruire. Il se fâcha une fois à propos d'une misérable dépense de dix schellings qu'il m'entendit offrir par hasard pour l'aiguillon d'une guêpe, quoique ce fût dans un été froid et humide où on avait vu fort peu de guêpes. Il me recommandait souvent d'étudier la médecine, où je pourrais, disait-il, satisfaire à la fois ma curiosité pour l'histoire naturelle, et accroître ma fortune en servant mes semblables. Je l'écoutais avec pitié, et, comme il n'y avait nulle apparence de redresser un esprit fait pour ramper, je le laissais se flatter de l'espoir que je suivrais plus tard son avis; car vous savez, monsieur le Rôdeur, qu'il y a des gens avec qui, lorsqu'ils ont mis une fois une idée dans leur tête, c'est peine perdue de raisonner.

« Maître déso mais de consulter entièrement mes inclinations, j'étendis bientôt les limites de ma curiosité, et je ne me contentai plus des raretés qui n'exigent que du jugement et de l'industrie, et qui une fois découvertes peuvent s'obtenir pour peu de chose. Je tournai alors mon attention sur les objets exoti-

ques et les antiquités, et je devins si connu par mon généreux patronage envers les gens de mérite que je recevais à mon lever une foule de personnages, les uns pour voir mon muséum, et les autres pour en accroître les trésors en me vendant ce qu'ils rapportaient des contrées étrangères.

« J'eus toujours du dédain pour ces esprits étroits qui se bornent à cultiver un seul coin de la science : j'en contemplais à la fois tout le domaine, et je lui souhaitais encore plus d'étendue. Mais le pouvoir de nul individu n'égale sa volonté. Je fus contraint de m'avancer peu à peu, et d'acquérir ce que le hasard ou l'obligeance me présentait. Néanmoins, je ne marchai pas à l'aventure, et je n'imitai pas l'inconséquence de ceux qui commencent mille collections pour n'en finir aucune. Ayant toujours été amateur de la géographie, je résolus de recueillir les cartes dessinées dans des temps d'ignorance et de barbarie, avant des renseignemens authentiques ou des observations exactes. C'est ainsi que j'ai formé à grands frais un volume où il n'y a peut-être pas un seul pays à sa vraie place, et au moyen duquel celui qui désire connaître les erreurs des anciens géographes peut amplement se satisfaire.

« Mais ma passion dominante est le patriotisme. Mon principal soin a été de réunir les productions de notre pays, et, comme Alfred recevait le tribut des Gallois en têtes de loups, j'ai permis à mes fermiers de me payer leurs rentes en papillons ; jusqu'à ce que j'eusse épuisé toute cette famille ailée. Je les

engageai ensuite à poursuivre d'autres animaux, et j'obtins par cette facile méthode la plupart des vermisseaux et des insectes que l'air, la terre, et les eaux peuvent fournir. Je possède trois espèces de vers, inconnus aux naturalistes; j'ai fait la découverte d'une nouvelle éphémère, et je puis montrer trois frelons qu'on a trouvés engourdis dans leurs quartiers d'hiver. J'ai du produit de mon domaine le plus long brin d'herbe dont on se souvienne, et j'acceptai un jour, au lieu d'un semestre de rente pour un champ d'orge, un épi contenant plus de grains qu'on n'en avait jamais vu sur une seule tige.

« Un de mes fermiers négligea tellement son devoir qu'il ne me fournit, en tout un été, que deux taons, et encore guère plus gros que des mouches ordinaires. J'étais sur le point de faire saisir pour mes arrérages, quand sa bonne fortune lui fit rencontrer une taupe blanche, pour laquelle il reçut non seulement son pardon, mais une récompense.

« Toutefois ce ne sont là que des acquisitions vulgaires et obtenues à peu de frais, et je ne m'aviserais pas de me compter au nombre des amateurs sans des titres mieux fondés. Je n'ai laissé échapper à mes recherches rien de ce qui mérite l'attention d'un sage. J'ai mis à contribution le vieux et le nouveau monde, et j'ai parcouru également les siècles passés et l'époque présente. Pour éclaircir l'histoire ancienne, je puis montrer un marbre dont l'inscription, quoiqu'elle ne soit plus lisible, paraît, à quelques vestiges de lettres éparses, avoir été écrite en

toscan, et être par conséquent antérieure, selon toute apparence, à la fondation de Rome. J'ai deux morceaux de porphyre trouvés parmi les ruines d'Éphèse, et trois lettres détachées par un savant voyageur des monumens de Persépolis; un débris des dalles qui pavaient l'Aréopage d'Athènes, et une plaque sans figures ni caractères, découverte à Corinthe, et que je regarde en conséquence comme un échantillon de ce métal qu'on estimait jadis plus que l'or. J'ai du sable ramassé dans le Granique; un fragment du pont de Trajan, sur le Danube; quelques restes du mortier qui cimentait l'aquéduc de Tarquin; un fer à cheval brisé sur la voie Flaminienne, et une touffe de gazon, avec cinq marguerites, arrachée au champ de Pharsale.

« Je ne prétends pas exciter l'envie des amateurs moins heureux par une énumération trop pompeuse de mes trésors scientifiques; mais je ne puis me défendre d'observer qu'il y a peu de régions du globe qui ne soient honorées de quelque souvenir dans mon cabinet. Les monarques persans se glorifiaient, dit-on, de la grandeur de leur empire en faisant servir à leur table de l'eau du Gange et du Danube. Je puis montrer une fiole dont la liqueur fut primitivement un glaçon des rochers du Caucase, et une autre qui contient de la neige ramassée autrefois sur le sommet de l'Atlas; dans une troisième est de la rosée recueillie sur un bananier dans les jardins d'Ispahan, et dans une autre de l'écume qui a roulé sur l'Océan pacifique. Je me flatte d'écrire à

un homme qui se réjouira de l'honneur que mes travaux font rejaillir sur mon pays, et par conséquent je vous dirai que l'Angleterre peut, grâce à mes soins, s'enorgueillir d'un limaçon qui s'est promené sur la muraille de la Chine, d'un oiseau-mouche qu'une princesse américaine attachait dans ses cheveux, de la dent d'un éléphant qui portait la reine de Siam, de la peau d'un singe qu'on gardait dans le palais du grand-mogol, d'un ruban qui ornait une des suivantes d'une sultane turque, et d'un cimeterre qui armait jadis un des guerriers d'Abas-le-Grand.

« En réunissant les antiquités des divers pays, j'ai toujours eu soin de consulter uniquement la valeur intrinsèque et l'utilité réelle, sans nul égard aux opinions de parti. Ainsi je garde une mèche de cheveux de Cromwell dans une boîte formée d'un morceau du chêne royal; et je conserve dans le même tiroir de la poudre enlevée au cercueil de Richard III, et un brevet signé par Henri VII. J'ai une égale vénération pour la fraise d'Élisabeth et pour la pantoufle de Marie Stuart; et je regretterais aussi vivement une pipe de Raleigh qu'un étrier du roi Jacques. J'ai payé le même prix pour un gant de Louis XIV et pour un dé de la reine Marie, pour un bonnet fourré du czar et pour une botte de Charles XII.

« Vous concevrez sans peine que je n'ai pas accumulé tant de trésors sans faire quelque brèche à ma fortune; car j'étais si connu pour n'épargner aucune dépense que, dans toutes les ventes, quelques uns

enchérissaient sur moi par calcul, d'autres par divertissement, et quelques uns par malice. M'informer du prix d'un objet, c'était en doubler aussitôt la valeur. Pour la curiosité ainsi aux prises avec l'avarice, les richesses de l'Inde n'auraient pas suffi; en sorte que je transportai peu à peu tout mon argent des fonds à mon cabinet. Je songeais à m'arrêter là et à vivre de mon revenu dans un loisir littéraire; mais la vente de la collection harleïenne ébranla ma résolution. J'hypothéquai mon domaine, et j'achetai trente médailles, que je n'avais pu rencontrer auparavant. A la fin, j'ai fait tant d'acquisitions que je suis hors d'état d'en faire davantage. La barbarie de mes créanciers s'est emparée de mon muséum, et je suis condamné à la douleur de voir disperser ce que les travaux d'un siècle ne pourraient réunir. Je me résigne à ce que je ne saurais empêcher, et dans peu j'annoncerai une vente. Je vous envoie, tandis que cela est encore en mon pouvoir, un caillou ramassé par Tavernier sur les bords du Gange, et je ne vous demande aucune autre récompense pour ce cadeau que de recommander mon catalogue au public.[1]

« Quisquilius. »

La critique occupe une place importante dans *le Rôdeur*. J'indiquerai quelques uns des essais les plus remarquables en ce genre. Dans le n° 60, Johnson

[1] « It will not be necessary.... Recommend my catalogue to the public. » (*The Rambler*, n° 82.)

fait ressortir avec justesse l'intérêt et l'agrément de la biographie. Dans le n° 154, il insiste sur le besoin de culture et l'utilité de l'instruction pour le plus heureux talent. Je ne sais si la réflexion suivante ne serait pas, jusqu'à un certain point, applicable à notre époque : « La maladie intellectuelle de notre âge est l'impatience de l'étude, le dédain des grands maîtres de l'ancienne sagesse, et une disposition à se reposer entièrement sur les seules ressources du génie et de la sagacité naturelle. » Dans le n° 156, il expose, à propos de l'art dramatique, des vues favorables aux réformes réclamées, de nos jours, par les esprits les plus judicieux; et il concilie par de sages tempéramens l'indépendance de l'art et l'autorité du goût.

Johnson aime aussi à s'entretenir des disgrâces des gens de lettres, des mortifications de leur amour-propre, de la crédulité de leurs espérances et de l'erreur de leurs prétentions. Il accuse l'ingratitude ou le caprice des patrons de la science avec une amertume qui annonce qu'il avait eu personnellement à s'en plaindre. Les dégoûts d'une vie littéraire sont pour lui une source inépuisable de doléances, et on conçoit en effet sa sympathie pour des infortunes dont il pouvait dire : « *Quæque ipse miserrima vidi.* » Parmi les considérations sur ce sujet, le n° 106, *instabilité des réputations contemporaines;* le n° 145, *injustice du mépris pour les écrivains du second ordre;* le n° 146, *écueils de la profession d'auteur;* et le n° 169, *nécessité du*

travail pour les succès durables, méritent d'être lus par ceux qui se destinent à la carrière épineuse des lettres ; mais il est bon de les prévenir que le résultat d'une pareille lecture n'a rien de flatteur ni d'encourageant.

Après une publication régulière pendant deux années, Johnson termina assez brusquement *le Rôdeur*, le 14 mars 1752. On suppose que la maladie de son épouse, qui survécut peu de jours à cette époque, fut une des causes qui le décidèrent à interrompre son travail. Dans le dernier essai, l'auteur se félicite avec justice et dignité des services qu'il a rendus à la morale, à la langue et au goût.

Comme c'est dans *le Rôdeur* que Johnson a surtout adopté ce savant mécanisme de style dont il ne s'est guère départi ensuite, et qui exerce encore aujourd'hui une influence visible sur la littérature de sa nation, il paraît convenable d'examiner ici ce sujet. Dans ses productions antérieures, dans la *Vie de Savage*, par exemple, on n'aperçoit aucune trace de ce genre de composition. Le style y est élégant sans recherche, et harmonieux sans affectation. Ce fut plus tard qu'il fit l'essai de son système. En commençant la lecture du *Rôdeur*, on est d'abord surpris de la magnificence du langage, de la richesse des ornemens et de la mélodie du style. Johnson rencontre souvent des expressions d'une énergie et d'une originalité qui n'appartiennent qu'à lui. Ainsi il dit quelque part, en parlant du père de la tragédie anglaise : « Le fleuve du temps, qui mine sans cesse

les périssables édifices des autres poètes, ne marque point son passage sur le diamant de Shakespeare »[1]. Il ne serait pas difficile de produire un grand nombre d'exemples où l'éclat des images relève la vigueur de la pensée. Néanmoins on reconnaît bientôt que cette pompe habituelle de style couvre aussi quelquefois des idées frivoles ou vulgaires. On se familiarise peu à peu avec les brillans artifices de sa diction, et l'oreille se fatigue enfin de la distribution compassée, du balancement symétrique et de la cadence musicale de ses périodes. Il semble que la prose de cet écrivain a quelque chose de l'harmonie uniforme qu'on remarque dans les vers de Claudien.

On reproche à Johnson la hardiesse des inversions ; le retour trop fréquent de certaines figures, comme la métaphore, l'antithèse et l'interrogation ; l'abus des termes abstraits ou techniques ; enfin sa prédilection pour les polysyllabes dérivés du latin. Ce dernier défaut s'explique d'une manière vraisemblable. On sait que, dans le temps où Johnson rédigeait *le Rôdeur*, il s'occupait aussi à recueillir des autorités pour son dictionnaire anglais, et il n'est pas étrange que la lecture assidue des vieux auteurs, tels que Bacon, Raleigh et Thomas Browne, l'ait conduit à une imitation involontaire de leur style. Quoi qu'il en soit, il en résulte une certaine monotonie et un air de pédantisme qui règnent dans tous

[1] *Preface to Shakespeare.*

ses essais. On regrette plus d'une fois, en les parcourant, la simplicité, le naturel et l'aisance qui distinguent ceux de ses prédécesseurs. Johnson manque surtout de souplesse. A tous les âges, à tous les rangs, à toutes les professions, il prête le même langage. Soit qu'il introduise un philosophe ou un artisan, un vieillard ou une jeune fille; soit qu'il parle en son propre nom ou qu'il ait recours à une épître fictive, l'auteur se trahit dès les premières lignes. On le reconnaît d'abord à son ton sentencieux et déclamatoire, au luxe de ses images et à la recherche de ses expressions. « Tous les correspondans du *Rôdeur*, observe à ce propos un critique anglais, semblent atteints de la même contagion littéraire, et la maladie *johnsonienne* paraît s'être communiquée à tous également »[1]. Après avoir cité plusieurs exemples curieux de tournures emphatiques ou bizarres pour exprimer des choses communes, il ajoute : « La plus puissante recommandation en faveur des mots simples ou vulgaires, c'est qu'un de nos plus habiles écrivains n'ait su les éviter qu'à ce prix. » Malgré la justesse de ce reproche, il est incontestable que la langue anglaise a reçu de la plume de Johnson plus de correction, de noblesse et d'harmonie. Sa diction nerveuse, brillante et pittoresque, n'est sans doute pas la plus propre aux compositions badines ou familières, comme le roman, les lettres et l'essai moral; mais

[1] *Burrowes, Essay on the style of Johnson.*

elle convient à merveille dans le genre sérieux, comme la philosophie, l'histoire et la critique.

Peut-être serait-il impossible de concevoir entre la manière de deux auteurs un contraste plus frappant que celui du style de Swift et du style de Johnson. Swift est si sobre de métaphores qu'on a mis en doute si on en trouverait une seule dans tous ses écrits : Johnson en est si prodigue au contraire qu'il n'adopte guère l'expression naturelle que quand il ne saurait traduire sa pensée par une image. Entre cet excès de simplicité et cet excès d'ornement, dont l'un mène à la sécheresse et l'autre à l'affectation, il y a un sage milieu, qui consiste dans un judicieux emploi de métaphores choisies avec discernement et assorties au sujet. Ce sage milieu se montre dans le style d'Addison, et, à tout prendre, on ne peut suivre un plus sûr ni un meilleur modèle.

Johnson a aussi contribué à la rédaction de *l'Aventurier*, ouvrage conçu par son ami, le docteur Hawkesworth. J'aurai occasion de revenir ailleurs sur ce recueil, qui occupe un rang honorable dans la collection des esquisses morales.

L'OISIF.

Après un repos de plusieurs années, Jonhson rentra dans la carrière de l'essai périodique. Le 15 avril 1758, il commença *le Paresseux*, ou plutôt *l'Oisif*, car cette dernière expression répond plus exactement au mot anglais *idler*. Les articles étaient pu-

bliés chaque samedi dans une gazette intitulée *la Chronique universelle*. Il est vraisemblable que cette nouvelle production n'obtint pas beaucoup plus de popularité que *le Rôdeur*, puisque le journal dont elle faisait partie cessa de paraître au bout de deux années, faute d'encouragement.

Dans le premier numéro, l'auteur cherche à faire sentir l'intérêt de son ouvrage pour toutes les classes de lecteurs. « Si la conformité de manières, dit-il, est un titre à la bienveillance, *l'Oisif* peut se flatter d'un patronage universel. Il n'y a point de caractère spécial qui s'applique à un si grand nombre d'individus. Tout homme est ou aspire à être un oisif. Ceux même qui paraissent nous ressembler le moins s'évertuent pour accroître notre confrérie. De même que la paix est le but de la guerre, de même le désœuvrement est, en définitive, l'objet de l'activité. »

Comme les essais de *l'Oisif* sont moitié moins longs que ceux du *Rôdeur*, et comme ils ne paraissaient qu'une fois par semaine, on s'attendrait naturellement à y trouver une plus grande perfection de détails, et une certaine supériorité de rédaction. Cette attente serait néanmoins déçue. On sait, par des témoignages certains, que l'auteur écrivait quelquefois ses articles aussi rapidement qu'une lettre familière, et qu'il ne prenait pas la peine de les relire. C'est sans doute à cette précipitation de travail qu'il faut attribuer aussi l'absence d'épigraphe, un des ornemens ordinaires de ce genre de composition.

Le titre de *l'Oisif* semble promettre une lecture peu sérieuse, des esquisses légères plutôt que de graves préceptes, un délassement plutôt qu'une étude. En effet, les essais du genre badin y tiennent, à proportion, plus de place que dans *le Rôdeur*. Le style a aussi plus d'aisance, et sent moins l'apprêt et le travail. Je choisis, pour justifier cette assertion, le n° 101, *histoire d'Omar*. Johnson y reproduit, dans un exemple ingénieux, une de ses maximes favorites sur la vanité des projets. On y reconnaîtra d'ailleurs son talent pour le conte oriental, sorte de fiction où ses tournures sentencieuses et son langage métaphorique, loin d'être un défaut, deviennent la couleur naturelle du sujet.

Samedi, 22 mars 1760.

« Omar, fils d'Hassan, avait passé soixante et quinze ans au sein des honneurs et de la prospérité. Les faveurs successives de trois califes avaient rempli son palais d'or et d'argent; et, partout où il paraissait, les bénédictions du peuple proclamaient son passage.

« Le bonheur d'ici-bas dure peu. La flamme se consume par son éclat; la fleur odorante se fane en exhalant ses parfums. La force d'Omar commença à déchoir; ses belles boucles de cheveux tombèrent de son front; ses mains perdirent leur vigueur, et ses pieds leur agilité. Il rendit au calife les clefs du trésor et les sceaux du conseil, et ne chercha plus d'autre plaisir pour le reste de ses jours que la con-

versation des sages et la reconnaissance des gens de bien.

« Les facultés de son âme retenaient encore toute leur énergie. Son appartement était rempli d'étrangers, jaloux de recueillir les leçons de l'expérience, et empressés à offrir le tribut de leurs hommages. Caled, fils du vice-roi d'Égypte, entrait chaque jour de bonne heure, et se retirait le dernier. Il était beau non moins qu'éloquent ; Omar admirait son esprit, et aimait sa docilité.

« Apprends-moi, lui dit Caled, toi dont les nations ont écouté la voix, et dont la sagesse est connue jusqu'aux extrémités de l'Asie, apprends-moi comment je puis ressembler au prudent Omar. Les talens par lesquels tu as su acquérir et conserver le pouvoir ne te sont plus désormais nécessaires ni utiles. Confie-moi le secret de ta conduite, et enseigne-moi le plan sur lequel ta sagesse a bâti sa fortune. »

« Jeune homme, répondit Omar, former des plans de vie sert à peu de chose. Lorsque, dans ma vingtième année, je débutai dans le monde, après avoir observé les diverses conditions du genre humain dans le silence de la solitude, je parlai ainsi en moi-même, appuyé contre un cèdre qui étendait ses rameaux sur mon front : « Soixante et dix ans sont accordés à l'homme ; il m'en reste encore cinquante. Je consacrerai dix ans à étudier les sciences, et dix autres à parcourir les contrées étrangères ; je serai savant, et dès-lors je serai honoré ; chaque ville re-

tentira du bruit de ma présence, et chaque érudit sollicitera mon amitié. Vingt ans ainsi passés enrichiront mon esprit d'images, que je m'occuperai, durant le reste de mes jours, à combiner et à comparer. Je jouirai d'une source inépuisable de trésors intellectuels; je trouverai de nouveaux plaisirs pour tous les instans, et je n'éprouverai plus un seul accès d'ennui. Néanmoins, je ne m'éloignerai pas trop des routes ordinaires de la vie, et j'essaierai ce qu'on goûte de délices dans la société des femmes. Je prendrai une épouse belle comme les houris, et sage comme Zobéide; avec elle je vivrai vingt ans dans les faubourgs de Bagdad, au milieu de toutes les jouissances que la richesse peut procurer, et que l'imagination peut inventer. Je me retirerai ensuite dans un asile champêtre; je passerai mes derniers jours dans l'obscurité et la contemplation; et je me reposerai paisiblement sur le lit de la mort. Dans tout le cours de ma vie, ce sera ma ferme résolution de ne dépendre jamais du sourire des princes; de ne jamais m'exposer aux artifices des cours; de ne jamais aspirer aux honneurs publics, et de ne point troubler mon repos des affaires de l'état. Tel était mon plan de vie que je gravai dans ma mémoire en traits ineffaçables.

« La première partie du temps qui allait suivre devait être employée à l'étude de la science, et je ne sais comment je fus distrait de mon dessein. Je n'éprouvais point d'obstacles visibles au-dehors, ni de passions indomptables en moi-même. Je regardais

la science comme le plus glorieux des honneurs, et le plus attrayant des plaisirs. Pourtant, les jours succédaient aux jours, les mois fuyaient après les mois, jusqu'à ce que je m'aperçus que sept années des dix premières s'étaient évanouies sans laisser aucune trace. J'ajournai alors mon projet de voyage; car pourquoi courir au loin, quand je pouvais apprendre encore tant de choses dans ma patrie? Je m'enfermai chez moi pendant quatre ans, et j'étudiai les lois de l'empire. Le bruit de mon habileté parvint aux juges; on me trouva capable d'éclaircir des questions douteuses, et je reçus l'ordre de paraître auprès du marchepied du calife. On m'écouta avec attention, on me consulta avec confiance, et l'amour de la louange enchaina mon cœur.

« Je désirais encore de visiter des pays lointains, j'accueillais avec transport les récits des voyageurs, et j'étais résolu d'offrir quelque jour ma démission, afin d'assouvir mon âme de nouveauté; mais ma présence était toujours nécessaire, et le torrent des affaires m'entrainait. Quelquefois je craignais qu'on ne m'accusât d'ingratitude; mais je songeais encore à voyager, et par conséquent je ne voulais pas m'asservir au mariage.

« A cinquante ans, je soupçonnai que le temps des voyages était passé, et je crus que le meilleur parti était de saisir un bonheur encore en mon pouvoir, et de goûter les jouissances domestiques. Mais, à cinquante ans, nul homme ne trouve aisément une femme belle comme les houris et sage comme

Zobéide. J'examinai et je refusai, je réfléchis et je délibérai, jusqu'à ce que ma soixante-deuxième année me fît rougir de contempler de jeunes filles. Il ne me restait plus que la retraite, et pour la retraite je n'ai jamais trouvé de loisir, tant que les infirmités ne m'ont pas contraint de renoncer aux emplois publics.

« Tel était mon plan, et tels en furent les résultats. Avec une ardeur insatiable pour la science, j'ai perdu sans fruit les années de l'étude; avec un désir curieux de voir différens pays, j'ai toujours demeuré dans la même ville; avec la plus haute opinion de la félicité conjugale, j'ai vécu célibataire; et avec d'éternels projets de retraite contemplative, je vais mourir dans les murs de Bagdad. »[1]

Johnson représente plus d'une fois dans *l'Oisif* les inconvéniens du désœuvrement, avec une exactitude qui prouve que les sensations de cet état lui étaient parfaitement familières. On assure, en effet, que l'indolence était un des traits dominans de son caractère, et qu'il ne fallait rien moins que la nécessité ou d'impérieux engagemens pour l'arracher à sa torpeur habituelle. On soupçonne qu'il a voulu se peindre lui-même dans le personnage de *Sober*[2], portrait où il est facile de reconnaître plusieurs de ses penchans et de ses faiblesses. Parmi ses essais, on trouve encore quelques autres esquisses de carac-

[1] « Omar, the son of Hassan.... Within the walls of Bagdat. »
(*The Idler*, n° 101.)

[2] *The Idler*, n° 31.

tères; mais, sous ce rapport, il n'approche ni de la sagacité de La Bruyère, ni de la finesse d'Addison. Le n° 57, *portrait de Sophron*, ou *l'homme prudent*, me paraît sa meilleure production en ce genre.

L'Oisif possède à peu près le même mérite et les mêmes défauts que *le Rôdeur*. La morale en est pure et la composition brillante; mais l'absence d'intérêt et de variété s'y fait sentir également. On y rencontre, il est vrai, un peu plus de tableaux de scènes domestiques, de science de la vie réelle, et d'allusions aux mœurs ou aux circonstances contemporaines; mais l'auteur se dépouille encore trop rarement de la morgue et du ton magistral. Si par hasard il se déride, son badinage est lourd et sa plaisanterie insipide. Quand il descend de sa gravité ordinaire, il ne s'arrête pas à propos, et il tombe quelquefois dans la frivolité ou la bouffonnerie. Ainsi il s'égaie quelque part sur l'organisation d'une armée de femmes, et sur la bravoure des anciennes amazones [1]; mais il oublie qu'en abordant ce sujet dans *le Spectateur* [2], Addison avait offert le modèle d'une exquise raillerie, et surtout qu'il en avait fait sortir une instructive leçon sur les devoirs mutuels des deux sexes. Le vrai domaine de Johnson est le genre didactique. Lorsque, docile à l'instinct de son talent, il expose des préceptes sur la religion, la philosophie ou la critique, il est rare qu'il ne découvre pas de nou-

[1] *The Idler*, nos 5, 87.

[2] *The Spectator*, nos 433, 434.

veaux points de vue, ou qu'il ne rajeunisse pas la question la plus commune par l'éclat et l'originalité de son langage.

Le dernier article de *l'Oisif* porte la date du 5 avril 1760. Lors de la réimpression des essais sous la forme de volumes, l'auteur omit le n° 22, *la leçon du vautour*, et le remplaça par un autre. On ignore le motif de cette substitution. Peut-être y trouva-t-il, en le relisant, trop d'amertume satirique, et, en effet, on croit y reconnaître l'ironie poignante de Swift. Quoi qu'il en soit, ce morceau me semble assez curieux pour mériter que je le rapporte ici. Je ne sais si les plus éloquentes déclamations des moralistes produisent autant d'impression que ce tableau allégorique des horreurs de la guerre. L'idée primitive paraît empruntée d'une fiction fort ingénieuse du *Spectateur*[1]; mais il est incontestable que Johnson a mis dans son apologue plus de vigueur et d'imagination.

Samedi, 16 septembre 1758.

« Plusieurs naturalistes sont d'avis que les animaux, qu'on croit communément muets, ont la faculté de se transmettre les uns aux autres leurs pensées. Qu'ils peuvent exprimer leurs sensations générales, c'est un fait certain : tout être qui peut faire entendre des sons a une voix pour le plaisir et une autre pour la douleur. Le limier informe ses compagnons quand il évente le gibier : la poule appelle

[1] *The Spectator*, n° 512.

ses poussins à la pâture, et les avertit du danger par un cri différent.

« Les oiseaux ont la plus grande variété de notes : ils possèdent même une variété qui semble suffire pour former un langage correspondant aux besoins d'une vie qui est réglée par l'instinct, et qui est peu susceptible de changemens et de progrès. La curiosité ou la superstition a toujours été attentive aux cris des oiseaux : quelques uns ont étudié la langue de la race volatile, et plusieurs ont eu la prétention de l'entendre.

« Les plus habiles ou les plus crédules interprètes de ces harmonieux dialogues se sont rencontrés en général parmi les philosophes de l'Orient, dans un pays où la sérénité de l'air et la douceur du climat permettent à l'observateur de passer une grande partie de l'année dans les bocages et dans les bois. Mais ce qui peut s'accomplir dans un lieu par des occasions favorables peut s'obtenir dans un autre à force de diligence. Un paysan de Bohême s'est habitué, par un long séjour dans les forêts, à comprendre la voix des oiseaux : du moins il raconte avec beaucoup de confiance une histoire dont on soumet la probabilité aux considérations des savans.

« Comme j'étais assis, dit-il, dans le creux d'une montagne, surveillant mes brebis, qui paissaient au fond de la vallée, j'entendis deux vautours pousser alternativement des cris sur le sommet d'un rocher. Les deux voix étaient distinctes et sonores. Ma curiosité l'emporta sur le soin du troupeau : je grim-

pai doucement et sans bruit de pointe en pointe, caché parmi les broussailles, jusqu'à ce que je découvris une cavité où je pus me tapir et prêter l'oreille à mon aise, sans donner aucune alarme.

« Je m'aperçus bientôt que je ne regretterais point mes peines, car un vieux vautour perché sur la cime d'un roc sauvage, avec ses petits autour de lui, les formait à l'apprentissage de la vie des vautours, et les préparait, par une dernière leçon, à prendre leur essor vers les montagnes et vers les cieux.

« Mes enfans, dit le vieux vautour, vous aurez moins besoin de mes conseils, puisque vous avez eu mes exemples sous vos yeux. Vous m'avez vu surprendre dans la ferme l'oiseau domestique; vous m'avez vu saisir le lièvre dans le buisson et le chevreau dans le pâturage. Vous savez maintenant enfoncer vos serres, et balancer votre vol, quand vous êtes chargés d'une proie. Mais vous vous souvenez du goût d'un aliment plus délicieux; je vous ai souvent régalés de la chair de l'homme. » — « Apprenez-nous, dirent les jeunes vautours, où on peut trouver l'homme, et comment on le reconnaît : sa chair est sans doute l'aliment naturel des vautours. Pourquoi n'avez-vous jamais apporté un homme dans vos serres à notre nid? » — « Il est trop pesant, dit le père; quand nous trouvons un homme, tout ce que nous pouvons c'est de déchirer ses chairs par lambeaux, et de laisser les os sur la terre. » — « Puisque l'homme est si gros, reprirent les petits, comment faites-vous

pour le tuer? Vous avez peur du loup et de l'ours : par quel moyen les vautours sont-ils supérieurs à l'homme? L'homme a-t-il moins de défense qu'un agneau? » — « Nous n'avons pas la force de l'homme, répondit le père, et je doute quelquefois si nous avons autant de ruse. Aussi les vautours pourraient rarement se repaître de sa chair, si la nature, qui le réserva à nos besoins, n'avait mis en lui une étrange férocité que je n'ai jamais observée chez les autres animaux qui vivent sur la terre. Souvent deux troupeaux d'hommes se rencontrent, s'entre-choquent à grand bruit, et remplissent l'air de feu. Quand vous entendez ce bruit, quand vous voyez ce feu et des éclairs sillonner la plaine, volez vers le lieu de toute la vitesse de vos ailes; car à coup sûr les hommes se détruisent les uns les autres. Vous trouverez alors la terre fumante de sang, et couverte de cadavres, dont plusieurs sont palpitans et déchiquetés exprès pour l'usage des vautours. » — « Mais, lorsque les hommes ont tué leur proie, demandèrent les petits, pourquoi ne la dévorent-ils point? Quand le loup a tué une brebis, il ne souffre pas que le vautour y touche, avant de s'être assouvi lui-même. L'homme n'est-il pas aussi une sorte de loup? » — « L'homme, répondit le père, est le seul animal qui tue ce qu'il ne dévore pas, et c'est précisément cette qualité qui le rend le bienfaiteur de notre espèce. » — « Si les hommes tuent notre proie, et la mettent devant nous, dirent les petits, aurons-nous donc besoin de pourvoir à notre subsistance? » — « Oui

sans doute, répliqua le père, parce que l'homme reste quelquefois long-temps paisible dans son repaire. Les vieux vautours vous diront quand il faut épier ses mouvemens. Lorsque vous voyez les hommes en grand nombre se presser ensemble comme un bataillon de grues, vous pouvez conclure qu'ils vont à la chasse, et que bientôt vous vous gorgerez de sang humain. » — « Mais, dit encore un des jeunes vautours, je serais curieux de savoir la raison de ce massacre mutuel. Pour moi, je ne tuerais jamais ce que je ne pourrais manger. » — « Mon enfant, répondit le père, c'est une question à laquelle je ne saurais répondre, quoique je passe pour l'oiseau le plus subtil de la montagne. Quand j'étais jeune, je visitais fréquemment l'aire d'un vieux vautour qui demeurait sur les rochers carpathiens. Il avait fait bon nombre d'observations; il connaissait autour de son asile tous les lieux capables de lui fournir sa proie, aussi loin en tout sens que l'aile la plus rapide peut franchir d'espace entre le lever et le coucher d'un soleil d'été; il s'était repu, année par année, des entrailles de l'homme. Son opinion était que les hommes n'ont que l'apparence de la vie animale; que ce sont réellement des végétaux avec la faculté de se mouvoir; et que, de même que les rameaux du chêne se heurtent dans la tempête, afin que le porc s'engraisse des glands qui tombent à terre, ainsi les hommes sont poussés les uns contre les autres par quelque instinct inexplicable, jusqu'à ce qu'ils perdent tout mouvement afin que les vautours

se rassasient de leur chair. D'autres croient avoir découvert quelque sorte d'arts et d'industrie parmi ces êtres malfaisans; et ceux qui planent de plus près sur leur séjour prétendent que dans chaque troupeau il y a un chef qui dirige le reste, et semble plus vivement se réjouir d'un vaste carnage. A quels titres il doit sa prééminence, nous l'ignorons. Rarement il est le plus robuste ou le plus agile, mais il montre par son ardeur et son activité qu'il est, plus qu'aucun autre, l'ami des vautours. »[1]

Johnson reçut plus de secours pour la rédaction du *Paresseux* que pour celle du *Rôdeur*. On attribue une douzaine d'articles à divers correspondans. Son principal auxiliaire fut Thomas Warton, qui fournit quatre essais, dont le n° 96, *Histoire d'Hacho, roi de Laponie*, offre une peinture neuve et originale des effets de la mollesse.

Avant de quitter les esquisses morales de Johnson, et de le considérer sous un nouveau point de vue, il me paraît utile de conclure par quelques réflexions sur son mérite en ce genre. On peut dire qu'il n'a pas soutenu l'essai périodique au point de perfection où il avait été porté avant lui. Addison l'avait fait descendre dans l'atelier de l'artisan, et dans le salon de l'homme du monde : Johnson le relègue au cabinet du philosophe et à la bibliothèque du savant. Inférieur à son devancier, non pas en connaissance du cœur humain, mais en expérience de la vie réelle,

[1] « Many naturalists are of opinion.... A friend to the vultures. » (*The Idler*, n° 22.)

il néglige les devoirs sociaux, les obligations secondaires, pour ces grandes lois morales, dont l'examen semble réservé aux bancs de l'école, et l'interprétation à la chaire de l'Évangile. Malgré son éloquence, on peut appliquer à ses essais ce que lui-même dit avec moins de justice du *Paradis perdu* de Milton : « C'est un de ces livres qu'on admire, qu'on met de côté et qu'on oublie de reprendre. »

Dans une intéressante notice, Murphy, un des biographes de Johnson, le compare avec Addison. Quoiqu'il ne se dépouille pas entièrement de la partialité naturelle au panégyriste et au disciple pour son maître, je citerai ce parallèle, dont plusieurs traits sont aussi justes qu'ingénieux.

« Johnson disait ordinairement, à propos d'Addison : « C'est le Raphaël des auteurs d'essais. » Comment il a pu lui-même s'éloigner à ce point d'un si élégant modèle, ce serait un problème difficile à résoudre, s'il n'était vrai qu'il avait pris de bonne heure la teinte des écrivains du siècle précédent. De là les singularités de son style, de nouvelles combinaisons, des phrases d'une construction inusitée et des mots dérivés des langues savantes.... Résolu à bannir les barbarismes de la conversation et la licence des idiotismes, il oublia l'aimable simplicité qui distingue les écrits d'Addison. Il avait ce que Locke appelle « une vue d'ensemble » sur son sujet; et, quoiqu'il ne sacrifie jamais, comme tant de beaux esprits modernes, à l'ambition de briller par des paradoxes, on peut légitimement le proclamer un

penseur original. Sa lecture était vaste; il recueillait dans son esprit tout ce qui lui semblait digne de remarque, et il y ajoutait par ses propres méditations. Il amassait *quæ reconderet, auctaque promeret.* Addison n'est pas un penseur aussi profond : il doit plus à son bon goût qu'à la force de son esprit. Sa poésie latine montre qu'il se pénétrait avec un discernement judicieux des chastes et délicates beautés des classiques romains; et, quand il cultiva sa langue maternelle, il n'est pas étrange qu'il ait adopté ce style gracieux qu'on admire si justement, simple, mais élégant; orné, mais pas trop pompeux; riche en images, mais pur et facile; exact, sans contrainte, et quoique dépourvu quelquefois de vigueur, du moins toujours musical. Ses essais effleurent généralement la surface de la vie; si jamais il est original, c'est dans les morceaux du ton badin. Johnson avait un fonds de gaîté comique, mais il ne s'en doutait pas, et d'ailleurs il ne voulait pas descendre à la familiarité de langage et à la variété de style que ce genre de composition exige. Addison possède une imagination brillante, sensible aux impressions de la nature et de l'art. Il atteint le sublime sans nulle apparence d'effort. Quand il nous dit : « Si nous considérons les étoiles fixes comme autant d'océans de flamme, dont chacun est environné d'un cortége de planètes; si nous découvrons encore de nouveaux cieux et de nouveaux astres, qui s'enfoncent plus avant dans les profondeurs infinies de l'espace, nous nous perdons dans un labyrinthe de soleils et de

mondes, et nous restons confondus de la magnificence et de l'immensité de la nature »; l'aisance avec laquelle il s'élève dans ce passage à une grandeur sans faste est le charme secret qui captive les lecteurs. Johnson est toujours majestueux; il semble, pour emprunter un mot de Dryden, « surchargé de sens », et ses paroles ne lui paraissent pas au niveau de ses conceptions. Il marche avec noblesse, et ses périodes sont toujours harmonieuses. Ses contes orientaux sont dans le vrai style de la magnificence asiatique, et pourtant aucun d'eux n'a été aussi admiré que la *Vision de Mirza*. En fait de critique, Johnson n'est jamais l'écho de ses prédécesseurs : il pense et décide par lui-même. Si on excepte les essais sur les *Plaisirs de l'imagination*, on ne peut appeler Addison un critique philosophe. Ses essais moraux sont excellens; mais rien en ce genre ne saurait surpasser *le Rôdeur*, quoique Johnson eût coutume de dire que l'essai sur les *Fardeaux du genre humain*, n° 558 du *Spectateur*, était le plus parfait qu'il eût jamais lu. Addison prête de la grâce et de l'ornement à la vérité; Johnson lui communique de la force et de l'énergie. Addison rend la vertu aimable; Johnson la représente comme un austère devoir. Addison s'insinue avec un air de modestie; Johnson commande comme un dictateur, mais comme un dictateur dans l'éclat de sa puissance, et non aux travaux de la charrue. Addison est le Jupiter de Virgile, parlant à Vénus avec une bienveillante douceur :

Vultu, quo cœlum tempestatesque serenat.

Johnson est *Jupiter tonans* : il fait luire ses éclairs et gronder ses foudres pour la défense de la vertu et de la piété. La langue semble rester en arrière de ses idées : il l'entraîne à sa suite, familiarisant les termes de la philosophie avec des inversions audacieuses et des périodes sonores. »[1]

RASSELAS.

On sait assez généralement qu'un douloureux devoir obligea Johnson à s'essayer dans un genre auquel son talent et son caractère ne semblaient pas l'appeler : ce fut pour défrayer les dépenses des funérailles de sa mère, et pour acquitter quelques autres dettes, qu'il composa *Rasselas*. On assure que les soirées d'une semaine lui suffirent pour achever ce roman, qu'il envoyait à la presse par portions et sans jamais revoir son travail. Peut-être faut-il attribuer en partie à l'origine et aux circonstances de la publication de *Rasselas* le ton de tristesse et de mélancolie qui domine dans tout l'ouvrage.

Le début de Johnson dans la carrière des lettres avait été une traduction en anglais du *Voyage de Lobo en Abyssinie*. On suppose avec vraisemblance qu'il dut au souvenir de cette lecture sa prédilection constante pour les fictions orientales, et l'idée de placer en Abyssinie la scène de son roman. Le nom même de *Rasselas* paraît lui avoir été fourni par la relation du missionnaire portugais.

[1] « Of Addison, Johnson used to say..... Bold inversions and sonorous periods. »

Rasselas est, à proprement parler, une dissertation morale sur le bonheur. Johnson veut y prouver une vérité assez commune, que la parfaite félicité n'existe nulle part ici-bas. Il expose à ce sujet son système philosophique et les résultats de son expérience personnelle sur la vie humaine. Il cherche surtout à prémunir ses lecteurs contre les illusions de la confiance et l'aveuglement des désirs. Dès l'exorde, il s'écrie : « O vous qui prêtez une oreille crédule à la voix de l'imagination, et qui poursuivez avez ardeur les fantômes de l'espérance ; qui vous flattez que la vieillesse acquittera les promesses du jeune âge, et que les mécomptes d'aujourd'hui seront réparés demain, écoutez l'histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie. »

On jugera par une rapide analyse du plan de l'ouvrage et de la simplicité de la fable. Rasselas, un des fils du monarque d'Abyssinie, est retenu, selon les usages de l'empire, dans la *Vallée heureuse*. Il s'ennuie de sa captivité et de son existence monotone dans ce séjour de délices. Il parvient à s'évader avec sa sœur Nekayah, une confidente de la princesse, et le poète Imlac. Tous quatre parcourent le monde pour observer le genre humain et choisir un plan de vie. Ils examinent la société dans toutes ses formes et tous ses progrès, depuis la barbarie jusqu'à la civilisation, depuis les plus humbles rangs jusqu'aux plus hautes conditions. Ils ne rencontrent le contentement ni dans les villes ni dans la solitude, ni dans les palais ni dans les chaumières, ni dans les honneurs ni dans l'obscurité, ni dans le mariage ni dans

le célibat, ni chez les jeunes gens ni chez les vieillards, ni chez les philosophes ni chez le vulgaire. Après une recherche infructueuse, ils renoncent à leur projet, et se décident à retourner en Abyssinie.

Cette courte esquisse fait déjà pressentir un inconvénient inévitable du sujet : une pareille combinaison doit nécessairement produire une suite de scènes uniformes. L'auteur prend une à une les principales situations de la vie. Il indique les plaisirs et les avantages extérieurs de chaque état; puis, il pénètre plus avant, et montre le malaise intime caché partout sous la surface du bonheur. Le contraste entre l'exposition et le dénoûment, entre l'apparence et la réalité, surprend d'abord le lecteur; mais, au bout de quelques chapitres, il se familiarise avec cet artifice, et, à chaque épreuve nouvelle, il prévoit bien vite le résultat.

Il semble que Johnson aurait dû recourir à quelques incidens pour animer un cadre si peu dramatique. L'histoire d'Imlac et l'enlèvement de Pekuak sont à peu près les seuls épisodes qui répandent une faible variété dans son récit. Il reproduit la plupart des considérations qu'on trouve dans ses essais moraux, sur le néant de la sagesse humaine, la vanité de nos projets, la folie de nos espérances, et l'égale distribution du bonheur malgré les distinctions sociales; mais des maximes philosophiques ne suppléent pas à l'absence d'intérêt. L'action est trop long-temps stationnaire : presque tout se passe en dialogues, et l'auteur a lui-même observé avec jus-

tesse, dans la vie de Butler, « qu'il est beaucoup plus facile d'arranger des conversations que d'imaginer des aventures. »

Il ne rachète pas d'ailleurs l'imperfection du plan et la stérilité des accessoires par la profondeur ou la diversité des caractères. Ses personnages, quoique en petit nombre, n'ont pas une physionomie assez individuelle et assez originale. Rasselas et le poète Imlac, la princesse Nekayah et sa favorite, n'ont rien qui les distingue : ils sont tous raisonneurs, métaphysiciens, sentencieux et sophistes. Il n'est point de sujet si frivole qui ne leur fournisse occasion d'argumenter à perte de vue, ni de vérité si simple qui ne donne prise aux distinctions, aux subtilités et aux chicanes de leur dialectique.

Le style est la partie brillante du roman de *Rasselas*. On y trouve une douceur, une mélodie, une élégance continue, qui charment l'esprit et enchantent l'oreille. Quoiqu'il soit bien difficile d'en faire passer les nuances à travers une traduction, sans lui rien ôter de sa grâce et sans en ternir l'éclat, j'essaierai d'en offrir au moins une faible idée. Je choisis dans l'histoire d'Imlac une dissertation sur la poésie, sujet où l'auteur pouvait déployer à l'aise la richesse de son imagination et la magie de son langage.

« Partout où j'allais, dit Imlac, je trouvais la poésie regardée comme le plus noble des arts, et honorée avec une vénération presque égale au culte qu'on rendrait à la nature divine. Pourtant, ce qui me

remplit d'étonnement, c'est que, presque en tout pays, les plus anciens poètes sont considérés comme les meilleurs : soit que tout autre genre de talent s'acquière peu à peu, et que la poésie se rencontre tout d'un coup; ou bien parce que la première poésie de toutes les nations les surprit comme une nouveauté, et retint par coutume l'estime qu'elle avait obtenue d'abord par accident; soit parce que, le but de la poésie étant de décrire la nature et les passions qui sont toujours les mêmes, les premiers poètes s'emparèrent des objets les plus frappans pour leurs peintures, des situations les plus vraisemblables pour leurs fictions, et ne laissèrent à ceux qui les suivirent que la répétition des mêmes événemens, et de nouvelles combinaisons des mêmes images. Quelle que soit la raison, on observe communément que les anciens auteurs sont en possession de la nature, et leurs successeurs de l'art; que les uns excellent en vigueur et en invention, et les autres en élégance et en pureté.

« J'aspirais à inscrire mon nom dans cette illustre famille. Je lus tous les poètes de la Perse et de l'Arabie, et j'étais capable de réciter de mémoire tous les volumes qui sont suspendus dans la mosquée de la Mecque. Mais je m'aperçus bientôt que nul ne devint jamais grand par imitation. Le désir de l'excellence m'engagea à transporter mon attention à la nature et à la vie. La nature devait être mon sujet et les hommes mes auditeurs. Je ne pouvais décrire ce que je n'aurais point vu; je ne pouvais espérer d'émouvoir par

le plaisir ou la terreur ceux dont je n'aurais compris ni les intérêts ni les passions.

« Résolu désormais à être poète, je vis tous les objets sous un nouveau jour ; la sphère de mon attention s'agrandit soudain : aucune science n'était pour moi à dédaigner. Je parcourus les montagnes et les déserts pour choisir des images et des similitudes, et je gravai dans mon esprit tous les arbres de la forêt et toutes les fleurs du vallon. J'observai avec un égal soin la cime du rocher et le faîte du palais. Quelquefois j'errais le long des détours du ruisseau, et quelquefois j'épiais les métamorphoses des nuages d'été. Pour un poète, il n'y a rien de stérile : tout ce qui est beau et tout ce qui est terrible doit être familier à son imagination; il faut qu'il contemple tout ce qui est imposant dans sa grandeur ou élégant dans sa petitesse. Les plantes du jardin, les animaux des bois, les minéraux de la terre, et les météores des cieux, tout doit contribuer à enrichir son âme d'une variété inépuisable; car toute idée est utile pour fortifier ou embellir les vérités morales ou religieuses; et celui qui connaît davantage aura plus de ressources pour diversifier ses tableaux et pour captiver ses lecteurs par des allusions lointaines et par une instruction inattendue.

« J'étais donc attentif à étudier tous les aspects de la nature, et chaque pays que j'ai examiné a concouru pour quelque chose à mon talent poétique.

« Dans un si vaste examen, dit le prince, beaucoup d'objets ont dû échapper à tes recherches. J'ai

vécu jusqu'ici dans l'enceinte de ces montagnes, et pourtant je ne puis faire un pas sans découvrir des choses que je n'avais pas encore aperçues ou auxquelles je n'avais pas pris garde.

« Le devoir du poète, dit Imlac, est d'étudier, non les individus, mais les espèces; de saisir les propriétés générales et les grandes proportions. Il ne compte pas les bigarrures de la tulipe, et ne décrit point les diverses nuances de la verdure des forêts. Il faut qu'il reproduise dans ses portraits de la nature les traits profonds et saillans qui retracent l'original à tous les esprits, et qu'il néglige ces détails minutieux que tel peut remarquer et tel autre dédaigner pour les attributs caractéristiques, également sensibles à la vigilance et à l'inattention.

« Mais la science de la nature n'est que la moitié de la tâche du poète : il faut qu'il connaisse également toutes les formes de la vie. Son rôle exige qu'il apprécie le bonheur et la misère de toutes les conditions; qu'il observe la puissance des passions dans tous leurs développemens; et qu'il suive les variations de l'esprit humain sous l'empire des institutions différentes et sous l'influence accidentelle du climat ou de la coutume, depuis la vivacité de l'enfance jusqu'à la langueur de la décrépitude. Il faut qu'il se dépouille des préjugés de son siècle et de son pays; qu'il considère le juste et l'injuste dans leur idée abstraite et invariable; qu'il dédaigne les lois et les opinions régnantes pour s'élever aux vérités générales et primitives qui seront toujours les mêmes :

il faut donc aussi qu'il se contente des lents progrès de sa renommée ; qu'il méprise les louanges contemporaines, et abandonne ses titres à la justice de la postérité. Il faut qu'il écrive comme l'interprète de la nature et le législateur du genre humain ; qu'il se regarde comme l'arbitre des sentimens et des mœurs des générations futures, comme un être supérieur aux temps et aux lieux.

« Il n'est pas encore au terme de ses travaux. Il faut qu'il possède plusieurs langues et plusieurs sciences ; et, afin que son style soit digne de ses pensées, il faut que, par un exercice assidu, il se familiarise avec toutes les délicatesses du langage et toutes les grâces de l'harmonie. » [1]

Après cette pompeuse énumération, le lecteur serait tenté de s'écrier avec Rasselas : « Assez ! tu m'as convaincu que nul être humain ne serait jamais poète. » Heureusement toutes les conditions que réclame Imlac, dans l'enthousiasme de son art, ne passent plus aujourd'hui pour nécessaires. Il y a sans doute quelque méthode plus expéditive dont il ne parle pas, et notre époque ne serait pas si riche en poètes, s'il fallait « apprendre tous les volumes suspendus dans la mosquée de la Mecque », ou « parcourir les montagnes et les déserts pour se fournir d'images et de similitudes. »

Johnson a fait preuve dans son roman de *Rasselas*

[1] « Wherever I went.... Delicacy of speech and grace of harmony. » (*Rasselas*, chap. x.)

d'un vrai talent descriptif. Il y a répandu un luxe de détails pittoresques d'autant plus remarquable qu'on sait qu'il aimait peu la campagne; et que, soit défaut de sensibilité, soit faiblesse de sa vue, il n'avait aucun discernement des beautés du paysage. La *Vallée heureuse* est toujours citée comme un brillant modèle de coloris local, et ne cède, sous ce rapport, qu'à la *salle d'Éblis*, dans le conte du calife Vathek, fiction si admirée par tous les connaisseurs des manières de l'Orient, et entre autres par lord Byron.[1]

Le lieu de la scène et le caractère de ses personnages autorisaient l'auteur à leur prêter une certaine élévation de langage. Peut-être néanmoins a-t-il un peu trop abusé de ce privilége. Pour Imlac, on ne s'étonne point de sa faconde : il est poète et voyageur, à ce double titre, il a droit de donner l'essor à son imagination. Mais est-il bien naturel que Rasselas, dans une conversation familière avec sa sœur, prenne un ton aussi déclamatoire que celui-ci : « Ne nous forgeons pas des maux que nous ne sentons point, et ne calomnions pas la vie par une peinture mensongère. Je ne puis souffrir cette lugubre éloquence qui menace chaque cité d'un siége comme celui de Jérusalem, fait voler la famine avec chaque essaim de sauterelles, et suspend la peste sur l'aile de tous les tourbillons qui s'élancent du sud. » La princesse Nekayah n'est pas moins sentencieuse que son

[1] *Notes to the Giaour.*

frère, ni moins prodigue de métaphores : « Ne vous flattez pas de plaisirs contradictoires. Parmi les avantages qui vous sont offerts, faites un choix, et soyez satisfait. Nul ne peut savourer les fruits de l'automne en respirant le parfum des fleurs du printemps; nul ne peut à la fois remplir sa coupe à la source et à l'embouchure du Nil. » La favorite elle-même cède à la contagion de l'exemple, témoin tout le récit de ses aventures. Il n'est pas jusqu'au brigand arabe qui ne fasse aussi le rhéteur, et qui ne moralise en rançonnant sa captive :

« L'infortune est toujours près de nous. Si l'œil d'un ennemi pouvait apprendre le respect et la pitié, un mérite comme le vôtre serait à l'abri d'injure; mais les anges de l'affliction étendent également leurs toiles pour le vertueux et le pervers, pour le puissant et le faible. Ne vous livrez pas au désespoir; je ne suis pas un des farouches et cruels tyrans du désert; je connais les lois de la vie civile : je fixerai votre rançon, et j'accomplirai mes engagemens avec une scrupuleuse exactitude. » Johnson s'était fait un tel besoin de ce langage artificiel qu'il ne pouvait plus y renoncer en aucune occasion. Le style de *Rasselas* a sans doute beaucoup d'éclat et d'harmonie : je crois pourtant que la piquante vivacité du style de *Zadig* ou de *Candide* est mieux choisie pour un conte, et lasse moins vite les lecteurs.

Johnson a introduit dans le cours de son ouvrage plusieurs dialogues sur des questions qui le préoccupaient habituellement, et dont il aimait lui-même

à s'entretenir. Telles sont les digressions sur l'efficacité des pélerinages, sur l'influence de la solitude, sur la nature de l'âme, et sur les causes de la démence. A propos de l'astronome qui s'imaginait avoir eu, pendant cinq années, la direction du temps et la surveillance des saisons, Imlac, le sage du roman et l'interprète ordinaire des sentimens de l'auteur, observe que, « parmi les incertitudes de notre état présent, la plus terrible et la plus alarmante est la durée incertaine de la raison »[1]. Le même Imlac soutient ailleurs la probabilité des apparitions, d'après la croyance unanime de tous les âges et de tous les peuples, et il ajoute que « quelques uns de ceux dont la bouche contredit ce fait le confessent par leurs craintes »[2]. On sait, par le témoignage de ses amis, que Johnson admettait comme vraisemblable, non seulement la réalité des apparitions, mais même l'influence de la sorcellerie, et qu'il combattait avec aigreur ceux qui ne partageaient pas sa crédulité. Une telle faiblesse chez un esprit aussi supérieur ne peut se concevoir que comme une erreur spéculative et comme un effet de ce penchant superstitieux dont toute sa conduite fournit des preuves irrécusables.

On retrouve dans le roman de *Rasselas* le même fonds de philosophie chagrine et morose qui domine dans les essais du *Rôdeur*. On s'aperçoit que le moraliste écrit, non seulement avec les préventions de

[1] *Rasselas*, chap. XLIII.
[2] *Rasselas*, chap. XXXI.

son incurable mélancolie, mais sous l'inspiration d'une infortune récente et d'un deuil domestique. Dans plusieurs passages, il fait allusion à son isolement. Il est facile de le reconnaître dans ce vieillard « pour qui la louange n'est qu'un vain bruit; qui n'a plus de mère pour se réjouir de la renommée de son fils, ni d'épouse pour prendre part aux honneurs de son mari »[1]. Johnson s'efforce à rembrunir des plus sombres couleurs le tableau de l'existence : il ne montre qu'une scène uniforme d'ennui, de malaise et de mécontentement. Son livre semble un long commentaire de cette maxime d'Imlac : « La vie humaine est partout un état où il y a beaucoup à souffrir et peu à jouir. » Il faut le plaindre plutôt que le blâmer pour ce désolant aveu de son expérience et de sa conviction personnelle. Il voulait sans doute, en désabusant ses lecteurs des félicités d'ici-bas, en leur arrachant même le soutien de l'espérance, les guider à un meilleur avenir et à un bonheur plus durable. Son intention était pure et bienveillante; mais une fausse interprétation de ses principes conduirait à l'inertie du découragement ou à l'indolence du fatalisme.

Le but de l'auteur se révèle surtout dans l'avant-dernier chapitre, et dans l'entretien de ses personnages à la vue des catacombes. « Toute l'assemblée resta un instant silencieuse et recueillie : Éloignons-nous, dit Rasselas, de cette scène de mortalité.

[1] *Rasselas*, chap. XLV.

Combien seraient lugubres ces demeures des morts pour celui qui ne saurait pas qu'il ne doit point mourir, que ce qui agit maintenant continuera d'agir, et que ce qui pense aujourd'hui pensera à jamais ! Ceux qui reposent ici devant nous, les sages et les puissans des anciens jours, nous avertissent de réfléchir à la brièveté de notre état présent : peut-être furent-ils moissonnés tandis qu'ils s'occupaient, comme nous, du choix de la vie. — Pour moi, dit la princesse, le choix de la vie me paraît une chose moins importante : j'espère désormais songer uniquement au choix de l'éternité. »[1]

Si on veut comparer la manière de Johnson et celle d'Addison dans un sujet analogue, on peut voir les réflexions morales qui terminent l'essai du *Spectateur* sur une visite à l'abbaye de Westminster. Ce morceau, souvent cité, ne sera jamais trop relu. « Quand j'observe les tombeaux des grands, tout sentiment d'envie s'éteint en moi; quand je lis les épitaphes de la beauté, tout désir profane m'abandonne; quand je trouve les témoignages de douleur des parens sur une pierre sépulcrale, mon cœur s'attendrit de compassion; quand je vois la tombe des parens eux-mêmes, je songe à la vanité des regrets pour ceux qu'on doit si tôt rejoindre. Quand j'aperçois les souverains étendus près de ceux qui les détrônèrent; quand je contemple, rangés les uns auprès des autres, les beaux esprits rivaux, ou les

[1] *Rasselas*, chap. XLVIII.

hommes saints qui troublèrent le monde par leurs brigues et leurs querelles, je réfléchis avec chagrin et avec étonnement aux petites cabales, aux factions, et aux débats du genre humain. Quand je parcours les différentes dates des monumens de ceux qui ne sont plus, et dont les uns moururent hier, les autres il y a six cents ans, je me rappelle ce grand jour où nous serons tous contemporains, et où nous comparaîtrons tous en même temps. »[1]

Boswell a observé l'analogie frappante du roman de *Rasselas* et du conte de *Candide* que Voltaire publia à la même époque. Le fonds du sujet et l'ordonnance du plan ont en effet tant de rapport que, selon la remarque de Johnson, si les deux ouvrages n'avaient paru presque simultanément, on eût pu accuser un des auteurs d'imitation. On trouve aussi dans *Candide* un long enchaînement d'épreuves mortifiantes, ou même d'aventures désastreuses, destinées à établir que le mal domine ici-bas. Martin joue à peu près le rôle que remplit ici Imlac. C'est un fait curieux que la coïncidence fortuite des opinions de deux hommes dont le caractère, la position et le talent, offrent d'ailleurs si peu de conformité : l'un irréligieux jusqu'au cynisme, l'autre dévot jusqu'à la superstition; l'un enrichi de toutes les faveurs de la fortune, l'autre assez maltraité du sort pour s'en plaindre avec justice; l'un écrivain souple et familier, l'autre éloquent et sublime dé-

[1] *The Spectator*, n° 26.

chamateur. Du reste, rien ne se ressemble moins que l'exécution des deux ouvrages. Il y a autant de rapidité, de mouvement, de bouffonnerie, dans *Candide* que de pompe, de lenteur et de gravité dans *Rasselas*. Le but des auteurs diffère non moins que leurs principes. Voltaire a voulu se moquer apparemment de l'exagération d'un système qui, dans un sens trop absolu, prête sans doute au ridicule; mais la pétulance de ses attaques l'a entraîné à soutenir une doctrine plus absurde, et surtout plus funeste que l'optimisme. Johnson, loin d'accuser la Providence, a voulu nous conduire à la foi par le sentiment de notre misère, et affermir le triomphe de la révélation par l'abaissement de la sagesse humaine.

Rasselas, malgré ses défauts, l'absence de variété, d'action et de caractères, sera toujours, sinon comme roman, du moins comme création philosophique, un glorieux monument du génie de l'auteur. Ce livre, traduit dans presque toutes les langues, a obtenu en Europe une popularité d'autant plus flatteuse qu'il avait dû perdre, hors de l'Angleterre, une grande partie de son mérite, le charme du style. On y voit l'intelligence puissante de Johnson aux prises avec plusieurs des problèmes les plus intéressans pour l'humanité. « Cet ouvrage, dit Boswell, quand il n'aurait produit rien autre chose, aurait rendu son nom immortel dans les fastes de la littérature.... Il renferme un fonds si riche de pensées que presque chaque sentence peut fournir le su-

jet d'une longue méditation. Je ne suis pas satisfait, si je laisse écouler une année sans le relire; et, à chaque lecture nouvelle, mon admiration pour l'esprit qui l'a conçu s'accroît au point que je puis croire à peine que j'aie eu l'honneur de vivre dans l'intimité d'un tel homme. »[1]

Le dénoûment un peu trop brusque de *Rasselas* laisse les personnages dans une situation indécise, et la conclusion, de l'aveu de l'auteur, ne conclut rien. Un de ses biographes assure qu'il avait l'intention de donner une suite où il devait marier son héros, et finalement le représenter heureux. On doit peut-être à cette anecdote une continuation de *Rasselas* qui parut, quelques années après sa mort, sous le titre de *Dinarbas*. On l'attribue à miss Cornélie Knight, connue par plusieurs productions estimables. Ce n'était pas une tâche facile que de remplir le cadre de Johnson, et d'offrir la contre-partie de son tableau, sans détruire la vraisemblance par une transition trop soudaine ou par un contraste trop saillant. On ne peut dire que l'auteur de *Dinarbas* ait réussi à triompher entièrement de cet écueil. Quoique son roman ne manque pas de mérite, on n'y aperçoit qu'un faible reflet de l'ouvrage original, et une continuation de *Rasselas* resterait à tenter, si elle pouvait être accomplie par un autre que par Johnson.

[1] *Boswell's Life of Johnson.*

VIES DES POÈTES.

Une spéculation commerciale fut l'origine de la dernière et principale composition dont j'ai à rendre compte. En 1777, la compagnie des libraires de Londres, afin de recommander au public une édition des poètes anglais, et de faire échouer une entreprise rivale, chargea Johnson, alors au faîte de sa renommée, d'écrire la vie des poètes qui faisaient partie de la collection. Il devait d'abord se borner à offrir, dans de courtes notices, quelques dates et un jugement général sur le mérite des divers écrivains. Heureusement un tel sujet avait trop de charme pour lui, il aimait trop passionnément les anecdotes biographiques et la critique littéraire, pour se résigner au travail fastidieux d'une froide et aride nomenclature. « Le désir honorable de procurer un plaisir utile », ainsi qu'il s'exprime lui-même dans la préface, l'engagea à étendre son plan, et il acheva, en moins de quatre années, l'ouvrage qui l'élève au rang d'un des meilleurs biographes et du premier critique de l'Angleterre.

Il est étrange qu'un esprit aussi indépendant que Johnson ait consenti à suivre un autre sentiment que le sien dans le choix des auteurs dignes de mention. On sait que les libraires ne croient jamais grossir assez une collection, et il faut apparemment attribuer à leur influence le grand nombre de poètes médiocres ou subalternes qui figurent dans cette édi-

tion. Une telle indulgence a d'autant plus lieu de surprendre que Johnson avait dit, dans un des essais du *Rôdeur* : « Les savans regrettent quelquefois la perte d'anciens écrivains dont la réputation a survécu à leurs œuvres; mais peut-être, si on pouvait les recouvrer, on ne trouverait en eux que les Granville, les Montague, les Sheffield et les Stepney de leur temps, et on s'étonnerait par quelle infatuation ou par quel caprice ils ont obtenu leur célébrité »[1]. Après cela, n'est-il pas inconcevable qu'il admette dans son ouvrage, non seulement les poètes dont il parle ici avec tant de dédain, mais beaucoup d'autres non moins obscurs, auxquels il associe, de son propre choix, quatre noms tels que ceux de Blackmore, Watts, Pomfret et Yalden?

Les limites restreintes de l'époque où il s'est circonscrit semblent une autre inconséquence dont les éditeurs sont également responsables. Leur collection comprend cinquante-deux poètes, depuis Cowley jusqu'à Lyttleton, et embrasse à peu près un siècle. Il paraît que dans l'origine elle devait partir de Chaucer : on ignore pourquoi ils renoncèrent à leur plan. Johnson, dans le récit d'Imlac, avait observé que « partout les plus anciens poètes sont considérés comme les meilleurs. » En commençant ses recherches à Cowley, il a dû s'interdire plusieurs noms illustres qu'on regrette de ne pas voir parmi l'élite des poètes anglais. Le judicieux historien de

[1] *The Rambler*, n° 116.

Chaucer fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Il n'y a rien de plus pernicieux qu'une opinion maintenue jusqu'ici par la frivolité ou l'insouciance, que, dans tout pays, les versificateurs modernes méritent le nom de poètes de ce pays. Cette absurdité n'a jamais été poussée à un tel excès que dans le recueil intitulé : *Vies des plus célèbres poètes anglais, par Johnson*. Le premier poète de la collection est Cowley, et l'ouvrage devrait porter en titre : *Vies des plus célèbres poètes anglais, depuis le déclin de la poésie en Angleterre jusqu'au temps de l'auteur*. Les brillantes et mémorables époques de notre poésie sont totalement omises. Milton est le seul auteur de la série de Johnson qui puisse prétendre à une véritable sublimité de conception, et à une richesse inépuisable d'images. Pope est un écrivain élégant, qui s'exprime avec une justesse et une concision admirable. Dryden est un esprit ardent et vigoureux, qui épanche ses sentimens avec le feu et l'impétuosité de l'éloquence, et qui communique un plaisir électrique à tous les lecteurs capables de comprendre son génie. Mais ce n'est pas dans Dryden et dans Pope, ni chez leurs contemporains et leurs successeurs, que nous chercherons les traits dominans et caractéristiques de la poésie, ceux qui la distinguent et la séparent de tout autre genre de composition. C'est Spenser, c'est Shakespeare, c'est Fletcher, ainsi que quelques uns de leurs contemporains et de leurs prédécesseurs, qui sont nos vrais poètes : voilà les hommes qu'un Anglais d'une âme poétique as-

semble autour de lui, lorsque, dans un transport d'orgueil national, il se lève et demande fièrement si, dans aucun âge de littérature et de civilisation, il peut leur trouver ailleurs des antagonistes et des rivaux. »[1]

Les articles de Johnson comprennent ordinairement deux parties, l'une historique et l'autre littéraire. Il expose d'abord tous les détails qu'il a pu recueillir sur la vie de ses personnages; ensuite il passe à l'examen de leurs œuvres. Il juge leur conduite, et il apprécie leur talent. Je ferai quelques remarques sur les notices des principaux poètes, et je terminerai cette revue par des considérations générales sur le mérite de l'auteur, comme biographe et comme critique.[2]

L'histoire de Cowley, qui se présente en tête de la collection, n'était pas susceptible de beaucoup d'intérêt. Le caractère de cet aimable écrivain n'avait pas assez d'originalité, les événemens de sa vie étaient trop uniformes pour exciter une vive curiosité. Mais déjà on trouve un morceau de critique plein d'éclat sur les poètes que Johnson désigne par l'école métaphysique, dont Cowley passe pour le dernier et le plus ingénieux représentant. Il caractérise avec une admirable justesse l'affectation d'esprit, la recherche de pensée, et l'abus d'érudition des disciples de cette

[1] *Godwin's Life of Chaucer.*

[2] J'ai suivi, ainsi que Boswell, dans cette énumération, l'ordre primitif des Notices, et non l'ordre adopté par Murphy dans les œuvres complètes de Johnson.

école, qu'il fait remonter à l'Italien Marini et à ses imitateurs. Ce faux goût, dont le grand Corneille ne s'est pas toujours garanti, et auquel Milton a sacrifié une fois, reçut en Angleterre, ainsi qu'en France, un coup mortel par les préceptes et surtout par les exemples de Boileau.

Waller, célèbre autrefois pour la douceur et la mélodie de ses vers avant que la langue poétique eût été polie par la muse de Dryden et de Pope, offrait plus de ressources au talent du biographe. Sa longue et orageuse carrière, les caprices de sa fortune et les variations de sa politique, le rendaient digne de l'attention du moraliste. Johnson a su tirer un heureux parti de ce sujet. Vers le commencement de sa notice, il raconte une anecdote assez piquante, sur la foi d'un des historiens du poète. « Waller avait été élu membre du parlement dans sa dix-huitième ou même sa seizième année, et il fréquentait la cour de Jacques Ier, où il fut témoin d'une conversation très remarquable. Il trouva un jour l'évêque de Winchester et l'évêque de Durham debout derrière le fauteuil de sa majesté. Le roi demanda aux prélats : « Milords, ne puis-je pas prendre l'argent de mes sujets quand j'en ai besoin, sans toute cette formalité de parlement? » L'évêque de Durham répondit aussitôt : « Le ciel nous préserve, sire, qu'il en soit autrement : vous êtes le souffle de nos narines. » Sur quoi, le roi, se tournant, dit à l'évêque de Winchester : « Eh bien, milord, qu'en pensez-vous? — Sire, repartit l'évê-

que, je ne suis pas assez habile pour prononcer sur des questions parlementaires. — Point de faux-fuyans, milord, dit le roi; répondez-moi sans détour. — Alors, sire, dit-il, je crois que vous pouvez légitimement prendre l'argent de mon confrère, puisqu'il vous l'offre. »

A propos des poëmes sacrés de Waller, Johnson entre dans une discussion approfondie, où il soutient, conformément à l'opinion de Boileau, que les sujets religieux ne sont pas favorables à la poésie, et que les austères vérités du christianisme ne se prêtent pas aux ornemens de l'imagination. Ce morceau est un des plus fortement écrits de l'ouvrage.

Dans la Vie de Waller, l'auteur trahit le secret de ses préventions et l'emportement de son esprit de parti. Il insulte à la mémoire vénérée de Hampden en appelant « un fanatique de la révolte » cet immortel citoyen, qui a légué à son pays l'exemple du refus des taxes illégales. Mais c'est surtout dans la Notice biographique sur Milton qu'il s'abandonne à toute la violence de son antipathie pour les principes de ce grand poète. On conçoit en effet que Johnson, zélé partisan du dogme de l'obéissance passive, implacable ennemi de toute réforme dans l'Église et dans l'État, soupçonné d'un penchant secret pour la communion romaine et d'un attachement héréditaire pour la famille des Stuarts, n'ait pu pardonner à un calviniste et à un républicain. Il lui reproche avec amertume sa *Défense du Peuple anglais* et son apologie du procès de Charles Ier. Il y aurait beaucoup

à dire sur ces révisions de jugemens politiques, repris long-temps après coup, et en dehors des circonstances où ils ont été rendus. Il ne faut qu'un facile courage pour flétrir, loin du vertige des événemens, ces tristes manifestations de l'entraînement des passions populaires. Sans doute Milton crut accomplir un devoir en acceptant la mission de répondre au manifeste de Saumaise, et en justifiant ses compatriotes des reproches qu'on leur adressait, à la face de l'Europe.

Johnson accuse aussi Milton de flatterie envers Cromwell, et il rapporte un passage de la *Seconde Défense,* où on trouve en effet un éclatant hommage aux vertus du protecteur. Après cette citation latine, il ajoute : « Quand César s'empara de la dictature perpétuelle, il n'obtint pas une adulation plus servile ni plus élégante. » Il oublie qu'à l'époque où Milton écrivait cet éloge, Cromwell n'avait pas encore dévoilé toute la profondeur de ses artifices et toute l'audace de sa tyrannie. Il affectait au contraire beaucoup d'indifférence pour le pouvoir et de sollicitude pour les intérêts publics. Cet habile imposteur, qui en trompa tant d'autres, et qui, plus d'une fois, dit-on, dans son impénétrable hypocrisie, se donna le change à lui-même, avait bien pu en imposer aussi à la bonne foi de Milton. D'ailleurs Johnson se garde bien de dire que, dans ce même ouvrage, Milton adresse une éloquente et sublime invocation au protecteur pour l'engager à maintenir la république et à observer les lois. Qu'on en juge

par ce fragment : « Respecte la haute attente et l'unique espoir que la patrie met en toi ; respecte la vue et les blessures de tant de braves qui, sous tes ordres, ont si courageusement combattu pour la liberté, et même les mânes de ceux qui ont péri dans la lutte ; respecte l'opinion et les discours des nations étrangères, qui se promettent tant de bienfaits de cette liberté si vaillamment conquise, et de cette république si glorieusement fondée par nos efforts ; enfin respecte-toi toi-même, et, après avoir subi tant de fatigues et affronté tant de périls pour établir notre indépendance, ne souffre pas qu'elle soit méconnue par toi, ni qu'elle reçoive d'aucun autre la moindre atteinte. Assurément tu ne peux être libre sans nous ; car la nature a voulu que quiconque envahirait la liberté d'autrui perdît d'abord la sienne, et s'aperçût le premier de son esclavage »[1]. Si c'est là le langage de la flatterie, souhaitons qu'elle fasse souvent entendre aux despotes d'aussi

[1] « *Reverere tantam de te expectationem, spem patriæ de te unicam ; reverere vultus et vulnera tot fortium virorum, quotquot, te duce, pro libertate tam strenuè decertârunt ; manes etiam eorum qui in ipso certamine occubuêrunt ; reverere exterarum quoque civitatum existimationem de nobis atque sermones, quantas res de libertate nostrâ tam fortiter partâ, de nostrâ republicâ tam gloriosè exortâ sibi polliceantur ; te ipsum denique reverere, ut, pro quâ adipiscendâ libertate tot ærumnas pertulisti, tot pericula adiisti, eam adeptus violatam per te, aut ullâ in parte imminutam aliis, ne sinas esse. Profectò tu ipse liber sine nobis esse non potes ; sic enim naturâ comparatum est, ut qui aliorum libertatem occupat, suam ipse primus omnium amittat, seque primum omnium intelligat servire.....* » (Defensio secunda.)

généreux conseils, même avec le passeport de quelques complimens.

Ailleurs le biographe, à propos d'une réponse noble et naturelle attribuée à Milton, fait ressortir, par des réflexions malignes, la prétendue inconséquence de l'ancien secrétaire de la république et de l'usurpateur. Certes, la conduite de Milton, s'il refusa un emploi sous un gouvernement qu'il avait combattu de toute l'énergie de sa conviction et de toute la puissance de son talent, fut franche, honorable, et surtout plus conséquente que celle de son accusateur, qui, malgré son affection pour la dynastie des Stuarts, et après avoir défini, dans son dictionnaire anglais, un pensionnaire « un esclave public salarié pour obéir à son maître », accepta néanmoins une pension de George III. Ce n'est pas qu'on doive blâmer Johnson d'avoir consenti à recevoir la juste récompense de ses longs et utiles travaux. Il serait à désirer que les grâces royales ne tombassent que sur des services aussi purs, et que les dispensateurs de la fortune de l'État ne réservassent jamais leurs largesses pour les corrupteurs du goût, ou, ce qui est pis, de la morale publique. Seulement le souvenir des épigrammes auxquelles il s'était vu en butte, et des scrupules qu'il avait eu à vaincre dans cette circonstance, aurait dû lui inspirer un peu plus de réserve et de charité dans sa censure de Milton.

Plus loin, il affirme que « les sentimens politiques de Milton étaient ceux d'un âpre et ardent républi-

cain, quoiqu'on ne sache pas qu'il en donnât de raison meilleure, sinon qu'un gouvernement populaire est plus économique, et que le superflu d'une monarchie suffirait pour défrayer une république ordinaire. » A défaut de raison meilleure, il semble que Johnson aurait pu se contenter de celle-là. Au reste, il est probable que Milton voyait là autre chose qu'une question d'argent : il était sans doute plus préoccupé des abus, des vices et de l'immoralité qu'entraîne à sa suite le faste des monarchies absolues. Quant à ce que Johnson ajoute sur les avantages qui résultent du luxe des cours pour la circulation et le commerce, les plus habiles économistes n'admettent pas cette sorte de compensation.

L'aversion de l'historien pour les principes de Milton paraît s'étendre jusqu'à la vie privée de ce grand homme. Toute sa prévention se décèle dans le caractère suivant, où il accumule de perfides insinuations avec la plus injuste et la plus aveugle partialité. « Le républicanisme de Milton prenait sa source, je le crains bien, dans une haine envieuse de la grandeur et un farouche désir d'indépendance, dans une turbulence impatiente de frein et un orgueil rebelle à toute supériorité. Il haïssait les monarques dans l'État et les prélats dans l'Église; car il haïssait tous ceux à qui il devait obéissance. On soupçonnerait que sa passion dominante était de détruire plutôt que d'édifier; et qu'il n'éprouvait pas tant l'amour de la liberté que la répugnance du pouvoir. On observe que ceux qui réclament le plus vio-

lemment la liberté n'en sont pas les plus prodigues pour les autres. Tout ce que nous savons du caractère de Milton, dans sa vie domestique, c'est qu'il était sévère et despote. Sa famille consistait en femmes, et il perce dans ses livres quelque chose d'un mépris mahométan pour leur sexe, comme pour des êtres inférieurs et subalternes..... Il croyait les femmes uniquement faites pour l'obéissance, et les hommes uniquement faits pour la révolte. »

A ce portrait, surchargé de couleurs si sombres, et tracé par une main si hostile, opposons celui d'un biographe plus moderne, qui s'exprime sans doute avec l'enthousiasme d'un panégyriste, mais qui, à coup sûr, approche davantage de la vérité. « Nous venons d'achever l'histoire de Milton, d'un homme en qui se réunissaient, avec éclat, tous les dons capables d'embellir et de rehausser la nature humaine; d'un homme qui possédait à la fois la beauté des traits, la symétrie des proportions, l'élégance des moeurs, la bienveillance du caractère, la grandeur et l'élévation de l'âme, les plus brillans avantages de l'esprit, la science la plus étendue et la plus diverse, une vertu qui ne trébucha jamais dans sa carrière et ne se détourna jamais de son but; d'un homme qui, s'il eût été choisi le représentant de son espèce vers quelqu'un des mondes supérieurs, aurait inspiré une haute opinion de ses semblables, et aurait laissé le souvenir d'une race d'êtres dotés de toutes les richesses morales et intellectuelles,

distingués et ennoblis dans l'univers comme les héritiers et les favoris du ciel. »[1]

La malveillance de Johnson ne l'empêche point de rendre justice aux productions de l'écrivain dont il condamne les doctrines politiques. Peut-être ne sent-il pas assez le mérite des premières poésies de Milton. Il dit, par exemple : « Assurément, nul homme n'aurait cru lire *Lycidas* avec plaisir s'il n'avait connu le nom de l'auteur ». Un tel jugement surprendra ceux qui pensent, avec Warton, que le degré d'estime pour ce poëme est l'épreuve d'un vrai goût poétique. En revanche, sa dissertation sur le *Paradis perdu* est un digne hommage du génie au génie. Son examen de cette épopée surpasse en profondeur, en originalité et en éclat celui d'Addison, dans *le Spectateur*. Je citerai un seul passage de cet admirable essai de critique sur Milton :

« Le caractère distinctif de son poëme est la sublimité. Il descend quelquefois à l'élégance ; mais son élément est la grandeur. Il sait, au besoin, se mouvoir avec grâce ; mais sa démarche naturelle est une allure gigantesque. Il sait plaire quand le plaisir est son objet ; mais son privilége est d'étonner.

« Il semble avoir compris parfaitement l'instinct de son génie, et avoir bien connu le don que la nature lui avait départi plus libéralement qu'à aucun autre : le talent d'agrandir l'immensité, d'illuminer la splendeur, de rehausser l'élévation, de rembrunir

[1] *Symmons's Life of Milton.*

l'obscurité et d'accroître la terreur. Il a donc choisi un sujet où il n'était pas facile d'en dire trop, et où il pouvait s'abandonner à son imagination sans s'exposer au reproche d'extravagance.

« Le spectacle de la nature et les événemens de la vie ne suffisaient pas pour éteindre sa soif de grandeur. Peindre les choses telles qu'elles sont, exige une étude minutieuse, et occupe la mémoire plutôt que l'invention. Milton aimait à se jouer au milieu des vastes régions du possible : la réalité était une scène trop étroite pour son âme. Il s'élançait à la découverte dans des mondes où l'imagination seule peut voyager ; il se réjouissait de créer de nouvelles formes d'existence, de fournir des sentimens et des actions à des êtres supérieurs, d'entendre les conseils infernaux, ou d'accompagner les chœurs célestes. »[1]

Un des préjugés littéraires qu'on reproche à Jonhson est son dédain pour les vers blancs. Dans la vie de Milton, il s'efforce de maintenir la nécessité de la rime, et il cite avec éloge ce mot que « le vers blanc est un vers uniquement pour les yeux. » Néanmoins, les plus judicieux critiques anglais n'adoptent pas cette proscription absolue d'un système de versification qui a enrichi le domaine poétique, et qui est consacré par l'exemple de plusieurs poètes du premier ordre, tels que Milton, Young, Thomson, Cowper, et quelques autres. Indépendam-

[1] « The characteristick quality..... Accompany the choirs of heaven. » (*Life of Milton.*)

ment du genre dramatique, où on ne peut le remplacer avec succès, le vers blanc convient à merveille dans beaucoup de compositions qui exigent une aisance, une souplesse et une variété dont la rime ne paraît pas également susceptible.

La vie obscure de Butler, auteur d'*Hudibras*, avait laissé trop peu de souvenirs pour éveiller un intérêt historique. Dans l'examen de ce poëme burlesque, Johnson signale une originalité, une verve satirique, et une érudition qu'il élève bien haut en la comparant à celle de Rabelais. Il termine sa notice par une curieuse digression sur le fanatisme et les emportemens des réformateurs puritains que le poète a voulu tourner en ridicule.

En racontant les amères et pénibles épreuves de Dryden, réduit tant de fois à recourir aux expédiens de la détresse, et à subir les exigences des libraires, l'historien dut éprouver une émotion de sympathie, et se rappeler des sensations qui lui avaient été familières.

Le plan adopté par Johnson, quoique fort naturel, n'est pas sans inconvénient. En séparant la biographie de la critique, il se prive de l'avantage d'interrompre le récit des événemens par l'examen des ouvrages, et d'entrecouper au besoin l'analyse par la narration. Il n'y a quelquefois aucune proportion entre l'importance historique et l'importance littéraire de ses notices. Ainsi, dans la vie de Dryden, faute de documens assez nombreux, il se borne presque à un long catalogue de drames aujourd'hui inconnus ou

de pamphlets de circonstance. Il se relève parfaitement dans la seconde partie. Il fait ressortir avec art le mérite de la prose de cet auteur, objet d'une si vive admiration et d'une étude si assidue pour l'illustre orateur Burke. Je rapporterai son opinion sur le talent de Dryden dans la critique, d'autant plus volontiers que les derniers traits de ce morceau s'appliquent merveilleusement à Jonhson lui-même.

« Dryden peut être justement regardé comme le père de la critique anglaise, comme l'écrivain qui nous apprit le premier à juger par principe du mérite des compositions. Parmi nos vieux poètes, le plus grand de nos tragiques écrivit sans règle, guidé dans la science de la vie et de la nature par un génie qui ne l'égara guère et l'abandonna rarement. Parmi les autres, ceux qui connurent les lois du goût dédaignèrent de nous en instruire.

« Le dialogue de Dryden sur le drame, un de ses premiers essais de critique, fut écrit lorsqu'il était encore un timide aspirant à la renommée, et que par conséquent il soignait ses productions avec une industrie dont il put rabattre un peu, quand son nom devint une autorité pour ses décisions, et quand sa déférence envers le public céda en partie à l'habitude et en partie au succès. Il ne serait pas facile de découvrir dans toute l'opulence de notre langue un ouvrage aussi habilement diversifié par l'exposition successive de théories contraires, aussi embelli d'images, aussi riche de développemens. Ses portraits des tragiques anglais sont tracés avec

beaucoup de chaleur et de correction. Celui de Shakespeare survivra comme un impérissable modèle de panégyrique littéraire, exact sans minutie, pompeux sans exagération. L'éloge consacré par Longin à l'invocation de Démosthène aux héros de Marathon pâlit devant cet hommage. En peu de lignes, il présente un caractère si complet dans son ensemble, si distinct dans ses détails, qu'on ne saurait y rien ajouter, en rien ôter, y rien changer. Les éditeurs et les admirateurs de Shakespeare, dans toute l'émulation de leur enthousiasme, ne peuvent guère prétendre à un autre mérite que celui d'amplifier et d'étendre ce chef-d'œuvre, et de convertir l'or de Dryden en un métal moins pur et de moindre valeur, quoique sous un plus grand volume.

« Dans cet essai, ainsi que dans tous les autres sur le même sujet, la critique de Dryden est la critique d'un poète : non pas un ennuyeux recueil de préceptes, ni une malveillante énumération de fautes que le censeur serait peut-être hors d'état de commettre; mais une dissertation vive et animée, où le plaisir se mêle à l'instruction, et où l'auteur prouve son droit de juger par la puissance de son talent. »[1]

Jonhson fait quelque part des réflexions pleines de justesse et de candeur sur l'abjuration de Dryden, qui, dans un âge avancé, embrassa le catholicisme à une époque où cette démarche était le plus sûr acheminement aux faveurs de la cour. Il observe

[1] « Dryden may be properly considered.... By his power of performance. » (*Life of Dryden.*)

qu'une conversion d'accord avec les calculs de l'intérêt sera toujours suspecte; mais que néanmoins, comme il est naturel de croire qu'une âme élevée s'unit à un talent supérieur, il ne faut pas trop légèrement accuser la bonne foi du poète.

Il récapitule, à la fin de sa notice, les divers services que Dryden a rendus à la littérature anglaise, et il conclut par ce bel éloge : « Peut-être qu'aucune nation n'a jamais produit un écrivain qui ait enrichi sa langue d'une aussi grande variété de modèles. Nous lui devons les progrès ou même la fixation du rhythme, le perfectionnement de la langue, et beaucoup de la justesse de nos sentimens. Par lui, nous apprîmes *sapere et fari*, à penser naturellement et à nous exprimer avec force. Il nous fit voir qu'il était possible de raisonner en vers. Il nous montra les vraies limites de la liberté du traducteur. Ce qu'on a dit de Rome ornée par les soins d'Auguste peut, avec une facile métaphore, s'appliquer à la poésie anglaise embellie par Dryden : *lateritiam invenit, marmoream reliquit;* il la trouva de brique, il la laissa de marbre. »[1]

Entre Dryden et Addison, l'ouvrage ne présente qu'une longue série de noms plus ou moins obscurs, parmi lesquels il faut pourtant excepter Otway, célèbre par ses succès au théâtre, et surtout par son pathétique, mais dont les poésies légères ne méritaient aucune distinction.

[1] *Life of Dryden.*

Dans la vie de Roscommon, le biographe raconte un événement surnaturel, une sorte de révélation mystérieuse communiquée à ce poète dans son enfance. Johnson, toujours enclin au merveilleux, oppose ici le témoignage à la raison, et demande lequel il faut croire. On peut répondre que le fait en question, quoique susceptible d'une explication fort vraisemblable, n'est pas assez bien attesté pour qu'on y attache quelque importance.

Un peu plus loin, dans la même notice, il attribue à Roscommon le plan d'une société pour épurer et fixer la langue, à l'imitation des sociétés savantes établies chez diverses nations de l'Europe. On sait que ce projet a séduit plusieurs autres poètes anglais, entre autres Prior et Tickell. Swift a même publié, sous le ministère du comte d'Oxford, le prospectus d'une association de ce genre, et on assure qu'il avait déjà choisi une vingtaine d'académiciens dans les deux nuances d'opinions alors dominantes, quand la chute de ses patrons le contraignit de renoncer à son dessein. Johnson examine les chances de succès d'une pareille institution. Il pense qu'elle n'exercerait aucune influence réelle dans un pays comme l'Angleterre, où la plupart des écrivains se feraient un jeu de braver les arrêts académiques. Il avoue que la langue anglaise est toujours en péril de se corrompre, mais il n'y voit point de remède. L'expérience prouve en effet que l'idiome britannique se modifie sans cesse, et se rajeunit ou se dénature par un continuel mélange de locutions étrangères. Du reste,

cette instabilité a ses avantages ainsi que ses inconvéniens. Addison aurait sans doute été surpris de quelques unes des conquêtes dont Johnson a enrichi le langage; mais Johnson lui-même serait bien plus émerveillé aujourd'hui du progrès des innovations, et il sentirait la nécessité d'un ample supplément à son dictionnaire pour le mettre au courant des importations modernes.

Il observe, à l'appui de son sentiment, que l'académie française n'a qu'imparfaitement atteint son but, puisque notre langue actuelle ne ressemble plus à celle de l'âge précédent. Cette assertion, vraie à la fin du dix-huitième siècle, est devenue encore plus incontestable sous l'empire de nos institutions nouvelles. Dans les États libres, une académie régulatrice n'obtiendra jamais qu'une autorité illusoire devant l'action bien autrement puissante de la presse périodique, des hardiesses du théâtre, et des inspirations de la tribune. Son rôle se bornera nécessairement à suivre l'opinion publique, à consulter les besoins de l'époque, et à recueillir les décisions de l'usage. En un mot, elle ne possédera point l'initiative, et ce qu'on a dit en politique n'est pas moins juste en littérature, « jouir de l'initiative, c'est régner. »

Johnson termine la biographie de Smith par une digression dans le goût des anciens, empreinte d'une sensibilité assez rare dans ses ouvrages. A propos d'une remarque de Gilbert Walmsley, auquel il était redevable de plusieurs anecdotes, il fait allusion à la perte récente de son ancien disciple et de son ami,

du plus illustre acteur de l'Angleterre. « A la table de Walmsley, j'ai connu bien des heures agréables et instructives avec des compagnons tels qu'on n'en rencontre pas souvent; dont l'un a prolongé et l'autre charmé l'existence; avec le docteur James, dont la science en médecine vivra long-temps dans nos souvenirs, et avec David Garrick, à qui j'espérais offrir ce portrait de notre ami commun. Mais que sont les espérances de l'homme! Je me vois déçu par ce coup de la mort qui a éclipsé la joie des nations, et tari pour le public une source de plaisirs innocens. »[1]

La vie d'Addison, de cet écrivain qui, malgré sa modestie naturelle, et par le seul ascendant de son génie, parvint à de si hauts honneurs, intéresse également sous le rapport historique et sous le rapport littéraire. Johnson rend une entière justice aux vertus publiques et aux aimables qualités de cet excellent moraliste. Il le venge des dédains capricieux de quelques critiques modernes, et le juge en admirateur plutôt qu'en rival ou en maître d'une école nouvelle. Je citerai la fin de sa notice, où on retrouve cet art de coloris et cette précision de détails que Johnson devait à une connaissance parfaite de toutes les nuances du langage.

« Comme peintre de la vie et des mœurs, peut-être doit-on lui assigner la première place au premier rang. Son enjouement, qui, selon la remarque

[1] *Life of Smith.*

de Steele, a un caractère qui lui est propre, s'insinue si heureusement qu'il prête la grâce de la nouveauté à des scènes domestiques et à des occurrences familières. Il ne franchit jamais les limites de la nature, et il n'excite pas l'hilarité ou la surprise aux dépens de la vérité. Ses personnages ne divertissent point par les contorsions, n'étonnent point par la difformité. Il copie si fidèlement la vie qu'on peut à peine dire qu'il invente : pourtant ses portraits ont un air si original qu'il est difficile de ne pas les supposer uniquement l'œuvre de l'imagination.

« Comme précepteur de sagesse, on peut le suivre avec confiance. Sa religion n'a rien d'enthousiaste ni de superstitieux; il ne montre ni pusillanime crédulité, ni scepticisme téméraire; sa morale ne respire ni une dangereuse indulgence, ni un impraticable rigorisme. Il emploie tous les prestiges de l'invention et toute la puissance de la dialectique à recommander au lecteur son véritable intérêt, le soin de plaire à l'auteur de son existence. Chez lui, la vérité apparaît quelquefois comme le fantôme d'une vision, et quelquefois se laisse entrevoir à demi voilée dans une allégorie; tantôt elle captive sous les traits de l'imagination, et tantôt elle subjugue avec les armes de la raison. Elle emprunte mille parures, et dans toutes elle est séduisante :

Mille habet ornatus, mille decenter habet.

« Sa prose est le modèle du style tempéré : dans les sujets sérieux, point pédantesque; dans les occa-

sions légères, point triviale; pure sans contrainte, exacte sans nulle trace d'effort; toujours égale et toujours coulante, sans trait d'éclat ni phrase à effet. Addison ne se détourne jamais de son chemin pour dérober une grâce; il ne cherche point d'ornemens ambitieux, et ne tente point d'innovations hasardeuses. Sa diction est toujours brillante, mais ne rayonne jamais d'une splendeur inattendue.

« Ce qu'il entreprit, il sut l'accomplir : il n'est jamais faible, et il ne visait pas à l'énergie; il n'est jamais rapide, et il ne languit jamais. Ses phrases n'ont ni développement laborieux, ni concision affectée; ses périodes, sans offrir une combinaison savante, sont flexibles et faciles. Quiconque veut acquérir en anglais un style familier sans bassesse, élégant sans prétention, doit feuilleter nuit et jour les ouvrages d'Addison. » [1]

Rowe et Congreve, diversement célèbres dans la carrière dramatique, n'occupent d'ailleurs qu'un rang secondaire dans la collection des poètes anglais. La vie de Prior, si étroitement associée aux événemens politiques de son temps, ne manque point d'intérêt; mais cet écrivain est un de ceux envers lesquels Johnson est accusé d'une rigueur excessive. Il ne voit dans un des plus jolis poëmes de Prior, *Henri et Emma*, récemment imité sur la scène tragique, autre chose « qu'un fade et ennuyeux dialogue, qui

[1] « As a describer of life and manners.... Days and nights to the volumes of Addison. » (*Life of Addison.*)

n'excite ni estime pour le héros, ni affection pour l'héroïne. » Il ajoute que l'exemple d'Emma, qui se décide à suivre un proscrit, ne mérite pas de servir de modèle. Si, dans cette fiction, l'épreuve de Henri est peu délicate, et la résolution d'Emma bien imprudente, il faut convenir au moins que la situation est très poétique. Malheureusement Johnson avait toujours eu peu de goût pour les beautés de sentiment, et il entreprit son ouvrage à une époque de la vie où les traits de ce genre produisent moins d'impression que jamais.

La vie de Pope, selon la remarque de Boswell, est écrite *con amore*. Johnson professait une estime exclusive pour l'école de poésie dont Pope fut le chef le plus illustre, école où domine le goût plutôt que l'imagination, et l'élégance plutôt que le sublime. D'ailleurs, Pope avait applaudi à ses premières productions poétiques, et avait deviné son génie. La reconnaissance, non moins que l'inclination, l'engageaient donc à la bienveillance envers un des plus chers favoris de la muse britannique. Aussi, soit que l'on considère l'étendue des recherches, la variété des aperçus, ou la richesse des développemens, on trouvera peut-être cette notice la plus importante de l'ouvrage, sous le rapport littéraire.

Dans un passage de la vie de Pope, le biographe raconte, sans en indiquer la source, une anecdote injurieuse à la mémoire de Voltaire, et heureusement fort invraisemblable. Il prétend que notre compatriote, invité à la table de ce poète, s'exprima

avec tant de grossièreté que madame Pope fut contrainte de sortir de la salle. Si, dans cette circonstance, un homme aussi célèbre que Voltaire par la finesse de son esprit et le charme de sa conversation mit en effet quelque inconvenance dans ses propos, il y fut sans doute encouragé par l'exemple de son hôte, qui, comme on sait, n'avait point de délicatesse superflue, et qui copiait assez volontiers le cynisme du doyen Swift. La mère de Pope devait alors être octogénaire, et ce n'est pas l'âge d'une susceptibilité trop ombrageuse. Quant à la prétendue découverte de Pope, qui, suivant l'historien, s'aperçut que Voltaire était un espion de la cour, et ne le regarda jamais comme digne de sa confiance, il n'est guère probable que le ministère anglais eût choisi pour ce rôle un étranger, et encore moins que Voltaire y eût consenti. Il est permis de croire que Johnson a un peu trop consulté ici ses préventions contre les principes de Voltaire, et on peut dire, en lui appliquant une expression dont il est lui-même fort libéral envers les autres, que son récit est « un conte frivole », *an idle tale.*

Ailleurs, il accuse Pope de manifester une puérile aversion pour les rois, et de proclamer dans sa correspondance qu'il ne visite jamais les cours. Il ajoute que néanmoins une légère attention du prince de Galles triompha de son endurcissement, et qu'il eut peu de chose à répondre, quand son altesse royale lui demanda « comment il pouvait aimer un prince, lui qui haïssait les rois? » Boswell nous a

conservé la réponse de Pope, que Johnson ignorait apparemment : « Le jeune lion est doux et même caressant; mais, quand ses griffes ont grandi, il devient cruel, farouche et malfaisant. »

Johnson est quelquefois étrangement paradoxal. A propos de ce précepte de Pope que « le son doit être l'écho du sens », précepte dont ses vers offrent une application si fréquente et si heureuse, Johnson conteste les effets de l'harmonie imitative, qu'il traite de « beautés chimériques », au moins dans les langues modernes. Cette assertion, contredite par l'exemple uniforme des plus grands poètes, et par l'avis unanime des plus habiles critiques, ressemble assez à son arrêt capricieux contre les vers blancs.

Le défaut de sensibilité qu'on reproche à Johnson se retrouve dans son jugement sur le poëme le plus pathétique de Pope, l'*Élégie à la mémoire d'une infortunée*. Il discute longuement la conduite de l'héroïne, et blâme l'auteur de faire l'apologie d'un suicide. La même objection s'appliquerait à la mort de Phèdre, de Didon, et à tant d'autres sujets que réprouve la morale, et que la poésie réclame. On sait aujourd'hui que la touchante élégie de Pope était un hommage réel du cœur, un tribut de regret à la victime d'une odieuse tyrannie. Au reste, en admettant même le récit du biographe, on voit que la personne qu'il condamne si sévèrement méritait plus de compassion que de rigueur.

L'indifférence de Johnson pour les traits de sentiment et pour le langage des passions ne va pas jus-

qu'à méconnaître l'intérêt de l'*Épître d'Héloïse à Abeilard*, qu'il appelle une des plus heureuses productions de l'esprit humain. *La Boucle de cheveux enlevée* est, à ses yeux, le plus parfait modèle des poëmes héroï-comiques. Le système de l'optimisme ne lui souriait pas assez pour qu'il approuvât beaucoup le fond de l'*Essai sur l'Homme*, et ses principes ne lui permettaient guère d'applaudir à la philosophie de Bolingbroke : il convient pourtant que l'auteur de l'*Essai* a su associer avec art le raisonnement à la poésie, et revêtir la morale des ornemens de l'imagination. Il observe qu'il n'y a presque pas une ingénieuse combinaison de mots ou une élégance poétique dont la *Traduction d'Homère* ne fournisse quelque exemple. Sa comparaison entre Dryden et Pope est un morceau plein d'éclat, que les critiques anglais opposent au parallèle de Démosthène et de Cicéron par Quintilien. Enfin, il termine sa notice en répondant à la question encore débattue de son temps, si Pope est un poète, par cette autre question : Si Pope n'est pas un poète, où trouvera-t-on la poésie?

Le caractère de Swift était un curieux sujet d'étude philosophique. Le biographe n'a pas éclairci certaines circonstances de la vie du doyen, qui resteront sans doute couvertes d'un voile impénétrable; notamment le mystère de sa conduite envers la célèbre Stella. Du reste, cet écrivain, si remarquable par le nerf et l'originalité de sa prose, n'a réussi que dans la poésie familière. Gay et Parnell méritent quelque

attention parmi les poètes du second ordre. L'un est l'auteur de fables devenues populaires en Europe : l'autre de plusieurs productions gracieuses, entre autres du beau conte moral de *l'Ermite* que Voltaire a imité dans *Zadig*, et qu'on croit d'origine arabe. Dans l'article d'Ambroise Philips, on trouve une dissertation instructive sur les pastorales, genre en grande faveur chez les anciens, repris avec succès dans l'Italie moderne, d'où il passa plus tard en France, cultivé encore en Angleterre au commencement du dix-huitième siècle, et aujourd'hui presque entièrement abandonné. La vie de Watts paraît écrite avec une bienveillance particulière; mais c'est un de ces poètes d'une incurable médiocrité qu'on verrait sans beaucoup de regret disparaître de la collection.

La notice de Savage passe généralement pour la plus intéressante de l'ouvrage, sous le rapport biographique. L'histoire de cet aventurier d'une naissance illustre mais illégitime; admis à la familiarité des grands, et ramené par instinct aux habitudes les plus vulgaires; tour à tour possesseur d'une honorable aisance, et en proie aux besoins de la plus extrême détresse; coupable d'un meurtre involontaire, et absous par une grâce royale; toujours incorrigible, malgré les rudes épreuves de la dépendance; réduit enfin, après avoir lassé tous ses amis, rebuté tous ses patrons, aigri tous ses bienfaiteurs, à mourir obscurément dans une prison, cette histoire a tout le merveilleux du roman. On sent que John-

son, quelque temps le compagnon des infortunes de Savage, et le confident de ses projets, a dû écrire ce récit avec toute la ferveur de la sympathie et toute la partialité de l'affection. Il dissimule habilement les fautes, et il atténue, autant qu'il peut, les torts de son ami; mais il en laisse entrevoir assez pour qu'on ne s'étonne pas des disgrâces d'une destinée si capricieuse. Dans le cours de sa narration, il expose d'utiles conseils et d'excellentes leçons d'expérience. Nulle part son talent de moraliste ne se produit avec plus d'avantage. Il conclut en exhortant ceux qui « sommeillent sur le duvet de l'opulence » à se récuser pour juges des erreurs de Savage, et en prévenant ceux qui, dans la confiance de leur mérite, seraient tentés de suivre son exemple, que, sans la prudence, les dons les plus brillans sont inutiles ou dangereux.

Il est remarquable que presque tout l'intérêt de l'histoire de Savage repose sur un fait encore mal éclairci, sur la supposition qu'il était réellement fils de la comtesse de Macclesfield. Johnson, plein d'une foi implicite dans la véracité de son ami, ne hasarde pas même un soupçon sur la validité de ses titres. Boswell, moins prévenu, croit la question au moins douteuse, et se fonde sur des argumens spécieux [1]. Il est certain que, dans le récit du biographe, la conduite de la mère de Savage offre une complication de malice, de perversité et de folie, qui paraît inexplicable.

[1] *Boswell's Life of Johnson.*

L'article de Savage, écrit plus de trente ans avant les autres, et avec toute la rapidité d'une improvisation, se recommande par un ton de simplicité qui contraste avec la pompe des notices précédentes, et repose agréablement le lecteur. Les louanges que Johnson prodigue aux talens poétiques de son ami semblent empreintes d'exagération, surtout si on les compare à la parcimonie de ses éloges pour des poètes bien supérieurs, tels que Gray, Collins et Akenside.

Depuis Pope, il faut franchir plus d'un versificateur subalterne, avant d'arriver à un vrai génie, à Thomson. Voici le jugement que porte le critique sur ce grand maître de poésie descriptive : « Comme écrivain, il a droit à un éloge peu commun ; il pense et il exprime ses sentimens d'une manière originale. Son harmonie, ses repos, son langage, lui appartiennent sans emprunt, sans imitation. Sa pensée a un cachet qui lui est propre, et il pense toujours en homme de génie. Il observe la nature et la vie avec le coup d'œil que la nature n'accorde qu'à un poète, le coup d'œil qui distingue dans chaque tableau le point de vue où l'imagination peut se plaire, et avec un esprit qui embrasse à la fois un vaste ensemble, et saisit les moindres détails. Le lecteur des *Saisons* s'étonne de découvrir pour la première fois ce que Thomson lui fait apercevoir, et de n'avoir jamais senti ce que Thomson lui fait éprouver. Ses descriptions de grandes scènes et d'effets généraux déploient devant nous toute la magnificence de la nature ou gracieuse ou terrible. La gaîté du printemps, la

splendeur de l'été, le calme de l'automne, et l'horreur de l'hiver s'emparent tour à tour de l'imagination. Le poëte nous conduit à travers les diverses formes des objets, à mesure qu'ils se modifient par les progrès de l'année, et il nous communique tellement son enthousiasme que notre âme s'agrandit avec ses images, et s'anime à ses inspirations. »[1]

Thomson, au retour d'un voyage sur le continent, et après avoir vu de près le spectacle des gouvernemens absolus, composa un poëme en cinq chants sur la *Liberté*, qu'il regardait comme son plus bel ouvrage. Johnson déclare qu'il n'a jamais pu le lire. Néanmoins, comme ce poëme renferme de grandes beautés, il est probable que sa principale objection tombe sur le choix du sujet.

Pour la biographie d'un poëte non moins illustre dans un genre différent, de l'auteur des *Nuits*, Johnson eut recours à la notice que lui fournit Herbert Croft, ami intime du fils d'Young. Cette notice est précédée d'un éloge que la lecture ne justifie point. Elle est écrite avec un mélange de sécheresse et d'affectation, et avec un continuel mais stérile effort pour atteindre au ton du grand moraliste. Je trouve, à ce propos, dans le livre de Boswell, inépuisable répertoire de documens littéraires, une anecdote assez piquante. « Cet article, dit-il, m'a toujours paru une imitation habile de la manière de Johnson.

[1] « As a writer, he is intitled.... Kindle with his sentiments. »
(*Life of Thomson.*)

Lorsque j'exprimai ce sentiment à un littérateur distingué[1], il me contredit avec chaleur, en s'écriant: Non, non; ce n'est pas là une bonne imitation du style de Johnson; il a bien sa pompe, mais non sa force; il a tous les noeuds du chêne, mais non sa vigueur. Cette image était si heureuse qu'on aurait pu croire qu'il en serait satisfait. Il ne le fut pas pourtant; il se remit à l'œuvre, et il ajouta avec un bonheur inexprimable : Il a toutes les contorsions de la sibylle, mais sans l'inspiration. »

Herbert Croft consacre une assez longue dissertation à démentir le bruit, mal à propos répandu en Angleterre, que, dans le personnage odieux de Lorenzo, Young a voulu peindre son propre fils. Il réfute une opinion si injurieuse à l'honneur de son ami par des preuves décisives et des raisonnemens qui semblent sans réplique.

La biographie littéraire offre quelquefois un curieux contraste entre le caractère des auteurs et leurs ouvrages. On sait qu'Addison, cet écrivain si original et si comique, était morne et taciturne en compagnie; le philanthrope et sentimental Sterne passait pour égoïste et acariâtre dans la vie domestique; et ce n'est pas sans quelque surprise qu'on apprend que le chantre mélancolique des *Nuits* était un homme d'une humeur joviale et d'une conversation amusante. On cite de lui un trait qui décèle un grand fonds de bonhomie et de simplicité. Quand il voulut

[1] Le célèbre Burke.

suivre la carrière ecclésiastique, au lieu de s'adresser à un théologien, il consulta Pope sur la direction de ses études; celui-ci, dans une saillie de gaîté, lui conseilla de lire saint Thomas d'Aquin. Young le prit au mot, et se retira, avec son trésor, dans un des faubourgs de la capitale, afin d'étudier à son aise. Au bout de six mois, Pope n'entendant plus parler de lui, et craignant d'avoir poussé la plaisanterie trop loin, fit quelques recherches, et parvint à le découvrir, assez à temps, dit un historien, pour préserver son cerveau d'un dérangement irréparable.

En adoptant le récit de Croft, Johnson se réserva heureusement la partie critique de la notice. Voici comment il caractérise la principale composition du docteur Young : « Il déploie dans ses *Nuits* un riche tableau de poésie originale, semée de réflexions profondes et de rapprochemens ingénieux; une scène immense où la fertile imagination prodigue des fleurs de toutes les nuances et de tous les parfums. Ce poëme est du petit nombre de ceux où on n'aurait pu substituer avec avantage la rime aux vers blancs.... Le mérite de l'ouvrage consiste, non dans l'exactitude, mais dans l'abondance : il ne faut s'arrêter à aucun vers en particulier; l'effet résulte de l'ensemble, et dans l'ensemble il y a une magnificence pareille à celle qu'on attribue aux plantations chinoises, la magnificence d'une vaste étendue et d'une diversité sans bornes. » [1]

[1] *Life of Young.*

Je crois qu'on me saura gré d'insérer ici une remarque de Boswell, grand admirateur des *Nuits*. « Il y a, dit-il, dans ce poëme non seulement tout ce que Johnson fait si bien ressortir, mais encore une puissance de pathétique presque au-dessus de tous les exemples que je connais. Celui qui ne sent pas ses nerfs tressaillir et son cœur se briser à la lecture de plusieurs passages de cet ouvrage extraordinaire, surtout de la description si déchirante où il peint les angoisses progressives qu'on éprouve au spectacle d'un être chéri qui s'approche visiblement et inévitablement du tombeau, celui-là doit avoir une âme bien froide ou bien endurcie. » [1]

A mesure que l'ordre historique de ses recherches conduit Johnson aux poètes de son époque, il apporte dans son examen cet esprit de dénigrement et de partialité qu'on reproche aussi à La Harpe envers ses contemporains, et dont il est bien difficile à la critique de se garantir entièrement sans tomber dans l'excès opposé. Parmi ceux qu'il maltraite le plus, on convient qu'il ne rend point justice au talent descriptif de Dyer, aux productions délicates de Hammond, à l'imagination et au pathétique de Collins, à la simplicité gracieuse de Shenstone, et au mâle génie d'Akenside. Il juge avec un capricieux mépris lord Lyttleton, écrivain estimable, dont il semble n'avoir point lu l'ouvrage le plus important, l'*Histoire d'Henri second*. Telle est son indifférence et son in-

[1] *Boswell's Life of Jonhson.*

sensibilité pour les tableaux de la nature, qu'il dit à propos de la *ballade pastorale* de Shenstone : « Je regrette qu'elle soit pastorale. Un lecteur de bon sens, familiarisé aux scènes de la vie réelle, se détourne avec dégoût de la houlette, du chalumeau et des brebis, images qu'il n'est pas nécessaire d'offrir à l'attention; car l'art du poète consiste dans le choix, et il doit décrire les attraits et non la grossièreté de la vie champêtre. » Dans la notice d'Akenside, poète connu par l'ardeur de son patriotisme, il reproduit quelque chose de la virulence de ses invectives contre Milton. Aussi la sévérité de ses censures envers tant de rivaux illustres souleva dans le public une clameur assez violente, et son injustice pour Lyttleton le fit exclure de la société d'Elisabeth Montagu [1], dame célèbre par les charmes de son esprit, et qui réunissait alors l'élite de la littérature.

Gray est le dernier des grands poètes dont s'occupe Jonhson, et c'est celui pour lequel il se montre le plus rigoureux. A dire vrai, il ne met pas même assez de pudeur ou d'adresse à dissimuler sa malveillance. Il révèle d'abord et presque sans détour l'intention de ne rien approuver. Sa critique descend ici aux chicanes les plus puériles et aux subtilités les plus sophistiques. Il compare l'exorde si lyrique de l'ode fameuse du *Barde* au début d'une chanson populaire. Il se plaint pédantesquement de ce que le *Barde* ne confirme aucune vérité morale ou politi-

[1] Auteur de l'*Essai sur les écrits et le génie de Shakespeare.*

que, objection singulière quand elle s'applique à un poète, et fausse en outre; car, si on cherche la morale de l'ode, on la rencontre naturellement dans les prophétiques adieux que le barde adresse à Édouard avant de mourir, et où il annonce la puissance indestructible de la poésie et de la liberté. Ailleurs, au sujet d'une ode non moins belle [1], il s'exprime ainsi : « La seconde stance, où il s'agit du char de Mars et de l'aigle de Jupiter, est indigne de la moindre attention. La critique dédaigne de renvoyer un écolier à ses lieux communs. » Il semble que Johnson aurait dû employer un autre langage, à l'égard d'un écrivain si supérieur à lui comme poète. Quant à l'élégie du *Cimetière*, la plus touchante peut-être qui existe en aucune langue, force lui est de se ranger à l'opinion commune, et il se résigne d'assez mauvaise grâce. On sent que la vérité l'accable et lui arrache un tribut involontaire. « Pour cette élégie, dit-il, je me réjouis de concourir avec la plupart des lecteurs... Le *Cimetière* abonde en images qui trouvent un miroir dans toutes les âmes, et en sentimens qui ont un écho dans tous les cœurs.... Si Gray avait toujours écrit de même, il serait inutile de le blâmer et superflu de le louer. »

Il me reste à résumer, en peu de mots, le caractère général des *Vies des Poètes*, en considérant l'auteur sous un double aspect. Comme biographe, il ne se pique point de l'exactitude consciencieuse

[1] *The Progress of Poetry.*

et des études profondes qu'on demande aujourd'hui à l'historien. Il ne paraît pas épris de cet amour du sujet, de cette ardeur de découvertes, de cet enthousiasme pour la réalité, qui soutiennent dans l'aride investigation des faits. Il ne remonte point aux sources; il n'interroge point de documens rares ou authentiques. Il se contente le plus souvent des matériaux que lui fournissent les compilations de ses prédécesseurs, comme le *Théâtre des poètes* par Phillips, les *Notices des auteurs dramatiques* par Langbaine, les *Vies des Poètes* par Cibber, et les *Anecdotes* de Spence. Il y ajoute au besoin quelques traditions orales, et les renseignemens officieux de ses amis, qu'il met volontiers à contribution. Il exprime lui-même dans la vie de Dryden son dédain pour l'industrie subalterne du compilateur et de l'annaliste. « Classer les minutieux événemens de l'histoire littéraire, est, dit-il, une tâche fastidieuse et ingrate, qui n'exige pas sans doute une grande force d'intelligence, mais dont le succès dépend quelquefois de recherches auxquelles on n'a pas eu occasion de se livrer, ou de la lecture de livres et de pamphlets qu'on n'a pas toujours sous la main. » Avec un pareil système, il n'est pas étrange qu'il tombe dans des erreurs dont il aurait pu se garantir. Ainsi, à l'article d'Addison, il rapporte que, quand le marquis de Wharton, qu'il représente comme un homme immoral et sans principes, fut nommé lord lieutenant d'Irlande, Addison le suivit en qualité de secrétaire. Il s'étonne de l'association politique de

deux caractères si différens, et il prend quelque peine pour absoudre Addison de toute solidarité avec son chef. Heureusement l'apologie est inutile, et la dissertation porte à faux : il confond ici le marquis avec son fils le duc de Wharton, fameux en effet par ses vices et flétri pour ses excès [1]. Dans la notice de Thomson, il se trompe sur le nom de famille de la mère du poète, et, malgré l'avertissement de Budgell, il ne rectifie point sa méprise. Dans la Vie de Congreve, il place la naissance de cet écrivain trois ans trop tard, erreur de date fort insignifiante s'il insistait moins sur le génie précoce de Congreve pour le théâtre. Johnson attachait peu d'importance à ces inexactitudes biographiques. Dans la conscience des ressources de son esprit et de la supériorité de son talent, il négligeait trop peut-être ces détails secondaires qui, en définitive, servent de base à tout monument historique vraiment durable.

Quoique Johnson, pour son propre compte, fasse peu de cas des recherches scrupuleuses, il ne se montre ni moins sévère ni moins exigeant envers ses devanciers. Il porte dans l'examen de leur narration une enquête vétilleuse et tracassière, et un penchant à la contradiction qui semble se complaire à découvrir partout des invraisemblances ou des erreurs. Cet homme si plein de foi en religion de-

[1] La distinction entre le marquis et le duc de Wharton est fort nettement établie dans la Notice de Croft sur le docteur Young.

vient presque un sceptique en histoire. Il épluche les faits, il discute les témoignages, il combat les traditions, avec une morgue magistrale et une outrecuidance dédaigneuse. Il faut qu'une proposition soit d'une évidence bien immédiate, d'une justesse bien incontestable, pour qu'il ne s'avise pas de quelque endroit faible qui donne prise à ses objections; et malheur à l'écrivain qui tombe sous le contrôle de ce rude et impitoyable censeur!

Le grand mérite des *Vies des Poètes* consiste dans l'esprit éminemment moral de l'ouvrage. Dans la biographie comme dans la critique, dans l'essai comme dans le roman, Johnson est avant tout moraliste. Soit qu'il juge les actions de ses personnages, soit qu'il apprécie leurs œuvres, il a sans cesse devant les yeux la cause des mœurs, la règle des devoirs, l'intérêt de la société. Selon la remarque d'un auteur anglais, « tel est son discernement qu'il pénètre dans les plus secrets ressorts des actions humaines, et telle est son intégrité qu'il pèse toujours le caractère de ses semblables à la balance du sanctuaire »[1]. Il est vrai que cette qualité dégénère aussi en abus. Il aime un peu trop à faire preuve d'expérience et de sagacité. Il moralise à tout propos, et on lui reprocherait quelquefois une sorte de pédantisme, non d'érudit, mais de philosophe.

La lecture de son ouvrage n'ajoute nullement à la vénération pour les gens de lettres. Il ne couvre

[1] *Dr Parr's Tracts by Warburton, etc.*

point du manteau de la charité les fautes de ses frères. Loin de là, il semble se plaire à dévoiler leurs faiblesses, leurs bizarreries, leur amour-propre. La sévérité chagrine de son humeur perce dans ses jugemens. Si une action paraît susceptible d'interprétations diverses, il est rare qu'il adopte la plus favorable. Malgré son amour de la justice et son respect pour la vérité, il se montre accessible aux plus haineuses préventions. Son attachement exclusif aux principes des torys lui inspire une étroite intolérance pour toute autre opinion politique. Telle est sans doute l'origine de l'antipathie qu'on lui attribue pour les poètes sortis de l'université de Cambridge, et surtout pour Gray, l'un des plus illustres. La pusillanime versatilité de Waller, l'abjecte adulation de Dryden et l'infatigable servilité d'Young excitent à peine son improbation. C'est pour l'inflexible probité de Milton et le généreux patriotisme d'Akenside qu'il réserve toute l'âpreté de ses censures. Il attaque en passant le nom de Hampden, et il défend presque l'administration de Walpole[1]. Dans ses pamphlets sur les colonies américaines, il a encouru le reproche, rare en Angleterre, de ne pas bien connaître la constitution de son pays.

Comme critique, Johnson mériterait une place auprès de Quintilien et de Longin s'il était toujours impartial. En parcourant les *Vies des Poètes*, le lecteur oublie quelquefois les personnages dont on

[1] *Life of Thomson.*

l'entretient pour contempler involontairement l'éloquence de leur panégyriste. Johnson transporte dans la critique la magnificence du style de Buffon, comme Gibbon l'a transportée depuis dans l'histoire. Il excelle surtout dans les aperçus généraux, les vues fécondes et étendues, l'art de saisir un vaste ensemble et de résumer à grands traits. Pour la science des détails et l'analyse ingénieuse des artifices de la composition, il n'égale peut-être point La Harpe : du moins il ne possède pas au même degré le talent de mettre en relief toutes les beautés des chefs-d'œuvre. Johnson est économe et même avare de louanges ; il sent tout le prix de ses éloges, et il ne les prodigue pas. On dirait qu'il craint de s'abandonner à son admiration : il ne se passionne guère pour la gloire des grands écrivains, et quand ses hommages lui échappent malgré lui, il en affaiblit presque toujours l'effet par une envieuse réticence ou un correctif inattendu. On lui supposerait souvent l'intention secrète de rabaisser le génie et de rehausser la médiocrité. D'ailleurs il est accessible aux mêmes préventions en littérature qu'en politique. Des deux écoles rivales dans la poésie anglaise, l'une, qu'on pourrait appeler l'école de la raison, celle de Dryden, de Pope, de Goldsmith, la sienne enfin, est la seule qui ait part à sa bienveillance ; mais cette autre école, plus antique et plus brillante, qu'on pourrait appeler l'école de l'imagination, celle de Spenser, de Milton, de Gray, de Collins, n'obtient de lui aucune justice. Il semble ne conce-

voir la poésie que comme l'art de prêter à des sentimens philosophiques un langage élégant et une versification harmonieuse : il méconnaît ses plus nobles attributs, la puissance créatrice, le feu de l'enthousiasme, le don d'émouvoir et de peindre les passions. Il réserve toute son estime pour le genre didactique, la satire et l'épître morale ; et il montre un froid dédain pour la poésie lyrique, pastorale ou descriptive. Son indifférence profonde pour les tableaux de la nature tenait sans doute à un vice d'organisation. Un de ses biographes, et en même temps un des plus habiles imitateurs de son style, explique ainsi ce défaut de sensibilité :

« La poésie ne plaît qu'autant qu'elle offre une image de la réalité. Celui qui ne contempla jamais avec délices les muettes beautés de la création ne peut sentir aucun transport quand une description les réfléchit à sa pensée. Johnson n'avait point de goût pour le spectacle varié de la nature. Les arbres de la forêt, les fleurs du vallon, *speluncæ vivique lacus,* la cime du rocher et les détours du ruisseau, n'avaient aucun charme pour lui. Accoutumé à discourir dans son cabinet ou à errer dans quelque passage de la ville, jamais il ne palpita de poétiques émotions quand la nature étalait devant lui ses glorieux attraits. Il préférait la poussière et les rues enfumées de Londres à l'air pur et à la fraîcheur des campagnes voisines. »

Les réflexions qui suivent ne sont ni moins justes, ni moins heureusement exprimées. « On peut en-

core hasarder ici une remarque générale. Dans tout le cours de sa critique, l'envie de louer, si on excepte quelque poète favori, cède presque toujours au besoin de censurer; et, tandis qu'il passe auprès des beautés avec « la froideur du critique et l'indifférence de l'étranger », il examine les moindres fautes avec une sagacité microscopique. La vérité de cette remarque se fait particulièrement sentir quand il descend à ses contemporains, qui ne paraissent pas obtenir de lui plus d'affection fraternelle qu'ils n'auraient pu en attendre à Constantinople. »[1]

On pense bien que le biographe des poètes anglais ne manque pas lui-même d'historiens. Je crois qu'il en a eu presque autant que Shakespeare de commentateurs. Il possédait le rare avantage de réussir dans la conversation comme dans l'art d'écrire, et jamais les bizarreries de son caractère ne lui firent perdre un seul de ses admirateurs. Entre les peintres nombreux qui ont voulu transmettre à la postérité quelques traits de cette physionomie si originale et si imposante, la palme est due à Boswell, qui a offert dans sa *Vie de Johnson* la plus complète, la plus fidèle et la plus amusante des biographies. Son livre est une sorte de *mémorial* où le disciple a inscrit, pendant plus de vingt ans, les entretiens de son maître et de son ami, à peu près comme, de nos jours, un généreux dévoûment a recueilli les confidences du génie dans l'exil et de la

[1] *Anderson's Life of Johnson.*

puissance déchue. Après Boswell, on distingue surtout madame Piozzi, dans la maison de laquelle Johnson reçut si long-temps les soins les plus délicats et la plus noble hospitalité. « Nous tous, dit-elle quelque part, qui produisons une douzaine de ses bons mots, comme preuve de la verve inépuisable de son esprit, nous ressemblons aux voyageurs qui, après avoir visité Delhi ou Golconde, rapportent chacun dans leur pays une poignée de perles orientales pour attester les richesses du grand-mogol »[1]. Parmi ceux dont les révélations méritent d'autant plus de confiance qu'ils ont connu personnellement Johnson, on cite encore Hawkins et Murphy. Plus tard, en réunissant toutes ces anecdotes et ces traditions éparses, Anderson, Drake et Chalmers ont su enrichir l'histoire littéraire de notices non moins curieuses qu'instructives.

Johnson est le fondateur d'une école qui, en définitive, a prévalu, et qui fait chaque jour de nouveaux progrès. Il compte au rang de ses disciples des hommes tels que Robertson, Blair, Gibbon, Burke, Mackenzie, enfin presque toute l'élite de ses compatriotes. Je ne sais si son influence n'a pas même franchi les limites de l'Angleterre, et si on ne la reconnaît pas, dans plusieurs littératures modernes, à l'éclat des images, à l'audace des inversions et à la science de l'harmonie. Pour emprunter une énergique expression d'un de nos plus illustres

[1] *Anecdotes, by mistress Piozzi.*

contemporains, « il a teint de sa couleur » la plupart des écrivains de son siècle. Ce privilége n'appartient qu'au génie, et à qui peut se rendre un pareil témoignage, on ne conteste pas la légitimité de sa gloire.

HAWKESWORTH.

Jean Hawkesworth, connu en littérature par une traduction classique des *Aventures de Télémaque*, par son élégante relation des voyages dans la mer du Sud, et par quelques autres productions, doit à ses esquisses morales sa plus grande célébrité. Le succès, ou plutôt l'estime que *le Rôdeur* de Johnson obtint en Angleterre, vers le milieu du dix-huitième siècle, y ranima le goût des *Essais*, qui avait pris naissance depuis la vogue du *Spectateur*. Quelques mois après l'interruption des travaux périodiques de son ami, Hawkesworth entreprit un ouvrage du même genre, auquel il donna le titre de *l'Aventurier*. Il fit paraître le premier numéro le 7 novembre 1752, et publia deux articles par semaine, pendant près de deux ans. *L'Aventurier* acquit bientôt plus de popularité que n'en avait jamais eu *le Rôdeur*, et en effet, par son agrément et sa variété, il offrait au public une lecture plus attrayante.

Hawkesworth, ainsi que l'ont remarqué la plupart des critiques anglais, était éminemment propre au rôle de moraliste. Il possédait une connaissance intime du monde, un vif discernement des faiblesses du cœur humain, une imagination active et brillante, une littérature agréable, quoique peu étendue, et une singulière aptitude au ton didactique. Il

avait formé son style sur celui de Johnson, mais en émule plutôt qu'en copiste servile, et il repoussait avec énergie le reproche d'imitation. S'il a en général moins de pompe et d'élévation que son modèle, il en reproduit du moins l'éclat, la vigueur et l'harmonie, et le surpasse presque toujours en douceur, en aisance et en grâce.

Parmi les essais qui ont le plus contribué à la réputation de Hawkesworth, on cite surtout ses contes orientaux. A cette époque, le goût pour les peintures des mœurs de l'Orient dominait en Angleterre, comme depuis les succès d'un romancier célèbre y ont mis en faveur les tableaux de la vie du moyen âge. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il y a plus de caprice que de jugement dans cette curiosité pour des portraits dont les originaux sont si loin de nous, et où la ressemblance est si difficile à saisir. J'ignore si un châtelain des temps féodaux se reconnaîtrait bien dans le costume dont il plaît à nos antiquaires de le revêtir, et si un Asiatique ne sourirait pas de quelques descriptions locales de nos poètes. Quoi qu'il en soit, Hawkesworth devait réussir dans un genre où la fertilité de son invention, la richesse de son coloris, et la pureté de ses instructions morales, trouvaient une libre carrière. On a relu souvent son *Histoire d'Amurath* [1], où il représente, sous une forme allégorique, les effets du mépris de la conscience et l'empire progressif des passions. Ce conte, malgré

[1] *The Adventurer*, n°s 20, 21, 22.

l'abus du merveilleux et un luxe d'incidens superflus, excite un grand intérêt, et renferme une leçon utile. Je préfère néanmoins le *Songe de Carazan,* admirable exhortation aux vertus sociales et à la bienfaisance. « De toutes les fictions orientales de Hawkesworth, dit le docteur Drake, celle-ci est de beaucoup la plus brillante et la plus sublime. Le malheur d'une complète solitude, et le châtiment réservé à l'avarice et à l'égoïsme, n'avaient jamais été peints de couleurs si vives et si effrayantes. » Cet éloge ne me paraît pas exagéré, et je ne puis rien choisir de mieux que le morceau auquel il s'applique pour donner une opinion avantageuse de la manière de l'auteur.

Samedi, 9 février 1754.

...... *Ferimur per opaca locorum.*
(VIRG.)

« Carazan, marchand de Bagdad, était fameux dans tout l'Orient pour son avarice et sa fortune. Son origine était obscure comme celle de l'étincelle que le choc de l'acier et du diamant fait sortir du sein des ténèbres; et la patiente persévérance de l'industrie laborieuse l'avait seule enrichi. On se souvenait que, lorsqu'il était pauvre, il passait pour généreux; et on lui reconnaissait encore une justice inflexible. Mais, soit que, dans ses relations avec les hommes, il eût découvert une perfidie qui l'engageât à mettre uniquement sa confiance dans l'or; soit qu'il s'aperçût qu'en amassant des richesses il accroissait aussi

son importance, Carazan les estimait d'autant plus qu'il s'en servait moins : il perdit peu à peu l'inclination à faire le bien, pendant qu'il en acquérait le pouvoir; et, à mesure que la main du temps répandit les frimas sur son front, leur froide influence pénétra jusqu'à son sein.

« Mais, quoique la porte de Carazan ne s'ouvrît jamais pour l'hospitalité, ni sa main pour la compassion, la crainte le conduisait constamment à la mosquée, aux heures de la prière : il observait toutes les pratiques de la dévotion avec une scrupuleuse exactitude, et trois fois il avait porté ses vœux au temple du prophète. La dévotion qui naît de l'amour de Dieu, et renferme nécessairement l'amour de l'homme, en associant la gratitude à la bienfaisance, et en prêtant au sentiment moral un caractère divin, ajoute un nouvel éclat à la bonté, et inspire non seulement l'affection, mais le respect. Au contraire, la dévotion de l'égoïste, soit qu'on suppose qu'elle détourne le châtiment que chacun voudrait le voir subir, soit qu'elle paraisse le rendre plus inévitable par l'alliance de l'hypocrisie et du vice, ne manque jamais d'exciter l'indignation et l'horreur. Aussi, lorsque Carazan, après avoir fermé sa porte et jeté autour de lui un regard inquiet et soupçonneux, se rendait à la mosquée, tous les yeux le suivaient avec une secrète malveillance; les pauvres interrompaient leurs gémissemens à son passage; et, quoiqu'il fût connu de tout le monde, nul ne le saluait.

« Telle était, depuis un grand nombre d'années,

la vie de Carazan, et telle était la réputation qu'il avait acquise, lorsqu'on apprit par une proclamation qu'il venait de s'établir dans un magnifique palais au centre de la ville; que sa table était ouverte au public, et que l'étranger serait bien venu sous son toit. La multitude se précipita bientôt comme un torrent vers sa demeure : on le vit distribuant du pain à l'indigence et des vêtemens à la nudité, l'œil attendri de compassion, et le visage rayonnant de joie. Chacun contemplait avec étonnement ce prodige, et le murmure de tant de voix confuses grossissait comme le bruit menaçant de la foudre, lorsque Carazan fit un signe de la main : l'attention suspendit un moment le tumulte, et il satisfit en ces mots la curiosité qui lui attirait ce concours d'auditeurs :

« A celui qui touche les montagnes et en fait jaillir la fumée, au Dieu tout-puissant et très miséricordieux, honneur éternel! Il a choisi le sommeil pour ministre de ses volontés, et il m'a envoyé durant la nuit un songe pour m'instruire. Comme j'étais assis seul dans mon harem, calculant à la lueur d'une lampe le produit de mes marchandises, et ravi de l'accroissement de mes richesses, je tombai dans un sommeil profond, et la main de celui qui réside au troisième ciel descendit sur moi. Je vis l'ange de la mort s'approcher comme un tourbillon, et il me frappa avant que je pusse le fléchir par mes prières. Au même instant, je me sentis enlever de terre, et transporter avec une inconcevable vitesse à travers les régions de l'espace. La terre s'amoindrit sous mes

pieds comme un atome, et les étoiles étincelaient autour de moi d'un éclat qui faisait pâlir le soleil. La porte du paradis s'offrit alors à ma vue, et je fus ébloui d'une soudaine splendeur que nul œil humain ne pourrait soutenir. J'allais entendre ma sentence irrévocable; mon jour d'épreuve était passé désormais, et il n'était plus possible de rien retrancher à mes fautes, ni de rien ajouter à mes bonnes oeuvres. Quand je réfléchis que mon sort pour l'éternité était fixé sans retour, et que toutes les puissances de la nature ne sauraient m'en affranchir, ma confiance m'abandonna entièrement; et, tandis que je restais tremblant et muet, couvert de confusion et glacé de terreur, une voix sortit du foyer de lumière qui resplendissait devant moi :

« Carazan, tes hommages n'ont pas été acceptés, parce qu'ils ne prenaient pas leur source dans l'amour de Dieu; et ta justice ne peut recevoir de récompense, parce qu'elle ne provenait point de l'amour de l'homme. Pour ton intérêt seulement, tu as rendu à chacun ce qui lui était dû, et tu n'as approché du Tout-Puissant que pour toi-même. Tu n'as pas tourné tes regards vers le ciel avec gratitude, ni autour de toi avec bienveillance. Autour de toi tu as vu sans doute le vice et la perversité; mais, si le vice et la perversité pouvaient absoudre ton avarice, ne serait-ce pas accuser la providence divine? Si ce n'est sur le vicieux et le pervers, sur qui le soleil fera-t-il luire ses rayons, ou sur qui les nuages épancheront-ils leur rosée? Où le souffle du

printemps exhalera-t-il ses parfums, et où la main de l'automne répandra-t-elle ses bienfaits? Souviens-toi, Carazan, que tu as banni la compassion de ton âme, et que tu as retenu tes trésors avec un cœur d'airain. Tu as vécu pour toi seul, et dès-lors aussi tu vivras seul à jamais. Tu seras exclu de la lumière du ciel, et de la société de tous les êtres; la solitude prolongera pour toi les heures tardives de l'éternité, et les ténèbres ajouteront aux horreurs du désespoir.

« Dans ce moment, je fus entraîné par un pouvoir secret et irrésistible à travers le brillant système de la création, et je franchis, en un instant, des mondes innombrables. Comme j'approchais des confins de la nature, je vis s'épaissir autour de moi les ombres d'un vide immense et sans bornes, effroyable séjour d'éternel silence, de solitude et d'obscurité! Une horreur inexprimable me saisit à cet aspect, et je m'écriai avec toute l'ardeur du désir : « Oh! que ne suis-je condamné pour toujours à la commune demeure de l'impénitence et du crime! Là, du moins, la société adoucirait les tourmens du désespoir, et la violence des flammes n'interdirait pas les bienfaits de la lumière. Ou bien, si j'étais destiné à languir dans une comète qui dût revoir une seule fois en mille ans les régions de la vie et du jour, l'attente de ces rares intervalles me soutiendrait dans le triste passage du froid et des ténèbres, et les vicissitudes mêmes du supplice feraient succéder le temps à l'éternité. » Tandis que cette pensée traver-

sait mon esprit, je perdis de vue la plus lointaine des étoiles, et un reste de lueur s'éteignit dans une totale obscurité. Les angoisses de mon désespoir augmentaient à chaque instant, puisque chaque instant reculait la distance du dernier monde habitable. Je réfléchis avec une insupportable amertume que, quand même dix mille millions d'années m'emporteraient par-delà tout, hormis le pouvoir qui remplit l'univers, je ne découvrirais qu'un immense abîme de ténèbres dans lequel je m'enfoncerais toujours plus avant, sans consolation et sans société, plus loin et encore plus loin, à jamais et à jamais. J'étendis alors mes bras vers les régions de l'existence avec une émotion qui me réveilla. Ainsi j'ai appris à sentir le charme de la société, comme celui de tout autre avantage, par la privation. Mon cœur s'anime d'un généreux transport, et je brûle de partager le bonheur que j'éprouve avec ceux à qui j'en suis redevable; car la compagnie d'un seul malheureux que, dans l'orgueil de la prospérité, j'aurais repoussé du seuil de ma porte, m'eût paru, dans l'horrible solitude à laquelle j'étais condamné, bien plus précieuse que l'or de l'Afrique et que les diamans de Golconde. »

« Après cette réflexion sur son rêve, Carazan garda tout à coup le silence, et leva les yeux au ciel dans une extase de gratitude et de recueillement. La multitude fut témoin à la fois du précepte et de l'exemple; et le calife, auquel on raconta cet événement, afin de répandre un bienfait au-dessus de toutes les

largesses, ordonna de l'inscrire pour l'instruction de la postérité. »[1]

Une innovation remarquable, introduite dans *l'Aventurier*, ce sont les histoires familières et les nouvelles sentimentales, genre dont Mackenzie a tiré plus tard un parti si heureux. Parmi les nombreuses narrations de Hawkesworth, une des premières, le conte de *Mélissa*, est écrite avec une touchante simplicité. Celui d'*Agamus* offre un exemple frappant des conséquences déplorables du libertinage dans les grandes villes. Mais l'épisode le plus intéressant de l'ouvrage est l'histoire de *Flavilla*, dont la catastrophe me semble fort touchante, et où l'auteur prouve que la vertu ne doit pas dédaigner les apparences, vérité sur laquelle il insiste plus d'une fois ailleurs. Hawkesworth n'exerce guère son talent dans l'essai badin, et il s'y distingue plutôt par une ironie légère et piquante que par une gaîté franche et originale. Néanmoins, le n° 52, *désastre d'un auteur invité à lire sa tragédie*, ne manque pas de comique. On croit que l'idée du sujet lui a été fournie par un trait connu de la vie du poète Gay. Le n° 121 (*adventures of a louse*), quoique fort amusant et fort ingénieux, choquerait trop la délicatesse française. Enfin, dans la morale purement didactique, je crois pouvoir indiquer avec éloge le n° 30, *qualités essentielles au bonheur conjugal*,

[1] « Carazan, the merchant of Bagdat.... For the benefit of posterity. » (*The Adventurer*, n° 132.)

et surtout le n° 82, *influence du caractère sur la physionomie*. Ce dernier article rappelle, jusqu'à un certain point, le ton, et, ce qui vaut mieux encore, la philosophie d'Addison.

Chaque moraliste a une prédilection pour certaines maximes que l'expérience lui a rendues familières, et auxquelles il revient plus volontiers. Les méditations favorites de Hawkesworth ont pour objet la supériorité du christianisme sur les lumières de la raison, l'influence des principes religieux sur la conduite, l'inconvénient des plus légères déviations de la vérité, l'impertinence de quelques usages du grand monde, et le scandale de plusieurs abus encouragés par la mode, comme la galanterie, le duel et le jeu. Du reste, Hawkesworth ne possède point la rectitude parfaite d'esprit, ni la rigoureuse justesse de raisonnement, qu'on reconnaît aux créateurs de l'essai moral. Chalmers a observé que sa philosophie pratique vaut mieux que sa philosophie spéculative, et que, dans le développement de ses théories particulières, il s'égare quelquefois, et adopte des conclusions erronées [1]. Par exemple, dans le n° 110, il s'efforce de prouver par des sophismes que la pitié n'est pas un indice de bienveillance, mais plutôt une faiblesse du cœur humain. Ailleurs, il consacre tout un article à une comparaison suivie entre Alexandre et un voleur de grands chemins, et il donne la préférence au dernier [2]. On

[1] *Preface to the Adventurer.*

[2] *The Adventurer*, n° 47.

pardonne une telle boutade à l'exagération d'un satirique, mais on exige d'un moraliste plus de mesure et de convenance. En général, Alexandre n'a peut-être été nulle part traité aussi sévèrement que dans *l'Aventurier*, dont le titre semblait lui promettre un jugement plus favorable. Il suffit d'opposer à ces accusations partiales et irréfléchies l'opinion bien différente du grave Montesquieu, et le sentiment non moins décisif du judicieux Gillies.

Le premier, et quelque temps l'unique auxiliaire de Hawkesworth dans la rédaction de *l'Aventurier*, fut le docteur Bathurst, qui écrivit huit essais, tous du genre badin et plaisant. Ces articles ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité, si on excepte le n° 43, *aventures d'un sou*, morceau fort piquant, et qui forme la contre-partie d'un des meilleurs essais d'Addison dans *le Babillard*, les *aventures d'un schelling* [1]. L'une ou l'autre de ces fictions a pu fournir au spirituel auteur de *Jonathan le visionnaire* l'idée primitive de son joli conte des *Deux écus*.

Hawkesworth obtint bientôt un collaborateur plus habile dans Joseph Warton, dont il reçut vingt-quatre essais, presque tous remarquables. Warton s'était chargé spécialement du domaine de la critique, et il réunissait toutes les qualités nécessaires au rôle d'arbitre du goût. Il possédait parfaitement l'antiquité classique, fondement de toute instruction solide; il s'était familiarisé avec plusieurs litté-

[1] *The Tatler*, n° 249.

ratures modernes, avantage non moins précieux pour étendre les idées et assouplir l'esprit; enfin, à un jugement sûr et à une érudition profonde, il joignait une imagination brillante et un style élégant. J'aurai occasion d'observer ailleurs que tous les grands écrivains anglais, sans que je me rappelle une seule exception importante, ont bien connu la littérature française; mais je crois que fort peu d'étrangers l'ont connue aussi bien que le docteur Warton. Il avait lu non seulement ceux de nos auteurs dont les ouvrages sont devenus, en quelque sorte, le patrimoine de l'Europe savante, mais encore ceux d'un mérite moins apparent ou moins populaire, et dont l'étude n'offre d'attrait qu'aux véritables amateurs de philologie. Son premier article dans *l'Aventurier* est une excellente dissertation sur les moralistes et les critiques français. Il peut paraître curieux de voir le sentiment d'un littérateur aussi remarquable sur quelques uns de nos principaux écrivains. Je citerai uniquement la partie de l'essai relative à nos moralistes.

« Que Montaigne brille par un esprit naturel, une vive pénétration, une parfaite connaissance du cœur humain et des diverses faiblesses ou des vices qu'il recèle, c'est ce qu'on ne saurait nier avec justice. Mais quiconque entreprend de transmettre à la postérité ses opinions sur la vie et les mœurs, dans l'espoir d'amuser et d'instruire les générations futures, doit être excessivement présomptueux ou excessivement étourdi, s'il prétend y réussir par de fantas-

ques saillies d'imagination, par d'inutiles et impertinentes digressions, sans jamais adopter ou suivre de plan méthodique, sans jamais classer ou restreindre ses pensées, sans jamais modifier ou exclure aucun sentiment qui se présente à lui. Pourtant, tel paraît avoir été le système du célèbre moraliste; et il a fait naître beaucoup d'imitateurs maladroits, qui, en se flattant d'écrire avec l'aisance et le feu de ce vieux Gascon si original, ont produit des rapsodies informes et sont tombés dans un égoïsme insipide.

« Mais ces défauts de Montaigne sont insignifians et frivoles, si on les compare à sa vanité, à son indécence et à son scepticisme. Il doit avoir entièrement banni le désir naturel d'une réputation honorable, désir si vivement senti par les vrais sages et les gens de bien, celui qui peut se mettre de sang froid à dresser un catalogue de ses vices personnels, et à faire confidence au public de ses plus secrètes infirmités, sous prétexte d'offrir un fidèle portrait de soi-même, et de reproduire exactement les moindres traits de son caractère. Sans doute il mérite le reproche que Quintilien adresse au fameux statuaire grec Démétrius, qu'il était *nimius in veritate, et similitudinis quàm pulchritudinis amantior,* plus curieux de la ressemblance que de la beauté.

« Quoique les maximes du duc de La Rochefoucauld, autre philosophe en vogue, soient écrites avec une élégance expressive et une brièveté nerveuse, on me pardonnera si j'affirme que celui qui

s'efforce à flétrir la dignité de la nature humaine enlève plusieurs motifs efficaces aux actions louables, et n'a aucun droit à l'estime de ses semblables qu'il peint sous de sombres et odieuses couleurs. Comme les opinions des hommes prennent ordinairement la teinte de leurs habitudes et des circonstances de leur vie, il est facile de reconnaître le courtisan chagrin dans la satire que ce misanthrope poli a écrite contre son espèce. Dans son triste et désolant système, la vertu est uniquement le résultat du tempérament et de la constitution, du hasard, de la vanité, de la mode ou de la crainte du déshonneur. Ainsi l'humanité est abrutie; tous les sentimens élevés et généreux sont représentés comme illusoires, chimériques et romanesques; la raison, que d'autres ont trop exaltée et presque déifiée, se transforme ici en l'abjecte esclave des sens et des passions, et perd jusqu'à son légitime et incontestable empire. Comme chrétien, comme homme, je méprise et je déteste une doctrine aussi avilissante.

« La Rochefoucauld, afin de donner un tour piquant et concis à ses sentences, fait souvent usage de l'antithèse, figure de langage la plus ennuyeuse et la plus fatigante de toutes par la monotonie et l'uniformité qu'elle répand dans les périodes. Quelquefois, pour viser à l'effet, il néglige la justesse et la netteté du raisonnement, et il se contredit grossièrement lui-même. « La félicité, dit-il, est dans le goût et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, non par avoir ce que

les autres trouvent aimable. » L'objet naturel de cette remarque est de faire voir la grande influence de l'imagination sur le bonheur; mais le moraliste ajoute dans la maxime suivante : « On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on se l'imagine », ce qui forme assurément une contradiction palpable et manifeste avec l'opinion précédente. On pourrait produire beaucoup d'exemples de contradictions semblables dans cet écrivain renommé, ce qui prouve évidemment qu'il n'avait pas mûri ses réflexions avec l'exactitude et la précision philosophique.

« Les Caractères de La Bruyère méritent qu'on en parle d'un ton bien différent. Ils sont tracés avec chaleur et correction, sans s'écarter absolument de la vraisemblance et de la réalité, comme il arrive quelquefois dans les prétendues peintures de la vie. En un petit nombre de cas, il a manqué le but en surchargeant ses tableaux de plusieurs traits ridicules qui ne peuvent se rencontrer ensemble chez le même individu : comme dans le portrait de Ménalque ou l'homme distrait, qui, malgré les suffrages d'un de mes prédécesseurs [1], est certainement invraisemblable et contraire à la nature. L'auteur paraît avoir été un ardent admirateur de la vertu, et un zélé soutien de ses intérêts : il ne rougissait pas du christianisme, et ne craignait pas de le défendre : aussi, peu de moralistes ont fait ressortir l'inconsé-

[1] Warton fait sans doute allusion à un essai de Budgell dans le Spectateur, n° [illegible]

quence et l'absurdité des modernes incrédules, des incrédules devenus tels par vanité, et non faute de conviction, avec un mélange aussi heureux de raison et de plaisanterie. Il dédaignait d'immoler la vérité à l'irréflexion et à la licence. Plusieurs de ses caractères sont personnels, et contiennent des allusions qu'il n'est plus possible d'entendre aujourd'hui. Au reste, c'est le sort de toute satire individuelle de ne point survivre à la génération contemporaine. Peut-être que bien des traits ingénieux de Théophraste lui-même, qui nous paraissent vulgaires ou insipides, excitaient l'admiration des Athéniens. La différence d'âge et la différence de pays nous rendent incapables de sentir certaines beautés de l'Alchimiste de Jonson et du Don Quichotte de Cervantes. »[1]

Dans cet examen, d'ailleurs impartial et judicieux, la censure de Montaigne semble un peu sévère, et l'éloge de La Bruyère trop incomplet. L'appréciation de nos critiques est moins bienveillante, et l'est assez pourtant, si on songe qu'à l'époque où Warton exprimait ici son opinion, nos plus habiles écrivains en ce genre n'avaient pas encore paru, ou étaient imparfaitement connus en Europe. Toutes les fois que les Anglais parlent de la critique française, et en parlent avec dédain, il est bien entendu qu'il ne s'agit nullement de Voltaire, de Marmontel, de

[1] « That Montaigne abounds in native wit.... In the Don Quixote of Cervantes. » (*The Adventurer*, n° 49.)

La Harpe, ni de leurs successeurs; pas même de Dubos, Rollin ou Le Batteux; mais qu'il est tout simplement question de Rapin, Le Bossu, Bouhours et Dacier. Dès lors on conçoit leur mépris, et on s'étonne seulement qu'ils prennent la peine de lire des auteurs dont on ne s'occupe guère en France, depuis plus d'un siècle. Parmi nos vieux critiques, il en est un surtout plus obscur que les autres, et dont beaucoup de nos littérateurs ne soupçonnent pas même l'existence, mais qui conserve en Angleterre une estime de tradition, et auquel on a fait long-temps l'honneur de le combattre ou de l'invoquer; et ce qui paraîtra peut-être étrange, quoique rigoureusement vrai, c'est qu'on trouve le nom de Le Bossu plus souvent cité chez nos voisins que celui du plus grand de nos orateurs, de Bossuet.

Presque toutes les dissertations critiques de Warton, dans *l'Aventurier*, sont instructives et curieuses. Je citerai particulièrement le n° 63, où il prouve combien est rare le mérite de l'originalité, et où il indique plusieurs emprunts de Pope à Montaigne, Pascal, Charron, La Bruyère, La Fontaine et Boileau. Avec une lecture aussi étendue que celle de Warton, on doit, en effet, découvrir que les écrivains vraiment originaux sont en petit nombre, et, avec une lecture encore plus étendue, on découvrirait sans doute que ce petit nombre se réduit à bien peu de chose, ou, comme il observe lui-même, « que la quintessence des plus vastes bibliothéques pourrait se resserrer en quelques volumes. » Dans les

numéros 75 et 80, il prétend, contre l'opinion commune et l'autorité des écoles, que *l'Odyssée* l'emporte sur *l'Iliade* en intérêt, en variété, et en instruction morale. Cette assertion, soutenue par des raisonnemens plausibles et des citations habilement choisies, a été combattue depuis par un contemporain de Warton [1]. Dans le n° 89, il rapporte un délicieux fragment et une admirable imitation de Simonide. Je crois seulement que, pour les lecteurs ordinaires, il se montre un peu trop prodigue de passages grecs. Addison, auquel il faut sans cesse revenir, en est fort sobre, et ne cite pas même textuellement l'ode célèbre de Sapho, à laquelle il consacre un des essais du *Spectateur*. Je signalerai aussi, comme des modèles de goût, les analyses critiques de deux drames de Shakespeare, *la Tempête* et *le Roi Lear* [2]. Dans les n°s 127 et 133, Warton proclame la supériorité des anciens sur les modernes, dans tous les genres de littérature, excepté le comique et le burlesque. Je ne puis résister au plaisir de faire connaître son sentiment sur un des plus beaux génies de la scène française, le seul dont l'esprit d'innovation respecte jusqu'ici la gloire. « A ces trois célèbres anciens, dit-il, Aristophane, Plaute et Térence, j'ose opposer uniquement l'incomparable Molière, comme le maître le plus parfait de la comédie que les temps anciens ou mo-

[1] Monro, *Olla podrida*, n° 2.
[2] *The Adventurer*, n°s 93, 97, 113, 116, 122.

dernes aient vu naître.... Je regrette de ne pouvoir produire aucun comique anglais, comme rival de Molière. » Aveu remarquable chez un compatriote de Shakespeare, à qui ses admirateurs ne refuseront aucune des palmes de l'art dramatique !

Les essais de Warton sur des questions de morale sont peu nombreux. Le n° 59, où il affirme que l'indigence n'est pas inévitablement le partage des poètes, et le n° 87, où il recommande l'union de la politesse au talent, méritent des éloges. Dans le domaine de la fiction et de la plaisanterie, on doit distinguer un seul article, le n° 109, *visite à Bedlam avec le doyen Swift.* C'est une galerie de portraits satiriques assez ingénieuse, et du genre de celle qu'on trouve dans *le Diable boiteux*. Néanmoins la revue pourrait être plus piquante et l'ensemble plus comique. Le choix de Swift pour guide promettait encore plus de malice et de causticité, et l'intervention d'un tel personnage rappelle naturellement le précepte d'Horace : *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.*

Parmi les auxiliaires de Hawkesworth, on attribue à Johnson vingt-neuf articles dans *l'Aventurier*. La notice étendue que j'ai réservée à ce moraliste me dispense d'entrer dans de nouveaux détails sur les caractères de son talent. Il me suffit d'observer en général qu'on retrouve ici son mérite de style, son élégance et son énergie accoutumée, avec un peu moins de pompe et de traces de travail. Plusieurs de ses essais dans cet ouvrage soutiendraient la compa-

raison avec les meilleurs essais du *Rôdeur*. On peut s'en convaincre en lisant le n° 39, *éloge des bienfaits du sommeil;* le n° 67, *avantages de la civilisation;* le n° 84, *voyage en diligence, ou folie de nos prétentions à l'importance;* le n° 85, *alliance de l'étude, la composition et la conversation, nécessaire aux gens de lettres;* le n° 115, *préservatif contre la manie universelle d'écrire;* et le n° 137, *utilité des livres de morale*. Je choisis, entre ces divers morceaux, comme digne de citation, le récit du voyage. Quoique ce sujet eût déjà été traité avant lui, et que d'autres encore s'en soient emparé depuis, Johnson en a fait sortir, avec plus de succès qu'aucun de ses rivaux, une excellente leçon philosophique, sur la vanité humaine.

Samedi, 25 août 1753.

. . . . *Tolle periclum,*
Jam vaga prosiliet frenis natura remotis.
(Hor., sat. vii, lib. ii.)

A l'Aventurier.

« Monsieur,

« L'observation a été faite, je crois, par sir William Temple, et, après lui, par presque tous les autres écrivains, que l'Angleterre fournit une plus grande variété de caractères que le reste du monde. On attribue cette circonstance à la liberté qui règne parmi nous, et qui, en laissant à chaque citoyen le

privilége d'être sage ou extravagant à sa mode, le préserve de la gêne de l'hypocrisie ou de la servilité de l'imitation.

« Que le fait lui-même soit exact, c'est ce dont je ne suis pas entièrement assuré. Connaître intimement l'humeur des différens peuples est un avantage réservé à bien peu de personnes; et dans la vie, comme dans tout tableau vu à quelque distance, il apparaît une sorte d'uniformité. Les légères nuances qui diversifient le caractère natif ne se révèlent qu'à une inspection attentive; par conséquent, nous les apercevons mieux chez nous, parce que là nous avons plus de moyens de les saisir. Bien moins encore suis-je convaincu que cette diversité particulière, si elle existe en effet, résulte de l'influence de la liberté; car où verra-t-on un gouvernement qui exerce une surveillance assez active sur les individus pour que leur conduite privée ne soit pas exempte d'entraves? Un esprit raisonnable peut-il admettre la supposition que les habitans de tout autre pays ne sont pas aussi maîtres que nous de leur temps ou de leur maison, ni également libres de se montrer avares ou prodigues, chagrins ou enjoués, sobres ou intempérans? La liberté est sans doute nécessaire au jeu complet des passions dominantes; mais cette liberté se trouve tout aussi-bien dans le gouvernement populaire que dans l'aristocratie, et dans les monarchies que dans les républiques.

« J'eus naguère occasion de découvrir combien aisément éclate une passion dominante, et quel

empressement, une fois affranchie de toute contrainte, elle met à se produire, lorsque je fis un voyage à la campagne dans une voiture publique; et, comme tout voyage est une espèce d'aventure, je puis bien vous en faire le récit, quoique je n'aie pas à vous offrir une compagnie aussi curieuse que celle que Cervantes a rassemblée à l'hôtellerie de don Quichotte.

« Dans une voiture publique, les voyageurs sont, pour l'ordinaire, absolument inconnus les uns aux autres, et sans attente de jamais se revoir après leur séparation. On s'imaginerait dès lors qu'il n'importe guère à aucun d'eux quelles conjectures les autres forment sur son compte. Il arrive néanmoins que, comme ils se croient tous à l'abri des découvertes, ils prennent le rôle qui leur plaît le mieux; et, dans nulle circonstance, le désir général de supériorité ne se manifeste plus clairement.

« Le jour du départ, au crépuscule du matin, je montai en diligence avec trois hommes et deux femmes pour compagnons de voyage. Il était facile de reconnaître l'affectation de dignité avec laquelle chacun prit place, et la cérémonieuse politesse avec laquelle on se salua réciproquement. Lorsque les complimens d'usage furent échangés, nous gardâmes un long silence, tous occupés de donner à notre physionomie un air important, et inquiets d'inspirer le respect et la déférence à nos voisins.

« On observe d'ordinaire que le silence est contagieux, et que, plus long-temps la conversation a

été interrompue, plus il devient difficile de trouver à dire quelque chose. Nous commencions à sentir l'envie de parler; mais nul ne semblait enclin à descendre de sa hauteur, ou à faire les avances en proposant un sujet d'entretien. A la fin, un gros monsieur qui s'était affublé, pour son expédition, d'une redingote écarlate et d'un ample chapeau à larges galons, tira sa montre, la regarda en silence et la tint suspendue au bout du doigt. Toute la compagnie, je suppose, comprit ce geste comme une invitation à demander l'heure; mais personne ne parut y prendre garde, et son désir de causer l'emporta sur son dépit, au point qu'il nous apprit, de son propre mouvement, qu'il était plus de cinq heures, et que, dans deux autres, nous serions à déjeuner.

« Ce fut une prévenance en pure perte; nous restâmes tous endurcis. Les dames redressaient la tête; je m'amusais à examiner leur maintien. De mes deux autres voisins, l'un semblait attentif à compter les arbres de la route, l'autre avait rabattu son chapeau sur ses yeux, et feignait de dormir. Le personnage bénévole, pour faire voir qu'il n'était nullement affecté de notre indifférence, fredonna un air, et battit la mesure sur sa tabatière.

« Ainsi mécontens les uns des autres en général, et fort peu satisfaits de nous-mêmes, nous descendîmes enfin à une petite hôtellerie où nous devions nous rafraîchir; et tous commencèrent à la fois à se dédommager de la contrainte du silence par d'in-

nombrables questions et des ordres aux gens qui nous servaient. Bientôt ce que chacun avait demandé fut prêt, ou on sut qu'il n'y avait pas moyen de l'obtenir pour le moment, et nous consentîmes à nous asseoir autour de la même table. Alors le monsieur à la redingote rouge regarda encore à sa montre, et nous dit que nous avions une demi-heure devant nous, mais qu'il regrettait de nous voir si peu de belle humeur; que tout le monde était de niveau en voyage, et que c'était toujours son système de se mettre à l'unisson de la compagnie. « Je me souviens, ajouta-t-il, que précisément par une matinée comme celle d'aujourd'hui, milord Motus, le duc de Tenterden et moi, nous faisions une partie de plaisir. Nous entrâmes dans une petite auberge, comme qui dirait celle-ci, et l'hôtesse ne soupçonnant guère, je vous assure, à qui elle parlait, fut si joviale et si bouffonne, et fit tant de drôles de réponses à nos questions, que nous pensâmes tous trois étouffer de rire. A la fin, la bonne dame venant à m'entendre chuchoter avec le duc, et l'appeler par son titre, fut si surprise et si confuse que nous ne pûmes en tirer un seul mot; et le duc ne me rencontre jamais depuis ce jour sans me parler de la petite hôtellerie, et me gronder d'avoir fait peur à l'hôtesse. »

« Il avait à peine eu le temps de se féliciter de l'estime que son anecdote lui promettait sans doute dans la compagnie quand une des dames, étendant la main pour atteindre un plat à l'autre bout de la

table, observa « les inconvéniens des voyages, et l'embarras que les personnes accoutumées à se voir servir dans leur maison, par un grand nombre de domestiques, éprouvent à s'acquitter elles-mêmes des soins indispensables en pareil cas; mais que les gens de condition voyagent quelquefois incognito, et qu'on les distingue ordinairement du vulgaire à leur affabilité envers les pauvres aubergistes et à leur indulgence pour la manière dont on les reçoit; que pour elle, tant qu'on montrait de la politesse et de bonnes intentions, ce n'était pas son usage de trouver à redire; car on ne devait pas s'attendre en route à tous les avantages dont on jouit chez soi. »

« Une émulation générale parut alors s'introduire parmi nous. Un des convives, qui n'avait pas encore dit un seul mot, demanda la dernière gazette, et, après l'avoir parcourue quelques momens d'un air pensif: « Il est impossible, s'écria-t-il, de savoir sur quoi compter avec les fonds publics. La semaine dernière, l'opinion unanime était pour la baisse, et j'ai vendu vingt mille livres afin d'en disposer ailleurs; ils viennent tout à coup de remonter, et je ne doute pas qu'à mon retour à Londres je ne hasarde encore trente mille livres sterling. »

« Un jeune homme qui ne s'était distingué jusqu'ici que par la vivacité de ses regards et le continuel mouvement de ses yeux d'un objet à l'autre, ferma alors sa tabatière, et nous dit « qu'il s'était mille fois entretenu avec le chancelier et les juges, au sujet de la rente; que, pour sa part, il ne pré-

tendait pas être fort habile sur les principes du crédit public; mais qu'il avait toujours entendu dire que c'était un placement nuisible au commerce, incertain dans son produit et fragile dans sa base, et que trois juges de ses plus intimes amis lui avaient conseillé de ne mettre jamais son argent dans les fonds, mais de leur prêter hypothèque jusqu'à ce qu'il fît l'acquisition d'un domaine dans son pays. »

« On aurait pu s'attendre, après ces révélations mystérieuses d'importance, que chacun de nous regarderait autour de soi avec vénération, et que nous nous conduirions comme les princes d'un roman quand le charme qui les déguisait est rompu, et qu'ils reconnaissent réciproquement leur dignité. Il arriva néanmoins qu'aucune de ces insinuations ne produisit beaucoup d'effet sur la compagnie. Chacun fut évidemment soupçonné de vouloir en imposer aux autres. Tous reprirent leur morgue, dans l'espoir d'affermir leur considération; et tous devinrent, à chaque instant, plus maussades, parce qu'ils s'aperçurent que leurs prétentions restaient sans résultat.

« Nous voyageâmes ainsi quatre jours avec une malveillance toujours croissante, et sans autre souci que de renchérir les uns sur les autres en froideur et en dédain. Lorsque deux d'entre nous pouvaient se tenir à l'écart un moment, c'était pour exhaler leur dépit contre l'impertinence de tout le reste.

« A la fin, nous parvînmes au terme de notre

voyage, et le temps ainsi que le hasard, qui trahissent tous les secrets, ont fait découvrir que l'ami intime des ducs et des lords est un ancien maître d'hôtel qui s'est établi en boutique du fruit de ses épargnes; le capitaliste qui spécule si largement sur la rente est le commis d'un courtier à la bourse; la dame, si soigneuse de déguiser son rang, tient une cuisine bourgeoise derrière la banque; et le jeune homme, si favorisé par la bienveillance des juges, griffonne et transcrit des actes pour vivre dans un des galetas du Temple. A l'égard d'une des femmes seulement, je ne fis aucune découverte désavantageuse, parce qu'elle n'avait pris aucun titre, et s'était accommodée de tout, sans aspirer aux distinctions ni à la supériorité.

« Je ne pus me défendre de réfléchir sur la sottise de pratiquer une supercherie déjà trop souvent mise en œuvre pour réussir, comme le prouva l'événement, et dont le succès n'eût valu aucun avantage d'usurper un rôle qui devait finir en un jour; et de réclamer, sous de faux titres, des hommages qui devaient s'évanouir avec le souffle qui les aurait rendus.

« Mais, monsieur l'Aventurier, que ceux qui se moquent de mes compagnons et de moi ne s'imaginent point que cette folie ne pénètre que dans une voiture publique. Chacun, dans le voyage de la vie, profite également de l'ignorance de ses compagnons, se pare d'un mérite d'emprunt, et accueille complaisamment des éloges que sa conscience lui re-

proche d'accepter. Chacun s'abuse en croyant abuser les autres, et oublie que le temps approche où cessera toute illusion, où tombera toute grandeur factice, et où tous paraîtront devant tous dans leur véritable caractère.[1]

« Je suis, Monsieur, votre humble serviteur,

T. « VIATOR. »

Dans l'appréciation des essais périodiques, on peut mettre *l'Aventurier* au-dessus ou au-dessous du *Rôdeur,* selon qu'on préfère l'agrément ou l'instruction; mais il faut toujours lui assigner une place parmi les bonnes imitations du *Spectateur.* Johnson, Hawkesworth et Warton, formaient un triumvirat bien digne de succéder à celui d'Addison, Steele et Budgell. C'est pour Hawkesworth un assez beau titre de gloire que d'avoir conçu le plan d'un tel ouvrage, et je crois ne pouvoir mieux conclure cet examen qu'en répétant ici les philosophiques adieux qu'il adresse à ses lecteurs, à la fin de *l'Aventurier.* « Le temps, dans son impatience de dater mon dernier article, réduira bientôt en poussière la main qui l'écrit maintenant, et glacera le cœur qui bat à cette réflexion : mais qu'on ne lise point ceci comme quelque chose qui n'intéresse qu'un étranger; car

[1] « It has been observed.... In their real state. »
(*The Adventurer,* n° 84.)

quelques années suffiront pour réunir l'œil qui parcourt aujourd'hui ces lignes, et la main qui vient de les tracer. »[1]

[1] *The Adventurer*, n° 140. Ce passage a été inscrit sur le tombeau de l'auteur, et fait partie de son épitaphe.

SMOLLETT.

Tobie Smollett, un des plus infatigables et des plus ingénieux écrivains anglais au dix-huitième siècle, poète, romancier, historien, traducteur et critique, est surtout connu en Europe comme le continuateur de Hume. Dans sa patrie, on préfère beaucoup ses romans à ses travaux historiques. On l'associe à la gloire de ses deux illustres contemporains, Richardson et Fielding; et on le dédommage, en quelque sorte, par une prédilection toute nationale, de l'indifférence des étrangers. Peut-être n'y a-t-il point de romans plus généralement goûtés, plus souvent relus, plus populaires que les siens dans la Grande-Bretagne. Je me propose d'examiner ici les trois principaux : *Rodrigue Random, Pérégrine Pickle*, et *Homfroi Clinker.*

Plusieurs causes expliquent la vogue prodigieuse des romans de Smollett en Angleterre, et l'accueil moins favorable qu'ils ont obtenu sur le continent. La verve comique et la gaîté originale qui les distinguent se mêlent presque toujours à un cynisme d'images et à une trivialité d'expression qui blesseraient la délicatesse française, mais qui ne choquent pas le goût moins scrupuleux de nos voisins. La vérité admirable avec laquelle il reproduit, selon tous les juges compétens, la vie, les mœurs et le langage

des marins, ne peut être parfaitement comprise que dans son pays. Partout ailleurs les détails nautiques, où il entre sans cesse, doivent être inintelligibles pour la plupart de ses lecteurs. Ses fréquentes allusions à des circonstances locales, à des événemens ou à des personnages nationaux, ou même à sa propre histoire, contribuent encore à restreindre pour nous l'intérêt de ses fictions. Enfin, et cette raison n'est pas la moins décisive, ses nombreux idiotismes, ses continuels emprunts au dialecte populaire, et sa profusion de termes techniques, rendraient une bonne traduction de ses œuvres extrêmement difficile, sinon impossible.

Smollett n'avait guère que vingt-sept ans lorsqu'il publia, en 1748, les *Aventures de Rodrigue Random*. Il annonce dans la préface qu'il a voulu prendre Le Sage pour modèle. En effet, il représente son jeune aventurier dans une foule d'embarras et d'épreuves, qui ont quelque rapport avec plusieurs situations de *Gil Blas*. Rodrigue raconte lui-même son histoire, comme le héros de Le Sage; mais elle n'offre pas autant d'intérêt, ni surtout les mêmes vues morales. A tout prendre, la manière de Smollett a plus de rapport avec celle de Scarron, soit pour la bouffonnerie des scènes, soit pour la multiplicité des incidens, soit pour la conception des caractères.

Rodrigue Random, comme tous les romans de Smollett, est entièrement du genre épisodique. Les événemens se succèdent avec tant de rapidité et avec

si peu de liaison que l'ensemble n'est point susceptible d'analyse. Il semble au reste que l'auteur ne s'était fait aucun plan pour écrire, mais que se fiant à sa merveilleuse facilité il arrangeait les diverses parties de son ouvrage, à mesure que de nouvelles combinaisons s'offraient à son esprit. Il entasse les ncidens et prodigue les épisodes avec une richesse l'imagination qui éblouit, et quelquefois fatigue es lecteurs. Chacun de ses chapitres contient la maière d'un roman tout entier. On admire d'abord ette inépuisable fertilité d'invention; mais on 'aperçoit bientôt que le romancier ne s'embarrasse ni de la vraisemblance, ni du sens commun, ni du on goût, pourvu qu'il rencontre des traits piquans t des effets comiques.

Non seulement il accumule sans ordre les avenures, mais il multiplie les personnages sans nécesité. Dans le cours de son drame, il introduit une oule d'acteurs, qui paraissent un moment sur la cène, et dont on n'entend plus parler ensuite. Il ne se soucie pas plus de l'unité de caractère que de 'unité d'action. Ses héros se démentent sans cesse, our à tour honnêtes ou fripons, bienveillans ou goïstes, braves ou poltrons, selon le besoin ou le aprice de l'auteur. La plus frivole excuse lui suffit our justifier leur conduite, et le plus souvent il ne e met pas même en peine d'expliquer ses contralictions.

A dire vrai, Smollett ne dessine point de caracère. Il ébauche plutôt des esquisses, et surtout il

s'amuse à crayonner des portraits du genre grotesque. Tel est celui du docteur Wagtail, sorte de caricature qui devient puérile à force d'exagération. La plupart des mystifications dont il est dupe sont trop grossières pour divertir, et les espiégleries de ses compagnons annoncent plus de malice que d'esprit. Je remarquerai, à ce propos, que plusieurs des personnages secondaires du roman, tels que le capitaine Oakum, le chirurgien Mackshane, et le marin Krampley, montrent une perversité que rien ne motive. On voit qu'il entrait dans le plan de l'auteur de peindre son héros en butte à des persécutions révoltantes, et que dès lors il lui fallait, à tout prix, des agens odieux et méprisables.

Il n'est pas douteux que, dans cette nombreuse galerie de portraits satiriques, Smollett ait voulu tourner en ridicule quelques uns de ses ennemis, et qu'il ait cherché à satisfaire ses ressentimens particuliers par de malignes allusions. Il proteste néanmoins, au commencement de son livre, contre toute intention de personnalité, par cet apologue spirituel où il signale l'inconvénient des interprétations :

« Un jeune peintre, dans une saillie de gaîté, esquissa une sorte de tableau de fantaisie, représentant un ours, un hibou, un singe et un âne; et, pour rendre sa composition plus piquante, plus comique et plus morale, il distingua chacun de ses personnages par quelque emblême de la vie humaine.

« Martin était représenté dans l'attitude et le cos-

tume d'un vieux soldat édenté et ivre; le hibou, perché sur le manche d'une cafetière, avec une paire de lunettes, semblait contempler un journal; et l'âne, coiffé d'une énorme perruque, dont l'ampleur ne pouvait cependant cacher ses longues oreilles, faisait faire son portrait par le singe, qui paraissait avec les attributs de la peinture. Ce groupe fantasque excita quelque hilarité, et obtint une approbation générale, jusqu'à ce qu'un mauvais plaisant fit entendre que c'était une caricature aux dépens des amis de l'artiste. Cette insinuation n'eut pas plus tôt circulé, que les mêmes personnes qui avaient applaudi auparavant commencèrent à prendre l'alarme, et s'imaginèrent même qu'elles étaient désignées par les diverses figures du tableau.

« Parmi les autres, un grave personnage d'un âge mûr, qui avait servi dans l'armée avec distinction, irrité de cet outrage prétendu, se rendit au logement du peintre, et l'ayant trouvé chez lui : « Or çà, monsieur le singe, dit-il, j'ai bonne envie de vous convaincre que, si l'ours a perdu ses dents, il a encore ses griffes, et qu'il n'est pas assez ivre pour ne pas s'apercevoir de votre impertinence.... Morbleu! cette mâchoire édentée est une scandaleuse diffamation; mais ne croyez pas que j'aie le râtelier assez dégarni pour être hors d'état de ruminer ma vengeance. » Ici il fut interrompu par l'arrivée d'un docte médecin, qui, s'avançant vers l'accusé d'un air furieux, s'écria : « Et si en allongeant les oreilles de l'âne vous faisiez raccourcir celle du babouin!

Allons, point de subterfuge; car, par la barbe d'Esculape, il n'y a pas dans cette perruque un seul cheveu qui ne pût servir de témoignage pour vous convaincre d'insulte personnelle.... Voyez, capitaine, comme ce malheureux petit drôle a copié jusqu'à la frisure. La couleur, à la vérité, est différente; mais la forme et le toupet sont parfaitement identiques. » Pendant qu'il s'emportait ainsi en invectives et en vociférations, entre un vénérable sénateur, qui se dirige en chancelant vers le prévenu. « Sapajou! s'écrie-t-il, je vous ferai bien voir que je sais lire autre chose qu'un journal, et cela sans le secours de lunettes.... Voici un billet de votre main, pendard, une reconnaissance de l'argent que je vous ai avancé, faute de quoi vous auriez ressemblé vous-même à un hibou, et vous n'auriez pas osé montrer votre face au jour, ingrat et impudent faquin que vous êtes. »

« En vain le peintre surpris protesta qu'il n'avait eu l'intention d'offenser ou de désigner personne. Ils soutinrent que la ressemblance était trop palpable pour être l'effet du hasard, et l'accusèrent d'insolence, de malice et d'ingratitude. Leurs clameurs ayant été entendues par le public, le capitaine fut un ours, le docteur un âne, et le sénateur un hibou, jusqu'à leur dernier jour.

« Ami lecteur, de grâce, rappelle-toi cet exemple en parcourant les pages suivantes, et ne cherche pas à t'approprier ce qui appartient également à mille autres individus. Si tu rencontres un portrait qui

reproduise ta physionomie sous un jour désagréable, garde bien le secret. Songe qu'un trait ne fait pas le visage, et que, bien que tu sois peut-être pourvu d'un nez en pied de marmite, dix de tes voisins peuvent se trouver dans le même cas. »[1]

Malgré la précaution de Smollett, le public s'obstina à voir des allusions satiriques dans son roman. On chercha la clef de quelques uns des caractères, et cette circonstance, comme il arrive ordinairement, ne nuisit pas au succès de l'ouvrage. On prétendit que, dans le rôle si odieux du vieux juge, il avait représenté son aïeul, auquel il ne pardonnait pas de n'avoir fait aucune disposition testamentaire en sa faveur. On crut reconnaître le chirurgien Gordon, son ancien professeur, dans le pharmacien Potion, premier maître de Random; un personnage réel dans le barbier Strap, fidèle compagnon du héros; et l'épouse même du romancier, sous les traits de l'aimable Narcissa. Plusieurs de ces conjectures sont peut-être hasardées; mais elles ne sont pas tout-à-fait dénuées de fondement, puisque l'auteur a fait plus tard l'aveu de ses torts avec franchise, et que, dans son *Histoire d'Angleterre*, il a voulu expier son injustice envers l'illustre acteur Garrick par une éclatante réparation.

Il paraît du moins incontestable que Smollett a reproduit dans *Rodrigue Random*, ainsi que dans

[1] « A young painter.... May be in the same predicament. »
(*Roderick Random.*)

les héros de ses autres fictions, les traits les plus saillans de son propre caractère. On retrouve en eux cette pétulance et ce penchant à la raillerie qui lui suscitèrent tant de querelles, cette vanité incorrigible, cette outrecuidance intraitable, cette humeur irascible et vindicative, que lui attribuent les témoignages contemporains. Smollett avait quelque chose du tempérament de Swift. Comme lui, déçu dans son ambition, son ressentiment se changea de bonne heure en une sorte de misanthropie, et il ne cessa d'exhaler son dépit par d'amers sarcasmes contre le genre humain. Ils diffèrent essentiellement comme écrivains; mais, chez l'un et chez l'autre, c'est le même talent pour la satire, la même verve d'ironie, le même cynisme et le même dédain des bienséances.

Le récit de l'expédition de Carthagène, à laquelle il avait pris part, en qualité de chirurgien, sur un bâtiment de l'État, forme un des épisodes du roman. Il blâme avec une excessive sévérité toutes les opérations du siége, et il attribue le mauvais succès de l'entreprise à la mésintelligence des commandans. Cette époque de la jeunesse de Smollett eut une influence décisive sur la direction de son talent. Ce fut alors qu'il acquit la connaissance intime du caractère des marins; qu'il étudia leur costume, leurs habitudes, et leur dialecte; qu'il saisit enfin le secret de décrire tous les accidens de la vie maritime avec un naturel et une justesse d'observation qu'on n'a pas égalés depuis. Parmi tant de physionomies

originales, on distingue surtout celles du lieutenant Bowling, de l'aide-chirurgien Morgan, et du matelot Rattlin. Rien de plus amusant que l'apprentissage de Random, à bord du vaisseau *le Tonnerre*. Malheureusement, ces tableaux si vrais et si comiques sont salis par une foule de traits orduriers, et par des détails d'une trivialité qui révolte les lecteurs les moins délicats. L'auteur s'abandonne aussi trop souvent à son humeur caustique et à sa passion pour les caricatures. Comment croire, par exemple, que la marine anglaise ait pu lui fournir, en aucun temps, le type d'un officier aussi brutal que le capitaine Oakum, ou aussi efféminé que le capitaine Whiffle?

Malgré l'enjouement du romancier, et les inépuisables ressources de son esprit, on trouve, surtout vers la fin de l'ouvrage, quelques traces de langueur et quelques scènes de remplissage. Plusieurs chapitres n'amusent que médiocrement, et il semble n'introduire l'ennuyeuse histoire du poète Mélopoyn, que pour avoir occasion de satisfaire son ressentiment contre les directeurs de théâtre, qui avaient refusé sa tragédie du *Régicide*. Il se plaint avec aigreur de lord Lyttleton, qui peut-être n'avait pas suffisamment encouragé son début, et plus encore de Garrick, le célèbre comédien, qu'il désigne sous le nom de *Marmouset*, et auquel il reproche beaucoup d'impertinence et de fatuité, apparemment parce qu'il n'avait pas bien compris tout le mérite de cette œuvre dramatique.

Smollett n'a pas eu, comme Fielding, l'art de rendre son héros aimable. Tom Jones intéresse en dépit de ses erreurs et de ses fautes, parce qu'elles s'allient avec un coeur généreux, et avec une certaine élévation d'âme. L'aventurier Random n'a pas les mêmes droits à l'indulgence. Il passe par des situations trop avilissantes pour qu'il soit au pouvoir du romancier de réhabiliter ensuite son caractère. Tour à tour libertin crapuleux, chevalier d'industrie, transfuge armé contre son pays, surpris même un instant par la tentation de se faire voleur de grands chemins, il est descendu trop bas dans l'estime des lecteurs pour qu'aucun retour de fortune le relève désormais à leurs yeux. Après ses honteuses débauches, si sévèrement expiées, comment souhaiter encore son union avec l'innocente et pure Narcissa? Comment surtout justifier son ingratitude et sa brutalité envers le fidèle Strap, qu'il accepte pour valet en empruntant sa bourse, dont il dissipe les épargnes sans scrupule, qu'il maltraite après ses mécomptes au jeu, et dont il reconnaît si mesquinement les services dans la prospérité? Ses désastres mêmes, quoique multipliés sans mesure, n'excitent point de sympathie, parce qu'ils naissent presque toujours de son humeur insolente, de son amour-propre indisciplinable, ou de sa scandaleuse prodigalité. En un mot, Random n'est pas un de ces héros de roman qu'on suit avec plaisir au port, après les avoir vus long-temps lutter contre la tempête.

Le barbier Strap, confident de Random, est bien

moins amusant que le barbier Partridge, avec lequel il a pourtant quelque rapport par son pédantisme, sa poltronnerie et sa naïveté. Ses plus comiques bévues cessent de divertir à la vue des indignes humiliations qu'il reçoit pour prix de son généreux attachement. Rien ne prouve mieux combien Smollett était dépourvu de délicatesse morale que l'idée de récompenser au dénoûment l'affection sans bornes et l'infatigable dévouement de l'ami de son héros par un mariage avec miss Williams, ancienne prostituée, dont la compagnie seule devrait être un affront pour Narcissa.

L'extrême négligence de la rédaction et la familiarité du style ne permettent guère de détacher du roman aucun extrait remarquable. Walter Scott cite avec éloge le passage où Random, enchaîné sur le pont du vaisseau *le Tonnerre*, est malgré lui spectateur d'un combat naval; mais cette description, empreinte en effet d'une certaine énergie, inspire encore plus de dégoût que de terreur. Dans le genre burlesque, la harangue de Bowling à son équipage, avant de commencer l'attaque, est un morceau oratoire assez curieux. Quoique Smollett réussisse dans la plaisanterie bien mieux que dans le ton sérieux, et qu'il prodigue volontiers des bouffonneries hors de propos, il offre aussi quelques traits de pathétique. Ainsi, la rencontre de Random et de son père est un épisode fort touchant; et, dans la peinture de la passion mutuelle de son héros et de Narcissa, l'auteur a mis parfois une pureté de sentiment et

une grâce d'expression qui ne sont nullement ses qualités distinctives.

Malgré de nombreuses imperfections, *Rodrigue Random* obtint bientôt un brillant succès : lady Montagu, dans sa retraite de Lovère, attribua l'ouvrage à Fielding, méprise honorable pour le jeune romancier [1]. Le public y aperçut, ce qui rachète bien des défauts, la connaissance du monde et du cœur humain, le talent d'observation, une gaîté franche, et surtout une imagination féconde et originale.

PÉRÉGRINE PICKLE.

Trois ans après son début littéraire, Smollett, sûr désormais de la vocation de son génie, fit paraître *Pérégrine Pickle*, qu'on regarde en général comme le meilleur de ses romans. Quoiqu'il soit conçu sur le même plan, et qu'il offre à peu près les mêmes défauts que le précédent, on y remarque en effet une action un peu plus régulière, une plus grande variété d'incidens, un plus riche développement de caractères, en un mot, plus de maturité dans le talent de l'auteur. L'exécution d'une œuvre de cette importance dans un aussi court espace de temps, malgré un voyage en France et quelques autres distractions, atteste d'ailleurs son extrême facilité.

J'ai dit qu'on reconnaît ici à peu près les mêmes

[1] *Letter to the countess of Bute*, june 23, 1754.

défauts que dans *Rodrigue Random*. Dès le début, on est surpris par des invraisemblances de tout genre. Ainsi, l'aversion de madame Gamaliel pour son fils Pickle paraît absolument inconcevable; rien ne motive une conduite aussi étrange, qui influe sur toute la destinée du héros, et que l'auteur se contente d'attribuer au caprice. Veut-on un mariage pris dans la réalité et conforme à ce qui se passe chaque jour dans le monde? qu'on voie celui du capitaine Blifil et de miss Allworthy, dans *Tom Jones*. Veut-on, au contraire, une union burlesquement improbable, une extravagante caricature? qu'on voie le mariage du commodore Trunnion et de mademoiselle Grizzle, dans *Pérégrine Pickle*. Il serait facile de signaler bien d'autres détails, qui sont autant de démentis à la nature et au sens commun. Smollett a sans doute beaucoup d'esprit et d'imagination, mais il manque tout-à-fait de jugement; les exagérations les plus monstrueuses, les contradictions les plus grossières, les inconvenances les plus choquantes, ne l'embarrassent jamais, pourvu qu'il fasse rire. Aucun romancier n'abuse plus que lui du privilége de se moquer de ses lecteurs; néanmoins, grâce à son enjouement et à son originalité, il plaira toujours à ceux qui ne trouvent pas une saillie bouffonne ou un trait comique achetés trop cher au prix du bon goût et de la vérité.

C'est ici le lieu de dire quelque chose de cette gaité irrésistible qu'on lui attribue unanimement en Angleterre, et qui le distingue, par une heureuse

Les convives apprirent par ce peintre communicatif que le docteur avait éprouvé d'innombrables embarras dans l'exécution de son plan, et qu'il n'avait pas congédié moins de cinq cuisiniers, parce qu'ils ne pouvaient se résoudre en conscience à suivre ses directions dans des points contraires aux procédés actuels de leur art; et que, quoiqu'il fût enfin parvenu à en décider un, par l'appât d'une récompense extraordinaire, à se conformer à ses instructions, le drôle était si interdit, si confondu, et si dépité des ordres qu'il avait reçus, que ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête, et qu'il avait demandé à genoux d'être dispensé de son engagement; mais que, voyant que le maître du logis insistait sur l'accomplissement de sa promesse, et menaçait de le conduire chez le commissaire s'il manquait le moins du monde à leur convention, il n'avait cessé, dans l'exercice de ses fonctions, de pleurer, de chanter, de pester et de cabrioler, depuis deux heures consécutives.

« Pendant que la compagnie écoutait cette singulière nouvelle, qui lui faisait faire d'étranges conjectures sur le dîner, on entendit une voix lamentable s'écrier en français : « Pour l'amour du ciel! mon cher monsieur, par la passion de notre Sauveur! faites-moi grâce de la mortification du miel et de l'huile. » Comme ces accens retentissaient encore à leurs oreilles, le docteur entra, et Pickle lui présenta les étrangers, auxquels, dans le transport de sa colère, il se plaignit vivement du peu de com-

plaisance qu'il avait trouvé parmi le vulgaire Parisien, dont l'obstination avait failli compromettre et faire échouer son plan. Le marquis, croyant l'honneur de sa nation intéressé dans ce grief, lui témoigna son chagrin d'une conduite si contraire au caractère connu de ses compatriotes, et se chargea de faire punir sévèrement les coupables, si on pouvait lui indiquer leurs noms et leur domicile. Les complimens qu'on échangea dans cette occasion étaient à peine finis qu'un domestique vint annoncer le dîner, et l'hôte servit de guide vers une autre salle, où l'on vit une longue table, ou plutôt deux ais joints ensemble, et couverts de différens mets dont le parfum eut un effet si évident sur les nerfs de la compagnie, que le marquis fit une grimace horrible, sous prétexte de prendre une prise; les larmes vinrent aux yeux de l'Italien, et le visage de l'Allemand se décomposa. Notre héros trouva moyen d'exclure l'odeur de ses narines en ne respirant que par la bouche, et le pauvre peintre, courant dans une autre chambre, se remplit le nez de tabac. Le docteur lui-même, qui était la seule personne alors présente dont les organes tinssent bon, montrant une couple de lits disposés de chaque côté de la table, dit à ses hôtes qu'il était fâché de n'avoir pu se procurer exactement les *triclinia* des anciens, qui différaient un peu de ces siéges, et il les pria d'avoir la bonté de s'étendre sans cérémonie chacun sur sa couche respective, pendant que lui et son ami monsieur Palette se tiendraient debout aux extrémités,

afin d'avoir le plaisir de servir les convives. Cet arrangement, que les étrangers n'avaient nullement prévu, les déconcerta et les embarrassa de la façon la plus risible. Le marquis et le baron se faisaient maintes salutations, sous prétexte de se disputer le bas bout, mais réellement dans l'intention de profiter chacun de l'exemple de son voisin, car ils n'entendaient rien ni l'un ni l'autre à cette manière de se reposer; et Pickle, qui jouissait de leur confusion, mena le comte de l'autre côté, et, avec la plus malicieuse politesse, insista pour lui faire prendre possession de la place d'honneur.

« Ils continuèrent, dans cette désagréable et comique incertitude, à jouer une pantomime de gestes, jusqu'à ce que le docteur les supplia vivement de bannir toute façon et toute étiquette, de peur que le dîner ne se refroidît avant qu'on eût ajusté le cérémonial. A cette prière, Pickle se mit sur la couche inférieure à main gauche, se laissant aller doucement, le visage tourné vers la table. Le marquis, à l'imitation de son guide, quoiqu'il eût mieux aimé jeûner trois jours que de courir le risque de déranger sa toilette par une pareille attitude, s'étendit sur le lit opposé en s'appuyant sur le coude, dans la posture la plus gauche et la plus pénible, et en élevant sa tête au-dessus du bord de la couche, afin que l'économie de sa coiffure ne souffrît pas de l'inclinaison de son corps. L'Italien, naturellement mince et fluet, se posta auprès de Pickle, sans éprouver d'autre mésaventure que de déchirer son

bas à un clou du lit, comme il élevait ses jambes pour les mettre au niveau du reste de sa personne. Mais le baron, qui n'était pas si leste que ses compagnons ni si souple dans ses jointures, se laissa tomber avec une telle précipitation, que ses pieds, perdant soudain l'équilibre, vinrent brusquement en contact avec la tête du marquis, et démolirent en un clin d'œil tout l'édifice de sa frisure, pendant que sa propre nuque se renversa en même temps sur le rebord de la couche avec tant de violence, que sa perruque sauta en l'air et que la poudre s'éparpilla dans toute la chambre.

« L'amusant embarras qui suivit ce désastre triompha tout-à-fait de la feinte gravité de notre héros, qui fut contraint de s'empêcher de rire en fourrant son mouchoir dans sa bouche; car l'Allemand décoiffé demanda pardon avec une confusion si ridicule, et le marquis reçut ses excuses avec une si maussade politesse, que cela eût suffi pour mettre en belle humeur un quiétiste.

« L'accident étant réparé aussi bien que les circonstances le permettaient, et chacun placé selon l'arrangement déjà décrit, le docteur entreprit gracieusement de donner quelques détails sur les mets qui s'offraient aux yeux, afin que la compagnie pût se décider dans son choix; et il commença ainsi, d'un air de satisfaction inexprimable : « Voici, messieurs, une oie bouillie, servie avec une sauce composée de poivre, coriandre, menthe, rue, anchois, et huile. Je voudrais, pour l'amour de vous, messieurs, que

ce fût une de ces oies de Ferrare si renommées parmi les anciens pour la grosseur de leurs foies, dont un seul pesait, dit-on, plus de deux livres; et pourtant, c'était avec un aliment si exquis que le tyran Héliogabale régalait sa meute. Mais je vous demande pardon; j'allais presque oublier la soupe, qui est, je le sais, un article si nécessaire à toutes les tables françaises. A chaque bout, il y a des jattes de *salacaccabia* romains : l'un consiste en persil, pouliot, miel, vinaigre, saumure, œufs, concombres, ognons et foies de poule; l'autre ne ressemble pas mal à la soupe maigre de ce pays. Il y a ensuite des rognons de veau bouilli, avec du fenouil et carvi, au milieu d'un assaisonnement composé de verjus, huile, miel et farine, et un curieux hachis de poumons, foies, et sang de lièvre, avec un plat de pigeons rôtis. Monsieur le baron, vous servirai-je une assiette de cette soupe ? » L'Allemand, qui ne désapprouvait pas du tout les ingrédiens, accepta l'offre, et parut prendre goût à cette composition; pendant que le marquis, interrogé par le peintre sur celui des *salacharabias* qu'il préférait, fut, à sa demande, accommodé d'une portion de soupe maigre; et le comte, au lieu de potage, dont il n'était pas, disait-il, grand amateur, se munit d'un pigeon, se conformant en cela au choix de notre héros, dont il résolut de suivre l'exemple dans tout le cours du repas.

« Le Français, après avoir avalé la première cuillerée, s'arrêta tout court : son gosier se gonfla, comme si un œuf se fût arrêté dans son larynx; il

roula les yeux, et sa bouche éprouva une suite de contractions et de dilatations involontaires. Palette, qui examinait attentivement ce connaisseur, dans le dessein de consulter son goût, avant de faire lui-même l'essai de la soupe, commença à s'alarmer de ces mouvemens, et observa avec inquiétude que le pauvre monsieur semblait près de tomber en syncope : sur quoi, Pickle assura que c'étaient des symptômes de ravissement, et, pour preuve plus certaine, demanda au marquis comment il trouvait la soupe. Ce fut avec une peine infinie que celui-ci, surmontant son dégoût, à force de complaisance, parvint à répondre : « Vraiment excellente, sur mon honneur. » Le peintre, désormais rassuré par son approbation, porta la cuiller à sa bouche sans scrupule; mais loin de justifier l'éloge du dégustateur, aussitôt que ce précieux breuvage eut humecté son palais, il parut privé de tout geste et de tout sentiment, et resta immobile comme la statue de plomb de quelque fleuve épanchant une double cataracte des deux côtés de sa bouche.

« Le docteur, choqué de cet indécent phénomène, en demanda la cause avec empressement, et lorsque Palette revint à lui, et jura qu'il aimerait mieux avaler un potage de bitume brûlant que l'infernal ragoût dont il venait de goûter, le médecin, pour se justifier, déclara à la compagnie que, sauf les ingrédiens ordinaires, il n'avait mêlé rien autre chose à la soupe qu'un peu de sel ammoniac, au lieu de l'ancien *nitrum*, qu'on ne pouvait plus maintenant se procu-

rerer; et il en appela au marquis pour savoir si une pareille substitution n'était pas, au total, un perfectionnement. L'infortuné petit-maître, poussant jusqu'au bout la courtoisie, avoua que c'était une amélioration capitale, et se croyant obligé par point d'honneur de confirmer son opinion par son exemple, il introduisit encore quelques cuillerées de ce désagréable breuvage dans son gosier, jusqu'à ce que son estomac se souleva au point qu'il fut contraint de sortir de table à la hâte; et, dans la précipitation de sa retraite, il renversa son assiette sur le sein du baron. L'urgence de son malaise ne lui permit pas de s'arrêter pour faire des excuses de la brusquerie de son départ, et il se sauva dans une autre pièce, où Pickle le trouva occupé à rendre gorge, en faisant maints signes de croix. Sur sa demande, on fit approcher une chaise, où il se jeta plus mort que vif, conjurant son ami Pickle de faire sa paix avec la compagnie, et en particulier de l'excuser auprès du baron, à cause de la violente indisposition dont il avait été saisi. Ce ne fut pas sans raison qu'il employa un médiateur; car, lorsque notre héros retourna à la salle à manger, l'Allemand était debout entre les mains de son laquais, qui essuyait la graisse d'un riche costume brodé, tandis que le maître, furieux de sa disgrâce, frappait la terre du pied, et maudissait en allemand le malencontreux banquet et l'impertinent Amphitryon, qui, durant tout cela, le consolait avec un grand sang-froid de son désastre, en l'assurant qu'on pourrait réparer le dommage avec un fer chaud

et un peu d'huile de térébenthine. Pickle, qui pouvait à peine s'empêcher de lui rire au nez, calma son indignation, en lui disant combien toute la compagnie, et surtout le marquis, étaient mortifiés de cet accident. On enleva les malheureux *salacaccabia*, et on mit à la place deux pâtés, l'un de loirs arrosés de sirop de pavots blancs, que le docteur avait substitué à la graine de pavot rôti, jadis réservée pour le dessert; et l'autre composé d'un jambonneau cuit dans le miel.

« Palette, en entendant décrire le premier de ces mets, leva les mains et les yeux, et s'écria avec des signes d'étonnement et de dégoût : « Un pâté de loirs et de sirop de pavots! Bon Dieu! quelles brutes étaient ces Romains! » Son ami le gourmanda par un regard sévère pour cette irrévérente exclamation, et recommanda le veau, dont il mangea lui-même de grand cœur, et dont il fit un si pompeux panégyrique à la compagnie, que le baron résolut d'imiter son exemple, après avoir demandé un rouge-bord de Bourgogne, que le médecin eût voulu, pour l'amour de lui, changer en vrai Falerne. Le peintre ne voyant sur la table rien autre chose dont il osât essayer, fit de nécessité vertu, et eut recours au veau également, quoiqu'il ne pût s'empêcher de dire qu'il ne donnerait pas une tranche de rosbif de la vieille Angleterre pour toutes les délicatesses de la table d'un empereur romain. Mais toutes les sollicitations et les instances du docteur ne purent décider ses hôtes à faire honneur à l'oie et au hachis; et ce ser-

vice fut remplacé par un autre où il y avait, assura-t-il, plusieurs de ces mets qui, chez les anciens, obtinrent le titre de *polytélès*, ou magnifiques. « Celui qui embaume au milieu, dit-il, est une poitrine de porc, farcie d'un mélange de petit salé, cervelles de marcassin, œufs, poivre, clous de girofle, ail, anis, rue, gingembre, huile, vin et marinade. A main droite, il y a le ventre et le pis d'une laie qui a récemment mis bas, le tout assaisonné de vin doux, huile, farine et poivre : à gauche, une fricassée de limaçons nourris ou plutôt purgés avec du lait. A l'extrémité, près de monsieur Palette, il y a des beignets de citrouilles; et voici une couple de poulets rôtis et garnis dans le goût d'Apicius.

« Le peintre, après avoir, par une grimace, témoigné sa répugnance pour la poitrine de porc, la comparant à une cornemuse, et pour les limaçons mis au régime, n'entendit pas plus tôt parler de poulets rôtis, qu'il demanda vivement une aile de la volaille; sur quoi, le docteur le pria de prendre la peine de découper, et en conséquence lui fit passer le plat, tandis que M. Palette attacha sous son menton un bout de la nappe, et se mit à brandir son couteau et sa fourchette avec une merveilleuse dextérité. Mais dès que les poulets furent devant lui, les larmes coulèrent le long de ses joues, et il dit à haute voix, avec une émotion visible : « Diantre! c'est pure essence d'ail! » Néanmoins, pour ne pas mortifier ou désobliger son hôte, il appliqua l'instrument à l'un des oiseaux, et, quand il en ouvrit l'in-

térieur, il fut assailli par une telle irruption d'odeurs intolérables, que, sans perdre temps à se débarrasser de la nappe, il s'esquiva d'un saut en s'écriant : « Seigneur Dieu ! » et laissa toute la table en désarrôi, en tumulte et en confusion.

« Avant que Pickle pût opérer sa retraite, il fut arrosé par le sirop du pâté de loirs, qui tomba en pièces dans la déroute générale ; et, quant au comte italien, il fut enseveli sous la poitrine de porc, laquelle se rompant dans sa chute, répandit son contenu sur les jambes et les cuisses du pauvre convive, et l'échauda si cruellement qu'il poussa des cris de détresse et fit des contorsions épouvantables.

« Le baron, qui était assis tranquillement hors de la sphère du tourbillon, ne fut pas fâché de voir ses compagnons enveloppés dans une catastrophe semblable à celle dont il avait été déjà victime ; mais le docteur fut saisi de honte et de dépit. Après avoir prescrit une application d'huile pour la jambe du comte, il exprima son chagrin de cette mésaventure, qu'il attribuait nettement au défaut de goût et de précaution du peintre, lequel ne jugea pas à propos de reparaître et de faire ses excuses en personne. Il protesta qu'il n'y avait rien dans les volailles qui pût offenser un nez délicat, la garniture consistant tout simplement en un mélange de poivre et d'assafœtida, et la sauce étant faite avec du vin et de la saumure, qu'il avait employée au lieu du célèbre *garum* des Romains. Il ajouta que ce fameux assaisonnement avait été quelquefois extrait des *scombri*,

qui étaient une sorte de maquereaux, et quelquefois du *silurus* ou de l'esturgeon. Il observa même qu'il y en avait une troisième espèce, appelée *garum hæmatinum*, faite des intestins, des ouies et du sang du *thynnus*.

« Le médecin, voyant qu'il serait impossible de rétablir l'ordre du banquet en replaçant les plats qui avaient été culbutés, ordonna de tout enlever, de mettre une autre nappe, et de servir le dessert. »[1]

Il est remarquable que les écrivains satiriques choisissent volontiers pour texte de leurs épigrammes la profession même à laquelle ils appartiennent, soit qu'ils en connaissent mieux les abus, soit plutôt qu'ils cherchent à venger ainsi les blessures de leur amour-propre. Swift n'épargne guère le clergé en général; Fielding se moque à tout propos des juges de paix; et Smollett, qui avait pratiqué la médecine sans succès, ne laisse échapper aucune occasion de tourner ses confrères en ridicule, témoins les portraits de Crabtree, de Mackshane, de Wagtail et de tant d'autres, dans son premier roman. On vient de voir qu'il ne les ménage pas plus dans celui-ci. Par le pédant ordonnateur du banquet, on croit qu'il a voulu désigner le docteur Akenside, si connu par son enthousiasme républicain, et par sa prédilection pour l'antiquité classique.

La première édition de l'ouvrage contenait encore

[1] « Our young gentleman by his insinuating behaviour.... The dessert to be brought in. » (*Peregrine Pickle*, chap. XLIV.)

quelques autres attaques personnelles, particulièrement des railleries piquantes contre lord Lyttleton et contre le romancier Fielding, auquel il reprochait une servile complaisance pour son patron. Smollett eut plus tard le bon esprit de supprimer ces allusions malignes, qui ne pouvaient faire tort qu'à lui-même; mais il ne résista pas à l'envie de signaler sa vieille rancune contre les directeurs qui avaient refusé sa tragédie, et il fait dire à un de ses personnages que « les affaires du théâtre sont réglées entièrement par les démons de la dissimulation, de l'ignorance et du caprice. »[1]

Les marins jouent un grand rôle dans *Pérégrine Pickle* aussi-bien que dans *Rodrigue Random*. Dès le début, l'auteur met en scène le vieux commodore Trunnion, qui se retranche dans son château, y tient garnison, flanque ses murs de pierriers, fait faire des rondes et allumer des falots tous les soirs, couche dans des hamacs, et ne souffre point de femmes dans son fort. Ce personnage peut être considéré comme le vrai type de l'ancien officier de marine, de même que Sterne donna, un peu plus tard, celui de l'ancien officier d'infanterie, dans un portrait encore plus original et d'une exécution plus parfaite. Le commodore Trunnion est sans doute bien moins amusant et surtout bien moins aimable que le capitaine Shandy. Les continuelles espiégleries auxquelles il est en butte dans sa famille, et les piéges

[1] *Peregrine Pickle*, chap. LXXXIII.

grossiers où il tombe à chaque instant, supposent un fonds de crédulité ou même de niaiserie absolument invraisemblable chez un homme qui s'est élevé par son mérite à un emploi supérieur. Ici encore, Smollett s'abandonne un peu trop à son goût pour la bouffonnerie, et à son penchant pour la caricature.

Plusieurs des scènes burlesques où figure Trunnion sont néanmoins fort divertissantes. Ainsi, le récit d'une cavalcade où il range son escorte comme un convoi, manœuvre selon le vent, suit toutes les règles de la science nautique, et rencontre une foule de mésaventures imprévues, forme un épisode très comique [1]. L'épitaphe du commodore, par son ancien lieutenant, est aussi un morceau curieux en son genre. On a remarqué cependant que les marins de *Pérégrine Pickle* ne sont pas peints avec autant de bonheur que ceux de *Rodrigue Random;* que le commodore Trunnion, le lieutenant Hatchway et le contre-maître Pipes, par exemple, n'égalent point, pour le naturel et la vérité, le capitaine Bowling et le matelot Rattlin. Walter Scott explique cette infériorité en observant avec justesse que, lorsqu'un moraliste esquisse, pour la première fois, un caractère, il saisit d'abord les traits les plus frappans et les formes les plus expressives de la physionomie, tandis que, dans un second essai, il est nécessairement réduit à un choix de détails moins saillans et de nuances moins distinctes. On pourrait

[1] *Peregrine Pickle*, chap. VIII.

ajouter que, quand Smollett écrivit son premier roman, l'impression de ses voyages sur mer était encore toute récente, et devait mieux l'inspirer que des souvenirs confus et affaiblis. Enfin, dans *Pérégrine Pickle*, il représente des marins rendus à la vie commune, et non plus sur leur élément, comme dans *Rodrigue Random :* dès lors ses descriptions ne sauraient être aussi vives ni aussi animées.

Le caractère de Pickle, autour duquel se groupent toutes les scènes du roman, et qui leur sert de lien commun, a droit, sous ce rapport, à une attention particulière. La plupart des romanciers s'étudient à présenter leurs héros sous l'aspect le plus favorable, et ils ne leur prêtent que des qualités séduisantes ou des faiblesses excusables. Smollett, dans la peinture du sien, suit une méthode absolument inverse, et n'épargne rien pour le rendre odieux. Pickle est, comme Random, un jeune libertin, fougueux dans ses passions, implacable dans ses vengeances, féroce dans ses plaisirs, d'une inclination naturellement malfaisante, et dont les passe-temps ordinaires mériteraient le pilori. « Les amusemens de Pickle, dit Walter Scott, ressemblent à ceux d'un démon en goguettes »[1]. Aucune faute dans sa conduite ne révolte plus que son ingratitude pour son oncle et son bienfaiteur, auquel il doit tout, et dont il ne paie l'indulgence que par des affronts sanglans ou de damnables espiégleries. Sa brutalité

[1] *Life of Smollett.*

envers son valet, le fidèle Pipes, auquel il tire un coup de pistolet pour une indiscrétion légère, et sa hauteur envers le lieutenant Hatchway, dont il repousse les offres de service avec une rare insolence, excitent le dégoût et l'indignation. La joie qu'il témoigne en apprenant la mort d'un père, dont il n'avait reçu aucune marque d'affection, mais qui devait lui paraître plus coupable, à son égard, de faiblesse que de dureté, est encore une choquante violation de toutes les bienséances morales. Il est vrai que l'auteur cherche ensuite à relever le caractère de son héros par divers traits honorables de courage et de générosité. Ainsi il lui attribue une bienfaisance qui ne se dément pas même dans la dernière détresse. Une telle vertu rachète sans doute bien des défauts; mais il faut convenir que la libéralité de Pickle est souvent extravagante et capricieuse. D'ailleurs quelques actions louables ne peuvent détruire l'impression fâcheuse produite par un si long spectacle de débauches, de scandales et de folies.

Smollett ne se contente pas de rendre son principal personnage odieux; il le rend aussi ridicule en le supposant capable de la vanité la plus puérile. « Il arrangeait en secret, dit-il, un certain nombre de bons mots, qu'il débitait en compagnie comme des impromptus »[1]. Enfin il lui prête des qualités en apparence inconciliables : par exemple, une sagacité

[1] *Peregrine Pickle*, chap. LXXXV.

merveilleuse pour démasquer et punir les escrocs, et, en quelques occasions, une facilité inconcevable à devenir leur dupe. Nous savons déjà que ces sortes de contradictions sont très familières à l'auteur.

La plupart des divertissemens de Pickle décèlent plus de malveillance et de dépravation que d'esprit et d'originalité. Son caractère semble, en grande partie, calqué sur celui du Panurge de Rabelais. Il est rare que ses plus innocentes plaisanteries se terminent sans voies de fait ou même sans effusion de sang. Dans le récit de quelques prouesses d'un autre genre, où le badinage est moins brutal et le dénoûment moins tragique, on admire l'imagination et l'enjouement du romancier. Ainsi le triple désappointement de Pickle, dans sa tentative contre la vertu de la belle Flamande, forme un épisode très agréable, quoiqu'un peu libre. La scène où, par un faux avis, il met en présence deux procureurs, et jouit de leur confusion, me paraît d'un excellent comique. Je crois encore que la description suivante d'une réunion de prétendus philosophes rappelle assez bien, pour la malice et la finesse de la raillerie, le ton de Swift, dans son *Voyage à Laputa.*

« La conversation roula d'abord sur le temps. Ce sujet fut approfondi d'une manière très philosophique par un membre de la compagnie, qui semblait avoir consulté tous les baromètres et les thermomètres connus avant de prendre sur lui d'affirmer que la matinée était fraîche. Cette question étant

débattue à fond, le maître du logis voulut s'informer des nouvelles du monde savant, et il n'eut pas plus tôt exprimé ce désir que chacun des hôtes ouvrit la bouche à la fois pour satisfaire sa curiosité : mais celui qui captiva le premier son attention fut un antiquaire, maigre et décharné, assez semblable à une momie vivante qui aurait été desséchée parmi les sables du désert. Il dit à son patron qu'il avait rencontré, par hasard, une médaille effacée par le temps; mais qu'il ne balançait pas à proclamer une véritable antique, d'après le son et le goût du métal, aussi-bien que la couleur et la composition de la rouille. A ces mots, il produisit une pièce de monnaie de cuivre si usée et si défigurée par l'âge qu'on pouvait à peine apercevoir quelque vestige de l'empreinte. Néanmoins ce connaisseur prétendit distinguer une face de profil; d'où il conclut que c'était une pièce du haut empire; et, sur le revers, il s'efforça de montrer la pointe d'une lance et une partie du *parazonium,* qui étaient les insignes de la valeur romaine, avec le fragment d'un pli du *multicium* dont elle était revêtue. Il avait également découvert un angle de la lettre N, et, à quelque distance, un I entier; d'où il conjecturait et admettait même pour certain que la médaille avait été frappée par Sévère, en l'honneur de la victoire qu'il obtint sur son rival Niger, après avoir forcé le passage du mont Taurus. Ce commentaire parut très satisfaisant au patron, qui, après avoir examiné la pièce avec le secours de ses lunettes, discerna nettement les circonstances indi-

quées par le possesseur, et daigna appeler son sentiment une explication fort ingénieuse.

« La trouvaille circula entre les mains de tous les assistans, et chaque amateur, à son tour, lécha le cuivre, le fit sonner sur le foyer, et déclara souscrire à la décision qui avait été prononcée. A la fin, elle fut soumise à l'inspection de notre héros, qui, sans être antiquaire, connaissait parfaitement bien la monnaie courante de son pays, et qui, à la première vue de cette précieuse antique, affirma sans hésiter que ce n'était autre chose que le débris d'un liard anglais, et que la susdite lance, le *parazonium*, et le *multicium*, étaient les restes des emblêmes et de la draperie dont est décorée la figure dite *Britannia*, sur notre monnaie de cuivre.

« Cette brusque assertion parut déconcerter le patron, tandis qu'elle irrita le médailliste, qui, faisant une grimace comme un singe en fureur : « Que me parlez-vous, dit-il, de liard de cuivre? Avez-vous jamais vu du cuivre moderne de cette saveur? Goûtez-en seulement, jeune homme; et je suis sûr, si vous avez la moindre notion sur ce sujet, que vous trouverez une aussi énorme différence de goût entre ceci et un liard anglais, qu'on peut en découvrir entre un ognon et un navet. D'ailleurs, cette médaille a le vrai son corinthien. Ensuite, l'attitude est droite, pendant que celle de la Grande-Bretagne est inclinée; et comment serait-il possible de confondre une branche de palmier avec un *parazonium*? »

« Tout le reste de la compagnie embrassa l'opinion de l'antiquaire, parce que la réputation de chacun y était intéressée. Le patron, qui se trouvait dans le même cas, prit un maintien grave, mêlé d'un certain air de mécontentement, et dit à Pickle que, comme il n'avait pas fait une étude particulière de cette branche de littérature, il n'était pas surpris de le voir tomber dans une telle méprise. Pickle comprit aussitôt le reproche. Quoique choqué de la vanité ou de l'infatuation de l'hôte et de ses compagnons, il demanda pardon pour sa témérité, qu'on excusa sans peine, en faveur de son inexpérience et le liard anglais resta en possession de son titre de véritable antique.

« Celui qui s'adressa ensuite au maître de la maison était un individu d'un esprit tourné vers les sciences exactes, et qui se glorifiait des perfectionnemens qu'il avait introduits dans plusieurs ustensiles domestiques. Il présenta alors le plan d'une nouvelle invention pour couper les choux, de manière à préserver la tige des atteintes de la pluie, et à lui faire produire une abondante récolte de rejetons délicieux. Il avait combiné dans cette importante machine toutes les puissances mécaniques, avec une telle complication de pièces de fer et de bois, qu'on n'eût pu la mettre en mouvement sans le secours d'un cheval, et sans une route exprès pour la faire manœuvrer. Ces objections étaient tellement palpables qu'elles se présentèrent, dès le premier coup d'œil, à l'inspecteur général. Il applaudit

beaucoup cette invention, et observa qu'elle serait susceptible de plusieurs autres applications utiles, si seulement on pouvait rendre l'appareil un peu plus commode et plus portatif.

« L'inventeur, qui n'avait pas prévu ces inconvéniens, n'était pas en mesure d'en triompher; mais il prit l'avis en bonne part, et promit de mettre son talent en œuvre pour altérer les combinaisons de son plan. Néanmoins, il n'échappa point à quelques piquantes railleries de la part de ses confrères, qui le félicitèrent ironiquement de la précieuse amélioration qu'il venait d'imaginer, et au moyen de laquelle une famille pourrait économiser un plat de légumes par saison, pour une dépense aussi mince que celle d'acheter, de faire fonctionner, et d'entretenir une si prodigieuse machine. Mais nul, dans ses épigrammes contre la mécanique, ne fut plus impitoyable que le naturaliste, qui sollicita à son tour le suffrage du patron pour une curieuse dissertation qu'il avait faite, relativement à la procréation des mouches stercoraires, et où il exposait une méthode nouvelle de recueillir, de conserver et de faire éclore les oeufs de ces insectes, même durant l'hiver, par certaines modifications de la chaleur artificielle. Il n'eut pas plus tôt communiqué la nature de cette découverte, que Pickle, incapable de se contenir, fut pris d'un éclat de rire qui gagna toute la table, sans excepter l'hôte lui-même, qui se trouva hors d'état de garder son sérieux ordinaire.

« Une explosion d'hilarité aussi bruyante ne man-

qua pas de mortifier le philosophe. Après un intervalle de silence, durant lequel l'indignation et le dédain se peignirent sur son visage, il réprimanda notre héros pour l'inconvenance de sa conduite, et entreprit de prouver que le sujet de ses recherches était d'une importance infinie pour le progrès et le perfectionnement des sciences naturelles. Mais il n'obtint aucun quartier de la part du rancunier mécanicien, qui lui rendit alors ses complimens ironiques avec usure, à propos de cette espèce de serre chaude pour la génération de la vermine, et lui conseilla de soumettre tout son système à la Société royale, qui sans doute l'honorerait d'une médaille, et lui assignerait une place dans ses Mémoires, comme à un investigateur distingué d'expériences utiles. « Si vous aviez consacré vos études, ajouta-t-il, à découvrir quelque méthode efficace pour détruire ces insectes qui nous importunent et nous fatiguent, vous vous seriez contenté, selon toute probabilité, de la satisfaction du service que vous auriez rendu; mais ce curieux expédient, pour multiplier les moucherons, vous assure des droits à un rang honorable parmi les savans. » — « Je ne m'étonne pas, répondit le naturaliste, que vous ayez tant de répugnance pour la propagation des insectes : vous craignez apparemment qu'ils ne vous laissent pas seulement un chou à couper avec cette miraculeuse machine. » — « Monsieur, répliqua le mécanicien avec un aspect et un ton de voix fort aigre, si le chou a la tête aussi légère que certains

entomologistes, il ne vaudra pas la peine de l'opération. » Ici le patron, s'apercevant que le débat prenait la tournure d'une querelle, interposa son autorité, les gourmanda pour leur pétulance, et leur recommanda l'union et la concorde contre les Goths et les Vandales du siècle, qui saisissaient toutes les occasions de tourner en ridicule et de décourager les partisans de la science et de la philosophie. »[1]

Smollett n'avait pas assez de délicatesse pour tracer d'une manière attachante un caractère de femme, et en suivre le développement avec succès. Habile à reproduire les avantages extérieurs, il échoue dans la peinture des qualités morales. Son héroïne, Émilie Gantelet, qu'il pare de toutes les séductions de la beauté, n'inspire qu'un médiocre intérêt : elle n'est pas exempte de coquetterie, de caprice et d'imprudence. Pour les grâces et les agrémens de son sexe, elle est aussi inférieure à Sophie Western, que son amant lui-même est au-dessous de Tom Jones. Quand Smollett essaie de décrire les passions tendres, il s'égare volontiers dans des tableaux voluptueux, et son ardente imagination l'entraîne presque toujours au-delà des bienséances.

Parmi les rôles secondaires du roman, il y en a un qui mérite quelque attention. Je veux parler de Cadwallader, de ce philosophe d'une humeur cy-

[1] « The conversation turned at first.... The adherents of knowledge and philosophy. » (*Peregrine Pickle*, chap. xcv.)

nique et mordante, qui, de son aveu, « figure dans le monde, non comme membre d'aucune réunion d'individus, ou comme ce qu'on appelle une créature sociable, mais simplement comme un spectateur qui s'amuse des grimaces d'un baladin, et qui soulage sa bile en voyant ses ennemis se gourmer »[1]. Le récit de ses aventures n'offre qu'un long enchaînement de désastres et de tribulations, dont l'unique but est de justifier une sorte de *pessimisme* moqueur, assez conforme à celui de Voltaire dans *Candide*. Il est vraisemblable que l'auteur a fait servir ce personnage d'interprète à plusieurs de ses propres maximes et de ses sentimens personnels sur les hommes et sur les institutions sociales. Quoi qu'il en soit, la rencontre du misanthrope et de Pickle donne lieu à des situations originales. Ainsi, le travestissement de Cadwallader en sorcier, et les innombrables mystifications dont il concerte le plan avec son associé, forment une des fictions les plus amusantes de l'ouvrage. Un auteur dramatique y trouverait aisément l'esquisse et les principaux incidens d'une comédie fort gaie.

Pérégrine Pickle contient deux épisodes empruntés à l'histoire contemporaine, et qui, dans l'origine, contribuèrent beaucoup à la vogue du roman. L'un, sous le titre de *Mémoires d'une dame de qualité*, retrace la vie et les aventures de lady Vane, célèbre alors par sa beauté et par le scandale de ses

[1] *Peregrine Pickle*, chap. LXXII.

intrigues. Cet épisode qui, par son étendue, forme presque un livre à part, est peut-être, malgré quelques longueurs, ce qu'il y a de plus intéressant dans tout l'ouvrage. Après une succession d'événemens sans vraisemblance et de scènes sans liaison, le lecteur est agréablement surpris par le contraste d'une narration qui allie toutes les apparences de la réalité à tout l'attrait d'une fiction. Le commencement de ces mémoires, surtout, attache par une simplicité pleine de charme, et par le ton de candeur qui règne dans le récit. Il y a peu de pages aussi pathétiques dans Smollett, que le passage où lady Vane raconte la mort de son premier époux, lord William Hamilton. Dans la suite de l'histoire, le grand nombre de noms propres, désignés seulement par des initiales, répand un peu de confusion. D'ailleurs, la multiplicité des aventures galantes de l'héroïne fait bientôt succéder le mépris à l'intérêt, et on distingue sans peine, à travers ses récriminations et ses réticences, que ses torts sont plus graves qu'elle ne paraît le croire. Suivant elle, toutes ses fautes viennent « de ce qu'elle aimait, et qu'elle était femme », apologie bien faible pour des fautes aussi nombreuses et aussi coupables.

Ces mémoires ont, pour le fond, quelque rapport avec ceux de madame d'Épinay. Ils montrent également comment une jeune femme, avec des inclinations vertueuses, peut se laisser entraîner, par son indiscrétion, et par les torts de son mari, aux plus inexcusables déréglemens, sans en rougir. Il

est vraisemblable que l'héroïne fournit elle-même des documens à son historien; mais la rédaction porte évidemment le cachet de Smollett. Lady Montagu écrivait à sa fille, la comtesse de Bute, à propos de cet épisode, peu de temps après la publication : « Je crois que les Mémoires de lady Vane renferment plus de vérité et moins de malice que tous ceux que j'ai jamais lus dans ma vie..... Son histoire, considérée attentivement, serait plus instructive pour une jeune femme qu'aucun sermon que je connaisse. On y voit quelles mortifications et quel amas de misère sont les résultats inévitables de la galanterie. Je pense qu'il n'y a point de créature raisonnable qui ne préférât la vie de la plus austère carmélite au cercle d'agitations et d'infortunes qu'elle a parcouru..... »[1]

L'autre épisode, beaucoup moins heureux que le précédent, a pour sujet les aventures d'un jeune lord spolié de son patrimoine par l'injustice de son oncle. Ce récit fait aussi allusion à un procès qui avait eu alors quelque éclat, et où le philanthrope Mackercher avait signalé son zèle et sa bienveillance, en soutenant les prétentions du jeune Annesley au titre et au domaine d'Anglesea. Les détails de cette histoire, qui abonde en redites fastidieuses et en accusations passionnées, trouveraient mieux leur place dans un mémoire à consulter que dans un ouvrage d'imagination. Il en résulte un hors-d'œuvre, aujourd'hui

[1] *Letter to the countess of Bute*. 1752.

dépourvu d'intérêt, et qui a l'inconvénient de faire sentir une sorte de lassitude et de langueur vers la fin du roman.

Selon sa coutume, Smollett a introduit dans *Pérégrine Pickle* quelques réminiscences de sa propre histoire. Il n'est pas douteux, par exemple, qu'il ait mis sur le compte de son héros plusieurs de ses observations personnelles, durant le séjour qu'il avait fait à Paris, vers cette époque. On pense bien que son humeur satirique et son patriotisme trouvent également à se satisfaire aux dépens de nos anciennes institutions, de nos mœurs et de nos usages. Toutefois, ses préventions contre la forme du gouvernement, et le souvenir des abus dont il avait pu être témoin, ne le rendent pas injuste envers la nation en général. « Préjugé à part, il faut convenir, dit-il, que la France abonde en hommes d'un parfait honneur, d'une profonde sagacité, et de l'éducation la plus libérale »[1]. Chesterfield lui-même, cet ardent admirateur des manières françaises, ne s'exprime pas, à cet égard, avec plus d'impartialité ni de bienveillance.

Smollett possède une érudition plus que suffisante pour un romancier : comme Fielding, il aime quelquefois à en faire parade hors de propos. N'est-ce point, par exemple, ajouter un trait de pédantisme à un sentiment immoral, que de justifier la joie de Pickle à la nouvelle de la mort de son père, en ob-

[1] *Peregrine Pickle*, chap. XXXIX.

servant que « son cœur était absolument étranger à cette célèbre στοργὴ ou instinct d'affection, qu'on regarde comme le lien de tous les attachemens de famille? » [1]

Son style répond à la tournure de son esprit et au genre de son talent. On y reconnaît les avantages et les défauts d'une rapide improvisation. Avec des traces fréquentes d'incorrection et de négligence, il est ordinairement vif, facile et pittoresque. Il a de la verve, de l'éclat et de l'originalité; mais il manque de délicatesse, de goût et de précision. Quelquefois aussi il pèche par un abus d'images ou de formes poétiques.

HOMFROI CLINKER.

Après plusieurs tentatives moins brillantes que les premières dans le domaine des fictions, Smollett publia en 1771, peu de temps avant sa mort, le dernier et l'un des plus agréables de ses romans, l'*Expédition de Homfroi Clinker*. Lorsqu'il entreprit cet ouvrage, il était en proie aux cruelles souffrances qui abrégèrent sa vie, et qui l'avaient contraint de chercher un refuge sous le beau ciel de la Toscane. Ses regrets pour la perte récente d'une fille chérie attristaient encore la fin de sa carrière. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un certain fonds de mélancolie tempère ici la vivacité de son ancien enjouement, ni qu'il s'abandonne volontiers à des accès de cette

[1] *Peregrine Pickle*, chap. CIV.

humeur sombre et chagrine que Sterne lui reproche quelque part, en le désignant sous le nom du docte Smelfungus [1]. Il y a plutôt lieu d'être surpris de l'effort qu'il dut faire sur lui-même pour chercher dans les lettres une distraction à ses maux, et de la liberté d'esprit qu'il sut conserver au milieu d'épreuves aussi pénibles.

Homfroi Clinker est moins un roman, à proprement parler, que le récit ou même le journal d'un voyage, entremêlé d'incidens et d'épisodes romanesques. Un des plus grands charmes du livre consiste même dans la description curieuse de certaines localités de l'Angleterre. L'auteur y rend compte des impressions et des aventures d'une famille galloise, durant une tournée à Londres, aux eaux de Bath et de Harrigate, dans le nord de l'Écosse, et dans plusieurs lieux remarquables. Cette famille se compose de Mathieu Bramble, écuyer, de sa sœur Tabitha, de leur neveu Melford, de leur nièce Lydie, et de quelques autres personnages subalternes. A défaut de plan et d'action suivie, l'attention doit naturellement se porter sur les principaux caractères.

Mathieu Bramble, qu'on peut regarder comme le véritable héros du roman, est un vieux gentilhomme valétudinaire, brusque et morose, mais humain et généreux, une sorte de bourru bienfaisant. Une extrême sensibilité nerveuse ajoute encore à son irritabilité naturelle. Dans toutes les occurrences de

[1] *Sentimental Journey*.

la vie, il n'aperçoit jamais que le côté incommode et déplaisant. Tout devient pour lui une source de vexations : il s'indigne des moindres contrariétés, et ses emportemens sont quelquefois fort comiques. On admire beaucoup la délicatesse et la bienfaisance qui rachètent les défauts de ce personnage original. Toutefois, en l'examinant de près, il est facile de voir que la compassion et la charité sont chez lui des vertus de principe, tout-à-fait différentes de cet aimable instinct de bienveillance qui distingue sir Allworthy dans *Tom Jones*. Il semble que l'auteur, accoutumé à peindre des libertins, des cyniques et des misanthropes, soit mal à son aise pour peindre un ami de l'humanité. Son héros n'est pas même exempt d'égoïsme, ni d'un certain orgueil aristocratique. Un seul trait suffit pour faire connaître son caractère. Le Spectateur d'Addison verse des larmes d'attendrissement à la vue d'une nombreuse réunion de ses semblables : le philanthrope de Smollett « se dépite à la pensée de ne pouvoir jouir des plus agréables divertissemens de la capitale, sans la participation du vulgaire. »[1]

Au reste, l'irascible Mathieu Bramble, comme le bouillant Rodrigue Random, comme l'impétueux Pérégrine Pickle, au fond, c'est toujours Smollett. Seulement l'âge a un peu calmé ses passions, les revers ont abattu sa fierté, et la malice de son esprit est tempérée désormais par une douce indulgence. Néan-

[1] *Humfry Clinker. Letter of Melford*, june 5.

moins, on le reconnaît encore à un fonds d'humeur caustique et mordante, et à son penchant pour la plaisanterie, qui ne l'abandonne pas même dans les situations pathétiques. Prenons pour exemple une scène empreinte de ce mélange de bouffonnerie et de sensibilité, celle où Bramble décrit une rencontre fortuite avec d'anciens amis, aux eaux de Bath.

« Pour moi, je déteste ce lieu à tel point, que j'aurais été incapable d'y rester aussi long-temps, si je n'eusse découvert quelques vieux amis, dont la conversation dissipe mon ennui. Ayant voulu passer une après-midi au café, je ne pus me défendre d'observer la compagnie avec autant de surprise que de compassion. Elle consistait en treize individus : sept perclus par la goutte, le rhumatisme ou la paralysie, trois estropiés par accident, et le reste ou sourd ou aveugle. L'un clopinait, l'autre sautillait; un troisième traînait ses jambes après lui, comme un serpent mutilé; un quatrième se dandinait entre une paire de longues béquilles, comme le squelette d'un malfaiteur suspendu au gibet; un cinquième était courbé dans une position horizontale, comme un télescope monté, soutenu entre les bras d'une couple de porteurs; et le sixième était le buste d'un homme, guindé dans une machine roulante, que le garçon de salle voiturait d'une place à l'autre.

« Frappé de quelques unes de leurs physionomies, je consultai le registre de souscription, et, apercevant les noms de plusieurs anciens amis, je me mis à considérer le groupe avec plus d'attention. A la fin, je découvris le contre-amiral Balderick, le compa-

gnon de ma jeunesse, que je n'avais pas vu depuis qu'il fut nommé lieutenant de *la Severn*. Il était métamorphosé en un invalide, avec une jambe de bois et un visage hâlé, et il paraissait encore vieilli par ses cheveux blancs, qui lui donnaient un air tout-à-fait vénérable. Je m'assis à la table où il lisait un journal, et le contemplai quelques minutes avec un mélange de regret et de plaisir qui me gonfla le cœur d'attendrissement; ensuite, lui prenant la main : « Ah! Samuel, dis-je, il y a quarante ans, je ne m'attendais guère.... » J'étais trop ému pour continuer. « Un vieil ami, sans doute », répondit-il en me pressant la main, et en m'examinant avec soin à travers ses besicles; « je reconnais l'allure du vaisseau, quoique bien délabré depuis notre séparation : mais je ne puis hisser le nom. » Au moment où je lui appris qui j'étais, « Ha! Mathieu! s'écria-t-il, mon vieux compagnon de croisière, encore à flot! » et s'élançant soudain, il me serra dans ses bras. Je n'eus pas lieu, néanmoins, de me réjouir de ce transport; car, en m'embrassant, il m'enfonça le ressort de ses lunettes dans l'œil, et il appuya, en même temps, sa jambe de bois sur mon orteil goutteux, en sorte que son accolade me fit verser des larmes tout de bon. Lorsque la joie de cette reconnaissance fut un peu calmée, il me montra, dans la salle, deux de nos amis communs. Le buste était tout ce qui restait du colonel Cockrill, qui avait perdu l'usage de ses membres dans la campagne d'Amérique; et il se trouva que le télescope était mon camarade de collége, sir Reginald Bentley, qui,

avec son nouveau titre et son héritage inattendu, se mit chasseur sans avoir fait l'apprentissage du métier, et, pour avoir suivi la meute dans une rivière, fut saisi d'une inflammation d'entrailles à laquelle il doit son attitude actuelle.

« Nous renouvelâmes aussitôt notre ancienne intimité avec les plus cordiales protestations de dévouement mutuel; et, comme nous étions ainsi réunis à l'improviste, nous convînmes de dîner ensemble, ce jour-là, à la taverne. Mon ami Quin, par bonheur, étant libre, eut l'obligeance de nous tenir compagnie; et, à dire vrai, ce jour fut le plus heureux que j'eusse passé depuis vingt ans. Vous et moi, Lewis, ayant toujours été ensemble, nous n'avons jamais savouré ces jouissances de l'amitié, rehaussées par une longue absence. Je ne puis exprimer la moitié de ce que je sentis dans cette rencontre accidentelle de trois ou quatre compagnons qui avaient été si longtemps séparés et si rudement battus par les orages de la vie. C'était un retour à la jeunesse, une sorte de résurrection, qui réalisait ces rêves délicieux où nous revoyons quelquefois d'anciens amis échappés au tombeau. Peut-être que mes sensations ne perdaient rien de leur charme en s'alliant à une certaine mélancolie, produite par l'image de scènes passées, qui me retraçaient le souvenir de quelques liaisons bien chères, que la main du temps a brisées sans retour. »[1]

[1] « For my part, I detest it so much.... Which the hand of death has actually dissolved. » (*Humfry Clinker.*)

Le caractère de Tabitha Bramble forme un parfait contraste avec celui de son frère : c'est une vieille fille bigote, égoïste, acariâtre, d'une humeur hargneuse et tracassière. Ses prétentions ridicules, ses puériles agaceries à tous les célibataires, et son infatigable industrie pour se procurer un époux, ne laissent pas de divertir, quoique ce travers appartienne depuis long-temps au domaine de la comédie. Malheureusement, les stratagèmes et les mécomptes de Tabitha se renouvellent trop souvent pour s'accorder avec la vraisemblance, et l'exagération qui domine dans son portrait le transforme en véritable caricature.

Melford est un jeune homme fraîchement sorti de l'université d'Oxford; vif, étourdi et passionné, mais plus bienveillant et plus aimable que la plupart des héros de Smollett. Sa sœur Lydie, jeune personne d'un cœur sensible et d'un tour d'esprit un peu romanesque, plaît par sa candeur et sa naïveté. Leur satisfaction d'eux-mêmes et des autres, leur indulgence pour le monde et l'optimisme si naturel à leur âge, sont en opposition complète avec l'humeur sombre et chagrine de Bramble, dont l'imagination maladive ne voit les objets qu'à travers un milieu qui les rembrunit. Aussi, le journal de leur voyage diffère tout-à-fait du sien, et leurs descriptions des lieux qu'ils parcourent sont aussi riantes et gracieuses que celles de leur oncle sont mélancoliques et lugubres.

Homfroi Clinker, qui donne, on ne sait trop

pourquoi, son nom, au roman, paraît assez tard sur la scène, et joue un rôle fort secondaire. C'est un valet méthodiste, plein de la ferveur et de l'enthousiasme de sa secte, simple et crédule à l'excès, mais actif, intelligent et attaché à ses maîtres. Son dévouement devient même une source de bévues, qui ne sont pas toutes également comiques. Par un incident aussi bizarre qu'imprévu, il se trouve, à la fin, fils naturel de Mathieu Bramble. On voit que le romancier ne s'embarrasse guère de choquer la délicatesse de ses lecteurs, ni de compromettre dans leur estime le caractère de son héros.

Parmi les personnages subalternes, on distingue encore la femme de chambre Winifred Jenkins, dont la sensibilité minaudière, et la dévotion mêlée de coquetterie, sont représentées avec beaucoup de naturel. Le roman est écrit sous la forme épistolaire, et le sel de bon nombre de pages consiste uniquement dans la mauvaise orthographe des lettres de Tabitha et de sa suivante. Leurs méprises produisent en effet des équivoques risibles; mais on conçoit que ce genre de plaisanterie ne peut être bien apprécié qu'en Angleterre, où il n'est sans doute pas même du goût de tous les lecteurs. L'emploi fréquent de cette ressource facile semble trop au-dessous du talent de l'auteur; il en résulte aussi qu'une grande partie de l'ouvrage serait intraduisible.

En général, Smollett ne montre pas dans son dernier roman la même fertilité d'invention ni la même verve de gaîté que dans les productions de sa

jeunesse ; l'influence de l'âge et des infirmités se reconnaît à une certaine langueur et à la monotonie de ses tableaux. Les fictions auxquelles il a recours pour égayer et varier son sujet exigent peu de frais d'imagination ; ce sont presque toujours des rencontres de voleurs, des incendies, des scènes nocturnes, des reconnaissances inattendues, et d'autres incidens non moins vulgaires ; il n'est pas plus original dans ses peintures de la vie réelle. Quoi de plus insipide, par exemple, que sa description d'une société d'auteurs à Londres, ou que son récit d'une excursion à la campagne chez l'écuyer Burdock ? Enfin, il revient trop volontiers à sa prédilection naturelle pour les images physiques les plus impures et les plus rebutantes. J'ai déjà eu occasion d'observer que, par un travers d'esprit inexplicable, il se complaît, comme le doyen Swift, dans la contemplation de tout ce qui excite la répugnance et le dégoût.

N'est-ce pas son penchant pour les imperfections et les difformités humaines qui lui a inspiré cette hideuse caricature du lieutenant Lismahago, dont il semble trouver l'histoire fort divertissante, quoiqu'elle soit plus propre à produire tout autre sentiment que celui de la gaîté ? Si on était moins accoutumé au dédain de Smollett pour les bienséances, on s'étonnerait non pas de l'évanouissement de Lydie Melford, mais seulement de sa présence pendant un pareil récit. Tout ce qu'il y a de curieux dans cet épisode, ce sont quelques détails sur les mœurs des sauvages américains, que l'auteur décrit, non comme

on l'a fait depuis, sous des formes pittoresques et poétiques, mais sous un aspect burlesque. Ainsi, le portrait de la belle Squinkinacoosta, fiancée au fils d'un sachem et devenue l'épouse de Lismahago, formerait le plus étrange contraste avec le portrait de l'héroïne d'un roman célèbre de notre époque.

Peut-être Smollett a-t-il voulu, sous le nom de ce personnage fantasque et opiniâtre, émettre certaines opinions assez paradoxales qu'il n'eût pu énoncer autrement; c'est sans doute sous ce point de vue qu'il faut considérer les réflexions de Lismahago sur la prospérité du commerce et de l'industrie, sur la représentation parlementaire, sur les résultats de l'union de l'Écosse avec l'Angleterre, et sur diverses institutions nationales. Il est certain que, dans tout le cours de l'ouvrage, l'auteur se livre à de fréquentes digressions politiques, et en profite, selon sa coutume, pour satisfaire ses ressentimens personnels : il se moque sans scrupule de son ancien patron lord Bute; il désigne par des allusions satiriques des hommes d'État ou des gens de lettres contemporains dont il était mécontent. Au reste, quoiqu'il eût lui-même, comme romancier et comme journaliste, abusé trop souvent de cette licence, il ne signale pas avec moins d'énergie les scandales de la presse périodique; il fait dire quelque part à son héros : « Quant à la liberté de la presse, comme tout autre privilége, elle doit être contenue dans certaines bornes; car, si elle s'étend jusqu'au mépris des lois, de la religion et de l'hu-

manité, elle devient un des plus grands fléaux qui aient jamais affligé une nation. Si le plus vil coquin peut attaquer avec impunité votre réputation en Angleterre, serez-vous assez inconséquent pour vous récrier contre la pratique de l'assassinat si commune en Italie? » Après avoir démontré l'insuffisance complète des lois répressives contre la calomnie, et les inconvéniens d'un recours illusoire au jury en pareille matière, il observe que « l'esprit de diffamation est une sorte d'hérésie qui grandit sous les persécutions. »[1]

J'ai dit que le principal charme du roman consiste dans la peinture de quelques uns des lieux remarquables visités par la famille galloise; on voit que Smollett, malgré son humeur chagrine et atrabilaire, aimait la nature, et qu'il en sentait vivement les beautés. Il ne parle jamais qu'avec transport des plaisirs de la vie champêtre, et il retrace avec l'enthousiasme d'un poète les sites pittoresques de sa patrie; on peut en juger par un court extrait du passage où il décrit le lieu de sa naissance, la vallée de Leven, qu'on cite en effet comme un des plus gracieux paysages de l'Écosse.

« Nous traversâmes alors la Leven, dont le cours, quoique bien moins considérable que celui de la Clyde, est beaucoup plus transparent, plus pastoral et plus délicieux. Ce charmant ruisseau s'échappe du lac Lomond, et poursuit, à travers un espace de

[1] *Humfry Clinker, letter of Bramble*, june 2.

quatre milles, sa course tortueuse en murmurant sur un lit de cailloux, jusqu'à ce qu'il rejoigne le golfe à Dunbarton. Un peu au-dessus de sa source, et sur le lac, s'élève le manoir de Cameron, qui appartient à M. Smollett [1]; l'édifice est si bien abrité par un bois de chênes, que nous ne l'aperçûmes que lorsque nous nous trouvâmes à cinquante pas de la porte. J'ai vu les lacs de Garda, d'Albano, de Vico, de Bolsena et de Genève, et, sur mon honneur, je préfère à tous le lac Lomond; il doit certainement cette préférence aux îles verdoyantes qui semblent flotter à sa surface, et qui offrent la perspective la plus enchanteresse où le spectateur puisse reposer sa vue. Il ne manque pas même à ces bords ce genre de beauté qui approche du sublime; ils étalent de ce côté un tableau doux et varié de bois, de champs et de pâturages, avec d'agréables maisons de campagne qui surgissent en quelque sorte du lac, tandis que, dans l'éloignement, l'horizon se termine par d'énormes montagnes couvertes de bruyères qui, étant en fleur, déploient un magnifique tapis de pourpre. Là, tout est romantique au-delà de l'imagination. Ce pays a été justement appelé l'Arcadie de l'Ecosse, et je ne doute pas qu'il ne le dispute en tout à l'Arcadie, excepté pour le climat; je suis sûr qu'il la surpasse pour la verdure, les bois et les eaux. » [2]

[1] Jacques Smollett, cousin de l'auteur.

[2] « We now crossed the water of Leven.... In verdure, wood and waters. » (*Letter of Bramble*, aug. 28.)

On a remarqué avec raison que le ton frondeur de Smollett s'adoucit, et que ses préventions contre les grandes villes diminuent à mesure que ses voyageurs approchent du nord de l'Angleterre; il montre en faveur de sa patrie une partialité et une affection vraiment filiale. Quand on se souvient de l'exagération avec laquelle il a peint les désagrémens de Londres, on est surpris de lui voir tant d'indulgence pour les plus intolérables coutumes de l'ancienne capitale de l'Écosse. Le même amour-propre national se révèle dans tous ses jugemens : « Édimbourg est une serre chaude pour le génie.... Glasgow ressemble à une véritable ruche, en fait d'industrie. » Lui qui, durant son séjour à Rome, n'avait aperçu dans le Panthéon qu'un « vaste amphithéâtre pour des combats de coqs », trouve le palais d'Holyrood « un bijou d'architecture. » A part cette préoccupation bien naturelle, plusieurs de ses peintures sont aussi attachantes qu'instructives. Il entre aussi dans des détails curieux sur la vie et les usages des montagnards écossais, et sur les mœurs patriarcales des clans, précieuse mine de poésie, que le plus illustre de ses compatriotes et le plus heureux de ses successeurs dans le domaine des fictions a exploitée de nos jours avec tant de succès.

Je n'ai rien dit d'une intrigue d'amour assez insipide entre Lydie Melford et un aventurier, qui se trouve, au dénouement, un jeune homme de bonne famille et le fils d'un ancien ami de Mathieu Bramble. Le roman se termine par un triple mariage, auquel

on ne prend qu'un médiocre intérêt. En résumé, *Homfroi Clinker* n'égale point, pour l'imagination et l'originalité, *Rodrigue Random* ni *Pérégrine Pickle*; en revanche, le style en est plus pur et plus soutenu, et quelques parties possèdent un mérite supérieur à tout ce qu'on rencontre dans les autres productions du même écrivain.

Je crois devoir conclure par quelques observations générales sur le talent de Smollett, et sur le rang qui lui appartient parmi les romanciers anglais.

Smollett peut être considéré comme le créateur d'un genre devenu fort en vogue aujourd'hui : je veux dire le bouffon ou le grotesque. D'autres avant lui avaient mis en scène les classes inférieures de la société, et avaient reproduit le langage, le costume et les mœurs populaires; Smollett les peint à son tour, mais uniquement sous le point de vue burlesque. Au naturel, il substitue la charge et la caricature; il sacrifie tout à l'effet comique. Ce système une fois admis, on ne peut lui refuser une rare sagacité, une connaissance parfaite du monde et du cœur humain, surtout une merveilleuse aptitude à saisir les travers et les ridicules. Mais ce mérite, qui suffirait pour expliquer et légitimer ses succès, ne doit pas faire oublier ses nombreux défauts. [1]

[1] Le talent de Smollett est fort bien caractérisé par le docteur Armstrong, dans l'épitaphe gravée sur le tombeau du romancier, à Livourne :

Variâ fabularum dulcedine,
Vitam moresque hominum,
Ubertate summâ, ludens, depinxit.

Et d'abord, si on estime les ouvrages d'imagination par l'intérêt qu'ils excitent, les romans de Smollett soutiennent mal une telle épreuve. Ils ne sont pas de ceux qui captivent impérieusement l'attention, dont on ne quitte la lecture qu'à regret, et auxquels on aime à revenir sans cesse; on les lit sans doute avec plaisir, parce que l'auteur étincelle d'esprit et de gaîté, et qu'avec lui on est presque sûr de rire. Encore faut-il bien s'entendre sur l'enjouement si vanté de Smollett : il n'est pas partout amusant et original; toutes ses saillies ne sont pas heureuses. Comme la plupart des plaisans de profession, il n'est pas toujours en veine; et pour divertir, il a quelquefois recours aux grimaces et aux contorsions.

Dans un parallèle ingénieux, quoique un peu trop flatteur pour son compatriote, Walter Scott, sans rabaisser aucunement le génie de Fielding, cherche à prouver que Smollett l'égale par des qualités différentes, et partage au moins la palme avec son rival. J'ai eu occasion de remarquer en passant combien le romancier anglais l'emporte dans la peinture des caractères; mais c'est là son moindre avantage. De bonne foi, comment mettre un seul instant sur la même ligne l'intrigue si dramatique et le plan si admirable de *Tom Jones* avec les canevas informes et incohérens de Smollett, qui ne sait ni concevoir un ensemble, ni développer une action suivie, ni combiner avec art les diverses parties de sa fable?

Sous le rapport moral, Smollett est un guide

plutôt dangereux que salutaire; la jeunesse ne pourrait puiser dans ses livres que des leçons d'extravagance, de débauche et de dissipation. Non seulement il choisit de préférence pour ses héros des joueurs, des libertins et des duellistes; mais il justifie tous leurs excès, et les propose même comme des modèles à imiter. Loin de les blâmer, il semble épris de leurs défauts; il se fait leur défenseur, leur panégyriste, leur complice; et cet hommage au vice est d'autant plus contagieux qu'il paraît de bonne foi dans son erreur.

A tous ces reproches et à bien d'autres encore, les admirateurs de Smollett pourraient répondre par le mot connu de Despréaux sur le poète comique Regnard : « Il n'est pas médiocrement gai. » C'est sans doute ce genre de mérite, si bien senti dans la Grande-Bretagne, qui lui a valu l'honneur d'y être compté parmi les trois grands romanciers du dix-huitième siècle. Je ne sais pourtant si ce titre n'appartiendrait pas avec plus de justice à son compatriote Mackenzie. Je crois du moins qu'il fallait un talent plus rare et d'un ordre plus élevé pour produire *l'Homme du monde* et *Julie de Roubigné* qu'aucun des romans de Smollett.

MOORE.

Peu de temps après la publication du *Rôdeur*, trois ouvrages périodiques du genre des essais moraux parurent presque simultanément en Angleterre : *l'Aventurier, le Connaisseur,* et *le Monde*. Le plan de celui-ci fut conçu par Édouard Moore, auteur de fables estimées et du *Joueur,* drame que Saurin a imité ou même traduit sous le titre de *Beverley*. Le premier numéro du *Monde* porte la date du 4 janvier 1753, et le rédacteur continua à publier un article chaque jeudi, pendant quatre ans. Grâce au patronage de lord Lyttleton, il obtint bientôt pour auxiliaires plusieurs grands personnages, dont la réputation ne contribua pas peu au succès de son entreprise.

La forme de cet ouvrage diffère de celle de presque toutes les autres compositions périodiques. La plupart des grandes questions morales avaient été approfondies par Addison, et plus récemment encore par Johnson, avec une supériorité de talent qui ne permettait pas à leurs successeurs de revenir sur leurs traces. Il semble que les rédacteurs du *Monde* aient craint une concurrence aussi redoutable, et se soient détournés à dessein des sujets sérieux, pour s'en tenir au ton de la plaisanterie et

du badinage. Moore expose ainsi son objet dès le début : « Mon intention, dans ces essais, est de railler avec nouveauté et enjouement les modes, les travers, les vices et les absurdités de cette partie de l'espèce humaine qui s'appelle elle-même le *monde*, et de la suivre parmi ses occupations, ses plaisirs et ses amusemens. » On s'aperçoit en effet que, malgré la promesse du titre, il ne s'agit guère dans tout le livre que du grand monde ou des classes privilégiées. Selon la remarque d'un critique ingénieux, « un pareil titre ne pouvait être adopté que par l'égoïsme *fashionable* des auteurs, qui regardaient le monde uniquement comme une petite enceinte autour du quartier Saint-James » [1]. Quelle que soit la justesse de cette observation, il faut convenir que les auteurs du *Monde*, en acceptant la mission de décrire les manières en vogue et les ridicules du bon ton, ont su produire un tableau fort piquant. Ils ne se trouvaient pas ici, comme tant d'autres moralistes, dans un élément inconnu et une région étrangère : Chesterfield, Cambridge, Horace Walpole, étaient à même, par leur position, de bien saisir et de bien peindre les mœurs de la haute société anglaise. Aussi, une sorte d'aisance, de familiarité et de grâce, en un mot, un certain air de cour, dominent dans leurs vives et légères esquisses.

Le plan du *Monde* se rapproche beaucoup de celui du *Babillard*. Adam Fitz-Adam est, comme Bicker-

[1] *Curiosities of Literature*, vol. 1.

staff, un vieillard causeur, bienveillant, gai, même un peu caustique. L'histoire de son caractère, de ses opinions et de ses faiblesses, communique à l'ouvrage un intérêt et une liaison qui manquent au *Rôdeur* et à *l'Aventurier*. A l'exemple d'Addison, les auteurs du *Monde* s'interdirent sagement la politique, et gardèrent une impartiale neutralité entre les partis, tout en se moquant quelquefois des uns et des autres. Leurs essais acquirent une rapide et honorable popularité : dès le n° 49, ils se félicitent de compter au-delà de trois mille abonnemens; il est vrai que plus loin, n° 111, ils ne font plus mention que de deux mille, nombre encore considérable, à cette époque, pour un recueil purement littéraire. En admettant ce dernier chiffre comme plus probable, on doit observer que, depuis le *Spectateur*, aucune feuille périodique n'avait joui d'un pareil succès. Aucune autre non plus n'avait réuni une élite aussi brillante de talens remarquables. Je me bornerai à indiquer ici les principaux.

Moore mérite d'abord l'attention, comme créateur de l'entreprise, et, en outre, comme rédacteur du plus grand nombre d'articles, puisque sa part seule forme plus du quart de l'ouvrage. Son style est naturel, facile et agréable; il excelle surtout dans le badinage et la raillerie. Parmi ses meilleures productions en ce genre, je citerai particulièrement le n° 34, *Conséquences de l'abrogation des lois contre la sorcellerie;* le n° 143, *Avantages de la nécessité du travail;* le n° 154, *Écueils de la curiosité chez*

les femmes; et le n° 176, *Bienfaits inappréciables de la santé*. Dans cet essai, il décrit un personnage fort original, un curé qui ne reconnaît d'autre prééminence que celle de la santé, et qui règle ses égards et sa considération par ce principe. Le seul reproche qu'on peut adresser à Moore, et qui s'applique également à ses collaborateurs, tombe sur un usage trop fréquent de l'ironie. Cette figure est sans doute piquante; mais, quand elle se prolonge, elle devient froide, et fatigue à la longue le lecteur. Il en résulte quelquefois, dans les articles du *Monde*, une monotonie non moins fâcheuse que celle qui naît de l'uniformité didactique du *Rôdeur*. L'emploi continuel de l'ironie a d'ailleurs le grave inconvénient de répandre une sorte d'incertitude sur les sentimens réels du moraliste, et d'inspirer une défiance involontaire de sa bonne foi lorsqu'il reprend le ton sérieux.

Bien au-dessus de Moore pour le talent, Chesterfield occupe une place éminente à la tête des rédacteurs du *Monde*. Ses essais forment le plus bel ornement de l'ouvrage, et soutiennent la comparaison avec tous ceux de ses émules dans la carrière périodique. Peut-être ne rend-on pas assez justice en Angleterre au mérite de ce spirituel écrivain, par des raisons que j'indiquerai ailleurs, et dont la principale est sa prédilection exclusive pour les manières françaises. Un tel défaut de goût ou de patriotisme ne devrait pas empêcher nos voisins de reconnaître en lui un des derniers soutiens et des meilleurs dis-

ciples de l'école d'Addison; il semble avoir hérité du bon sens, de la grâce et de l'atticisme de ce grand maître, au moins dans le genre badin; car j'avoue qu'il ne possède ni la profondeur philosophique, ni la bienveillante philanthropie d'Addison. On rapporte un exemple curieux de sa merveilleuse facilité à écrire. Dans une conversation à Bath, avec le général Irwine, celui-ci lui recommanda, pour sujet de son prochain article dans le *Monde*, la distinction entre la civilité et la politesse. Chesterfield s'en défendit d'abord; mais, comme son ami insistait, il demanda une plume et de l'encre, et rédigea sur-le-champ, sans une seule rature, le n° 128, qu'on appela depuis l'essai du général Irwine. Je cite d'autant plus volontiers ce morceau, que l'auteur y expose la théorie d'un art où il eût pu servir de modèle; car aucun de ses contemporains ne le surpassait pour l'élégance des manières.

Jeudi, 30 octobre 1755.

« Civilité et politesse passent en général, et se prennent ordinairement pour termes synonymes, et ne le sont point du tout.

« La politesse renferme nécessairement la civilité; mais la civilité ne renferme pas, à son tour, la politesse. L'une a sa valeur intrinsèque et réelle que l'autre embellit toujours, et dont elle double souvent le prix.

« Sacrifier son amour-propre à celui des autres est une courte, mais, je crois, une juste définition de

la civilité : faire ce sacrifice avec aisance, grâce et opportunité, voilà la politesse. L'une est le résultat de la bienveillance; l'autre, du bon sens, uni à l'expérience, à l'observation et au jugement.

« La flatterie est l'écueil de la politesse, comme la brutalité est celui de la franchise et de la sincérité. La politesse tient le milieu entre ces deux extrêmes odieux.

« La cérémonie est la superstition de la politesse aussi-bien que de la religion; mais néanmoins, comme elle sert de défense à l'une et à l'autre, il ne faut pas la proscrire entièrement. On doit toujours s'y conformer jusqu'à un certain point, malgré le peu de cas qu'en font ceux qui pensent, à cause de l'estime et de la considération de ceux qui ne pensent pas.

« La plus parfaite politesse, comme je l'ai déjà fait entendre, ne peut s'acquérir que par une grande connaissance du monde, et en fréquentant la meilleure compagnie. Ce n'est pas un objet de pure spéculation, et on ne saurait la définir exactement, parce qu'elle consiste dans une certaine harmonie et un accord des paroles, des actions et même des regards, appropriés à l'infinie variété des personnes, les lieux et des choses. C'est un mode, non une substance; car ce qui est politesse à Saint-James passerait pour fatuité ou moquerie dans un village lointain, de même que la politesse rustique de ce village paraîtrait grossièreté à la cour.

« Un pédant, au sein de son cloître, peut conce-

voir une juste notion de la civilité; mais si, parmi la poussière de sa cellule, il prétend arranger un système spéculatif de politesse, il ne sera pas moins absurde que son prédécesseur, qui entreprit judicieusement d'instruire Annibal dans l'art de la guerre. Les plus ridicules et les plus impertinens des hommes sont donc les moines de toute religion et de toute profession, qui ne possèdent la politesse qu'en théorie.

« La politesse, comme la charité, non seulement couvre une multitude de fautes, mais supplée en partie à plusieurs vertus. Dans le commerce ordinaire de la vie, elle joue le rôle de la bienveillance, et fait ce que la bienveillance ne fait pas toujours: elle retient les beaux esprits et les sots dans ces limites de la bienséance que les uns sont trop enclins à franchir, et que les autres ne connurent jamais.

« Les cours, sans aucun doute, sont le théâtre de la politesse, et il doit en être nécessairement ainsi; autrement, elles seraient le théâtre de la violence et de la fureur. Là, toutes les passions s'agitent au plus haut degré de fermentation. Tous poursuivent ce que peu doivent atteindre, et beaucoup cherchent ce dont un seul peut jouir : la politesse prévient seule tous les excès. Là, si les ennemis ne s'embrassaient pas, ils se poignarderaient. Là, le sourire est souvent une feinte pour cacher des larmes. Là, on se fait offre mutuelle de services pendant qu'on se prépare mutuellement des affronts, et l'artifice du serpent imite la douceur de la colombe : tout cela,

l est vrai, aux dépens de la franchise, mais, en définitive, au profit des relations sociales.

« Je désire qu'on ne se méprenne pas sur mon sentiment, et qu'on ne suppose point que je recommande une politesse ainsi profanée, et devenue l'instrument du crime et de la perfidie; mais je crois pouvoir conclure avec justice que l'éclat de la politesse doit bien rehausser et embellir la vertu et la vérité, puisqu'il adoucit de la sorte l'horreur et la difformité du vice et de la trahison.

« Je regrette d'être obligé de convenir que mon pays natal n'est peut-être pas l'école de la plus parfaite politesse, quoique je pense réellement qu'il ne cède à aucun autre en franche et cordiale civilité, du moins autant que la civilité constitue, ce qu'il faut admettre en effet, un devoir moral secondaire de traiter autrui comme on veut être soi-même traité. Si la France nous surpasse à cet égard, l'incomparable auteur de *l'Esprit des Lois* en explique la raison avec beaucoup d'impartialité et, ce me semble, beaucoup de justesse. « Mes compatriotes, dit-il, ne sont les plus polis des hommes uniquement que parce qu'ils en sont aussi les plus vains »[1]. Il est sûr que leur politesse et leur prévenance, en flattant l'amour-propre et l'orgueil des autres, dédommagent le leur avec usure. C'est un commerce

[1] Dans le passage auquel Chesterfield fait allusion, Montesquieu dit bien : « C'est par orgueil que nous sommes polis »; mais il ne désigne pas plus les Français que tout autre peuple. (*Esprit des Lois*, liv. IV, chap. II.)

général, entretenu d'ordinaire par un échange d'attentions, et souvent sans un seul grain de mérite réel, pour servir de contre-poids et rétablir la balance.

« On souhaiterait que la politesse fût généralement regardée comme une partie plus essentielle de l'éducation de nos jeunes gens, surtout de ceux de haute naissance, qu'elle ne paraît l'être à présent. On pourrait même la substituer à certaines études académiques, lesquelles occupent beaucoup de temps sans nul avantage, ou bien elle pourrait partager utilement quelques unes de ces heures qu'on perd si volontiers sur le siége d'une voiture ou dans les écuries. Sans doute ceux que leur condition ou leur fortune destine à faire l'ornement des cours ne devraient pas au moins les déshonorer par leurs manières.

« Mais j'observe avec peine que c'est aujourd'hui la mode parmi les jeunes gens des deux sexes de flétrir la politesse du nom de cérémonial et d'étiquette. C'est ainsi qu'ils tâchent de la tourner en ridicule et de s'en affranchir, pour substituer à la place une inattention et une insouciance offensante, au préjudice, j'ose l'affirmer, de leurs plaisirs mêmes, s'ils savent en quoi consistent les vrais plaisirs.

« L'amour et l'amitié produisent nécessairement et autorisent une légitime familiarité, mais alors la politesse doit en prescrire les bornes, et dire : « Tu n'iras pas plus loin »; car j'ai vu plus d'une passion et d'un attachement affaiblis, dégradés, et, en quel-

que sorte, salis par une indiscrète et vulgaire familiarité. La politesse n'est pas moins le charme et le lien de la vie sociale et domestique : elle rapproche, elle enchaîne, et, en même temps qu'elle permet une juste liberté, elle réprime cette indécente licence de propos qui provoque le dégoût et l'aversion. De grands talens rendent un homme fameux, un grand mérite le rend respectable, et un grand savoir lui attire l'estime; mais il n'y a que la politesse qui puisse le faire aimer.

« Je la recommande surtout à mes chères compatriotes, comme le plus brillant ornement pour celles qui ont des charmes, et le plus sûr asile pour celles qui n'en ont pas. Elle facilite les succès, honore les triomphes, et affermit les conquêtes de la beauté, ou, jusqu'à un certain point, elle en répare l'absence. Elle déifie presque une belle femme, et procure au moins le respect à celles qui n'ont pas assez d'attraits pour obtenir l'admiration.

« Pour conclure, quoiqu'on ne puisse appeler la politesse, à proprement parler, une vertu, pourtant elle produit tant de bons effets que, dans mon opinion, la justice veut qu'on la compte pour quelque chose de plus qu'un simple agrément. » [1]

Il semble que les rédacteurs du *Monde* aient voulu succéder au rôle du *Spectateur* dans la tutèle et la surveillance du beau sexe. Il faut convenir qu'ils mé-

[1] « Civility and good-breeding..... More than a mere accomplishment. » (*The World*, n° 148.)

ritent parfois le même reproche que leurs illustres prédécesseurs, celui d'une certaine recherche dans leurs complimens, et de quelque afféterie dans leur langage. Des détails frivoles se reproduisent un peu trop souvent dans leurs articles, tels que des observations adressées aux femmes sur leur amour du jeu, leur goût du luxe et des plaisirs, leur passion pour la toilette, et leur engouement pour les modes françaises. Chesterfield se charge volontiers de l'office de censeur, et il s'en acquitte presque toujours avec une élégance exquise de badinage, et un mélange parfait de convenance et de finesse, de galanterie et de malice. Le n° 105, *inconvéniens du fard pour les dames*, et le n° 146, *félicitations sur le retour des Anglaises à Londres, après les vacances du parlement*, rappellent, à s'y méprendre, la raillerie délicate d'Addison. Dans le genre plaisant, on peut citer encore le n° 24, *énumération de divers artifices du charlatanisme;* le n° 98, *éloge ironique de l'opéra italien;* le n° 120, *ridicule inévitable de l'affectation;* et le n° 197, *plaintes sur la prétendue corruption du siècle.* Chesterfield aborde rarement des sujets sérieux. En général, il a plus de grâce que de vigueur, et il réussit mieux dans le ton badin que dans le ton didactique. On doit néanmoins lui savoir gré de quelques essais remarquables où il combat la coutume du duel et le préjugé du faux honneur. Le n° 92, *dangers de l'abus des liqueurs spiritueuses*, et le n° 196, *mauvaises excuses de la colère*, prouvent aussi qu'il sait allier au besoin

l'instruction à l'enjouement. Les nos 100 et 101 contiennent une recommandation ingénieuse du grand Dictionnaire de Johnson, qui était alors sur le point de paraître, et dont il espérait sans doute obtenir la dédicace. On sait que Johnson, peu reconnaissant de ce témoignage tardif d'intérêt, après une si longue indifférence, lui répondit par une lettre qui passe pour un modèle de dignité, de sarcasme et de mesure à la fois. Chesterfield, avec l'assurance imperturbable d'un lord, lut cette lettre, la montra à quelques amis, y signala plusieurs beautés de style, et se borna à dire : « Cet homme a un grand talent. »

Bien près de Chesterfield, et presque sur la même ligne, Cambridge se distingue également par l'aisance, l'agrément et l'urbanité. Son style, un peu moins pur et moins classique, mais toujours vif et pittoresque, ressemble aux saillies d'une conversation piquante et spirituelle. Comme Chesterfield, il a la familiarité d'un courtisan aimable, et la politesse d'un homme du monde, instruit sans pédantisme. Les vingt et un articles qui lui appartiennent possèdent tous un cachet de bon goût et d'originalité, mais je recommande surtout le n° 54, *préceptes sur les rôles d'auditeur et de parleur;* le n° 72, *histoire de la princesse Parisade, ou folie des besoins factices;* le n° 76, *portraits du réformateur et du visiteur;* et le n° 118, *progrès dans l'embellissement des jardins modernes*. Le rang de Cambridge, parmi les auteurs du *Monde*, exige que

j'offre un exemple de sa manière, et je choisis un des essais dont je viens de faire mention.

Jeudi, 13 juin 1754.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.
(HOR., lib. 1, ep. 1.)

« Dans cette saison de l'année où chacun soulève sa part de poussière sur les routes publiques, afin de régaler ses poumons d'air frais et ses yeux de nouveauté, il me prend envie de décrire un caractère moderne, qui n'a pas encore été abordé, et qui n'a reçu jusqu'ici du public d'autre nom que le nom général de *réformateur*.

« Jadis, quand le jardin était fait pour les fruits, l'eau pour le poisson, et le parc pour le gibier, les domestiques veillaient à leurs différentes attributions, et le seigneur du manoir, ainsi que ses hôtes, n'avaient d'autre peine que de s'asseoir et de faire honneur aux produits du domaine. Mais, depuis que le génie du *goût* a jugé à propos de choisir cette île pour sa résidence favorite, et nous a instruits à jouir des dons de la nature d'un manière moins sensuelle, le maître de céans croit de son devoir de changer le vieux système, de prendre tout sous sa surveillance, et de voir que rien ne s'exécute que sur ses plans. L'altération est donc nécessairement le grand principe du *réformateur*. Quand il vous montre une plantation, c'est toujours avec le préambule « il y avait ici un mur. » S'il dirige vos regards vers une

pièce de gazon, « là, dit-il, nous étions encombrés d'arbres. » Vous apprenez que le lac se trouve au lieu même où s'élevaient autrefois les écuries ou le potager, et que le monticule était primitivement un abreuvoir. Quand vous avez entendu tout cela, il vous reste à savoir ensuite comment chaque chose doit subir de nouvelles altérations; car, comme le *éformateur* lui-même n'est jamais content de l'état ctuel de ce qui l'entoure, il s'évertue à troubler la atisfaction que vous exprimez en vous disant que ur l'éminence il y aura un édifice; que l'eau chanera de forme, de cours et de niveau, et qu'il y ura un pont et une cascade; que les plus grands rbres du parc seront abattus pour procurer de l'air t du soleil aux arbustes et aux fleurs. En un mot, a description de ce qui doit se faire continue tout e soir de votre arrivée; et, quand il a causé au oint de vous endormir, et qu'il est manifeste que ous ne sauriez écouter plus long-temps, il vous ermet gracieusement de vous retirer, sachant bien qu'une veille trop longue serait incompatible avec les projets qu'il a sur vous pour le lendemain. Sans défiance de ces projets, vous savourez les douceurs du repos, vous berçant de l'espoir que sans doute vous avez tout vu, tout entendu, et que vous êtes quitte enfin « de l'amertume des innovations. » Ou bien, si vous soupçonnez qu'il vous reste encore quelque épreuve, et que vous soyez par conséquent pourvu de prétextes et de moyens évasifs, toutes vos ressources échoueront devant un vieux

réformateur aguerri ; car, au sortir même du déjeuner, il vous propose de faire un tour ou deux sur la pelouse pour prendre un peu l'air frais, à quoi vous consentez de bonne grâce ; et, sans croire que vous ayez même besoin de défaire vos pantoufles, vous vous avancez avec lui jusqu'au bout du parterre, quand, dans l'enfoncement d'une haie, une porte s'ouvre à l'improviste sur le parc. Et ici, comme il proteste que le gazon est court, vous vous laissez conduire à travers l'agréable variété d'un beau désordre, avec l'assurance qu'il n'y a qu'un pas du portique *Palladien* à la tour gothique ; de la chaumière laponne au pavillon chinois ; ou du temple de Vénus à l'ermitage. Pendant tout cela, vous êtes insensiblement attiré à une grande distance de la maison, quand tout à coup il vous montre par-dessus le mur du parc un certain nombre de travailleurs qui réparent la route, et, « puisque vous êtes venu jusque là », il vous prie d'aller encore un peu plus loin, afin qu'il profite de l'occasion pour donner quelques ordres nécessaires, et que le chemin soit refait avec le concours de votre opinion et de vos conseils. En vain vous tirez votre montre ; en vain vous lui représentez qu'il est tard, ou combien il serait impoli de faire attendre les dames pour dîner ; en vain vous essayez de l'attendrir en vous caressant le menton, et en lui montrant une barbe de la longueur la plus persuasive ; en vain vous implorez sa compassion pour vos pantoufles de maroquin, alléguant que, si vous vous

étiez attendu à une aussi longue promenade, vous auriez au moins mis vos bottes.... Il sait bien que, si vous aviez prévu une promenade à moitié seulement de la distance, il n'aurait jamais pu vous tirer des bras de votre fauteuil, et convaincu qu'il ne lui sera plus possible de vous entraîner si loin une autre fois, il se promet bien de tirer parti de son avantage actuel, en sorte qu'il vous conduit à chaque fossé qu'on nettoie, à chaque four où on cuit des briques pour lui, à sa grange qui doit devenir une église, ou à sa ferme qu'il veut convertir en ruine pour l'ornement de la perspective; jusqu'à ce qu'enfin il vous ramène si tard au logis, que vous êtes contraint de vous asseoir à table sans être habillé, pour partager un dîner refroidi avec une famille de mauvaise humeur.

« Je me souviens du bon temps où le prix d'un morceau de gibier, à la campagne, avec un ami, se bornait à une promenade d'une demi-heure sur la terrasse, une descente aux deux réservoirs carrés couverts de frai de grenouilles, un coup d'œil sur l'étable, ou une visite au colombier. Combien était raisonnable un tel tribut, si on le compare à l'attention qu'on exige maintenant de vous pour cette multitude infinie de temples, pagodes, pyramides, grottes, ponts, ermitages, caveaux, tours, serres chaudes, etc., etc., pour lesquels la journée est trop courte, et qui vous renvoient à table las et accablé de chaleur, sans la ressource ordinaire de vous rafraîchir avec du linge blanc, et privé désormais d'appétit!

« Après avoir suffisamment prévenu le *visiteur* des écueils dont il faut chercher à se garantir, il est bien juste que je communique aussi quelques avertissemens au profit du *réformateur,* que je dois toujours considérer, un peu de vanité à part, comme guidé par un principe de bienveillance et par l'envie faire plaisir. C'est ce principe qui abuse et aveugle son jugement, et qui lui persuade qu'il obtiendra de son hôte, et de tous ceux qui viennent voir ses opérations, un égal retour de politesse et de belle humeur. Mais il sera prudent pour lui de réfléchir que ces messieurs n'apportent pas toujours avec eux ce penchant à être satisfait, que, d'après sa propre disposition, il est trop enclin à leur attribuer, et qu'on supposerait une condition si indispensable du plaisir; car, outre le penchant naturel à la censure qui accompagne si généralement tout exercice du goût, dans ces sortes d'occasions, chaque incident de la journée fournira sans doute un aliment à la malveillance du critique. Si la température est trop chaude ou trop froide pour lui; s'il fait du vent ou de la pluie; s'il a mal dormi la nuit d'avant; s'il a faim ou s'il est malade; s'il est rompu ou engourdi; s'il a perdu un pari en route; s'il s'est querellé avec son ami, ou s'il a été tracassé par sa femme; en un mot, s'il a eu quelque mortification, il ne manquera pas de prendre largement sa revanche, en trouvant des défauts à tout ce qui devait le divertir. Dans une telle disposition d'esprit, il n'y a de salut que le long du modeste sentier à l'ombre, avec un petit

nombre de banquettes simples et nécessaires, et qui aboutit à l'humble ferme ou à la rivière navigable. Vous pouvez être sûr qu'il ne vous fera pas la moindre concession. Il nie positivement l'existence des ermites, des mandarins, et tout le système des divinités païennes. Il conteste l'antiquité de vos ruines, et l'authenticité de votre ermitage; il va même jusqu'à s'égayer aux dépens de la cloche avec laquelle on suppose que l'ermite lui-même s'appelle à la prière. Il est assez barbare pour contredire l'hypothèse que votre nouveau canal est une rivière, quoique certain qu'il a dû vous coûter une somme immense, et qu'il couvre les plus riches prairies de vos propriétés. Il mène la compagnie à chaque dégradation de votre enclos que vous voudriez soustraire à l'observation. S'il soupçonne qu'un bâtiment est recrépi à neuf, il avise un chemin secret pour arriver au pignon délabré; heureux s'il parvient à découvrir que c'était jadis une écurie ou une étable. Le compte qu'il rend de votre domaine, après l'avoir quitté, répond exactement à la conduite qu'il y a tenue pendant son séjour. Il le représente comme un marécage qui ne peut porter un cheval, ou comme un amas de sable qui ne peut produire un brin d'herbe. S'il n'y trouve en effet ni marécage ni amas de sable, ses voeux lui tiennent lieu de conviction, et il s'efforce de persuader à lui-même et aux autres qu'un de ces deux défauts est bien le caractère de votre terrain, mais que vous n'aimez pas qu'on en parle, et que vous n'en convenez jamais.

« On ne peut se défendre d'admirer son industrie dans certains cas où on jugerait impossible de trouver un défaut. Si vous le conduisez sur une pelouse d'une verdure peu commune, embellie par un heureux arrangement de vieux chênes, dominant les sites les plus agrestes; et, dans un lointain convenable, l'aspect d'une grande ville, il plie les épaules et vous dit qu'il n'y a pas d'eau. Si votre principal ornement est un lac, il choisit quelque recoin pour le proclamer verdâtre et stagnant, ou bien il profite d'un orage pour décider qu'il est jaune et bourbeux. Si vous avez une rivière, il déplore les accidens des inondations; si c'est un canal, il se plaint de l'odeur du limon dans les eaux basses. Il évente votre cascade artificielle; il se méprend sur le sens de vos inscriptions, et fait des calembourgs sur vos devises. Au logis, il doute que vos peintures soient des originaux, et il exprime l'inquiétude que vos statues ne fassent choir la maison.

« Comme je souhaite de tout mon cœur de réconcilier ces messieurs l'un avec l'autre, je recommanderai au *réformateur* la recette d'un de mes intimes amis. Milton nous raconte que l'ange, avant de découvrir aux yeux d'Adam un vaste tableau, du sommet de la colline dans le Paradis, « lui purifia le nerf visuel avec l'euphraise et le dictame, car il avait beaucoup à voir. » Mon ami, empruntant l'idée de Milton, mais préférant un ophthalmique moderne, à l'arrivée de ses hôtes, prend soin de leur purifier aussi le nerf visuel avec une suffisante libation de

Champagne, après quoi, m'assure-t-il, jamais ils n'aperçoivent aucun défaut dans ses embellissemens. »[1]

Horace Walpole, fils d'un ministre fameux et très diversement jugé en Angleterre, a fourni au *Monde* neuf articles pour lesquels on ne peut lui assigner une place bien haute parmi ses associés. Le meilleur est le n° 103, sur la politesse de ses compatriotes et surtout des voleurs anglais. Dans quelques passages des n°s 28 et 160, Walpole pousse le badinage un peu loin, même pour un grand seigneur, et oublie trop la décence, dont ne doit jamais s'écarter un moraliste. Le n° 57 de Moore donne lieu aux mêmes objections. En général, de tous les recueils périodiques, cet ouvrage, peut-être à cause de l'influence de cour et du patronage aristocratique dont il obtint le privilége, est, sous le rapport moral, celui qu'il faut lire avec le plus de précaution.

Dalrymple, savant jurisconsulte, mieux connu sous le nom de lord Hailes, est le rédacteur de trois essais, dont deux surtout méritent une honorable distinction, le n° 140, *méditations dans une bibliothéque*, et le n° 147, *avis aux littérateurs qui écrivent sur les vitres.* Dans le premier de ces deux morceaux, se trouve une allusion singulièrement ingénieuse, plus d'une fois reproduite de nos jours, sans qu'on en ait indiqué la source. L'auteur, dans sa revue bibliographique, s'arrêtant devant les livres de

[1] « At this season of the year.... A fault in his improvements. » (*The World*, n° 76.)

jurisprudence et les commentaires sur les lois, s'écrie : « Comme le Sphinx de l'antiquité, ils parlent par énigmes, et pourtant ils dévorent les malheureux qui ne peuvent les comprendre. »

J'ai eu occasion d'observer, à propos du *Spectateur*, que, dans toute association littéraire où se rencontrent quelques hommes de génie, ils donnent insensiblement le ton à leurs collaborateurs, et acquièrent bientôt une influence visible sur l'ensemble de la rédaction. La lecture du *Monde* confirmerait au besoin la justesse de cette remarque. Plusieurs écrivains d'un mérite d'ailleurs secondaire y saisissent parfois avec succès la manière de Chesterfield et de Cambridge. Entre divers exemples, j'indiquerai le n° 131, par Mulso, *bonheur de la société, si tous les hommes étaient à leur place;* le n° 184, par Gataker, *nécessité pour chacun de suivre sa vocation;* et le n° 202, par Berenger, *luxe extravagant des uniformes militaires.* Quelques autres articles sans signature ne seraient pas indignes de l'attention de la critique.

Parmi les rédacteurs subalternes, il ne faut pas confondre Jenyns, écrivain paradoxal, mais piquant et spirituel; auteur d'une défense du christianisme qu'on a prise quelque temps pour une satire contre le christianisme. Sur cinq essais excellens de sa composition, le n° 163, *avantages du système de la métempsycose*, me paraît, pour la verve et l'originalité, comparable aux meilleurs, non seulement de l'ouvrage, mais de toute la collection des esquisses

périodiques. Je crois faire plaisir en justifiant par une dernière citation les éloges que je donne à ce moraliste.

Jeudi, 12 février 1756.

« Il y avait jadis une secte de philosophes, disciples de Pythagore, qui pensait que les âmes des hommes et de tous les animaux se trouvaient dans un continuel état de transmigration, et qu'à mesure que la mort les chassait d'un séjour corporel, elles passaient aussitôt dans un autre plus heureux ou plus misérable, selon leur conduite antérieure; en sorte que, quand un individu disparaissait du théâtre de ce monde, on supposait seulement qu'il se retirait derrière la scène pour prendre un nouveau costume, et se voir assigner un nouveau rôle plus ou moins agréable, en raison de son mérite dans le précédent.

« Cette doctrine de la transmigration a toujours été, je l'avoue, une de mes croyances favorites, et m'a toujours paru une des plus raisonnables conjectures de l'esprit humain sur l'avenir. J'essaierai donc d'établir ici la grande probabilité de cette hypothèse, par les considérations suivantes : premièrement, sa justice; en second lieu, son utilité; enfin, l'embarras où nous sommes d'expliquer autrement les souffrances de tant d'innocentes créatures.

« Et d'abord, la justice de ce système l'emporte sur celle de tous les autres, puisque, grâce à lui, la grande loi du talion reçoit une application plus complète; car, au moyen de cette métamorphose,

on peut subir dans une vie les mêmes maux qu'on a fait souffrir dans l'autre, et cela, sans perdre sa nature, par un simple changement de situation. Ainsi, par exemple, le cruel tyran qui, dans une vie, s'est fait un jeu du malheur de ses esclaves, peut sentir dans l'autre toutes les horreurs de la servitude, sous un maître aussi inflexible que lui. Le juge inexorable et injuste peut être emprisonné, condamné et pendu à son tour. Les théologiens peuvent être contraints par le feu et les bûchers de croire les symboles et les dogmes qu'ils ont composés pour l'édification des autres; et les soldats peuvent être pillés et ravis dans la personne de villageois sans défense et de vierges innocentes. L'avocat, forcé de renaître dans le rôle de client, peut être excédé de délais, de dépenses, d'incertitude et de désappointemens, et le médecin qui a exigé, dans cette vie, des honoraires exorbitans, peut être obligé de prendre médecine dans l'autre. Tous ceux qui, sous l'honorable dénomination de chasseurs, se sont divertis des tourmens et de la destruction de pauvres animaux, peuvent être alarmés et assaillis, sous la forme de lièvres, de perdrix et de faisans; et tous ceux qui, sous le titre plus illustre de héros, se sont fait un plaisir du massacre de leur espèce, peuvent être mis en pièces les uns par les autres, sous la forme de coqs invincibles et de dogues belliqueux. Quant aux hommes d'État, ministres, et autres nobles personnages, dévoués aux grandes affaires, quelque coupables qu'ils soient, ils ne peuvent être plus légitimement

ni plus sévèrement punis que par l'obligation de reprendre leur ancien emploi, et de vivre encore de la même vie.

« En second lieu, l'utilité de ce système se trouve d'accord et coïncide heureusement avec sa justice; car, en vertu de cette transmigration, tous les inconvéniens nécessaires et les pénibles fardeaux de la vie étant imposés uniquement à ceux qui par leurs excès dans un autre état les ont mérités, deviennent à la fois un juste châtiment pour eux, et un avantage pour la société : en sorte que tous ceux qui, par leurs vices, ont nui au public dans une vie, sont réduits dans l'autre à faire expiation par leurs peines. Ainsi le despote qui, par sa puissance, a opprimé son pays, dans les fonctions de prince, peut, dans celles d'esclave, lui rendre quelque service par ses labeurs. Le voleur de grand chemin, qui a retenu et dévalisé les passans, peut les voiturer et les secourir sous la forme d'un cheval de poste. Le fanfaron qui a étourdi les paisibles citoyens de ses exploits, converti en chevreuil, peut leur offrir, par ses reins une compensation : et de fameux conquérans qui ont dévasté le monde par leur épée, peuvent être contraints, avec une légère altération de sexe et d'office, de contribuer à le repeupler, par les malaises de la grossesse et les douleurs de l'enfantement.

« Pour ma part, je crois positivement qu'il en va ainsi. Je ne fais aucun doute que Louis XI[1] est main-

[1] Jenyns a mis Louis XIV. L'injustice et l'inconvenance d'une telle boutade m'ont paru autoriser ici une substitution.

tenant enchaîné à la rame sur les galères de France, et que Hernando Cortez fouille les mines d'or du Mexique ou du Pérou; que le brigand Mandrin galope dix fois par jour entre Paris et Versailles; et que lord *** et sir Henri *** sont actuellement à la broche pour un gala. Je gagerais qu'Alexandre-le-Grand et Jules César sont morts plus d'une fois en couche, depuis leur apparition dans leur illustre et homicide emploi; que Charles XII est, en ce moment, la femme d'un vicaire, dans quelque cure de campagne, avec une famille nombreuse et toujours croissante; et que Kouli-Kan erre, à cette heure, de paroisse en paroisse, dans la personne d'une mendiante enceinte, avec deux marmots sur les bras et trois derrière ses talons.

« En dernier lieu, la probabilité de ce système s'accroît par le difficulté d'expliquer autrement les souffrances de tant d'innocentes créatures : car, si nous portons nos regards autour de nous, nous devons observer une foule de ces tristes victimes; d'innombrables animaux soumis par leur propre nature à beaucoup de tourmens, et par notre barbarie à bien d'autres encore; incapables de crimes, et par conséquent incapables de mériter leurs maux; appelés à l'existence, autant que nous pouvons apercevoir, uniquement pour souffrir au service ou au divertissement d'êtres qui ne les valent pas; sans nulle possibilité de prévoir, de conquérir et d'atteindre la récompense de leur malheureux sort, si leur existence tout entière se renferme dans l'étroit et misé-

rable cercle de la vie présente. Mais la doctrine en question écarte ces embarras, et réconcilie des dispositions en apparence injustes avec la plus rigoureuse équité. Elle nous apprend que leurs souffrances ont bien pu être méritées, et servir de juste punition à des délits antérieurs, dans un autre état, où leurs vices mêmes les avaient peut-être soustraits au châtiment. Elle nous informe que le renard poursuivi et obsédé sans relâche était sans doute autrefois quelque ministre artificieux et rapace, qui avait obtenu par une opulence mal acquise la sécurité qu'il ne trouve plus maintenant dans sa fuite; que le taureau réduit aux abois par tous les raffinemens que l'industrie ou la malveillance humaine peut inventer était jadis quelque farouche tyran, qui avait fait souffrir toutes les tortures qu'il souffre à son tour; que le pauvre oiseau aveuglé, captif et mourant de faim dans sa cage, a bien pu être quelque impitoyable créancier; et la plaintive tourterelle, inconsolable de son veuvage, quelque dame à la mode, qui s'était réjouie de la mort de son époux, hâtée par sa coupable conduite.

« Jamais un délicieux repas de homards grillés n'excite ma friandise tant que le souvenir des tourmens où ont dû périr ces innocentes créatures se retrace à mon imagination; mais quand je songe que probablement ils ont été jadis des Espagnols au Mexique, ou des Hollandais à Amboine, je me mets à table avec un rude appétit et une bonne conscience, et je me complais dans l'espoir d'offrir ainsi un

agréable sacrifice aux mânes de tant de millions d'Indiens massacrés. Jamais je ne peux me reposer avec satisfaction dans une chaise de poste quand je considère les animaux affamés, efflanqués et décharnés qui me traînent comme de simples chevaux condamnés pour mes aises à un supplice aussi atroce et aussi peu mérité; mais quand je réfléchis que sans doute ils ont joué autrefois le rôle de guichetiers de Newgate ou de pères de la sainte inquisition, je galope avec autant de joie que de vitesse, bien convaincu qu'en continuant ma route, je ne suis que le ministre de la plus stricte justice.

« Je sais bien que de pareils sentimens seront traités comme un badinage par beaucoup de mes lecteurs, et passeront uniquement pour les rêveries d'une imagination sans frein; mais je sais fort bien aussi que cette prévention naît d'un puéril orgueil et d'un faux principe sur la dignité de la nature humaine; car mes sentimens sont à la fois justes et sérieux, et portent avec eux-mêmes les plus fortes probabilités de sagesse. Telle est leur certitude, que je ne puis me défendre d'espérer qu'ils produiront un salutaire effet sur la conduite de ces gens du monde, qui ont trop de sagacité, de lumières et de courage pour craindre les menaces de l'enfer et de l'éternité. J'exhorte donc toutes les belles dames à songer combien fâcheux serait leur sort si, après vingt ou trente ans passés aux cartes, dans d'élégans salons, réchauffés par un bon feu et de moelleux tapis, elles étaient à la fin réduites à chan-

ger de place avec un des chevaux de leur carrosse; et tous les beaux messieurs à réfléchir combien plus fâcheux encore serait le leur si, après avoir usé leur patrimoine, leur santé et leur vie dans l'extravagance, la fainéantise et le luxe, ils étaient contraints de revivre dans la situation d'un de leurs créanciers. »[1]

Avant de conclure l'examen du *Monde*, il est naturel de se demander quel rang lui est dû dans la catégorie des essais périodiques. Si on consulte les suffrages contemporains, et, en définitive, le public est le meilleur juge de ses plaisirs, on ne mettra guère au-dessus que *le Spectateur*, qui, sans doute, conservera toujours sa prééminence. *Le Monde*, grâce au nombre et au mérite des rédacteurs, me paraît, dans le genre badin, l'ouvrage qui approche le plus de cet incomparable modèle, et en reproduit le mieux la physionomie. Il continue en quelque sorte le tableau des mœurs de la société anglaise, à un demi-siècle d'intervalle; et il offre une riche moisson de renseignemens précieux pour l'étude philosophique de l'histoire de la civilisation.

[1] « There was an ancient sect.... One of his creditors. »
(*The World*, n° 163.)

COLMAN.

George Colman est surtout connu par ses succès dans la carrière dramatique; ses comédies de *la Femme jalouse* et du *Mariage secret* lui assurent un rang honorable dans le répertoire du théâtre anglais. Toutefois, ce n'est pas comme auteur comique, mais comme moraliste, que je me propose de le considérer ici. Colman, encore sur les bancs de l'université d'Oxford, entreprit, avec son ami Thornton, un ouvrage périodique auquel ils donnèrent le titre de *Connaisseur*. Dans cette composition littéraire, ils unirent leurs efforts, et associèrent si étroitement leurs travaux, qu'il serait impossible aujourd'hui d'assigner avec certitude leur contribution respective. D'après le compte rendu par eux-mêmes dans la conclusion, il paraît que la plupart des essais sont leur ouvrage commun. Si donc j'attribue ici *le Connaisseur* à Colman, c'est parce qu'on suppose généralement qu'il en a le premier conçu l'idée, qu'il a eu la plus grande part à la rédaction; enfin, parce qu'il a laissé un nom plus illustre que son collaborateur.

Le Connaisseur ne renferme pas au-delà de 140 numéros, qui furent publiés depuis le 31 janvier 1754 jusqu'au 30 septembre 1756; les articles paraissaient tous les jeudis. Depuis, on les a réunis

en plusieurs volumes, et on les a constamment admis dans la collection des essais périodiques. Un des derniers éditeurs affirme que « ce n'est point par courtoisie, mais à cause de leur mérite intrinsèque. » Une telle assertion serait peut-être susceptible de controverse.

Colman et Thornton annoncèrent au public leurs légères esquisses comme l'œuvre de M. *La Ville*, critique et censeur général. On a remarqué que le choix de leur titre est un peu trop ambitieux; *le Connaisseur* en effet justifie assez mal ses prétentions : il s'occupe rarement de considérations sur les arts; il n'expose en littérature que des vues superficielles, et sa surveillance morale ne s'exerce que sur des faits d'un ordre secondaire.

Le Connaisseur, sous le nom de *La Ville*, s'attache plus particulièrement à la peinture des mœurs de Londres. Afin d'agrandir son cadre et d'y répandre plus de variété, il suppose un correspondant, son cousin *Village*, qui lui rend compte de temps à autre des manières de la province; mais cette fiction n'amène aucun des rapprochemens curieux ou des contrastes piquans qu'on aurait pu en attendre.

En passant de la lecture du *Monde* à celle du *Connaisseur*, qui parut concurremment, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'infériorité de ce dernier ouvrage. La plupart des articles y sont aussi frivoles pour le fond que pour la forme; le choix des sujets n'offre ni assez d'intérêt, ni assez de nouveauté. Des sarcasmes sur les erreurs des incrédules, des

épigrammes sur la manie du jeu, des plaisanteries rebattues sur les caprices de la mode ou sur l'engouement pour les manières françaises, tel est le cercle uniforme où se renferme *le Connaisseur.* Colman et Thornton avaient sans doute beaucoup d'esprit; ils possédaient une instruction plus que suffisante pour leur but; mais le peu de profondeur de leurs compositions, et l'absence de vues morales, attestent leur complète inexpérience. De fréquentes réminiscences du *Spectateur* décèlent aussi le penchant à l'imitation naturel aux jeunes écrivains; il ne faut pas oublier en effet que Colman avait à peine vingt-deux ans, et que son ami n'était guère plus âgé, quand ils se chargèrent du rôle difficile de moralistes. Ce n'est pas à l'adolescence qu'on peut demander une rare justesse d'observation, ni une intime connaissance du cœur humain. Au reste, il est vrai de dire que le dernier volume du *Connaisseur* l'emporte de beaucoup en mérite sur les précédens; on s'aperçoit que le talent des rédacteurs s'est mûri, et on y rencontre quelques morceaux remarquables.

La manière de Colman se rapproche de celle de Steele, avec lequel il a d'ailleurs quelque rapport par ses succès dans la comédie : c'est la même facilité, le même abandon, la même négligence. Il abuse comme lui de la commode ressource des lettres; comme lui, il transporte dans l'essai les tournures familières de la conversation. Il s'en justifie dans un passage du n° 71, où il semble attaquer indirecte-

ment le style de Johnson, en se plaignant de la pédanterie et du néologisme de quelques écrivains.

Le Connaisseur abonde un peu trop en allusions à de petites anecdotes contemporaines, qui peut-être contribuèrent au succès de l'ouvrage dans sa nouveauté, mais qui aujourd'hui en rendent la lecture fatigante ou même inintelligible. Pour le bien comprendre, il faut avoir une connaissance exacte des localités de Londres et des noms de tous les lieux publics alors en vogue. Aussi, Colman suppose avec raison que son correspondant lui écrit : « Quelques uns de vos lecteurs sont fort en peine de vous entendre, et se lassent en vain à feuilleter leur vocabulaire pour obtenir l'intelligence de certaines phrases à la mode qui ont enrichi le langage de la capitale, mais qui n'ont pas encore pénétré dans le dialecte de la province. Plusieurs traits excellens de plaisanterie sont perdus pour nous, à cause de notre éloignement du lieu de la scène; et cet esprit, si plein de sève et de vivacité à son origine, s'évapore souvent dans le trajet de la malle. »[1]

Le ton ironique et moqueur que Colman adopte de préférence n'est peut-être pas celui qui convient le mieux dans les essais moraux. Il combat les erreurs et même les dépravations sociales avec une légèreté qui n'est guère propre à produire une réforme. Ce continuel persiflage inspire des doutes sur la bonne foi du moraliste : on ne sait jamais s'il est, au fond,

[1] *The Connoisseur*, n° 139.

plus sérieux qu'il n'en a l'air, et on soupçonne du moins que les excès qu'il signale ne lui inspirent pas une bien vive indignation. Il semble avoir voulu prévenir ce reproche dans un essai où il rend compte de son système. On jugera si son apologie n'est pas plus ingénieuse que solide par le passage suivant: « J'ai évité à dessein la méthode surannée de rebattre des maximes vulgaires de morale, et de dogmatiser sur les devoirs communs de la vie. Sous ce rapport, *le Spectateur* est vraiment inimitable, et je n'aurais pu espérer de rien dire de neuf sur ces questions après un si grand nombre d'excellens articles moraux et religieux, qui font le principal ornement de cet ouvrage. Je me suis donc borné à flétrir le vice et les travers en peignant le genre humain sous ses couleurs naturelles, sans affecter la morgue d'un prédicateur, ni l'air morose d'un philosophe. Mon but a été plutôt d'attaquer les excès à la mode par la sape, que de les emporter d'assaut. En un mot, j'ai cherché en toute occasion à corriger les abus en m'en moquant, convaincu que je suis que l'aiguillon du reproche n'est pas moins piquant pour se cacher, et que les conseils ne sont jamais reçus de meilleure grâce que lorsqu'on les adresse en riant. »[1]

Parmi un petit nombre de morceaux du genre sérieux que renferme *le Connaisseur,* je citerai celui qui traite de *l'Éloquence de la chaire*. Indépen-

[1] *The Connoisseur*, n° 71.

damment des considérations judicieuses qu'on y trouve, il peut contribuer à faire justice d'une opinion accréditée en France par des critiques superficiels, qui, sans tenir compte de la diversité de caractère des deux peuples, ont pris mal à propos une différence de système pour une infériorité de génie chez les prédicateurs anglais.

Jeudi, 24 juin 1756.

Proindè tona eloquio, solitum tibi......
(VIRG., *Æneid.*, lib. XI.)

« Je me souviens d'avoir connu le recteur d'une paroisse à l'autre extrémité de la ville. Il passait en général pour un merveilleux prédicateur, qui cherchait à s'exprimer habituellement dans le style oratoire le plus hardi et le plus animé. Il adaptait habilement le ton de sa voix aux divers passages de son discours, et il prononçait chaque sentence avec une énergie et une chaleur peu commune. Il s'exerçait aussi à une action entraînante, qu'il accompagnait de plusieurs gestes extraordinaires. Ses sermons étaient d'ailleurs pleins de tropes, de métaphores, de comparaisons, et enrichis partout d'apostrophes et de prosopopées.

« Comme je savais que ce révérend personnage avait suivi hors d'Angleterre un jeune gentilhomme, en qualité de gouverneur, je ne m'étonnais ni de la véhémence de son action, ni de ses violens éclats de voix. Je considérais cet excès d'affectation comme

une sorte de fatuité cléricale qu'un prestolet adopte aisément dans ses voyages pendant que son élève ramasse toutes les autres sottises de Paris; car il est fort ordinaire dans cette ville de voir un capucin si échauffé par son sujet qu'il semble quelquefois sur le point de se précipiter hors de sa chaire. Mais j'étais fort en peine de me rendre compte du luxe éblouissant de son style jusqu'à ce que, en feuilletant par hasard les œuvres d'un fameux prédicateur français, je m'aperçus que les productions oratoires de mon ami n'étaient autre chose que des traductions fidèles dont je tenais l'original.

« Ce genre de plagiat évangélique se prête peut-être mieux au goût de nos déclamateurs à la mode que la ressource banale de transcrire une page de Barrow, de Tillotson ou d'Atterbury. Mais, quoique cet expédient expose moins à de fâcheuses découvertes, il est certainement plus orthodoxe de mettre à contribution les écrits de nos théologiens que de piller les œuvres des prêtres romains, et leurs discours passionnés conviennent sans doute moins au génie de notre nation que les sages raisonnemens de nos prédicateurs. Voltaire, dans son *Essai sur la Poésie épique*, aborde cette question avec sa vivacité ordinaire, et donne une image fort juste des genres différens d'éloquence religieuse qui règnent en France et en Angleterre. Voici le passage en entier : « Des paroles pathétiques prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais; car autant ils aiment

sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon, en France, est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points, et récitée avec enthousiasme. En Angleterre, un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie, c'est une comédie spirituelle.... » ou plutôt une farce, aurait-il pu dire, puisque, dans ce pays, les prédicateurs haranguent leur auditoire en courant çà et là sur une espèce de théâtre, comme des charlatans. Il faut avouer néanmoins que quelques uns de nos ecclésiastiques sont trop dépourvus de ce feu et de cette onction qui rendraient leurs exhortations plus touchantes ainsi que plus agréables. Ils débitent souvent leurs sermons d'un ton monotone, sans aucune variation de la voix ou du geste; en sorte qu'on n'a pas lieu d'être surpris que quelques uns de leurs auditeurs sommeillent, puisque le prédicateur lui-même semble à peine éveillé. Mais, quoiqu'on ne puisse approuver ce débit soporifique, il n'est pas moins vrai qu'un maintien sérieux est plus propre à exciter l'attention et à convaincre la raison. Cette méthode, qui est la plus décente en elle-même, est aussi celle qui réussit le mieux avec un auditoire anglais, quoique ce ne soit pas merveille qu'un autre système oratoire domine en France, puisqu'un Français accompagne presque chaque mot dans la conversation ordinaire de quel-

que geste fantasque, et s'informe de votre santé, ou parle de la pluie et du beau temps avec une foule de contorsions et de grimaces. [1]

« Quoique je n'aime pas à voir un prédicateur s'étendre mollement sur un coussin et s'endormir sur son pupitre, ou haranguer son auditoire avec une apathie fort peu apostolique, pourtant ce débit inanimé est peut-être encore moins choquant que le spectacle d'un ecclésiastique moins attentif à instruire ses paroissiens qu'à s'en faire admirer. Voltaire lui-même semble trouver au total notre manière de prêcher préférable au style déclamatoire et aux gestes ambitieux dont se servent les prêtres de sa nation. Un sage théologien ne doit pas monter dans sa chaire avec les passions qui animent un orateur quand il s'élance à la tribune : bien moins encore doit-il emprunter la voix, le geste et la pantomime d'un comédien ou le langage du théâtre [2]. Il faut qu'il garde une certaine mesure dans les endroits les plus pathétiques de son discours, et qu'il s'exprime, d'un bout à l'autre, du ton qui s'accorde le mieux avec la majesté du lieu où il se fait entendre. Un pompeux galimatias, déclamé d'une voix tonnante, a plus mauvaise grâce dans la chaire

[1] Colman paraît céder ici à une prévention nationale ou à la manie de l'épigramme. Chesterfield, qui avait visité la France, et qui était aussi un *connaisseur* en fait de manières, nous rend plus de justice.

[2] On sait que La Bruyère s'est plaint vivement de l'abus que signale ici Colman. « Le discours chrétien, dit-il, est devenu un spectacle, etc. » (Chap. XV. *De la Chaire.*)

que l'emphase et le pathos le plus ridicule dans la bouche d'un acteur, sur la scène. Je ne puis faire mieux ressortir l'indécence et l'absurdité de cette méthode que par un exemple familier, quoique scandaleux. Quiconque a eu occasion de se mêler avec les bouchers pour grossir l'auditoire de l'orateur de Clare-Market, conviendra avec moi que l'inconvenance de son style et l'extravagance de son action deviennent encore plus impertinentes et plus intolérables par le choix du jour qu'il profane et par l'aspect solennel du lieu où ce déclamateur débite ses harangues. Ainsi, pendant que ceux qui fulminent leurs anathèmes du haut des chaires de paroisse méritent, en affectant les manières du théâtre, qu'on les compare à de mauvais comédiens, l'orateur de Clare-Market, en transformant la prédication en farce, paraît jouer un rôle dans des intermèdes et des scènes d'un genre inférieur, et peut se considérer, avec raison, comme un baladin en soutane.

« Un style boursouflé est peut-être de tous les autres le plus répréhensible. On s'en sert plus souvent pour couvrir l'ineptie que pour transmettre la vérité; mais, quoiqu'il ne convienne en aucune occasion, il est surtout incompatible avec la franchise et la chaste simplicité de l'éloquence de la chaire. Je n'ai pas moins d'aversion pour ceux qu'on admire comme de jolis prédicateurs; car je pense que si, parmi les ecclésiastiques, il y a des rhéteurs dans le langage et les manières, il y a aussi des freluquets dans le costume. Les fleurs de rhétorique répandues

sans discernement ne me dégoûtent pas plus dans les sermons des uns que l'élégant rabat et le mouchoir parfumé dans la toilette des autres. Le joli prédicateur vise aussi à la politesse et à la galanterie : il s'adresse aux dames d'un ton badin et railleur, et il gourmande leurs faiblesses du même air qu'il joue avec leur éventail. S'il veut mettre en œuvre tout son talent, et donner carrière à sa brillante imagination, il évite surtout le pédantisme d'un texte de l'Écriture. J'ai vu un de ces déclamateurs mondains, à propos de la chute de l'homme, se lancer dans une description fleurie des arbres, de la verdure, des ruisseaux, des œillets et des violettes, qui répandaient un charme perpétuel sur la face de la nature dans les bosquets d'Éden.

« Le style prétentieux et le débit extravagant ont été d'abord introduits par les sectaires qui se séparent de l'église anglicane, et il n'y a point de pratique si puérile et si inconvenante qui n'ait été prise, à une époque ou à une autre, pour un maintien religieux et décent. Un bruit sourd du nez avec un grognement harmonieux a passé pour une sorte de concert spirituel très propre à entretenir la dévotion, et un chorus lamentable de soupirs et de sanglots pour l'invitation la plus efficace au repentir. Les tremblemens convulsifs de la voix et les contorsions du corps ont été long-temps l'éloquence des quakers et des presbytériens; ils sont aujourd'hui le genre favori de prédication à l'usage de ces apôtres improvisés qui découvrent des lumières nou-

velles en religion, et qui débitent leurs soudaines rêveries avec une verve inépuisable de faconde et d'enthousiasme. Un savetier inspiré, du haut de sa sellette, lancera des anathèmes avec le ton et le geste de saint Paul; et un manœuvre illuminé se livrera à ses mystiques transports avec tant de violence, qu'il fera frissonner ses auditeurs. Je m'afflige de voir nos théologiens réguliers suivre plutôt que combattre cette méthode extravagante et fougueuse, et j'ai été témoin à regret, dans nos paroisses, d'indiscrets emportemens, plus dignes d'une maison de fous que d'un temple.

« Comme une sérieuse dignité dans le débit et une simplicité nerveuse dans le style d'un sermon sont les ornemens les plus convenables pour l'éloquence de la chaire, l'affectation académique n'est nulle part plus choquante. Il faut que le ton d'un prédicateur, ainsi que son langage et son costume, soient simples et décens : une éloquence impétueuse et des gestes rapides s'accordent mal avec le lieu et avec son ministère; et quoique ces transports de zèle enflamment peut-être quelques vieilles dévotes visionnaires, ils produisent un effet bien différent sur la portion la plus raisonnable de l'auditoire. Je conseillerais donc à nos théologiens en vogue de chercher à être prédicateurs plutôt qu'orateurs ou comédiens, et de faire en sorte que leurs discours évangéliques ressemblent plus à des sermons qu'à des harangues. »[1]

[1] « I remember a rector..... Appear like sermons rather than orations. » (*The Connoisseur*, n° 126.)

Le talent de Colman et de Thornton brille avec plus d'avantage dans le genre badin que dans le genre didactique. On sent que le ton sérieux les fatigue : ils reviennent bien vite à la plaisanterie, où ils semblent plus à leur aise, et où ils sont plus sûrs de réussir. Le docteur Aikin va peut-être un peu trop loin dans l'éloge de leurs succès, et dans l'appréciation du rang qui leur convient sous ce rapport. « Quoique *le Connaisseur*, dit-il, ait reçu du public un accueil moins heureux que *le Monde*, *le Rôdeur* et *l'Aventurier*, qui parurent à peu près à la même époque, on y trouve plusieurs articles supérieurs à tous ceux de ces ouvrages, dans l'amusante peinture des manières à la mode, qui forme une partie si essentielle et si agréable de tout recueil périodique. » Je ne crois pas que les essais du *Connaisseur* égalent ceux du *Monde* pour la finesse de la raillerie et la grâce de l'enjouement, non plus que ceux du *Rôdeur* ou de *l'Aventurier* pour l'étendue d'observation et la profondeur morale. Colman et Thornton ont trop de penchant au genre grotesque ; ils chargent leurs portraits au point d'en faire des caricatures, et ils entassent les incidens jusqu'à détruire toute vraisemblance. Ils ignorent cette sorte de mesure que les grands maîtres observent même dans l'exagération comique. Ainsi, ils dépassent presque toujours le but, et le lecteur s'étonne de rester froid en dépit de leurs efforts pour le divertir.

Une des meilleures comédies de Colman est *la Femme jalouse*. Il avait déjà esquissé ce caractère

dans *le Connaisseur* avec assez d'agrément, et ce morceau peut donner une favorable opinion de son mérite dans les tableaux de mœurs.

Jeudi, 1er juillet 1756.

Fervens difficili bile tumet jecur.
(HOR., ode XIII, lib. I.)

« MONSIEUR,

« On nous dit qu'en Espagne c'est la coutume des maris de ne jamais laisser sortir leurs femmes sans une vieille surveillante pour les accompagner, et qu'en Turquie c'est la mode que les musulmans enferment leurs maîtresses en les confiant à la garde d'un fidèle eunuque; mais je n'ai jamais ouï dire qu'en aucun pays les hommes fussent soumis aux mêmes précautions. Hélas! monsieur, ma femme est pour moi une véritable duègne : elle a plus de vigilance pour moi que le *Keisler aga*, ou chef des eunuques, n'en a pour la sultane favorite du grand seigneur; et, soit qu'elle s'imagine que je suis amoureux de toutes les femmes, ou que toutes les femmes sont amoureuses de moi, elle ne me perd pas de vue un seul instant, mais elle s'attache à moi comme si elle était réellement et sans figure « l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Elle ne souffre jamais que je mette le pied hors du logis, de peur que je ne m'égare; chez nous, elle me suit en bas et en haut de la maison comme un enfant qu'on mène par des lisières; bien plus, si je descends l'escalier, à quelque

occasion que ce soit, elle a si peur que je ne lui échappe qu'elle crie toujours derrière mes talons : « Mon cher, vous ne sortez pas? » quoique, pour plus de sûreté, elle enferme ordinairement mon chapeau et ma canne avec ses gants et son mantelet, afin que l'un ne puisse pas bouger sans l'autre.

« Je ne saurais me flatter d'être plus beau ou mieux fait que les autres hommes, et elle n'a pas, du moins à mes yeux, moins de charmes que les autres femmes. Ai-je besoin d'ajouter que mon tempérament n'est pas par trop sanguin, et que ma constitution n'est pas des plus robustes. Pourtant, elle est si inquiète sur ma constance, que je ne puis adresser la parole ou même ôter mon chapeau à une jeune dame, quoique en public, sans inspirer de nouvelles alarmes à sa jalousie. Une telle, à ses airs libres, est, à coup sûr, quelque femme entretenue; une autre ne vaut pas mieux qu'elle ne paraît; et elle a surpris une troisième à me faire un clin d'œil ou un signe de tête, comme pour me donner un rendez-vous. Il serait, monsieur, plus facile à une nonne de se frayer un chemin dans un couvent de moines qu'à une jeune femme d'obtenir accès dans notre maison : elle a fait affront à toutes ses connaissances de son sexe qui ne sont pas ou qui ne pourraient pas être les bisaïeules de plusieurs générations; et elle n'est chez elle pour personne, si ce n'est pour des vierges dans la fleur de soixante ans, et pour des beautés du dernier siècle.

« Elle souffre à peine que je fréquente les per-

sonnes même de mon sexe, et elle regarde les célibataires en particulier comme autant de libertins de profession et de corrupteurs. Un soir, à la vérité, elle consentit à me laisser partir pour une taverne avec quelques uns de mes amis; mais la première bouteille commençait à peine à circuler à la ronde, qu'on m'annonça que mon laquais m'attendait avec une lanterne pour me reconduire à la maison. Je le renvoyai avec ordre de revenir dans une heure; mais aussitôt après, la servante accourut pour m'apprendre que ma chère moitié s'était mise au lit fort mal à son aise, et qu'elle avait besoin de me voir sur-le-champ. Je me préparais à obéir quand, à notre grande surprise, la malade parut elle-même dans la salle, se plaignit de la dureté de mon cœur, et tomba dans une syncope dont elle ne revint parfaitement que lorsque la voiture nous eut déposés chez nous. Alors elle m'appela le plus indigne des maris; elle ajouta que les tavernes, en général, n'étaient autre chose que des lieux de débauche, et que les hommes n'y allaient que pour voir des femmes de mauvaise vie. Elle finit par déclarer qu'elle avait pris la ferme résolution de ne plus m'y laisser mettre le pied désormais, à moins qu'elle n'eût la permission de me tenir compagnie.

« Vous supposerez facilement, monsieur, que si ma femme a tant de vigilance, de peur que je ne succombe hors de chez nous, elle prend un soin particulier pour que je n'éprouve aucune tentation de broncher au logis. Par cette raison, aussitôt

qu'elle fut installée dans ma maison, mes deux servantes reçurent l'ordre de déguerpir en moins de rien, non sans quelques insinuations obliques, et même des accusations assez nettes de trop de familiarité entre nous, quoique je vous proteste que l'une était une vieille créature édentée, à l'air aussi hagard et aussi hideux qu'une sorcière, et l'autre une grosse commère, plus crasseuse et plus informe que la Vénus hottentote. Mon valet Jean lui-même, qui servait dans la famille depuis trente ans, reçut son congé, comme trop au fait des allures et des finesses de son maître. Il nous fallut une femme de ménage pendant quelque temps, pour faire notre ouvrage, avant que madame pût s'accommoder avec des filles à son goût : l'une était une impertinente drôlesse; l'autre se mettait trop bien; une troisième était une jeune et impudente coquine. A présent, notre domestique se compose de si jolis monstres, que Caliban lui-même pourrait en devenir amoureux. La femme de chambre de madame a une bosse des plus séduisantes, et, en outre, est paralytique au point que tout son corps branle comme une tête chinoise; la servante louche en perfection de son œil solitaire, qui pleure sans cesse la perte de son voisin; et la cuisinière, indépendamment d'une face rubiconde et d'un embonpoint formidable, boite de la manière la plus gracieuse, attendu qu'elle a une jambe plus courte que l'autre.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne dois jamais écrire une lettre à moins que ma femme n'en

ait pris lecture, avant de la fermer, et que je n'ose jamais en ouvrir une avant qu'elle n'en ait rompu le cachet, ou en lire une avant qu'elle ne l'ait d'abord parcourue. Un coup du facteur à la porte la fait frissonner, et je l'ai vue près de mourir de dépit à l'inspection d'une adresse écrite d'une main coulante, quoique ce fût peut-être une lettre de ma tante à la campagne. Elle sait deviner une intrigue à l'empreinte de la cire : elle interprète un amour, ou deux cœurs unis par une chaîne, ou bien un pain à cacheter traversé d'une épingle ou empreint d'un dé, comme autant d'emblèmes infaillibles d'un billet doux; et, s'il reste en un coin de la lettre un espace vide, elle a toujours soin de l'approcher du feu quelques instans, afin que, s'il renferme de secrètes confidences écrites avec du jus de citron, les caractères, par ce moyen, deviennent visibles.

« Il y a environ un mois, elle trouva dans ma poche un papier mystérieux qui éveilla toute sa défiance. Ce manuscrit suspect était couvert d'hiéroglyphes : comme elle ne pouvait y rien comprendre, elle conclut aussitôt que c'était un billet doux de quelque créature perdue que j'entretenais dans un coin de la ville, et que nous correspondions en chiffres. Ce terrible papier, monsieur, n'était autre chose, en réalité, qu'un mémoire de mon forgeron à la campagne, qui, n'ayant jamais appris à écrire, exprimait ses idées par des caractères de son invention. Par exemple, s'il avait refait une bêche, il la portait à mon compte en dessinant de son mieux la forme

d'une bêche, et en ajoutant, à quelque distance, douze traits perpendiculaires pour signifier douze sous; ou bien, s'il avait réparé une cha[illegible], il en traçait aussi une esquisse grossière, et [illegible] joignait quatre lignes courbes pour désigner [illegible] schellings. J'expliquai ce mystère à ma femme aussi clairement que je pus, mais fort peu à sa satisfaction. Il est absolument impossible de la guérir de ses soupçons; elle me sermonne continuellement sur ma maîtresse; elle me fait même des reproches à ce propos, devant des étrangers; et, la semaine dernière encore, elle me mit dans une confusion inconcevable, en présence d'une compagnie nombreuse, par son indiscrétion.

« La jalousie, monsieur, est, dit-on, un signe d'amour. Cela peut être vrai, mais c'est une sorte d'amour qui produit tous les fâcheux effets de la haine : j'oserai même dire que plus d'une femme à la mode déteste cordialement son mari sans lui causer la moitié des tourmens que m'attire le caractère soupçonneux de ma chère épouse. Ses jaloux transports me chagrinent d'autant plus que je suis naturellement d'une humeur égale et d'une disposition paisible : un des principaux agrémens que je me promettais dans le mariage était de jouir des douceurs de la tranquillité domestique. J'aimais ma femme passionnément; mais je dois avouer que ces attaques sans fin contre mon repos m'inspirent chaque jour moins de tendresse pour elle; et, quoiqu'il n'y ait point de femme au monde que je préférasse à mon

épouse, je penche à croire que d'aussi violens soupçons sans sujet ont souvent donné lieu à des causes réelles de jalousie.[1]

« J monsieur, votre humble serviteur, etc. »

Parmi le petit nombre de collaborateurs de Colman et de Thornton, il faut distinguer le comte de Cork, auteur de plusieurs essais ingénieux. Le célèbre poète Cowper leur a également fourni quelques morceaux, et un entre autres assez piquant sur *les tribulations d'un vieux célibataire.*

En résumé, je crois qu'on pourrait sans injustice omettre *le Connaisseur* dans la collection des *Essayistes* anglais, et qu'on n'aurait pas à regretter plus d'une quinzaine d'articles vraiment remarquables.

[1] « We are told that in Spain.... Real matter for jealousy. »
(*The Connoisseur,* n° 127.)

CHESTERFIELD.

Philippe Stanhope, comte de Chesterfield, mérite par sa grâce et son esprit une distinction flatteuse dans les annales de la littérature britannique. Sa prédilection connue pour les manières françaises, et ses liaisons avec plusieurs de nos grands écrivains, tels que Montesquieu, Fontenelle et Voltaire, lui donnent des droits à une bienveillance particulière parmi nous, d'autant plus que cette préférence lui a valu une excessive sévérité de la part de ses compatriotes. Il appartient d'ailleurs à cette excellente école dont on ne trouve presque plus de disciples en Angleterre, depuis la dernière partie du dix-huitième siècle. Je dirai quelque chose de ses *Mélanges*, et j'examinerai avec plus de détails les *Lettres à son fils*, principale source des préventions dont sa mémoire est devenue l'objet.

Les *Mémoires* de Chesterfield, rédigés par le docteur Maty, et placés au-devant des *Mélanges*, quoique écrits avec un peu de sécheresse, et trop empreints de la forme d'un panégyrique, ne sont pas dépourvus d'intérêt. Ils répandent quelque lumière et offrent de curieuses révélations sur les événemens politiques de cette époque. Le biographe y fait ressortir habilement plusieurs traits honorables de la vie et du caractère de Chesterfield, comme son désintéressement

dans les emplois, sa constance dans ses attachemens parlementaires, l'agrément et la sûreté de son commerce, la sagesse de son administration en Irlande, et son habileté dans les négociations diplomatiques.

Les *Mélanges* se composent principalement des essais que l'auteur composa pour divers ouvrages périodiques, entre autres *le Sens commun* et *le Monde*, et de sa correspondance avec ses amis. L'examen que j'ai consacré ailleurs aux esquisses morales de Chesterfield, en rendant compte de la part qu'il prit à la rédaction du *Monde*, me dispense de revenir ici sur ce sujet. Je me bornerai donc à faire mention de quelques articles remarquables qu'il avait écrits antérieurement dans un autre ouvrage du même genre.

Le Sens commun, journal d'opposition dirigé contre le ministère de Robert Walpole, fut publié, en 1737, par Chesterfield, Lyttleton, et plusieurs autres écrivains distingués. Dans la partie politique, les essais de Chesterfield offrent parfois une vigueur de polémique et une puissance de sarcasme qui ne seraient pas indignes du talent de Swift. Sous le rapport littéraire, ses articles sont ceux qui reproduisent le mieux le ton du *Spectateur*, au moins pour le badinage, la finesse et l'enjouement. Parmi d'autres exemples, j'indiquerai surtout le n° 4, sur les *convenances de la toilette*; le n° 16, *explication d'une allégorie chinoise*; le n° 30, sur *le départ du beau monde pour la campagne*; et le n° 51, *conseils aux dames sur leur conduite pendant l'hiver*. Je rapporte

ici le premier de ces morceaux, qu'on peut comparer avec un article fort curieux sur le même sujet dans *le Tuteur.* [1]

Samedi, 26 février 1737.

Nec Coæ referunt jàm tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.

(Hor., ode XIII, lib. IV.)

« Les Romains disaient ordinairement, *ex pede Herculem,* ou au pied on reconnaît Hercule, pour faire entendre qu'on peut en général juger du tout par la partie. Pour moi, j'avoue que je suis très enclin à juger de cette manière, et, sans prétendre à une dose de sagacité peu commune, je puis dire que rarement je me suis vu en défaut. Il est impossible de ne pas se former une opinion de certaines gens, dès la première vue, à leur air et à leur costume; et le choix de l'habillement m'a souvent appris avec la dernière certitude que tel personnage n'avait pas le sens commun. Les Grecs, pour étaler encore mon érudition, disaient ἱμάτιον ἀνηρ, ou l'habit montre l'homme; et il est sûr que, de toutes les choses frivoles, nulle ne décèle mieux les secrets penchans de l'âme que la toilette. Dans les affaires importantes, on procède avec plus de précaution; la nature se déguise, et les travers se cachent par art ou par imitation; mais, en fait de toilette, chacun donne carrière à son humeur,

[1] *The Guardian*, n° 144.

et en déclarant que c'est une bagatelle, quoiqu'on pense bien le contraire, on se promet du moins l'impunité dans ses plus bizarres caprices et ses plus étranges excès. J'examinerai donc dans l'essai de ce jour le sujet de la toilette, selon certaines règles fort simples du sens commun, et je requiers tous mes lecteurs de les observer exactement.

« Comme la toilette est plus immédiatement le domaine, pour ne pas dire le plaisir, l'étude, ou même l'unique occupation du beau sexe, je m'adresse d'abord aux dames, et je réclame humblement leur indulgence, au cas où les règles que je vais leur soumettre ne se trouveraient pas tout-à-fait d'accord avec celles jusqu'ici en usage. Il y a une toilette convenable pour tous les rangs, tous les âges, et toutes les physionomies, et quiconque s'en écarte se rend coupable d'une sorte de trahison contre le sens commun. Pour prévenir désormais cet abus, j'ai quelque envie de distribuer, en plusieurs endroits de la capitale, un certain nombre de mannequins, dans le costume prescrit à chaque rang, chaque âge, et chaque figure, ce qui bannirait toute incertitude à cet égard.

« Le costume, pour être judicieux, doit parfaitement convenir à la personne qui le porte, comme, dans l'art d'écrire, le style doit être assorti au sujet, et cette image peut s'appliquer avec justesse à tous les points de la question. Je suis loin de m'opposer à la magnificence de la toilette chez ceux dont le rang et la fortune la justifient et l'autorisent. Au

contraire, c'est un luxe utile, qui permet à l'indigence et à l'industrie de vivre aux dépens de la richesse et de l'oisiveté. Je ne voudrais pas plus voir une dame de qualité vêtue de bure que la femme d'un fermier vêtue de brocart; mais je déclare ici aux dépensières moitiés des laborieux artisans et des honnêtes cultivateurs que tout ce qu'elles gagnent par une parure au-dessus de leur état, c'est l'envie et la haine de leurs inférieurs et de leurs égaux, avec le mépris et la dérision de leurs supérieurs.

« Aux personnes du premier rang, par la beauté et la naissance, je recommande une noble simplicité. Le sujet se soutient par lui-même, et n'a pas besoin du secours factice des ornemens. Les charmes naturels peuvent être affaiblis, mais non rehaussés par l'art; et, comme une très belle femme est à mes yeux le chef-d'œuvre de la création, sa parure doit être épique, modeste, noble, et entièrement exempte du clinquant moderne. J'interdis donc tous les concetti et les écarts d'imagination, qui ne font que rabaisser un si glorieux objet; et je dois rendre aux femmes les plus accomplies que je connaisse la justice de dire qu'elles tombent le moins dans ces extravagances. Le bon sens de Délia se révèle même dans sa toilette, où elle ne montre ni recherche ni dédain; mais, par une décente et modeste déférence pour la mode, elle évite également les airs de triomphe d'une orgueilleuse coquette, ou l'insolente négligence d'une beauté trop sûre de plaire.

« Quant aux femmes d'un ordre inférieur d'at-

traits, qui, par exemple, passent uniquement pour jolies, et dont les charmes résultent plutôt d'un certain air et d'un je ne sais quoi dans tout l'ensemble que de la dignité du visage ou de la symétrie des traits, je leur laisse plus de liberté dans le choix de leurs ornemens, parce que le sujet n'étant pas ici des plus sublimes peut recevoir quelque avantage de l'élégance du style et de la variété des images. Je leur permets donc de mettre dans leur toilette tous les artifices et toutes les décorations du sonnet, du madrigal, et de ces sortes de compositions secondaires. Flavia peut servir de modèle en ce genre; sa parure est son amusement, et non son étude : quoiqu'elle brille de toute la magie et de toutes les séductions de la toilette, son agrément excuse les caprices de son imagination; et si elle doit à son costume un éclat que sans lui peut-être elle n'aurait pas, elle lui rend aussi des grâces qu'il ne trouverait nulle part ailleurs.

« Il y a une troisième classe de personnes qui, avec une parfaite neutralité de physionomie, ne sont ni belles ni laides, et n'ont d'autre attrait qu'un certain air de gentillesse, et un minois fripon et piquant. Je ne puis leur accorder un essor plus haut que l'épigramme, dont le mérite, comme on sait, consiste dans la finesse, l'à-propos, et la vivacité du trait.

« Après avoir ainsi parcouru l'importante question de la toilette, dans ses rapports avec les trois seules classes de mes compatriotes qui aient la per-

mission de se parer, savoir : les belles, les jolies et les gentilles, j'ajoute que ce privilége est limité par le sens commun à un certain nombre d'années au-delà duquel nulle femme n'appartient plus à aucune de ces catégories. J'exige en conséquence que, passé trente ans, elles commencent à rabattre de leur toilette ; et que, passé quarante, elles abandonnent toute prétention sur ce chapitre. Pour mieux les disposer à ce parti, je proteste solennellement que leur persévérance pourrait bien les rendre ridicules, mais jamais agréables. Une fois parvenues sous le quarantième degré de latitude, il faut dire adieu aux vents propices ; qu'elles gagnent au plus vite le premier port, et y déposent leurs agrès.

« J'arrive maintenant à un sujet fâcheux, et où la franchise de mes conseils sera, je le crains bien, mal accueillie ; mais, comme il touche de près à la cause du sens commun, je vais poursuivre, sans égard aux résultats. Je veux parler des laides, qui, j'ai regret de le dire, forment une portion si notable de mes compatriotes. Je dois, dans leur propre intérêt, les traiter avec un peu de rigueur pour les garantir, non seulement du ridicule, mais de l'indignation publique. Leur toilette ne doit pas s'élever au-dessus de l'humble prose, et toute autre tentative plus ambitieuse n'aboutit qu'au burlesque, et apprête à rire à leurs dépens. Il faut qu'une femme laide évite, pour tout au monde, les ornemens qui attireraient sur elle des regards auxquels elle réserve si peu de satisfaction. Mais, si elle prétend, à force

de parure, afficher sa laideur à la face du monde, l'insolence d'un tel projet irrite; et, quand une Gorgone arrange ses serpens pour charmer la ville, ce serait justice que sa tête tombât sous la main vengeresse de quelque nouveau Persée. Les femmes laides, qu'on peut justement appeler un troisième sexe plutôt qu'une partie du beau sexe, devraient formellement renoncer à tout souci de leurs personnes, et diriger ailleurs leur esprit. Qu'elles s'appliquent à devenir d'honnêtes et agréables compagnons; qu'elles s'amusent aux exercices de la chasse ou aux plaisirs de la table; et, si elles peuvent obtenir une place au parlement, pour ma part, je n'ai point d'objection. Si on me demandait quand une femme saura qu'elle est laide, et prendra ses mesures en conséquence, je répondrais que, pour bien juger, elle doit en croire non ses yeux mais ses oreilles, et que, si elle n'a pas entendu de vives et ardentes protestations, elle peut conclure que c'est bien la laideur et non la sévérité de son air qui a prévenu les aveux.

« Il y a encore une classe de femmes dont les insultes journalières au sens commun exigent le plus rude châtiment, et qu'on peut appeler, à juste titre, d'anciennes pécheresses. Ce sont les beautés sexagénaires et au-delà, qui, soit qu'elles aient eu ou non des charmes dans l'autre siècle, devraient au moins dans celui-ci s'astreindre à une décence et à une gravité de costume conforme à leur âge. Ces incorrigibles douairières sont excessivement nombreuses,

témoins tant de lieux publics où elles déploient toutes les ressources de l'art et de la parure pour se rendre complétement ridicules. J'ai souvent observé des bisaïeules septuagénaires ornées, comme elles s'imaginaient, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis que réellement elles ressemblaient beaucoup mieux à des vers à soie desséchés au milieu de leur coque. J'en ai même vu étaler orgueilleusement un sein flétri et ridé comme leur contrat de mariage, et que nulle autre main que la froide main du temps n'avait visité depuis quarante ans. Tout ce que je puis, par excès d'indulgence, leur accorder ici, c'est une extrême propreté, afin qu'elles n'offensent pas d'autre sens que celui de la vue; mais, quant à leur toilette, il faut la renvoyer à l'élégie et aux *Tristes*.

« Ce que j'ai dit à l'égard du beau sexe est aussi applicable à l'autre, seulement avec de plus grandes restrictions encore, puisque de tels abus sont moins excusables chez les hommes que chez les femmes. Une soumission raisonnable à la mode ne compromet en rien le meilleur jugement, comme ferait un excès de singularité; mais toute recherche au-delà de ce que l'âge, le rang et le caractère autorisent est une des plus mauvaises enseignes qu'on puisse choisir, et qui rarement invite à frapper à la porte. Je vois d'un œil d'indulgence les jeunes gens de notre nation richement reliés, avec force dorures, et titres brillans. Je leur pardonne la bizarre exiguité de leurs perruques, et l'énorme ampleur de

leurs bourses à cheveux, en considérant que cette mode a prévalu, et que l'opposition de quelques dissidens serait un pire genre d'affectation; quoique, pour le dire en passant, je doute fort qu'ils gagnent beaucoup à montrer leurs oreilles, car on assure que Midas, après certain accident, fut l'inventeur judicieux des longues perruques. Mais aussi ces saillies d'imagination doivent avoir un terme, quand l'âge et le rang prescrivent à la raison d'en calmer l'effervescence et les transports.

« Je ne puis conclure cet article sans signaler une folie trop commune dont les deux sexes paraissent également atteints, et qui est réellement suivie de conséquences funestes pour la nation; je veux dire cet engouement de colifichets étrangers, qui fait exporter annuellement du royaume une somme si considérable d'argent comptant, pour des objets dont on ne devrait pas souffrir l'importation, même gratis. Afin donc de prévenir, autant qu'il est en moi, cet absurde et nuisible système, je déclare ici que je montrerai plus d'indulgence pour ceux qui empruntent leur toilette aux manufactures de leur pays, et qu'ils jouiront d'une sorte de connivence, à titre de prime, pour des abus qu'autrement je ne tolérerais pas.

« Je dois ajouter que, s'il est de si bon ton de copier les Français, même dans leurs travers, je puis humblement espérer qu'il serait encore de meilleur ton de les imiter dans les usages où ils semblent en effet dignes d'imitation, c'est-à-dire en préférant

leurs produits à ceux de tous les autres peuples. Un Français qui se trouvait par hasard en Angleterre, à l'époque de la dernière éclipse totale de soleil, assura aux curieux, qu'il voyait observer ce phénomène avec attention, qu'elle n'était nullement comparable à une éclipse française. Si quelques unes de nos dames à la mode se piquaient d'autant de patriotisme, et assuraient, comme elles pourraient le faire avec beaucoup plus de vérité, que les manufactures étrangères ne sont pas comparables aux nôtres, une pareille déclaration vaudrait à l'État deux ou trois cent mille livres sterling par an, et opérerait plus efficacement que toutes les lois rendues pour cet objet. Les dames romaines obtinrent le rejet de la loi oppienne, qui gênait leur toilette, en dépit de la résistance opiniâtre de Caton l'ancien. J'exhorte les dames anglaises à exercer leur influence dans un but plus utile, et à ranimer par leurs encouragemens l'industrie et le commerce de leur pays, malgré l'insouciante négligence de ceux dont le principal soin devrait être d'en favoriser et d'en accroître les progrès. »[1]

On a dû reconnaître dans ce morceau l'art si nécessaire au moraliste d'allier l'instruction à l'agrément, et d'insinuer une leçon utile sous les traits de la plaisanterie. C'est le genre d'Addison avec un peu plus de malice et de verve satirique. L'ironie est

[1] « The Romans used to say.... To cultivate and promote them. »
(*Common sense*, nº 4.)

ne favorite de Chesterfield. Il sait la manier avec ıcoup de dextérité, mais il abuse parfois de son ıt pour la raillerie. On doit lui reprocher aussi ques images trop libres, un penchant aux allus licencieuses, et un ton de persiflage galant ! semble dérober à certains romanciers français iècle de Louis XV. Plusieurs de ces défauts dént le n° 51, qu'on peut citer d'ailleurs comme ıadinage fort piquant.

ıesterfield n'a pas craint de revenir sur divers s abordés avant lui dans *le Spectateur*, ou dans ıtres productions périodiques des mêmes écri-s. Le succès l'absout du reproche de témérité. rien emprunter à ses devanciers, il rajeunit les tions les plus communes par la nouveauté des déɔpemens et par la finesse des aperçus. Outre les ɔeaux dont j'ai déjà fait mention, le n° 54, sur *ès des plaisirs de la table*, et le n° 93, sur la *ie des modes françaises*, donneraient lieu à des rochemens de ce genre. Un grand nombre de ssais dans *le Monde* peuvent servir aussi de e de comparaison. *Le Sens commun*, du moins juger par les articles de Chesterfield, méritemieux une place dans la collection des *Es-tes* anglais que plusieurs ouvrages qu'on y a ıment admis, *le Microcosme* par exemple. Il raisemblable que sa couleur politique trop trante l'a seule exclu de ce privilége.

ɜxamen des lettres de Chesterfield à Crébillon à mesdames de Tencin et du Bocage, et à quel-

ques autres de nos compatriotes, n'appartient pas à l'histoire de la littérature anglaise. Il suffit de remarquer ici que cette correspondance est agréable, quoique singulièrement frivole pour le fond. De part et d'autre, c'est un continuel assaut de complimens, de cajoleries et d'adulation. Les lettres du comte ne perdent rien auprès de celles de ses spirituels correspondans. Le ton en est badin, galant et plein d'urbanité. Elles roulent en général sur des protestations d'attachement, des regrets d'absence ou des recommandations pour son fils, qu'il voudrait bien initier à la politesse française. Quelques légères incorrections, et, de loin en loin, quelques réminiscences inévitables de l'idiome britannique, décèlent à peine leur origine et ne déplaisent pas au lecteur. Depuis Hamilton, aucun étranger n'avait écrit en français avec autant d'aisance et de grâce; mais Chesterfield a sur ce conteur ingénieux l'avantage d'être un écrivain remarquable dans sa langue maternelle. [1]

Plus de franchise et d'abandon règne dans ses lettres à Dayrolles, qui paraît avoir été le plus cher de ses amis et le plus intime de ses confidens. Ce n'est pas qu'il faille y chercher un vif intérêt : il n'y est guère question que d'affaires personnelles, de commissions insignifiantes ou d'allusions énigmatiques. Chesterfield se plaint sans cesse de sa surdité, de ses

[1] Il méritait bien la flatteuse distinction que lui accorda l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en l'admettant parmi ses membres.

vertiges et de son état valétudinaire. Il affecte beaucoup d'indifférence pour les grandeurs et de résignation dans sa retraite, qu'il attribue entièrement à son choix. Il revient même si souvent sur ce chapitre qu'on douterait presque de sa sincérité. Comme Temple, Bolingbroke et quelques autres hommes d'état, il se console de l'oubli des cours par le repos et les amusemens de la vie domestique. Il ne s'occupe qu'à compléter sa collection de tableaux, ou à embellir ses jardins de Blackheath. Il semble prendre plus de plaisir dans la culture de ses melons et de ses ananas qu'au souvenir de ses succès en diplomatie. Mais, malgré toute sa philosophie, la mauvaise humeur du ministre déchu perce quelquefois, et il ne prédit à ses successeurs que désastres. Dans son éloignement de la scène politique, il aime à faire preuve d'expérience et de sagacité, à pressentir de loin les événemens et à entretenir son ami de ses conjectures sur l'avenir de l'Europe. Parmi diverses prophéties se trouve un passage assez curieux. Chesterfield parle des empiétemens de l'autorité du stathouder, et il ajoute : « Pour moi, n'étant pas Hollandais, et n'ayant nulle envie de vivre en Hollande, je n'ai aucune objection contre ce despotisme de fraîche date, qui, d'autant que je sache, peut faire des sept provinces une meilleure barrière pour nous contre la France qu'elles n'étaient autrefois, puisqu'un gouvernement absolu est plus militaire, et généralement en meilleur état de défense, qu'un gouvernement libre. Sur ce principe, si j'avais

à morceler et à distribuer l'Europe à ma fantaisie, je réunirais les dix autres provinces aux sept actuelles, et je reconstruirais ainsi le duché de Bourgogne; ce qui, je m'assure, formerait une plus puissante barrière contre la France que ces mêmes provinces dans les mains de la maison d'Autriche »[1]. Chesterfield nous révèle ici un des plus habiles calculs de la politique anglaise. On n'avait pas besoin de son aveu pour savoir que l'érection du royaume des Pays-Bas et l'annexion de la Belgique à la Hollande n'ont pas été stipulées dans l'intérêt de ces États, ou par des considérations d'équité, mais uniquement en haine de la France. Il soupçonnait peu sans doute que, dans le siècle suivant, son vœu serait accompli, et que la barrière serait élevée avec bien d'autres encore, grâce à la prévoyance et à la modération d'une ligue sans exemple dans les annales de l'histoire.[2]

Indépendamment des essais moraux et de la correspondance, les *Mélanges* de Chesterfield renferment quelques portraits contemporains, tracés avec élégance et impartialité. Les plus curieux, sous le rapport politique, sont ceux de Robert Walpole et du comte de Chatam. Il est remarquable que Chesterfield, quoiqu'un des anciens adversaires de Walpole, juge ce ministre sans prévention, et le traite

[1] *Chesterfield's letters to Dayrolles.* (Letter XXXVIII.)

[2] Elle a été renversée depuis par le contre-coup d'un de ces événemens glorieux qui déjouent toutes les combinaisons diplomatiques.

moins sévèrement que plusieurs historiens. Le caractère de Chatam, un des plus grands hommes d'état dont s'honore l'Angleterre, me paraît assez intéressant pour que je l'insère ici ; mais les admirateurs de cet illustre citoyen trouveront peut-être que l'auteur ne lui rend qu'une imparfaite justice.

« M. Pitt dut son élévation au pouvoir et aux emplois les plus considérables dans ce royaume uniquement à son habileté. Elle tint lieu, chez lui, de la naissance et de la fortune, qui trop souvent, chez les autres, tiennent lieu de mérite. Il était le cadet d'une famille très nouvelle, et tout son revenu consistait en une annuité de cent livres sterling.

« La carrière des armes fut sa destination primitive, et une lieutenance de cavalerie le premier et seul grade qu'il y obtint. Ainsi dépourvu des ressources de la faveur ou de la fortune, il n'eut pas de protecteur puissant pour l'introduire dans les affaires, et, si je puis me servir de cette expression, pour faire les honneurs de ses talens ; mais leur propre force y suffit sans peine.

« Son tempérament lui refusa les plaisirs ordinaires, et son génie lui interdit les frivoles dissipations de la jeunesse ; car, dès l'âge de seize ans, il fut martyr d'une goutte héréditaire. Il employa donc les loisirs que lui laissait ou que lui procurait cette importune et douloureuse infirmité à s'enrichir d'un fonds de connaissances précoces et utiles. Ainsi, par un enchaînement inexplicable de causes et d'effets, ce qui semblait le plus grand malheur

de sa vie devint peut-être la principale cause de son élévation. . . . .

« Sa vie privée ne fut flétrie par aucun vice, ni souillée d'aucune bassesse. Tous ses sentimens étaient nobles et généreux. Sa passion dominante était une ambition sans bornes, qui, lorsqu'elle se trouve soutenue d'un grand mérite et couronnée par de grands succès, fait ce que le monde appelle un grand homme. . . . .

« Il était hautain, impérieux, impatient de contradiction et arrogant; défauts qui trop souvent accompagnent, mais obscurcissent toujours de grandes qualités. . . . .

« Il avait des manières élégantes et polies; mais on pouvait y démêler une conscience trop intime de la supériorité de ses talens. . . . .

« C'était un fort aimable et spirituel compagnon dans la vie civile, et il possédait une telle flexibilité d'esprit qu'il pouvait se prêter à tous les genres de conversation. Il avait aussi des dispositions très heureuses pour la poésie; mais il ne s'y livra guère, et rarement en fit l'aveu. . .

« Il entra jeune au parlement, et, sur ce grand théâtre, il égala bientôt les plus vieux et les plus habiles acteurs. Son éloquence prenait tous les tons, et il excellait dans le raisonnement non moins que dans le genre déclamatoire; mais ses invectives étaient terribles, et il s'exprimait avec une telle énergie de langage, une telle dignité d'aspect et d'action, qu'il intimidait les plus résolus et les plus ca

pables de lui tenir tête [1]. Les armes leur tombaient des mains, et ils fléchissaient sous l'ascendant victorieux de son génie.

« Dans ce sénat, où l'on parle tant d'intérêt public, et où l'on ne s'occupe que d'intérêt privé, il débuta par le rôle de patriote, et s'acquitta si habilement de son emploi que le public l'adopta comme son chef, ou plutôt comme son seul champion incorruptible.

« Le poids de sa popularité et son mérite universellement reconnu l'imposèrent au roi George II, qui avait pour lui une répugnance personnelle. Il fut nommé secrétaire d'État. Dans cette situation difficile et délicate, qui, selon toute apparence, aurait dû réduire le patriote ou le ministre à une option décisive, il se conduisit avec tant d'adresse que, tout en secondant le roi dans ses plus absurdes combinaisons électorales plus efficacement qu'aucun autre ministre, avec la meilleure volonté, n'avait osé le faire auparavant, il conserva tout son crédit et sa popularité dans la nation. Il sut même lui persuader et la convaincre que la protection et la défense du Hanovre avec une armée de soixante-quinze mille hommes, à la solde de l'Angleterre, était la seule méthode possible de garantir nos possessions ou nos conquêtes dans le nord de l'Amérique; tant il est plus facile d'abuser que de détromper les hommes!

[1] Hume, Campbell et lord Mansfield.

« Son désintéressement et même son mépris de l'argent lui aplanirent le chemin du pouvoir, et prévinrent ou étouffèrent, en grande partie, ces murmures de l'envie qui accompagnent d'ordinaire les succès. La plupart des hommes croient avoir naturellement un droit égal aux richesses, et un égal talent pour en faire un usage convenable; mais fort peu ont l'impudence de se croire propres à l'exercice du pouvoir.

« En résultat, il fera une grande et glorieuse figure dans les annales de son pays, malgré la tache qu'il dut imprimer à sa mémoire, et surtout à sa réputation de désintéressement, quand il accepta une pension de trois mille livres sterling par an, lors de sa démission volontaire des sceaux, dans la première année du règne de George III. Il faut néanmoins reconnaître qu'il réunissait les qualités que nul ne possède qu'un grand homme, avec un mélange de quelques faiblesses, qui sont le partage commun de la frêle et imparfaite humanité. »[1].

On trouve encore dans les *Mélanges* quelques discours parlementaires, mais d'un médiocre intérêt, si on excepte celui sur la censure dramatique. Ces discours ne sont pas exempts de déclamation, de sophismes et de redites : ils donneraient une opinion peu favorable de l'éloquence politique de l'auteur,

[1] « Mr. Pitt owed his rise..... Wretched and imperfect human nature. » (*Chesterfield's Miscellanies*, tom. 1.) On peut comparer avec ce portrait de Chatam par Chesterfield, le portrait plus flatteur et plus brillant du même homme d'état par Grattan.

qu'on représente comme noble, pure et de bon goût. Peut-être est-ce la faute du sujet, peut-être aussi celle de l'éditeur, qui, avec une impitoyable industrie, a recueilli les moindres fragmens et les plus insignifians billets de l'illustre écrivain. Ce serait le cas d'appliquer ici la réflexion que Chesterfield lui-même adresse quelque part au libraire Faulkner, sur la collection des lettres de Swift. Ce qu'il y a de vraiment curieux dans les *Mélanges* pourrait se réduire à un seul volume, qui comprendrait un choix de la correspondance de Chesterfield, et ses meilleurs essais périodiques dans *le Monde* et *le Sens commun*.

LETTRES A SON FILS.

On sait assez généralement que Chesterfield, n'ayant point de postérité légitime, réserva tous ses soins et toute son affection pour un fils naturel, qu'il destina de bonne heure à la carrière diplomatique. Pendant les continuels voyages de ce fils dans presque toute l'Europe, il ne cessa de lui écrire pour le diriger dans ses études ou dans sa conduite. Après la mort du comte, la veuve du jeune Stanhope recueillit ces lettres, et les publia sur les manuscrits authentiques en sa possession.

Les lettres de Chesterfield à son fils forment, en quelque sorte, un cours d'éducation, à l'usage des jeunes gens de grande famille. L'auteur prend son élève au début même de l'enseignement, le suit dans

tous les progrès d'une instruction forte et variée, et ne le quitte que long-temps après son introduction dans le monde. Il n'existe peut-être nulle part un plan d'études aussi complet, aussi rationnel et aussi libéral à la fois. On trouve ici en effet toutes les garanties d'un bon système d'éducation pratique : la vigilance d'un père ferme et clairvoyant, les lumières d'un esprit étendu et judicieux, avec l'expérience d'un homme d'état, vieilli dans le maniement des affaires et dans l'observation du cœur humain.

L'objet de Chesterfield a quelque rapport avec celui que se propose Castiglione dans son *Cortegiano*. L'un, sous la forme d'un dialogue fictif, et l'autre, sous celle d'une correspondance réelle, examinent les avantages ou les talens les plus propres à réussir dans les cours, et les plus nécessaires à un gentilhomme accompli. Tous deux offrent des leçons utiles, quoique applicables à des époques différentes ; mais le comte anglais l'emporte beaucoup sur le comte italien en pénétration et en connaissance du monde.

La moitié du premier volume ne présente qu'un faible intérêt, et on aurait pu l'omettre sans nul inconvénient. L'auteur y expose des notions élémentaires de mythologie, d'histoire et de géographie. Une pareille tâche déjà accomplie dans tant d'ouvrages spéciaux ne permettait guère d'autre mérite que celui de la clarté et de la simplicité. Il est vraisemblable que les éditeurs n'ont conservé

cette partie de la correspondance que pour offrir tout l'ensemble du plan de Chesterfield. Au reste, on aime à voir la complaisance avec laquelle un secrétaire d'État descend aux moindres détails pour l'instruction de son fils; on admire l'art avec lequel un grand écrivain se met à la portée de l'intelligence d'un enfant; et on est quelquefois surpris de l'attrait qu'il sait répandre sur les questions les plus rebattues et les plus arides.

Il paraît que le jeune Stanhope était né avec des dispositions très précoces, puisque, dès l'âge de neuf ans, il possédait assez bien l'anglais et le français, et qu'il avait déjà fait quelques progrès dans l'étude du grec et du latin, sous la direction du célèbre Maittaire. Chesterfield, qui attachait avec raison beaucoup de prix à la connaissance des langues modernes, surtout dans la carrière que devait suivre son fils, lui donne l'exemple ainsi que le précepte, et lui écrit tour à tour en français, en latin, en anglais ou en italien, toujours avec autant de pureté que d'élégance.

A mesure que le développement intellectuel et les progrès de son disciple permettent de lui faire entendre la voix de la raison et les conseils de la sagesse, l'intérêt des lettres de Chesterfield croît rapidement, et n'éprouve bientôt plus aucune interruption. Sa correspondance devient alors un précieux répertoire de remarques sur la vie, d'études sur le cœur humain, de révélations sur la société. Je ne sais aucun livre aussi propre à initier à la con-

naissance du monde, ou à suppléer à l'expérience. L'auteur insiste peu, il est vrai, sur les principes de la morale et sur la théorie des devoirs. Comme il observe lui-même quelque part, il suppose une telle précaution désormais superflue, et il remet ce soin au gouverneur du jeune Stanhope. Il s'occupe des manières bien plus que des mœurs de son élève. C'est aux usages de la politesse, aux lois de la bienséance, à l'art de plaire enfin, qu'il prétend le conduire. Indépendamment d'une foule de maximes excellentes, il communique en passant des anecdotes curieuses, et de piquans souvenirs sur divers personnages historiques, avec lesquels il avait été en relation, tels que le duc de Marlborough, lord Bolingbroke, sir Robert Walpole, et le comte de Chatam. Le portrait de son ami Bolingbroke surtout est un morceau plein de verve et d'éclat.[1]

Le style de Chesterfield est parfaitement naturel, et offre l'exemple de la plus brillante facilité épistolaire. On n'y découvre nulle recherche d'esprit, nulle trace de préméditation. C'est toujours le ton qui convient aux épanchemens d'un père, aux confidences d'un ami. Parmi tant de lettres également instructives, il est difficile de faire un choix. Je prends une de celles où il recommande le texte favori de ses exhortations, je veux dire les agrémens extérieurs.

[1] *Letter* CLXXV.

Londres, le 18 novembre 1748.

« MON CHER ENFANT,

« Dans tout ce que je vois ou tout ce que j'entends, ma première considération est toujours si [q]uelque chose peut vous être utile. En voici encore [u]ne preuve. J'entrai l'autre jour par hasard dans un [m]agasin d'estampes; et là, parmi d'autres gravures, [j']en trouvai une d'après un fameux dessin de Carlo [M]aratti, qui mourut il y a environ trente ans, et [q]ui le dernier peintre éminent en Europe. Elle a [p]our sujet, *lo Studio del disegno*, ou l'École de dessin. Un vieillard, qu'on suppose le maître, s'adresse [à] ses disciples, qui sont diversement occupés à la [p]erspective, à la géométrie, et à l'observation des [s]tatues antiques. A l'égard de la perspective, dont [o]n aperçoit quelques légères esquisses, il a écrit *[ta]nto che basti*, c'est-à-dire, autant qu'il suffit; à [l']égard de la géométrie, *tanto che basti*, également; quant à la contemplation des statues an[c]iennes, on voit écrit, *non mai a bastanza*, jamais [a]ssez. Mais dans un groupe de nuages, au sommet [d]u tableau, sont représentées les trois Grâces, avec [c]ette sentence précisément au-dessous, *Senza di [n]oi ogni fatica è vana;* c'est-à-dire, sans nous toute [f]atigue est vaine. Tout le monde convient de cette [v]érité en peinture; mais tous ne paraissent pas ré[f]léchir, comme vous ferez, je l'espère, qu'elle s'ap[p]lique parfaitement à tout autre art ou à toute autre

science, et même à tout ce qu'on dit ou à tout ce qu'on fait. Je vous enverrai la gravure en question, et je vous conseillerai d'en faire l'usage que les catholiques romains prétendent faire des portraits et des images de leurs saints, c'est-à-dire de leur en rappeler le souvenir; car, pour l'adoration, ils ne l'admettent pas. J'irai même plus loin, et, comme du papisme au paganisme la transition est courte et facile, je vous engagerai, en classique et en poète, à les invoquer, et à leur offrir des sacrifices, chaque jour, et tout le jour. Il faut convenir que les Grâces ne paraissent pas originaires de la Grande-Bretagne; et je soupçonne que nous tenons ici du diamant brut plutôt que du diamant poli. Depuis que la barbarie les exila de la Grèce et de Rome, elles semblent avoir choisi un refuge en France, où leurs temples sont nombreux, et où leur culte domine. Examinez vous-même sérieusement pourquoi telles ou telles gens vous plaisent et vous captivent plutôt que d'autres d'un égal mérite, et vous trouverez toujours que c'est parce que les uns ont de la grâce, et que les autres en sont dépourvus. J'ai vu plus d'une femme avec une taille régulière, et un ensemble symétrique de beaux traits, ne plaire à personne, pendant que d'autres, avec une taille et des traits fort ordinaires, enchantaient tout le monde. Pourquoi cela? Parce que Vénus charmera toujours moins sans la compagnie des Grâces que celles-ci ne charmeront sans elle. Parmi les hommes, que de fois n'ai-je pas vu le savoir et le mérite le plus solide négligés, mal ac-

cueillis, ou même repoussés, tandis qu'un mince talent, peu de savoir, et moins de mérite, étaient bien reçus, choyés et applaudis! Sans leur présence, la vertu même, qui est la beauté morale, perd quelques uns de ses attraits.

« Si vous me demandez comment vous pourrez acquérir ce que ni vous ni moi ne saurions définir ou expliquer, je me borne à répondre : Par l'observation. Formez-vous, à l'égard des autres, sur ce que vous sentez qui vous plaît en eux. Je puis bien vous dire l'importance, l'avantage d'avoir des grâces, mais je ne puis vous en donner : je voudrais de bon cœur le pouvoir, et certes je n'y manquerais pas; car je ne connais point de meilleur cadeau à vous faire. Pour vous montrer qu'un vrai sage, un philosophe et un reclus, pense à ce sujet comme moi qui ai toujours vécu dans le monde, je vous envoie le livre du fameux M. Locke sur l'Éducation; vous y verrez quel prix il attache aux grâces, qu'il appelle fort sensément le savoir-vivre. J'ai marqué tous les endroits de l'ouvrage qui méritent votre attention; car, comme il prend son élève presque au berceau, la partie relative à l'enfance vous serait inutile. L'Allemagne est moins encore que l'Angleterre l'asile des Grâces; néanmoins, vous ferez aussi bien de n'en rien dire, tant que vous y serez. Mais le pays où vous allez maintenant est, jusqu'à un certain point, cet asile; car j'ai vu autant d'hommes aimables et bien élevés sortir de Turin que d'aucun autre lieu de l'Europe. Le feu roi Victor Amédée prenait beau-

coup de peine à façonner ceux de ses sujets de quelque distinction, aux affaires et aux belles manières; le roi actuel, dit-on, suit son exemple. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans toutes les cours et congrès où se rencontrent divers ministres étrangers, ceux du roi de Sardaigne sont généralement les plus polis, les plus habiles, et les plus *déliés*. Vous trouverez donc à Turin de fort bons modèles pour vous former, et souvenez-vous qu'en fait des meilleurs modèles, comme en fait des statues grecques antiques de la gravure, *non mai a bastanza*. Épiez chaque mot, chaque regard, et chaque mouvement de ceux qui passent là pour des cavaliers accomplis. Étudiez leur air libre et naturel, mais noble; leur courtoisie sans embarras; leur dignité sans arrogance, mais sans trop de familiarité. Observez leur enjouement de bon ton, leur franchise discrète, et cet *entregent*, qui, également au-dessus de la frivolité et au-dessous de l'importance et du mystère, forme le juste milieu pour la conversation dans les compagnies mixtes. Je vous ferai remarquer en passant que cet art d'un agréable entregent est parfois fort utile à un ambassadeur étranger; non seulement pour lui servir à s'insinuer dans plusieurs familles, mais pour l'aider à prévenir ou à éluder certains sujets de conversation, à propos desquels il serait peut-être fort en peine de savoir que dire ou quelle contenance faire.

« De tous les hommes que j'ai connus de ma vie, et j'ai connu celui-ci parfaitement bien, le feu duc de

Marlborough possédait au plus haut point, pour ne pas dire qu'il accaparait les grâces, et véritablement il leur dut presque tout; car, contrairement à la coutume des profonds historiens qui assignent toujours des causes graves aux grands événemens, je n'hésite pas à attribuer la meilleure partie de l'élévation et des richesses du duc de Marlborough à ses grâces. Il était éminemment illettré; écrivait mal en anglais, et orthographiait plus mal encore. Il n'avait aucune part de ce qu'on appelle d'ordinaire des talens; je veux dire qu'il n'avait rien de vif ou de brillant dans son génie. Il avait, sans nul doute, un bon sens exquis et un jugement solide. Mais ces avantages seuls ne l'auraient probablement élevé guère plus haut qu'ils ne le trouvèrent, c'est-à-dire page de l'épouse du roi Jacques II. Là, les Grâces le protégèrent et firent son avancement; car, tandis qu'il était enseigne des gardes, la duchesse de Cleveland, alors maîtresse favorite du roi Charles II, frappée de sa bonne mine, lui fit présent de cinq mille livres sterling. Avec cette somme, il acheta aussitôt de mon grand-père Halifax une annuité viagère de cinq cents livres, et ce fut là le fondement de toute sa fortune. Sa physionomie était belle, mais ses manières étaient irrésistibles, auprès des hommes et auprès des femmes. Ce fut par ces manières engageantes et gracieuses qu'il sut, dans tout le cours de ses campagnes, réunir les diverses puissances rivales de la grande alliance, et les conduire au but principal de la guerre, en dépit de leurs vues per-

sonnelles et disparates, de leurs défiances, et de leur obstination. A quelque cour qu'il parût, et il était souvent contraint de se rendre chez des souverains récalcitrans et opiniâtres, il réussissait constamment, et les amenait à ses mesures. Le pensionnaire Heinsius, vénérable vieillard, blanchi dans les affaires, qui avait gouverné la république des Provinces-Unies plus de quarante ans, était absolument gouverné par le duc de Marlborough, comme cette république l'éprouve encore aujourd'hui. Il était toujours de sang-froid, et on n'aperçut jamais la moindre altération sur son visage. Il savait refuser plus gracieusement que d'autres ne savent accorder, et ceux qui sortaient de chez lui le plus mécontens, quant à l'objet de leur visite, étaient personnellement charmés de lui, et presque consolés par son accueil. Avec toute sa douceur et son amabilité, nul homme au monde n'avait mieux le sentiment de sa position, et ne maintenait mieux sa dignité.

« Avec le fonds de connaissances que vous avez déjà acquis, et avec les connaissances beaucoup plus étendues que vous acquerrez bientôt, je l'espère, à quoi ne pouvez-vous pas prétendre, si vous y ajoutez encore les grâces ? Dans votre destination particulière, elles forment, à dire vrai, la moitié de vos talens ; car, si vous parvenez une fois à obtenir l'affection aussi bien que l'estime du prince ou du ministre de la cour où on vous enverra, je garantis le succès de celle que vous représenterez : autrement, c'est peine perdue. N'allez pas vous mépren-

dre, et croire que ces grâces que je vous recommande si souvent et si sérieusement doivent ne vous servir que dans les occasions importantes, et n'être de mise que *les jours de gala*. Point du tout : il faut, s'il se peut, qu'elles accompagnent la moindre chose que vous dites ou que vous faites; car, si vous les négligez dans les petites choses, elles vous abandonneront dans les grandes. Je serais, par exemple, extrêmement mortifié de vous voir prendre une tasse de café gauchement, et la répandre sur vous par maladresse; et je n'aimerais pas à voir votre habit boutonné ou vos boucles mises de travers. Mais je serais impitoyable, si je vous entendais bégayer vos paroles d'une manière inintelligible, balbutier dans vos discours, ou hésiter, vous troubler et perdre le fil de vos narrations; et je m'éloignerais de vous aussi rapidement, s'il est possible, que je m'élancerais maintenant pour vous embrasser, si je vous trouvais dépourvu de toutes ces grâces par qui je me promets de vous voir un jour *omnibus ornatum excellere rebus*.

« Ce sujet est inépuisable, puisqu'il embrasse toutes les paroles ou toutes les actions; mais je vous en tiens quitte pour le moment, d'autant plus que ma lettre est déjà passablement longue. Tel est mon zèle, ma sollicitude pour votre perfection, que je ne crois jamais en dire assez, quoique vous pensiez peut-être que j'en ai trop dit; et si votre bon sens, en effet, ne suffisait pas pour vous conduire dans plusieurs cas fort simples, tout ce que moi ou d'au-

tres pourrions dire serait superflu. Mais, quand il s'agit de votre intérêt, je suis l'ambitieux d'Horace, qui convoite encore un petit bout de terre pour arrondir la figure de son champ. Je redoute jusqu'au moindre coin qui pourrait déparer le mien, et je voudrais, s'il était possible, n'y voir aucun défaut.

« Je reçois à l'instant votre lettre, et je ne puis compatir à vos regrets sur la retraite de vos *commensaux* germains, qui, d'après vos récits et ceux de M. Harte, paraissent être *des gens d'une aimable absence*. Si vous pouvez les remplacer par quelque autre compagnie allemande, vous gagnerez sans doute au change..... Adieu. »[1]

Un des griefs qu'on pardonne le moins en Angleterre à Chesterfield, et qui lui a même valu l'injurieuse qualification d'Anglais francisé, c'est sa prédilection pour les manières et le caractère français. On en a vu un exemple dans la lettre précédente. Voici comment il s'exprime ailleurs sur ce sujet : « J'ai dit souvent et je pense qu'un Français, qui, avec un fonds de vertu, de savoir et de bon sens, possède les manières et la politesse de son pays, est la perfection de la nature humaine »[2]. Qu'on juge si un pareil aveu devait plaire à un amour-propre national aussi exclusif et aussi indisciplinable que celui de nos voisins! Chesterfield va plus loin encore, et il comble, en quelque sorte, son offense en

[1] « Whatever I see, or whatever I hear.... Adieu. »
(*Letter* CXXXVI.)

[2] *Letter* LXXXVI.

répétant sans cesse à son fils de fuir, dans ses voyages, toute liaison avec les Anglais, dont il représente la compagnie comme ignoble, grossière et brutale. En cela il a tort, sans doute, puisque l'expérience atteste que beaucoup de ses compatriotes ne se distinguent pas moins par l'élégance de leur ton que par l'étendue de leurs lumières et la solidité de leur jugement. Leurs succès dans toutes les négociations, et leur habileté reconnue en diplomatie, prouvent d'ailleurs qu'ils ont plus de tact, de finesse et de dextérité que ne le suppose Chesterfield.

Ce fervent adorateur du culte des Grâces et de l'urbanité ne se dissimule pourtant pas les imperfections du modèle qu'il recommande à son disciple. Il avoue sans détour que « beaucoup de Français manquent du sens commun, et un plus grand nombre encore de l'instruction vulgaire. » Ce reproche pouvait paraître légitime, à une époque où le gouvernement absolu favorisait chez nous l'esprit de frivolité, et entretenait à dessein l'ignorance de la multitude. Au reste, Chesterfield reprend ses préventions et son orgueil national, dès qu'il s'agit de rivalité politique entre les deux peuples. On le voit, par exemple, durant la guerre de sept ans, applaudir à nos désastres, et se réjouir de nos humiliations avec une cordialité toute britannique. Il semble que les Anglais auraient bien dû lui tenir compte de cette sorte d'expiation, et lui pardonner une erreur de goût en faveur de son patriotisme.

Une objection plus sévère a été dirigée contre la

tendance morale de ses lettres. On a prétendu qu'i attache une importance excessive aux agrémens ex térieurs, et qu'il s'occupe des manières bien plu que des mœurs de son élève; qu'il autorise un sys tème de dissimulation et de duplicité incompatibl avec l'honneur ou avec les affections sociales; enfi qu'il insinue à son fils le goût de la galanterie et de intrigues avec autant de soin qu'un père en met or dinairement à les interdire. Ces divers reproche peuvent se résumer dans le mot fameux de John son, que cette correspondance « enseigne la moral d'une courtisane[1] et les manières d'un maître d danse. » Ils méritent, par leur gravité même, u examen sérieux.

Observons d'abord que cette correspondanc n'était pas destinée à l'impression. Il serait injust d'y chercher autre chose que les intimes épanche mens d'un père avec son fils, les confidences d'u homme du monde à un homme du monde. Tout ar nonce que Chesterfield n'en prévoyait pas la publi cation. D'abord, il ne s'y montre pas toujours à so avantage; il ne s'arrange nullement pour la posté rité. Ensuite, il se permet volontiers des plaisan teries, des épigrammes ou des révélations, qui l auraient fait une foule d'ennemis puissans, et il re commande sans cesse de ne pas se faire d'ennemi même insignifiant. Aussi dit-il quelque part à so fils : « Il y aura désormais dans mes lettres mil

[1] Le mot anglais *whore* est plus expressif.

choses que je ne voudrais pas que nul homme vivant pût voir ou connaître, excepté vous »[1]. Il faut donc juger sa correspondance avec autant ou plus d'indulgence qu'on n'en aurait pour des *confessions ;* car on trouve ici toutes les garanties possibles de bonne foi. Or, on sait que bien peu de caractères sont sortis entièrement purs d'une épreuve aussi périlleuse.

Il est vrai que Chesterfield s'occupe en général fort peu des règles essentielles de la morale, et j'en ai indiqué la raison. Il suppose cette tâche accomplie : il s'en rapporte, sur ce point, à l'éducation, et plus encore à la raison du jeune Stanhope. Au moment de l'introduire dans la société, ce ne sont pas des exhortations à la vertu, mais des leçons de politesse qu'il croit devoir lui adresser. Il insiste sur l'élégance des manières avec une affectation qui semblera peut-être puérile à quelques esprits sérieux. Il termine ainsi une de ses lettres : « Les Grâces, les Grâces ! encore une fois, souvenez-vous des Grâces ! » On peut voir comment il recommande ailleurs le soin de la toilette. Néanmoins, si on réfléchit que son principal objet était d'initier son élève à l'art de réussir dans le monde, on reconnaîtra sans doute qu'il lui indiquait la plus sûre voie en lui enseignant tout le prix des agrémens extérieurs.

C'est apparemment par le même motif qu'il lui fait sentir de bonne heure le besoin de la circonspec-

[1] *Letter* CCVIII.

tion, et qu'il lui répète si souvent la maxime de Machiavel, *volto sciolto e pensieri stretti*. Il s'appuie de l'autorité de Bacon pour établir une distinction judicieuse entre la dissimulation et la fausseté. Il regarde la première comme indispensable à la cour, et surtout dans les relations diplomatiques; mais il condamne l'autre formellement, et il interdit le mensonge en toute occasion. « J'ai toujours observé, dit-il, que les plus grands sots sont les plus grands menteurs. Pour moi, je juge de la véracité d'un homme par la portée de son esprit »[1]. Je ne crois pas qu'il soit possible de rendre hommage à la vérité d'une manière plus explicite et plus énergique à la fois.

Il serait plus difficile de répondre aux accusations d'immoralité dont cette correspondance est, depuis long-temps, l'objet. Il n'est que trop vrai que Chesterfield s'exprime, au sujet de la galanterie, avec une sorte de badinage et de légèreté impardonnable. On peut dire qu'il n'épargne point à son fils *peccare docentes historias*, et ce n'est guère sa faute s'il n'en fait pas un libertin accompli[2]. Le conseil qu'il lui donne de s'introduire auprès des meilleures familles pour lesquelles il a des lettres de recomman-

[1] *Letter* XCIV.

[2] Voici un échantillon des préceptes de Chesterfield : « Je vous le répète encore, que le grand livre du monde soit votre principale étude. *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;* ce qu'on pourrait rendre ainsi : Feuilletez les hommes le jour, et les femmes la nuit. Je veux dire seulement les meilleures éditions. » (*Letter* CCXVII.)

dation, et de chercher à y nouer des intrigues avec des femmes de qualité, afin de se former aux usages du grand monde, ce conseil, reproduit sans cesse, n'est susceptible d'aucune apologie. Il se soucie fort peu de faire payer à ses amis les frais d'apprentissage de son fils, et de les rendre dupes de leur hospitalité. Il se moque sans détour de la foi conjugale. Après avoir insinué ce qu'il appelle un *arrangement* avec madame de Blot, il en propose un nouveau avec madame du Pin, et il ajoute cavalièrement : « L'une n'empêche pas l'autre. » Plus loin il écrit : « Rien ne vous ferait plus de bien qu'une telle passion, et je vis dans l'espoir que quelque belle sera capable de l'allumer en vous. Votre heure n'est pas encore venue peut-être, mais elle viendra. On a comparé l'amour, avec assez de justesse, à la petite vérole, que presque tout le monde a tôt ou tard » [1]. On trouvera sans doute que ce sont là d'étranges leçons paternelles, et que Chesterfield n'est pas fort scrupuleux dans son plan d'éducation. Il cite ailleurs à son fils l'exemple du maréchal de Richelieu, qui dut une partie de sa brillante fortune à ses succès auprès des femmes. Il fait de fréquentes allusions aux romans de Crébillon fils, dont il était grand admirateur. On s'aperçoit sans peine qu'il avait été témoin de la corruption de la haute société en France, vers cette époque, et qu'il en avait adopté sans réserve tous les principes; mais

[1] *Letter* CCXLIX.

on conçoit que ce ton d'immoralité, à la mode sous la régence ou à la cour de Louis XV, ait excité un tel scandale en Angleterre, sous le règne de George III. On ne s'étonne plus du soulèvement presque général qui accueillit la publication de ces lettres, et on ne voit rien là que d'honorable pour le caractère anglais.

Un biographe, le docteur Maty, essaie de justifier Chesterfield en affirmant qu'il n'eut recours à ce moyen que comme à un remède extrême, et pour guérir son fils de sa timidité naturelle [1]. Sans prétendre atténuer un tort assurément inexcusable, ne vaut-il pas mieux s'en tenir à l'explication plus simple qu'on trouve dans chaque page de cette correspondance, et que l'auteur lui-même n'eût sans doute pas désavouée? Il faut toujours en revenir au but que se propose Chesterfield. Ce n'est pas un rigide moraliste, qui, dans le silence du cabinet, arrange des systèmes de conduite, sans se soucier de leur application : c'est un homme du monde, un esprit positif avant tout, qui veut apprendre à un jeune homme l'art de plaire et de réussir dans la société. Pour mieux s'emparer de sa confiance il se fait son ami, son confident, son compagnon de plaisir. Il lui permet, il lui conseille même la galanterie; il ne lui interdit que la débauche et les liaisons ignobles. Trop sûr de compromettre inutilement son autorité s'il impose à son disciple des privations presque im-

[1] *Chesterfield's Miscellanies*, tom. I.

possibles au milieu de tous les genres de séduction, il aime mieux le guider que de l'abandonner à lui-même dans une crise qu'il ne saurait prévenir. Il est remarquable que Rousseau, adoptant un plan d'éducation absolument inverse, est réduit à des concessions du même genre, de peur que son élève ne lui échappe dans l'âge des passions. La bonne foi du philosophe et l'expérience du courtisan les conduisent, par des voies différentes, à un résultat semblable.

Chesterfield paraît avoir conçu une opinion peu favorable de l'espèce humaine en général. Machiavel, le cardinal de Retz et La Rochefoucauld, sont ses autorités favorites. On trouve à la fin de sa correspondance un choix curieux des maximes du cardinal avec des commentaires instructifs, à l'usage de son fils. Quant à son estime pour La Rochefoucauld, on peut en juger par une foule de passages, entre autres par le suivant : « Jusqu'à ce que vous ayez appris à connaître le monde par expérience, je ne sais aucun homme qui puisse vous le faire connaître aussi bien que le duc de La Rochefoucauld. Son petit livre des *Maximes*, que je vous engagerais à consulter, au moins quelques instans, chaque jour de votre vie, est, je le crains bien, un portrait trop exact et trop ressemblant de la nature humaine. J'avoue qu'il semble la dégrader; mais mon expérience ne me convainc pas que ce soit injustement »[1]. Son admi-

[1] *Letter* CCLXXIII.

ration l'entraîne même quelque part à justifier, par une interprétation manifestement fausse et par des sophismes, une des pensées les plus répréhensibles de ce moraliste. [1]

Il ne faut pas croire pourtant qu'il n'y ait aucun fruit à retirer des lettres de Chesterfield, sous un rapport purement moral. Elles renferment souvent, au contraire, de salutaires préceptes et d'excellentes règles de conduite. Ainsi, les conseils de tolérance qu'il donne à son fils, et de respect pour les croyances des nations étrangères, à l'occasion de son séjour dans les pays catholiques, décèlent à la fois le philosophe et l'homme d'état [2]. L'énergie d'indignation avec laquelle il proteste ailleurs contre l'emploi du poison, parmi les moyens de légitime défense à la guerre, en dépit des doctrines de quelques publicistes, fait honneur à la noblesse et à la générosité de ses principes [3]. On voit avec plaisir que, s'il cherche à éveiller et à entretenir l'ambition de son élève, il ne lui indique du moins que des voies honorables pour la satisfaire.

Chesterfield excelle dans l'art d'esquisser des ca-

[1] Un critique anglais dit au sujet de Chesterfield, qu'il appelle le *La Rochefoucauld de l'Angleterre* : « Il possédait aussi une admirable connaissance du cœur humain, et il en a tracé un portrait semblable. Ces deux nobles auteurs paraissent avoir fait leurs études principales dans les cours. Peut-être la faute n'est-elle pas tant dans la nature humaine que dans les satellites du pouvoir. »
(*Curiosities of Literature*, tom. I.)

[2] *Letter* XCIV.

[3] *Letter* CXXXII.

ractères, et c'est peut-être pour cette raison qu'un de ses compatriotes le compare, un peu légèrement, à notre La Bruyère [1]. Le portrait qu'il trace quelque part d'un homme de mérite sans savoir-vivre, et qu'il termine ainsi : « Tout ce que je puis faire, c'est de le considérer comme un respectable Hottentot », a été généralement appliqué à Samuel Johnson. On sait que celui-ci, par représailles, ne voyait dans Chesterfield « qu'un bel esprit parmi les lords, et un lord parmi les beaux esprits. » Il y a néanmoins dans ce mot plus de malice que de justesse; car assurément Chesterfield pouvait passer pour un bel esprit entre les plus beaux esprits de son temps.

La lecture de ces lettres convient surtout aux jeunes gens qui se destinent à la carrière diplomatique. Ils y puiseront des renseignemens précieux pour apprendre à réussir auprès des cours étrangères. Elles offrent aussi un excellent guide à ceux qui voyagent dans le but de s'instruire. Les connaissances locales de Chesterfield et sa profonde expérience lui permettaient de diriger habilement son fils dans son tour d'Europe. Il lui communique les plus sages conseils pour mettre à profit son séjour à Leipsig, à Berlin, à Venise, à Rome, à Naples, et surtout à Paris. Il appelle continuellement son attention sur le commerce, les finances, la force militaire et les institutions; enfin, sur ce qu'il y a de vraiment curieux dans les différentes contrées qu'il visite.

On doit s'attendre à rencontrer quelques répéti-

[1] *Winter evenings*, n° 114.

tions dans le cours d'une correspondance aussi étendue. Elles tiennent le plus souvent au besoin d'insister sur quelque vérité dont Chesterfield sent toute l'importance. Lui-même s'excuse de ses redites par l'intérêt qu'il porte à son fils. Ainsi, outre la maxime italienne citée plus haut, il rappelle fréquemment cette autre : « *Suaviter in modo, fortiter in re* », qu'on pourrait regarder comme sa devise, et dont il donne un excellent commentaire. Il paraît d'ailleurs que plusieurs de ses lettres s'égaraient en route, par suite des continuels voyages de son élève. Au reste, les répétitions de Chesterfield ne sont jamais fatigantes. Lorsqu'il redit les mêmes choses, il s'exprime avec tant d'esprit et d'agrément qu'elles ont toute la grâce de la nouveauté.

Le dernier volume est moins intéressant que les premiers. Les lettres qu'il contient ne font plus partie du plan développé par Chesterfield. Il considère apparemment l'éducation de son fils, qui venait d'être nommé résident à Hambourg, comme désormais accomplie. Ce sont en général de courts billets, où l'on trouve parfois des remarques pleines de sagacité sur le gouvernement anglais et sur la situation politique de l'Europe, vers le milieu du dix-huitième siècle. Les réflexions qu'il adresse à son fils, au sujet des démêlés de la cour et du parlement de Paris en 1752, attestent la pénétration d'un habile observateur. « Ceci, dit-il, a une tendance à ce que nous appelons ici des principes de révolution. Je ne sais ce que l'oint du Seigneur, son représentant sur la terre, institué par lui de droit

divin, et comptable à lui seul de ses actions, pensera ou fera, à propos de ces symptômes de raison et de bon sens, qui semblent se manifester dans toute la France; mais je prévois que, avant la fin du siècle, le métier de roi et celui de prêtre ne seront pas moitié si bons qu'ils étaient autrefois »[1]. On peut voir en passant, par cette curieuse prophétie, reproduite ailleurs d'une manière encore plus explicite, que la révolution française était dès lors imminente pour tous les bons esprits, indépendamment de la plupart des causes que l'esprit de parti ou de système s'est plu à lui assigner après coup.

En résumé, les lettres de Chesterfield à son fils méritent plus d'estime qu'on ne leur en accorde aujourd'hui. Il faudrait peu de chose pour les réhabiliter dans l'opinion publique. L'austère Johnson lui-même pensait que, après quelques retranchemens, on devrait les mettre dans les mains de tous les fils de famille[2]. Selon le docteur Aikin, « il n'existe point d'ouvrage dans la langue anglaise d'où l'on puisse tirer de plus précieuses leçons pour cultiver de bonne heure l'esprit, et pour former le caractère et les manières, surtout chez les jeunes gens de la classe élevée, et destinés aux fonctions publiques »[3]. Ces lettres en effet réparent une omission bien importante dans tous les systèmes d'éducation pratique. Elles font sentir le prix de la politesse et le besoin des agrémens extérieurs, sans la puérilité

[1] *Letter* CCXLIV.
[2] *Boswell's Life of Johnson.*
[3] *Aikin's general biography.*

de quelques ouvrages didactiques sur ce sujet, et sans la sécheresse de quelques autres. Elles peuvent tenir lieu d'un excellent introducteur dans la société, en contribuant à former à la fois l'homme aimable et l'homme habile.

Ce plan conviendrait-il aussi bien pour former l'homme respectable, et surtout l'homme heureux? Ceci est une autre question. Chesterfield semble moins inquiet du bonheur que des succès de son élève. On peut croire qu'il entrait dans ses préoccupations plus de vanité que d'affection paternelle: du moins c'est ce qu'il donne à entendre assez clairement. Le caractère qui répondrait le mieux à son modèle idéal serait Lovelace, avec une forte dose d'ambition, à laquelle il subordonnerait tout, même les plaisirs. Après tout, beaucoup de lecteurs trouveront peut-être que le grand secret de Chesterfield ne vaut pas le bruit qu'il en fait, et que toute sa science de courtisan est trop payée par l'apprentissage pénible qu'il impose. Il paraît que le résultat de cette brillante éducation ne justifia point son attente. Philippe Stanhope mourut jeune encore, après avoir joué un rôle assez insignifiant, et bien au-dessous de celui auquel son père le destinait. Néanmoins je persiste à croire que cette correspondance offre un répertoire inépuisable de renseignemens utiles pour se conduire dans le monde, et qu'elle peut être méditée avec fruit, même dans une sphère moins haute que celle où Chesterfield avait puisé son expérience.

GRAY.

Thomas Gray, qu'un petit nombre de productions originales élèvent au rang des plus beaux génies lyriques, mérite aussi, comme prosateur, une place honorable parmi les écrivains anglais. Ses lettres doivent être comptées entre les bons modèles du genre épistolaire. Après sa mort, le plus intime de ses amis, le poète Mason, les recueillit, les classa par époque, y joignit quelques éclaircissemens pour l'intelligence des faits, et les publia sous la forme de *Mémoires*. Ce plan, que Boswell trouvait excellent, et qu'il se proposait d'appliquer à la vie de Johnson [1], a en effet l'avantage de réunir le charme d'une correspondance à l'intérêt d'une narration. Peut-être que cette sorte de biographie, où le héros se peint lui-même à son insu, et où l'historien ne se montre qu'à de rares intervalles, est la plus attachante et la plus instructive de toutes.

Dès le début, Mason prévient les lecteurs que l'histoire de son ami offre peu d'événemens et de variété. On conçoit sans peine l'uniformité d'une carrière passée presque sans interruption dans les universités, loin du grand monde et au sein des pai-

[1] *Boswell's Life of Johnson.*

sibles jouissances de l'étude. Aussi le principal attrait des lettres de Gray consiste dans la peinture de son caractère, vrai caractère de poète, mélange d'amour-propre, de sensibilité et d'enthousiasme. Toute sa vie se résumerait par ce passage du plus touchant de ses poëmes, dans l'épitaphe de l'admirable *Élégie sur un Cimetière* : « La belle science ne le repoussa point, malgré son humble origine, et la mélancolie l'adopta pour son confident. »[1]

La première partie de la correspondance de Gray comprend ses lettres à West, un de ses camarades sur les bancs d'Eton, et, comme lui, un des plus brillans élèves de cette école célèbre. Il y a du naturel et de l'agrément dans les confidences de ces deux jeunes hommes, épris de la passion des lettres et remplis du souvenir de leurs études. La sympathie de leurs humeurs les rapproche non moins que la conformité de leurs talens. Tous deux, destinés à la même carrière, négligent l'aride science des lois pour le culte séduisant de la poésie. Tous deux, au milieu de leurs illusions, s'aperçoivent déjà des inconvéniens inséparables d'une vie spéculative, et de la difficulté de s'affranchir des usages du monde et des devoirs sociaux. Peut-être que leurs lettres abondent un peu trop en citations classiques pour plaire au plus grand nombre des lecteurs. On s'intéresse pourtant à leurs communications de projets littéraires et à leurs échanges d'essais poétiques. Lorsqu'on songe que

[1] *Elegy written in a country church-yard.*

les deux amis n'avaient guère alors plus de vingt ans, on est surpris de la justesse de leur goût et de la maturité de leur esprit. En même temps, on ne peut se défendre d'un certain regret en comparant les fortes et studieuses occupations de la jeunesse anglaise de cette époque avec la frivolité de nos jours. Tout annonce que leur attachement était profond et sincère. La mort prématurée de West mit seule un terme à leur liaison, et Gray, dans un de ses poëmes, a payé un tribut touchant à la mémoire de son ancien condisciple.[1]

On trouve parmi les productions de la jeunesse le Gray quelques essais de versification latine. Il paraît même que, comme Pétrarque, il eut long-temps a faiblesse d'attacher plus de prix à ses vers latins qu'à ceux qui ont immortalisé son nom. Le plus onsidérable de ces fragmens est le début d'un oëme sur l'origine des idées, où il se proposait de évelopper le système de Locke. Selon les conjecures de son biographe, le médiocre succès de *l'Anti-ucrèce* de Polignac le dégoûta de ce travail. La verfication latine de Gray, moins forte que celle de Ilton, moins pure et moins élégante que celle 'Addison, ne manque ni de verve ni d'éclat. Il ussit surtout dans le genre lyrique. Je citerai pour reuve une charmante strophe alcaïque sur la sensiilité, où il révèle le secret de son talent, et qui pourait servir d'épigraphe à ses poésies :

[1] *De Principiis cogitandi*, lib. IV.

O lacrymarum fons, tenero sacros
Ducentium ortus ex animo, quater
Felix, in imo qui scatentem
Pectore te, pia Nympha, sensit!

Presqu'au sortir de l'université de Cambridge, Gray, alors âgé de vingt-deux ans, accompagna sur le continent Horace Walpole, qu'il avait connu aussi à l'école d'Éton. A mesure qu'il visitait les principales villes de France et d'Italie, il rendait compte de son voyage à ses parens et à son ami West. Ce récit, où l'on n'aperçoit aucune trace de prétention, et dont il ne pouvait prévoir la publicité, conserve tout son intérêt après tant d'investigations plus récentes. Aussi Johnson, malgré sa malveillance notoire pour ce grand poëte, avoue que « quiconque a lu ses narrations épistolaires souhaitait qu'il eût employé plus de temps à voyager et à raconter ses voyages »[1]. Gray se montre en effet, dans sa correspondance, observateur intelligent des restes de l'antiquité, et appréciateur habile des monumens de l'art moderne. Parmi ses descriptions, celles de Paris, de Lyon, de Genève, de Turin, de Gênes, de Rome et de Naples sont plus particulièrement curieuses. Je prends au hasard pour exemple une lettre à sa mère, où il parle de l'aspect de Naples et des fouilles d'Herculanum, dont il ne soupçonnait pas encore toute l'importance.

[1] *Life of Gray.*

Naples, le 17 juin 1740.

« Nous avons traversé, pour venir ici, la plus belle portion du plus beau pays du monde, et où chaque lieu est célèbre, à quelque titre, depuis trois mille ans. La saison a été jusqu'ici aussi douce qu'on pouvait le désirer : il n'a pas encore été question d'air malsain, ni de violentes chaleurs. Les gens de la campagne disent que l'année est en retard, et sont fort en peine pour leur blé, leur vin et leur huile : mais nous, qui n'avons ni blé, ni vin, ni huile, nous la trouvons fort agréable. Notre route passait par Velletri, Cisterna, Terracina, Capua, Aversa, et ainsi de suite jusqu'à Naples. A l'instant où on quitte les États de sa sainteté, tout commence à prendre une autre face. Les plaines vastes et incultes se changent en bosquets d'oliviers et en champs fertiles, entrecoupés de rangs d'ormes dont chacun est enlacé de sa vigne, qui serpente en festons d'arbre en arbre. De grands et vieux figuiers, des orangers en pleine fleur, et des myrtes dans toutes les haies, font de cette contrée le plus délicieux tableau qu'on puisse concevoir; outre que les routes sont larges, bien entretenues, et pleines de voyageurs, spectacle que je n'avais pas vu depuis long-temps. Mon étonnement s'est encore accru en entrant dans la ville, qui, pour le nombre des habitans, surpasse, je crois, Paris et Londres. Les rues sont un marché continuel, et la foule s'y presse au point qu'une voiture

peut à peine y passer. Les gens du peuple sont vifs gais, et plus industrieux que ne sont communément les Italiens. Ils travaillent jusqu'au soir; ensuite ils prennent leur luth ou leur guitare, car ils font tous de la musique, et se promènent autour de la ville, ou sur le bord de la mer, pour jouir de la fraîcheur. On voit leurs petits enfans bruns gambader à demi nus autour d'eux, et les plus grands danser avec des castagnettes, pendant que les autres jouent des cymbales. Vous reconnaîtrez sur vos cartes la situation de Naples : elle domine la baie la plus agréable, et une des mers les plus calmes du monde; et aux beautés de la nature elle en réunit beaucoup d'autres. Nous avons employé deux jours à visiter les lieux remarquables des environs, comme Baies et ses restes d'antiquité, le lac Averne, la Solfatara, la grotte de Charon, etc. Nous sommes entrés dans l'antre de la Sibylle, et dans plusieurs autres cavernes souterraines fort étranges. Mais le plus curieux souterrain que j'aie jamais vu est celui où nous sommes descendus aujourd'hui, dans un endroit appelé Portici, où sa majesté sicilienne a un château de plaisance. Il y a environ une année, en creusant des fondations, on découvrit quelques portions d'anciens édifices, à plus de trente pieds sous terre. Par une ardeur de curiosité, on continua depuis lors à déblayer, et le passage qu'on a fait, avec tous ses tours et détours, a maintenant plus d'un mille de longueur. En avançant, on voit les restes d'un amphithéâtre, plusieurs maisons ornées de colonnes et

d'incrustations de marbre, le frontispice d'un temple, et diverses voûtes de salles peintes à fresque. On en a retiré quelques morceaux de peinture plus beaux que tout ce qu'on avait découvert auparavant en ce genre, et le roi en a orné son palais. On y a trouvé aussi un grand nombre de statues, de médailles, et de pierres précieuses, et on en trouve de nouvelles chaque jour. On sait que ce fut une ville romaine ensevelie, au temps de l'empereur Titus, par une éruption violente du mont Vésuve, qui est tout près. Les poutres et les charpentes sont si parfaitement conservées qu'on distingue les veines du bois; mais tout est réduit en charbon, et tombe en poussière dès qu'on y touche. Nous nous sommes approchés aujourd'hui du pied de cette montagne, qui à présent ne fume qu'un peu, et nous avons vu les matériaux dont s'alimentait le ruisseau de feu qui, il y a quatre ans environ, coulait le long de ses flancs. Nous n'avons plus que quelques jours à passer ici, et c'est trop peu en conscience pour un pareil séjour. »[1]

Gray n'est pas seulement, comme tant d'autres, un savant antiquaire, un curieux investigateur d'anecdotes et de souvenirs historiques. En présence des merveilles de la nature, son imagination s'anime, son langage se passionne, et il s'exprime alors avec l'enthousiasme d'un artiste. Ainsi il parle avec ra-

[1] « Our journey thither..... Too litle in conscience for such a place. » (*Sect.* II, *letter* XXII.)

vissement des environs de Lyon, des bords du lac de Genève, du bassin de Gènes, des cascades de Tivoli. Voici en quels termes, dans une lettre datée de Turin, il raconte à son ami West l'impression produite sur lui par l'aspect de la Grande-Chartreuse. « J'avoue que je n'ai encore jusqu'ici rencontré nulle part ces grands et simples ouvrages de l'art, qui nous saisissent, et dont la vue nous élève; mais ceux de la nature m'ont étonné au-delà de toute expression. Dans notre petit voyage à la Grande-Chartreuse, je ne me souviens pas d'avoir fait dix pas sans une exclamation qu'il m'était impossible de retenir. Pas un précipice, pas un torrent, pas un rocher, qui ne soit empreint de religion et de poésie. Il y a certaines scènes qui, sans le secours d'aucun autre argument, suffiraient pour convertir un athée. Il n'est pas besoin d'une imagination bien fantastique pour voir là des esprits en plein jour. On a la mort continuellement sous les yeux, et seulement assez loin de soi pour calmer l'âme, et non pour l'effrayer. Je suis bien convaincu qu'il fallait que saint Bruno fût un homme d'un génie peu commun pour choisir sa retraite dans une telle situation, et peut-être aurais-je été son disciple, si j'étais né de son temps. »

De retour de ses voyages, Gray passa presque toute sa vie à l'université de Cambridge, malgré son aversion bien connue pour ce séjour. On ne doit donc pas attendre le même intérêt dans le reste de sa correspondance, où il s'entretient avec quelques amis de ses travaux, de ses lectures, et de ses projets. Ses

lettres à son biographe sont peut-être les moins amusantes du recueil, parce qu'elles ne contiennent guère que des remarques sur les œuvres poétiques de Mason, et notamment sur sa pièce de *Caractacus*. On y trouve pourtant des considérations instructives sur l'art dramatique en général. Gray lui-même, dans sa jeunesse, avait conçu le plan et composé quelques scènes d'une tragédie intitulée *Agrippine*, où il se proposait *Britannicus* pour modèle. On peut le citer parmi le petit nombre de ses compatriotes qui ont bien compris le mérite de Racine. Il écrivait au docteur Warton, qui apparemment avait témoigné peu d'estime pour ce grand poète : « Je ne sais que dire de votre opinion sur Racine. Cela me fait le même effet que si on attaquait Shakespeare, qui, en vérité, donne prise infiniment davantage à toute espèce de critique; mais je ne voudrais pas être celui qui s'en chargerait. Si vous ne goûtez pas *Athalie* ou *Britannicus*, je n'ai plus rien à dire » [1]. Ailleurs, Mason nous apprend qu'il blâmait le mauvais goût de Southern, « pour allier mal à propos le pathétique à la farce, afin de produire ce mélange monstrueux qu'on appelle tragi-comédie. » N'est-il pas curieux de voir Gray, ce hardi novateur en poésie, cet enthousiaste partisan de Shakespeare, ce chef d'une école moderne, reconnaître la prééminence de notre système dramatique, et tomber d'accord sur ce point avec le classique Addison?

[1] *Memoirs of Gray*, sect. IV, letter XVI.

Comme tous les grands écrivains de son pays, et mieux même que la plupart d'entre eux, Gray était versé dans la littérature française. On voit par ses lettres qu'il accueillait avec un vif sentiment de curiosité toutes les productions récentes de nos bons auteurs contemporains. L'apparition d'un nouveau volume de Buffon, ou d'une livraison nouvelle de *l'Encyclopédie*, était pour lui un événement. On peut lire avec intérêt ses jugemens sur quelques ouvrages de Voltaire, sur les poésies de Gresset, sur les *Mélanges* de d'Alembert, sur l'*Émile* et *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Il critique ce roman avec beaucoup de mauvaise humeur, et se reproche presque d'avoir perdu son temps à le lire. En revanche, il professe une bien haute estime pour *l'Esprit des Lois* de Montesquieu. Il paraît même qu'il avait eu l'idée de dédier à ce célèbre publiciste un poëme, dont on ne connaît qu'un fragment très remarquable sur l'*Alliance du Gouvernement et de l'Éducation*.

Le problème de l'origine des poëmes attribués à Ossian ne pouvait laisser indifférent un antiquaire aussi curieux que Gray. Dès le principe, avant même la publication des poésies erses, et sur la lecture de quelques manuscrits, il s'en déclara le champion. Il n'épargna rien pour obtenir des renseignemens précis sur ce sujet, sans parvenir à dissiper entièrement ses scrupules. Il écrivait à un de ses amis : « Pour moi, je n'admire plus rien que Fingal. Pourtant je reste encore indécis sur l'authenticité de ses poëmes,

quoique j'incline plutôt à y croire, en dépit du monde. Qu'ils soient l'œuvre de l'antiquité, ou l'invention d'un Écossais moderne, ces deux suppositions sont également inexplicables pour moi : je m'y perds. » A propos d'un autre passage où il exprime la même incertitude et la même inclination, le biographe observe avec assez de malice que « jamais on ne prit plus de peine pour croire aucun fait que Gray ne semble en avoir pris dans cette circonstance »[1]. Au reste, sous un point de vue philosophique, la destinée littéraire des *Poëmes d'Ossian* a quelque chose de singulier. Quoiqu'on les regarde généralement aujourd'hui comme l'ouvrage de Macpherson, et que, en conséquence, ils soient beaucoup moins admirés que dans le dernier siècle, il n'est pas moins vrai que presque tous les beaux esprits de l'époque, le sceptique Hume, le judicieux Blair, et l'érudit Gray, sans parler de bien d'autres, les ont crus réellement authentiques.

L'esprit religieux de Gray devait naturellement éprouver une profonde répugnance pour les doctrines de l'école philosophique. Aussi il ne ménage point les incrédules, et dans ses lettres il traite rudement Shaftesbury, Bolingbroke, Hume et Voltaire. « C'est un méchant plat que l'athéisme, dit-il, quoique tous les cuisiniers français s'évertuent à l'assaisonner d'une manière nouvelle. » Ses réflexions morales sont ordinairement justes, élevées et géné-

[1] Sect. IV, letter XL.

reuses. Il y perce parfois un peu d'aigreur contre le monde, et un secret mécontentement de son sort, comme dans la pensée suivante : « C'est une sotte chose que, sans argent, on ne puisse vivre comme on veut, où l'on veut, ni avec qui on veut. Swift dit quelque part que l'argent est la liberté. Je soupçonne que l'argent est aussi l'amitié, et la société, et presque tous les avantages extérieurs. C'est une grande quoique maligne consolation de voir la plupart de ceux qui en sont abondamment pourvus, sans plaisir, sans liberté et sans amis. »[1]

Après Mason, les principaux correspondans de Gray sont le docteur Warton, Nicholls, et Beattie. C'est surtout dans ses entretiens avec eux que se dévoilent son caractère d'auteur, son amour-propre, ses faiblesses, et ses mortifications. Il se plaint volontiers, quoique avec réserve et même d'un ton d'ironie, de l'accueil fait à ses odes pindariques, et de la bizarrerie des lecteurs qui lui reprochaient son obscurité. Il blâme avec moins de ménagement l'indifférence capricieuse du public pour les œuvres de Mason. Du reste, loin de se laisser aller au découragement, il recommande sans cesse à ses amis l'étude, le travail et l'activité; car, selon son axiome favori, « être occupé, c'est être heureux. » Il les tient au courant des nouvelles ou des anecdotes littéraires, les dirige dans leurs lectures, et leur fait part de son sentiment sur les publications récentes

[1] *Memoirs of Gray*, sect. IV, letter III.

le plus en vogue. Après avoir offert un exemple de son style épistolaire dans le genre descriptif, il me paraît utile de le faire connaître aussi dans la correspondance familière, et je choisis une de ses lettres à Warton.

Londres, le 22 juin 1760.

« Je ne serais pas fâché d'apprendre que vous êtes excessivement occupé, si cela ne m'avait privé du plaisir de recevoir souvent de vos nouvelles, et si vous n'aviez eu à souffrir quelques petits embarras et quelques mécomptes. Savoir se trouver une occupation est, selon moi, le grand secret de la vie. Je ne suis jamais de si mauvaise humeur que lorsque j'entends mes amis regretter de n'avoir pas été élevés pour quelque profession mécanique, ou occupés à quelque emploi subalterne, comme s'il était plus agréable d'être aux ordres des autres que de ne dépendre que de soi, ou comme si on ne pouvait se mettre en mouvement sans être monté. Je sais néanmoins, et je sens ce que signifient leurs plaintes. Cela prouve qu'il faut quelques ressources, et une sorte de génie peu commun, pour qu'un homme sache s'occuper lui-même. Je dis un homme; car les femmes, généralement parlant, ne connaissent jamais ce malaise. Elles ont toujours quelque chose à faire : le temps ne leur pèse pas, à moins que ce ne soient des dames du grand monde. Une succession variée de menus soins et de petites occupations rem-

plit leurs intervalles de loisir, et leurs yeux ne sont jamais ouverts en vain.

« Vous vous méprenez tout-à-fait sur mon talent quand vous m'attribuez une science magique pour planter des roses. Je sais que je ne suis rien moins que sorcier à cet égard. Quand tout est fait, je puis critiquer, et voilà tout. Or, c'est là précisément l'opposé du génie, et je sens mon impuissance. Les gens raisonnables se connaissent mieux qu'on ne l'imagine communément : aussi, quoique je n'aie vu aucune preuve de son savoir-faire, je crois Mason, quand il m'assure qu'il s'y entend. L'œil prophétique du goût, comme dit M. Pitt, voit toutes les beautés dont un parterre est susceptible, long-temps avant leur naissance. Quand l'amateur plante un arbuste, il s'assied déjà à l'ombre de ses feuilles, et jouit de l'effet qu'il produira, de tous les points de vue du voisinage. Il faut donc invoquer Caractatus [1], et il vous enverra ses esprits du sommet de Snowdon.

« Je vous remercie beaucoup pour vos nouvelles de l'antiquité. Froissart est un de mes livres favoris, quoique je ne l'aie pas lu attentivement, mais seulement feuilleté çà et là. Il me semble étrange que des gens qui achèteraient au poids de l'or une douzaine de portraits originaux de cette époque pour orner une galerie, ne jettent jamais les yeux sur tant de tableaux mouvans de la vie, des actions, des mœurs,

[1] Allusion badine au drame de Mason.

et des pensées de leurs ancêtres, peints sur place, avec de simples mais fortes couleurs. Je trouve que, dans le siècle suivant, Froissart était lu avec beaucoup de satisfaction par tous ceux qui pouvaient le lire, et qu'on le plaçait sur le même pied que le roi Arthur, sir Tristram, et l'archevêque Turpin; non qu'on le regardât comme un écrivain fabuleux, mais parce qu'on les prenait tous pour de vrais et authentiques historiens : tant c'était alors peine perdue de se mettre en frais pour écrire la vérité. A propos, en êtes-vous aux quatre rois irlandais qui prirent leçon du maître de cérémonies de Richard II, et à l'individu qui informa Froissart de tout ce qu'il avait vu dans le purgatoire de Saint-Patrice ? [1]

« La ville est occupée à lire les poésies du roi de Prusse (*le Philosophe sans souci*), et j'ai fait comme la ville. On n'en paraît pas si dégoûté que je le suis. C'est toute l'écume de Voltaire et de lord Bolingbroke, la *crambe recocta* de nos pires incrédules, rebattue en vers allemands-français. *Tristram Shandy* est encore un plus grand sujet d'admiration, l'homme aussi bien que le livre. On invite

[1] Gray revient ailleurs sur l'éloge de Froissart, d'une manière encore plus explicite, dans une lettre à Nicholls : « Je me réjouis de ce que vous avez fait connaissance avec Froissart : c'est l'Hérodote du moyen âge. S'il avait eu l'avantage d'écrire dans une aussi belle langue, il aurait pu être immortel. Son humeur locomotive (car il n'y avait pas alors d'autre moyen de s'instruire), sa curiosité naïve et sa crédulité religieuse, ressemblaient beaucoup au caractère du vieux Grec. » (*Memoirs of Gray*, sect. v, letter XI.)

l'auteur à dîner quinze jours d'avance. Quant aux volumes déjà publiés, il y a beaucoup de choses fort bouffonnes, et de plaisanteries plus ou moins heureuses. Avez-vous lu ses sermons, avec sa comique figure au frontispice, d'après un tableau de Reynolds? Ils sont écrits du style que je crois le plus convenable pour la chaire, et ils annoncent une forte imagination, et un cœur sensible; mais on le voit souvent sur le point de partir d'un éclat de rire, et prêt à jeter sa perruque au nez de son auditoire. »[1]

L'exemple de Gray, aussi bien que celui de Milton, prouve que la science la plus vaste, et les connaissances les plus diverses, n'étouffent pas le génie original, et ne refroidissent pas l'imagination poétique. A ne considérer que son érudition, Gray était un des hommes les plus remarquables du dix-huitième siècle. Habile helléniste, et profondément versé dans la littérature classique, il s'était livré à des recherches étendues sur plusieurs ouvrages de l'antiquité, particulièrement sur les œuvres de Platon, sur l'anthologie grecque, et sur la géographie de Strabon. Les anciens poètes italiens, tels que Dante et Pétrarque, lui étaient parfaitement familiers. Il possédait à fond l'histoire moderne, et il avait lu les vieilles chroniques de presque tous les peuples de l'Europe. Comme son ami Horace Wal-

[1] « I am not sorry to hear.... To throw his periwig in the face of the audience. » (*Sect.* IV, *letter* XXXVI.)

pole, il avait fait une étude spéciale de l'architecture gothique, et on assure qu'il pouvait indiquer, au seul aspect, la date précise d'un monument quelconque du moyen âge. Depuis la métaphysique la plus abstraite jusqu'aux fictions les plus badines, rien n'échappait à son ardente curiosité. Savant naturaliste, il a enrichi et perfectionné la nomenclature linnéenne. Il avait un discernement sûr et un goût délicat dans les arts, en peinture, en musique, et même en horticulture. Le premier il a fait connaître par d'élégantes imitations quelques fragmens des poëmes scandinaves. Parmi tant d'utiles entreprises et de travaux interrompus, on regrette surtout qu'il n'ait pas exécuté son projet d'écrire une histoire de la poésie anglaise, dont il avait conçu le plan. Nul n'était plus capable que lui d'accomplir cette œuvre difficile, et d'élever un monument durable à la gloire de sa patrie.

Le style épistolaire de Gray est simple, naturel et de bon goût. Sa prose n'offre aucune trace des défauts qu'on pourrait reprocher parfois à ses vers. Murphy disait que « les Mémoires de la vie de Gray l'avaient placé plus haut dans son estime que ses poëmes, parce qu'on y voyait un homme appliqué sans relâche à la littérature »[1]. La correspondance de cet écrivain décèle en effet une âme éprise de la passion de l'étude. Il est fâcheux qu'une disposition un peu versatile, et l'absence de plan suivi, peut-

[1] *Boswell's Life of Johnson.*

être aussi sa position trop précaire, ne lui aient pas permis de laisser un plus grand nombre de productions. Toutefois, nul ne contestera la justice de l'éloge que lui donne son ami, et qui forme l'épigraphe de ses œuvres, *Multum et veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit.*

STERNE.

Il serait difficile aujourd'hui de rien dire de nouveau sur l'histoire ou sur le génie de Laurent Sterne. Ses écrits sont entre les mains de tout le monde, et il a laissé lui-même des documens sur les principales circonstances de sa vie. Aucun de ses compatriotes, peut-être, n'a obtenu plus de succès sur le continent, et n'y a joui d'une plus grande popularité dans le dernier siècle. La France n'est pas restée au-dessous de l'Angleterre dans son enthousiasme pour ce spirituel et original moraliste. Quand il vint à Paris en 1762, il s'aperçut bientôt que sa réputation l'avait précédé, et il fut si satisfait de l'accueil de ses hôtes, qu'il écrivait à un ami : « La tête me tourne des honneurs inattendus que je reçois. *Tristram* est presque aussi connu ici qu'à Londres »[1]. Pour l'observer en passant, cette vogue si prodigieuse d'une publication encore toute récente prouve combien dès-lors était rapide l'échange des idées et des opinions entre les deux capitales. J'examinerai avec détail l'ouvrage singulier qui donne lieu à cette réflexion, ainsi que le *Voyage sentimental*, les meilleures productions de l'auteur. Je n'ai pas à m'occuper, en ce moment, de ses *Sermons*, et quelques

[1] Letter xx. *To David Garrick.*

mots suffiront sur ses *Lettres*, qui ont peu d'importance.

Sterne débuta assez tard dans la carrière littéraire. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il fit paraître la première partie de *Tristram Shandy*. On sait communément que cette composition bizarre était destinée à servir de passe-port à deux volumes de sermons, que l'auteur ne se flattait pas de voir accueillir favorablement, en les publiant sous son nom. Jamais sans doute ouvrage d'un genre sérieux n'avait été précédé d'une introduction plus burlesque. Le calcul de Sterne réussit pourtant, et le public une fois diverti par ses amusantes boutades, rechercha avec empressement tous les écrits échappés à la plume d'Yorick.

Il serait impossible d'offrir aucune analyse de *Tristram Shandy*, ou même d'indiquer à quelle classe appartient cette étrange production. Ce n'est ni un roman, ni un récit, ni une œuvre morale; mais un recueil d'anecdotes, de contes, de scènes, de dialogues, de portraits, de bons mots, de citations, où on ne trouve ni plan, ni ensemble, ni liaison apparente. La manière de l'auteur est entièrement épisodique, ou, comme il s'exprime, *digressive*. Il y aurait donc une sorte de pédantisme à juger, selon les règles ordinaires, un écrivain qui brave ouvertement toutes les règles. Il se serait sans doute bien moqué d'un de ses contemporains, qui affirme gravement, en invoquant l'autorité d'Aristote, que *Tristram Shandy* « n'a ni commencement, ni fin,

ni milieu »[1]. Eh bien! c'est là précisément ce que veut Sterne. Il ne reconnaît d'autre loi que son caprice, d'autre guide que son imagination. Il faut l'entendre lui-même dans un passage où il expose, en quelque sorte, sa poétique, et qui porte bien l'empreinte de son cachet. Outre l'esprit et la malice, il a de commun avec Swift une haine profonde contre tous les genres de charlatanisme, et surtout contre le charlatanisme de la critique.

« Et comment Garrick a-t-il prononcé le monologue hier soir? — Oh! contre toutes les règles, milord; en dépit de la grammaire. Entre le substantif et l'adjectif, qui doivent s'accorder en nombre, en genre et en cas, il a mis un intervalle, s'arrêtant comme s'il avait quelque doute; et après le nominatif, qui, comme le sait votre seigneurie, doit gouverner le verbe, il a suspendu sa voix dans l'épilogue une douzaine de fois, trois secondes et trois cinquièmes chaque fois, montre à la main, milord. — Admirable grammairien!... Mais en suspendant sa voix, le sens était-il également suspendu? l'expression de son attitude ou de sa physionomie ne suppléait-elle pas à son silence? l'œil était-il muet? regardiez-vous avec attention? — Je ne regardais que ma montre, milord. — Excellent observateur!

« Et qu'est-ce que ce nouveau livre qui fait tant de bruit dans le monde? — Oh! pas le moindre aplomb, milord; quelque chose de tout-à-fait irré-

[1] *Knox, Essays moral and literary*, n° CXLV.

gulier. Pas un des angles aux quatre coins n'est un angle droit. J'avais ma règle et mon compas dans ma poche, milord. — Excellent critique!

« Et quant au poëme épique dont votre seigneurie m'a chargé de lui rendre compte, en prenant la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur, et en les examinant d'après une échelle exacte de Le Bossu, il est défectueux, milord, dans toutes ses dimensions. — Admirable connaisseur!

« Et en revenant, vous êtes-vous arrêté en chemin pour jeter un coup d'œil sur le grand tableau? — Triste barbouillage! milord; pas un principe de la pyramide dans un seul des groupes; et quel prix! car il n'y a rien là du coloris du Titien, de l'expression de Rubens, de la grâce de Raphaël, de la pureté de Dominiquin, du fini de Corrège, de la science du Poussin, de la manière de Guide, du goût des Carraches, ou des grands contours de Michel-Ange... Accordez-moi de la patience, juste ciel! De tous les jargons qui se débitent dans ce monde charlatan, quoique le jargon des hypocrites puisse être le pire, le jargon de la critique est le plus assommant.

« Je ferais cinquante milles à pied, car je n'ai pas une monture passable, pour baiser la main de l'homme dont le cœur généreux remet les rênes de son imagination entre les mains de son auteur, s'amuse sans savoir comment, et sans se mettre en peine pourquoi. »[1]

[1] « And how did Garrick speak.... And cares not wherefore. »
(*Tristram Shandy*, vol. III, chap. XII.)

Tristram Shandy doit être compté dans le petit nombre des ouvrages originaux, sinon pour le fond, du moins pour la forme. C'est une production étincelante de verve comique et de franche gaîté. L'auteur y déploie, comme certains beaux esprits dans le monde, un riche et inépuisable répertoire de saillies, de bons mots et de plaisanteries. Il transporte dans son livre les familiarités et les licences d'une conversation badine : c'est le même enjouement, le même caprice, la même incohérence. Il semble toujours se moquer de ses lecteurs et de lui-même : il ne s'interdit aucune boutade, aucun écart, aucune bouffonnerie. Les interruptions, les hors-d'œuvre, les réticences, les lacunes, tout lui est bon, et on lui passe tout parce qu'il fait rire.

C'est un fait assez curieux, ce me semble, dans l'histoire des lettres, que trois des écrivains les plus gais, les plus fantasques, et les plus originaux, qui aient jamais paru chez aucun peuple, Rabelais, Swift et Sterne, appartiennent tous trois au clergé. Serait-ce que la profession ecclésiastique, si favorable à l'étude du cœur humain, offre à un esprit observateur l'occasion de mieux saisir les ridicules ou les travers, et d'en faire la satire d'une manière plus piquante? Quoi qu'il en soit, si on examine le caractère de plaisanterie, l'*humour* des trois écrivains dont je viens de parler, on reconnaîtra que la gaîté de Rabelais est plus bouffonne, celle de Swift plus mordante, et celle de Sterne plus fine et plus délicate. Le curé de Meudon est un cynique dont

l'impudence divertit, tout en faisant rougir; le doyen de Saint-Patrice est un misanthrope railleur et caustique, toujours prêt à épancher sa bile contre l'humanité; le ministre de Coxwold est un causeur aimable et spirituel, qui tour à tour amuse par ses boutades inattendues, ou émeut par sa vive sensibilité. Tous trois, dans leur haine pour l'hypocrisie, se montrent fort peu scrupuleux sur les bienséances, quoique le dernier se justifie quelque part d'avoir été, sous ce rapport, aussi loin que ses deux devanciers. [1]

A défaut d'une régularité que ne comportait guère la nature de l'ouvrage, Sterne excelle dans le développement des caractères. Au premier plan figurent, comme personnages principaux, M. Shandy, le capitaine Tobie et le caporal Trim, trois portraits admirablement conçus. M. Shandy, par son tour d'esprit pédantesque, sa manie paradoxale, son humeur pétulante, irritable et goguenarde, forme un amusant contraste avec l'extrême bonhomie, la simplicité enfantine, et la patience inaltérable de son frère Tobie. L'enthousiasme de l'un et la naïveté de l'autre rappellent parfois Don Quichotte et son fidèle écuyer. Il y a aussi bien de l'adresse à choisir pour modèle de la plus parfaite philanthropie et de la sensibilité la plus exquise un ancien officier. On ne saurait trouver dans aucune fiction un caractère plus aimable que celui du capitaine Tobie. Le caporal

[1] Letter CXXXI.

Trim avec sa franchise militaire, son respectueux dévouement pour son maître, ses idées d'ordre et de discipline, complète ce groupe inimitable. Rien de plus original que le récit des amusemens de ces deux compagnons d'armes, de leurs plans de campagne, de leurs manœuvres, et de leurs opérations stratégiques. Depuis Cervantes, aucune monomanie, je n'ose adopter l'expression pittoresque mais familière de l'auteur (*hobby-horse*), n'avait été décrite avec autant de bonheur. Smollett avait déjà retracé très habilement, il est vrai, dans le commodore Trunnion, l'image des goûts, des habitudes et des manières d'un vieux marin; mais le tableau de Sterne est plus complet, et surtout bien plus attachant. Comme la peinture des occupations et des plaisirs du capitaine Tobie et du caporal Trim occupe une place considérable dans *Tristram Shandy*, et fait même un des plus grands charmes du livre, il me paraît naturel d'en donner ici un exemple, et je choisis un chapitre qui résume assez bien le genre de vie et le caractère de ces deux personnages.

« Lorsque la ville avec ses ouvrages fut achevée, mon oncle Tobie et le caporal se mirent à tracer leur première parallèle, non pas au hasard, ou d'une manière telle quelle, mais des mêmes points et distances où les alliés avaient commencé la leur; et réglant leurs approches et leurs attaques d'après les nouvelles que recevait mon oncle Tobie des journaux, ils s'avancèrent durant tout le siége, pas à pas, avec les alliés.

« Quand le duc de Marlborough faisait un logement, mon oncle Tobie faisait un logement aussi, et quand la face d'un bastion était démantelée, ou une défense ruinée, le caporal prenait sa pioche et en faisait autant, et ainsi de suite, gagnant du terrain, et se rendant maîtres des ouvrages l'un après l'autre, jusqu'à ce que la ville tombât entre leurs mains.

« Pour quelqu'un capable de jouir de la félicité d'autrui, il n'aurait pu y avoir de plus beau spectacle au monde que, par une matinée, un jour de courrier, quand le duc de Marlborough avait fait une brèche praticable dans le corps principal de la place, de se tenir derrière la haie d'ifs, et d'observer avec quelle ardeur mon oncle Tobie et Trim après lui se mettaient en campagne : l'un, la gazette à la main; l'autre, une bêche sur l'épaule pour exécuter le contenu. Quel air triomphant et radieux dans l'aspect de mon oncle Tobie, quand il escaladait les remparts! Quelle voluptueuse allégresse dans ses yeux quand il se tenait près du caporal, lui relisant dix fois le paragraphe, tandis que l'autre était à l'œuvre, de peur que, par aventure, il ne fît la brèche un pouce trop large, ou ne la laissât trop étroite d'un pouce! Mais lorsqu'on battait la chamade, et que le caporal aidait mon oncle à gravir la brèche, et suivait un drapeau à la main pour le planter sur les remparts, cieux, terre et mer!... Mais à quoi servent les apostrophes?... Avec tous vos élémens secs et humides, vous n'offrîtes jamais un si enivrant breuvage.

« Voilà la carrière de bonheur que plusieurs années, sans interruption aucune, si ce n'est de temps à autre, quand le vent continuait à souffler de l'ouest, une semaine ou dix jours de suite, ce qui retardait la malle de Flandre, et les tenait aussi long-temps au supplice, mais c'était encore le supplice des heureux : voilà, dis-je, la carrière que parcoururent mon oncle Tobie et Trim, durant bien des années, dont chacune et quelquefois même chaque mois ajoutait quelque combinaison, quelque procédé meilleur à leur plan d'opérations, ce qui leur ouvrait toujours une source nouvelle de jouissances.

« La campagne de la première année fut poursuivie, du commencement à la fin, d'après la simple et facile méthode que je viens d'exposer.

« L'année suivante, où mon oncle Tobie prit Liége et Ruremonde, il crut pouvoir faire les frais de quatre beaux ponts-levis, deux desquels j'ai décrits exactement dans la première partie de mon ouvrage.

« Vers la fin de la même année, il ajouta une couple de portes avec des herses, qui furent ensuite converties en orgues, comme meilleur système ; et, durant l'hiver de la même année, mon oncle Tobie, au lieu d'un habillement neuf complet qu'il achetait toujours à Noël, se fit cadeau d'une jolie guérite, qui devait être placée à l'angle du boulingrin, entre lequel point et le pied du glacis on avait ménagé une sorte de petite esplanade pour lui et le caporal, afin d'y délibérer et d'y tenir des conseils de guerre.

« La guérite était en cas de pluie.

« Tout cela fut badigeonné trois fois pour le printemps suivant, ce qui permit à mon oncle Tobie d'ouvrir la campagne avec beaucoup de splendeur. »[1]

Les acteurs secondaires ne sont pas dépeints avec moins de finesse et de vérité. On distingue surtout parmi eux madame Shandy, dont l'insouciance et les distractions dérangent si souvent les systèmes de son méthodique époux ; le curé Yorick, en qui l'on croit reconnaître une personnification de l'auteur lui-même, sous des traits un peu adoucis, et avec l'expression d'un enjouement plus inoffensif ; le docteur Slop, personnage historique, dit-on, que Sterne s'est plu à tourner en ridicule comme charlatan et comme papiste ; enfin la veuve Wadman, dont la coquetterie et les savantes manoeuvres pour captiver le cœur du capitaine forment un des épisodes les plus gais de *Tristram Shandy*.

Par un privilége bien rare, Sterne unit à la verve comique la plus franche une sensibilité exquise, et il passe avec une merveilleuse facilité des scènes riantes aux tableaux sérieux. Ceux mêmes qui ne rendent pas justice à son talent pour la plaisanterie ne contestent pas sa supériorité dans le pathétique[2]. Un mot, un trait bien simple, lui suffisent quelquefois pour éveiller une foule d'émotions. Qui n'a relu avec attendrissement *la Mort d'Yorick, la Ren-*

[1] « When the town with its works.... Take the field with great splendour. » (*Tristram Shandy*, vol. VI, chap. XXII.)

[2] *Knox, Essays moral and literary*, n° CXLV.

contre de Maria, et surtout *l'Histoire du lieutenant Lefebvre*, cette narration si touchante, où l'auteur semble inspiré par le souvenir des infortunes de sa famille, et à laquelle il n'y a peut-être de comparable, dans le même genre, que *l'Histoire de La Roche*, par Mackenzie? On regrette seulement de rencontrer dans ce morceau quelques traces d'affectation, quelques recherches d'effet, qui en affaiblissent un peu l'impression, et dont le moraliste écossais a su se préserver entièrement.

Sterne possède encore au plus haut point la grâce et la naïveté du style, deux qualités assez rares chez ses compatriotes, qui, pour exprimer la dernière, ont recours à notre mot français, faute d'équivalent. Sa diction souple et insinuante se prête sans effort à toutes les familiarités du sujet et à tous les mouvemens de la pensée. La délicatesse de ses expressions en rend même la traduction fort difficile, et on pourrait lui appliquer ce qu'il dit quelque part d'un de ses auteurs favoris, que, « pour le bien traduire, il semble qu'il faudrait, en certains cas, un sixième sens »[1]. Parmi les morceaux remarquables en ce genre, je me borne à indiquer ici *l'attitude de Trim en lisant un sermon*, *le tumulte de Strasbourg après le passage de Diégo*, ou bien encore le conte de *l'abbesse des Andouillets*, dont le dénoûment est un peu trop libre, mais dont le début me paraît singulièrement gracieux.

[1] *Tristram Shandy*, vol. IV, chap. I.

Un autre mérite bien éminent, et, en quelque sorte, le caractère distinctif de Sterne, c'est l'art de mettre en relief les passions, les sentimens et les plus intimes opérations de l'âme par leurs effets extérieurs. Une sensation fugitive, une émotion imperceptible, rien n'échappe à la sagacité de ce vigilant observateur du cœur humain. Il reproduit avec une minutieuse exactitude la physionomie, le jeu, la pantomime de ses acteurs. Je ne sais si nul écrivain l'égale dans l'intelligence de ces artifices dramatiques, dont on s'occupe tant de nos jours, et qu'il rencontre comme en se jouant. Prenons pour exemple une scène bien connue, où, sous une forme badine et même burlesque, il enseigne mieux que les plus graves rhéteurs un des grands secrets de l'éloquence.

« Voilà de tristes nouvelles, Trim, s'écria Suzane en essuyant ses yeux, comme Trim entrait dans la cuisine; notre jeune maître est mort et enterré. — Les funérailles étaient une interpolation de Suzane. — Il faudra tous nous mettre en deuil, ajouta Suzane.

« J'espère que non, dit Trim. — Vous espérez que non! reprit Suzane vivement. — Le deuil n'entrait pas dans la tête de Trim aussi avant que dans celle de Suzane. — J'espère, dit Trim en s'expliquant, j'espère, Dieu merci! que la nouvelle n'est pas vraie. — J'ai entendu lire la lettre de mes propres oreilles, répondit Obadiah. — Oh! il est bien mort, dit Suzane. — Aussi sûr que je vis, ajouta la laveuse de vaisselle.

« Je le plains de tout mon cœur et de toute mon âme, dit Trim en poussant un soupir. Pauvre créature ! pauvre enfant ! pauvre jeune maître !

« Il vivait encore à la Pentecôte ! dit le cocher. — La Pentecôte ! hélas ! s'écria Trim étendant son bras droit et prenant soudain la même attitude qu'en lisant le sermon, que fait la Pentecôte, Jonathan (car c'était le nom du cocher), ou la Quasimodo, ou toute autre fête passée, à cette affaire? Ne sommes-nous pas maintenant debout, continua le caporal (en appuyant le bout de sa canne perpendiculairement sur le sol, de manière à donner une idée de force et de stabilité) ; et ne sommes-nous pas (laissant tomber son chapeau à terre) à bas en un moment? — C'était infiniment pathétique. Suzane fondit en larmes. Nous ne sommes pas de marbre ni de rocher. — Jonathan, Obadiah, la cuisinière, tous furent attendris. — La grosse et stupide laveuse elle-même, qui écurait une poissonnière sur ses genoux, tressaillit. — Toute la cuisine se groupa autour du caporal.

« Maintenant, comme j'entrevois nettement que le maintien de notre constitution dans l'Église et dans l'État, et peut-être la conservation du monde entier, ou, ce qui est la même chose, la distribution et la balance des richesses et du pouvoir ici-bas, peuvent, dans l'avenir, dépendre beaucoup de la juste intelligence de ce trait d'éloquence du caporal, je réclame votre attention. — Vos seigneuries et vos révérences pourront, dix pages de suite, pre-

nez-les où vous voudrez dans toute autre partie de l'ouvrage, dormir tout à leur aise.

....

« Ne sommes-nous pas maintenant debout, et à bas en un moment? — Il n'y avait rien de remarquable dans la pensée. C'était une de ces vérités immédiatement évidentes, que nous avons l'avantage d'entendre chaque jour; et si Trim ne se fût pas fié à son chapeau plus qu'à sa tête, il n'en eût rien fait du tout.

« Ne sommes-nous pas debout maintenant, continua le caporal, et ne sommes-nous pas.... (laissant tomber son chapeau d'aplomb, et s'arrêtant avant de prononcer le mot) à bas en un moment? La chute du chapeau fut rapide, comme si une grosse boule d'argile eût été pétrie dans le fond. Rien n'eût pu exprimer aussi bien le sentiment de la mortalité, dont il était l'emblême et le présage..... La main qui le soutenait sembla se dérober sous lui.... Il tomba à plat, l'œil du caporal fixé dessus comme sur un cadavre, et Suzane fondit en larmes.

« Or il y a dix mille et dix mille fois dix mille moyens (car la matière et le mouvement sont infinis) de laisser tomber un chapeau à terre sans aucun effet. S'il l'avait jeté, lancé, précipité, flanqué, rué; ou bien s'il l'avait laissé glisser ou choir dans toutes les directions possibles sous le ciel; ou même si, avec la meilleure direction qu'on pût lui donner, il l'avait laissé tomber comme une oie, comme un butor, comme un âne; ou bien encore si, durant

l'action, ou même après l'action, il avait eu l'air d'un sot, d'un niais, d'un imbécile, il eût échoué, et l'effet sur le cœur était perdu.

« O vous qui gouvernez ce vaste monde et ses puissans intérêts avec l'instrument de l'éloquence; qui savez l'échauffer, le refroidir, l'amollir, le mouler, et puis le rendurcir à votre gré :

« Vous qui soulevez et faites mouvoir les passions avec ce grand levier; après quoi, vous dirigez ceux qui les éprouvent où bon vous semble :

« Vous enfin qui conduisez...., et pourquoi non? vous aussi qui vous laissez conduire comme des dindons au marché, avec une baguette et un chiffon rouge, méditez, méditez, je vous en conjure, sur le chapeau de Trim. »[1]

Après avoir ainsi rendu justice au talent et aux beautés nombreuses de Sterne, il me paraît convenable de faire aussi la part de ses défauts. Le plus grave, parce qu'il tient à sa manière et à la nature même de son ouvrage, est l'absence presque totale d'intérêt. Comme *Tristram Shandy* n'a ni plan, ni intrigue, ni action suivie, il n'excite jamais un sentiment bien vif de curiosité. On le prend avec plaisir et bien sûr d'être diverti; mais on le quitte sans regret, et on ne se promet guère d'y revenir. Ce livre ne soutient pas avec le même succès l'épreuve de plusieurs lectures : il a besoin de l'attrait de la

[1] « Here is sad news.... Meditate, I beseech you, upon Trim's hat. » (*Tristram Shandy*, vol. v, chap. VII.)

surprise et de la nouveauté. Peut-être est-on en droit de conclure qu'il y aurait quelque témérité à tenter un second essai du même genre, et que tout l'esprit même de l'auteur ne réussirait pas aujourd'hui dans une œuvre de longue haleine.

On reproche assez justement à Sterne de l'affectation. En effet, quoiqu'il ait beaucoup de naturel et de simplicité quand le sujet l'exige, la prétention continuelle à l'effet, l'envie de surprendre, la manie de l'originalité à tout prix, l'entraînent souvent à des artifices que la raison et le bon goût réprouvent également. Je ne parle pas seulement ici de ses éternelles digressions, de ses soliloques sans fin, de ses soudaines réticences, de ses brusques apostrophes; mais il me semble que l'abus des interlignes, les repos sans nécessité, les ratures, les feuillets blancs ou barbouillés, et tant d'autres ressources du même genre, à la vérité moins vulgaires alors que depuis, sont néanmoins fort au-dessous de son talent. Au reste, la plupart de ses bizarreries prennent leur source dans cette intempérance d'esprit, dans cette démangeaison de plaisanter à tout propos et hors de propos, à laquelle il ne sait point résister, et qui fait que dans ses *Mémoires* il ne peut raconter un duel où son père reçut un coup d'épée à travers le corps, sans ajouter entre parenthèse que « la querelle avait commencé à propos d'une oie. »

Un autre défaut qui touche de près à l'affectation, et qui, chez Sterne, a la même origine; c'est l'ob-

scurité. Dans quelques passages, il est tout aussi inintelligible pour les Anglais eux-mêmes que pour les étrangers. Le désordre réel ou factice de sa composition y contribue beaucoup. Il entrelace les parenthèses dans les parenthèses, et les digressions dans les digressions; il perd de vue son sujet, il oublie le texte pour le commentaire, il saute d'une question à une autre, il supprime les transitions entre les idées les plus disparates, il prodigue les métaphores les plus étranges et les ellipses les plus hardies. Son obscurité tient encore à l'emploi fréquent des personnifications et à l'abus du style allégorique, deux excès qu'on pousse, de nos jours, aux dernières limites de l'extravagance. Les écrivains qui prennent de tels écarts pour de l'imagination, et qui doivent à cette sorte de mérite la plus grande partie de leur vogue, devraient pourtant se persuader qu'il est possible d'être amusant, spirituel, original, avec toute la clarté d'Addison ou de Voltaire.

L'auteur de *Tristram Shandy* a été en butte, sous le rapport moral, à une objection plus sérieuse pour la bouffonnerie et l'indécence de quelques uns de ses épisodes. On a prétendu que ses plaisanteries doivent presque tout leur sel à des allusions obscènes[1]. Cela est vrai; mais, pour être juste, il faut ajouter que Sterne ordinairement ne va pas au-delà de l'allusion. Il agace la curiosité, il esquisse un tableau

[1] *Knox, Essays moral and literary*, n° CXLV.

piquant, et il abandonne le reste à l'imagination des lecteurs. Nul ne sait se tirer avec plus d'aisance que lui des difficultés d'un sujet graveleux, ni glisser avec plus d'adresse une image un peu libre sous le voile d'une gaze transparente. Il semble toujours sur la limite des bienséances, il se complaît dans cette position hasardeuse; mais en général il s'arrête à temps, ou, comme Yorick, « il s'esquive par la tangente. »

On rapporte un mot fort spirituel par lequel il essayait de se justifier à cet égard. Peu de temps après l'apparition de *Tristram Shandy*, il demandait à une dame distinguée par son rang et par sa fortune si elle avait lu son livre. « Non, monsieur, répondit-elle, et, pour être franche avec vous, j'ai appris que ce n'est pas une lecture convenable pour une femme. — Ma chère dame, répliqua l'auteur, ne soyez donc pas dupe de pareils contes. Mon livre est comme votre jeune héritier que voilà (et il désignait du doigt un enfant de trois ans, en tunique blanche, qui se roulait sur un tapis), il montre parfois une bonne partie de ce qu'on cache d'ordinaire, mais le tout en parfaite innocence »[1]. Dans un passage de ses lettres, il reproduit à peu près la même excuse. « Le badinage de ma plume, dit-il, ressemble tout juste à ce que je faisais dans mon enfance quand je me mettais à cheval sur un bâton pour galoper. La vérité est que c'est ma plume qui

[1] *Lives of the novelists by Walter Scott.*

me gouverne, et non pas moi ma plume »[1]. Sans vouloir absoudre entièrement la licence de Sterne, on peut dire encore qu'il s'adresse à l'esprit plutôt qu'aux passions, et qu'il cherche évidemment à divertir et non à corrompre. Au reste, son enjouement est si comique et si original qu'il arracherait presque toujours un sourire à la gravité la plus austère ou à la pruderie la plus rigoriste.

Quoique rien n'indique dans son ouvrage une érudition très remarquable, et qu'il reste, à cet égard, bien au-dessous de Rabelais, on y trouve des traces d'une lecture variée, et quelques citations fort curieuses. Il suffit de rappeler entre autres la formule d'excommunication d'Ernulphe, et le conte si plaisant de Slawkenbergius. Mais c'est ici malheureusement que Sterne offre plus de prise à la censure. On s'est aperçu que la plupart de ses découvertes ne lui appartiennent pas; qu'il cite le plus souvent de seconde main, et qu'il s'approprie volontiers tantôt les réminiscences, tantôt les pensées d'autrui. Le docteur Ferriar a, dans un essai spécial, signalé avec une impitoyable industrie de nombreux emprunts de ce genre : il a exhumé beaucoup d'anciens livres peu connus, dont Sterne avait profité sans aucun scrupule. Il résulte de cette savante et minutieuse investigation que *Tristram Shandy* n'est guère qu'une ingénieuse mosaïque, et qu'un des écrivains les plus célèbres parmi ses contemporains pour son

[1] *Letter* CVII.

originalité est, en définitive, un des plus impudens plagiaires qui aient jamais paru.

Sterne cependant n'épargne pas le larcin littéraire. Il frappe les copistes et les imitateurs des mêmes anathèmes que les charlatans. Voici entre autres une tirade qui ne manque pas d'énergie : « Dites-moi, messieurs les savans, nous contenterons-nous toujours de tant ajouter à l'étalage, et d'ajouter si peu au fonds? Ferons-nous toujours de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles potions, en transvasant d'un bocal dans un autre? Serons-nous occupés sans cesse à nouer et dénouer la même corde, toujours dans la même ornière, toujours avec la même allure? Sommes-nous destinés, durant toute l'éternité, les jours de fête aussi bien que les jours ordinaires, à montrer les reliques du savoir, comme les moines montrent les reliques de leurs saints, sans opérer un seul, oui un seul miracle?[1] » Ce qui paraîtra peut-être étrange, c'est que les traits les plus saillans de cette éloquente diatribe sont tirés presque textuellement de Burton, un des auteurs que Sterne a mis le plus largement à contribution. Ainsi, au moment où il s'emporte si amèrement contre les plagiaires, et « leur souhaite de toute son âme le farcin », il donne lui-même un des plus scandaleux exemples de l'abus qu'il flétrit de ses sarcasmes.

Je ne sais si le docteur Ferriar a remarqué que le

[1] *Tristram Shandy*, vol. v, chap. I.

passage suivant, dans le dernier chapitre de *Tristram Shandy*, est traduit littéralement de notre vieux moraliste Charron : « L'action de tuer et détruire un homme est glorieuse, et les armes dont nous nous servons pour cela sont honorables. Nous marchons en les portant sur l'épaule; nous nous pavanons en les tenant à notre côté. Nous les dorons, nous les ciselons, nous les incrustons, nous les enrichissons; et, ne fût-ce qu'un coquin de canon, nous mettons un ornement sur la culasse. » [1]

Enfin, il paraît que Sterne s'était fait une habitude si invincible du plagiat que, même dans ses lettres familières, il ne s'en est pas entièrement garanti. Je trouve en effet, dans sa correspondance, une dissertation spirituelle sur les plaisirs de la lecture et la compagnie des livres, qui, d'un bout à l'autre, est extraite évidemment d'une lettre d'Érasme. [2]

Le plus grand tort de Sterne est de n'avoir pas fait l'aveu de ses fréquens emprunts; mais, quelque atteinte que sa réputation en souffre dans l'estime de ses admirateurs, il lui reste encore une part de gloire assez belle pour avoir su mettre en œuvre, avec un art si exquis, des matériaux la plupart in-

[1] « L'action de perdre et tuer l'homme est honorable, et ce qui y sert est glorieux : l'on le dore et enrichist, l'on s'en pare, l'on le porte au costé, en la main, sur les espaules. »

(CHARRON, *de la Sagesse*, liv. V, chap. VI, §. 4.)

[2] Letter CXXX (*Erasmus*, *centuria* VII, epist. XII). On doit néanmoins observer que cette lettre de Sterne est une de celles dont les éditeurs ne garantissent pas entièrement l'authenticité.

formes ou inconnus. La véritable originalité est une chose bien rare, et qui devient, de jour en jour, plus difficile. Ce que nous prenons pour original dans les pensées ne nous paraît ordinairement tel que faute d'une lecture plus étendue. L'originalité même de la forme n'est pas une qualité commune, et, pour celle-là, on ne saurait la refuser à Sterne sans injustice. D'ailleurs, quand il n'aurait pas tant d'autres mérites précieux, la seule conception des trois principaux caractères de *Tristram Shandy* suffirait pour le maintenir à son rang parmi les moralistes du premier ordre.

LE VOYAGE SENTIMENTAL.

Vers la fin de sa vie, Sterne, déjà atteint de la maladie de langueur qui le conduisit au tombeau, résolut d'essayer l'influence d'un climat plus salutaire, et de visiter le midi de l'Europe, comme l'avaient fait avant lui les romanciers Fielding et Smollett, et comme l'a tenté de nos jours, sans plus de succès, leur plus illustre successeur. L'entreprise ne lui réussit pas mieux; mais nous lui devons la plus gracieuse et la plus aimable de ses productions, le récit de son trajet et de ses aventures sur le continent, qu'il publia sous le titre de *Voyage sentimental en France et en Italie*, quoiqu'il n'y soit réellement question que de la France, et que la mort ait surpris l'auteur avant l'exécution de son plan.

Les qualités diverses de *Tristram Shandy* repa-

raissent à peu près dans le *Voyage sentimental*, mais avec une teinte plus douce et des nuances plus délicates. Les défauts y sont moins nombreux ou moins sensibles. Ainsi l'on conçoit d'abord que l'absence de plan et d'unité, toujours pénible dans une composition morale de quelque étendue, choque beaucoup moins ici, puisqu'on ne peut exiger dans le récit d'un voyage d'autre liaison que celle des faits et des événemens tels qu'ils se succèdent en réalité. Il y a aussi dans le ton de l'auteur moins de recherche, d'affectation et d'obscurité; moins d'extravagance factice et de bizarrerie calculée. Je ne sais si on trouverait, par exemple, dans le premier ouvrage de Sterne une narration aussi simple, aussi naturelle, en un mot, d'aussi bon goût que le chapitre suivant, intitulé *l'Épée*.

« Les États même et les empires ont leurs époques d'abaissement, et ils éprouvent à leur tour les effets de la détresse et de l'indigence. Je ne m'arrêterai pas à indiquer les causes qui avaient amené peu à peu la décadence de la maison d'E*** en Bretagne. Le marquis d'E*** avait lutté contre son sort avec beaucoup de fermeté. Il désirait conserver et montrer encore au monde quelques faibles vestiges de ce qu'avaient été ses ancêtres : leur imprudence lui en avait ôté les moyens. Il lui restait assez pour les modestes besoins de l'obscurité; mais il avait deux fils qui lui demandaient à se produire au jour : il crut qu'ils en étaient dignes. Il avait essayé son épée : elle ne pouvait lui ouvrir un chemin. L'avancement était

trop coûteux, et la simple économie n'y aurait pas suffi : il n'y avait plus de ressource que le commerce.

« Dans toute autre province de France que la Bretagne, c'était frapper à la racine pour jamais l'humble tige que son orgueil et son affection souhaitaient de voir reverdir; mais, en Bretagne, il y avait pour cela un remède, et il s'en servit. Profitant de la réunion des États à Rennes, le marquis, accompagné de ses deux fils, parut devant la cour, et réclamant le privilége d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement invoquée, dit-il, n'était pas moins en vigueur, il détacha son épée. « La voilà, ajouta-t-il, prenez-la; et soyez-en les fidèles gardiens, jusqu'à ce que des jours meilleurs me permettent de la redemander. »

« Le président accepta l'épée du marquis : celui-ci s'arrêta quelques minutes pour la voir déposer dans les archives de sa maison, et partit.

« Le marquis et toute sa famille s'embarquèrent le jour suivant pour la Martinique, et, après environ dix-neuf ou vingt ans d'une application heureuse aux affaires, secondée de quelques legs imprévus des branches éloignées de sa famille, il revint dans sa patrie pour réclamer sa noblesse et la soutenir.

« C'était pour moi un coup de bonne fortune, qui n'arrivera jamais qu'à un voyageur sentimental, de me trouver à Rennes au moment même de cette cérémonie imposante. Je l'appelle imposante : elle l'était pour moi.

« Le marquis se présenta devant la cour avec toute sa famille. Il soutenait son épouse : son fils aîné donnait le bras à sa sœur, et le plus jeune était à l'autre extrémité de la ligne, auprès de sa mère. Le marquis porta deux fois son mouchoir à son visage.

« Il y eut un silence profond. Lorsque le marquis se fut approché à six pas du tribunal, il remit la marquise à son plus jeune fils, et, s'avançant trois pas en avant de sa famille, il réclama son épée. Son épée lui fut rendue, et, au moment où il la reçut dans sa main, il la tira presque tout entière du fourreau. C'était la face rayonnante d'un ami dont il s'était séparé autrefois. Il l'examina attentivement en commençant par la garde, comme pour voir si c'était bien la même : puis, observant une petite tache de rouille qui s'était formée auprès de la pointe, il l'approcha de ses yeux en penchant un peu la tête. Je crus y voir tomber une larme : je ne pus me méprendre à ce qui suivit.

« Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen de l'effacer. »

« A ces mots, le marquis remit son épée dans le fourreau, fit un salut à ceux qui en avaient été les gardiens, et, suivi de sa femme, de sa fille et de ses deux fils, il se retira.

« O combien j'enviais ses sensations ! » [1]

Un ouvrage de la nature du *Voyage sentimental*

[1] « When states and empires.... O how I envied his feelings. »
(*A sentimental Journey. The sword.*)

devait être nécessairement épisodique. Il se compose d'une suite de scènes détachées, ou plutôt de petits tableaux en miniature, d'une exécution savante et d'une perfection de détails qui échappe quelquefois au premier coup d'œil. Deux figures y dominent, l'auteur et son valet de chambre Lafleur, personnage historique auquel on doit quelques renseignemens curieux sur le caractère et les aventures de son maître; par exemple, sur l'entrevue avec Maria, qui malheureusement n'est pas une fiction.

C'est ici surtout que Sterne révèle son talent de profond moraliste. En se peignant lui-même, en rendant compte de ses sensations et de ses plus intimes pensées, il offre d'excellens modèles d'analyse psycologique. Il interroge la nature avec une surprenante sagacité d'investigation, et arrache ou devine le secret des plus mystérieux ressorts de l'âme. Il enseigne à réfléchir, à se connaître, à s'entretenir avec soi-même. Sous ce rapport, son livre est un précieux répertoire d'études morales. Il est vrai qu'il abuse parfois de sa rare aptitude au rôle d'observateur, et qu'il pousse trop avant sa minutieuse anatomie du cœur humain. « Il est délicieux, dit-il, de sentir par quels fils déliés se tiennent mutuellement nos affections »[1]. On voit qu'il poursuit ces fils déliés à travers tous les plis et replis sous lesquels ils se dérobent; il semble se complaire dans l'art de les saisir et de les débrouiller en se jouant; et on le sur-

[1] *A sentimental Journey. The fille de chambre.*

prend à s'applaudir lui-même de sa merveilleuse dextérité.

Sterne, quoique ennemi déclaré du charlatanisme, on doit s'en souvenir, n'est pas toujours exempt de jargon. La prétention de raffiner sur les sentimens et de moraliser à tout propos, le fait tomber assez souvent dans l'afféterie et dans le verbiage métaphysique. Il se plaint quelque part d'un « matérialisme précieux » : on serait tenté de lui reprocher à son tour un sentimentalisme précieux. Il y a parfois dans son émotion quelque chose de puéril et d'artificiel ; il revient sans cesse à sa formule favorite, *I burst into tears ;* et on ne partage pas toujours son extrême facilité à s'attendrir sans sujet. Ses imitateurs, en exagérant encore ce défaut, n'ont pu échapper au ridicule.

Il serait injuste néanmoins de méconnaître les traits nombreux de pathétique, et les élans de vive sensibilité, qui animent l'ouvrage de Sterne, et lui communiquent un charme inexprimable. L'abus même qu'on a fait, après lui, du genre sentimental atteste le succès du créateur de ce genre. Les épisodes les plus touchans de son livre, *le Moine*, *l'Ane mort*, *la Visite à Maria*, sont gravés dans la mémoire de tous les lecteurs. Un tableau encore supérieur peut-être, c'est celui du *Captif*, que je crois devoir citer ici comme un bel exemple de science descriptive chez un écrivain plus remarquable ordinairement par la délicatesse et la grâce que par la vigueur du coloris.

« L'oiseau avec sa cage me poursuivit dans ma chambre. Je m'assis auprès de ma table, et appuyant ma tête sur ma main, je me mis à me représenter à moi-même les misères de la captivité. J'étais en bonne disposition d'esprit pour cela, et par conséquent je donnai libre carrière à mon imagination.

« J'allais commencer par ces millions de mes semblables nés sans autre patrimoine que l'esclavage; mais trouvant que, tout douloureux qu'était le bleau, je ne pouvais l'approcher assez près de moi, et que la multitude même de ces tristes groupes ne faisait que me distraire.....

« Je choisis un seul captif, et après l'avoir enfermé d'abord dans son cachot, je l'examinai ensuite à travers le demi-jour de ses barreaux grillés pour faire son portrait.

« Je contemplai son corps à moitié consumé par une longue attente et par la captivité, et je sentis quelle sorte de malaise du cœur naît de l'espoir déçu. En l'observant plus près, je vis qu'il était pâle et miné par la fièvre. Depuis trente années, le souffle du vent d'ouest n'avait pas une seule fois rafraîchi son sang; il n'avait pas aperçu le soleil, ni la lune, durant tout cet intervalle; la voix d'un ami ou d'un parent n'avait pas pénétré à travers ses barreaux! ses enfans.....

« Mais ici mon cœur commença à saigner, et je fus contraint de passer à une autre partie du tableau.

« Il était assis à terre, dans le coin le plus reculé de son cachot, sur un peu de paille qui lui servait tour à tour de chaise et de lit. Près de la tête était placé un petit calendrier de minces morceaux de bois, dont tous les crans indiquaient les tristes jours et les nuits qu'il avait passés là. Il tenait dans ses mains un de ces petits bâtons, et avec un clou rouillé il marquait encore un jour de misère ajouté à tant d'autres. Comme je cachais le peu de lumière qui lui parvînt, il souleva vers la porte un œil abattu, puis le rabaissa, secoua la tête, et reprit son œuvre d'affliction. J'entendis le bruit des chaînes sur ses jambes, quand il se retourna pour déposer son petit bâton sur le monceau.... Il poussa un profond soupir.... Je vis le poids de ses fers retomber sur son âme!.... Je fondis en larmes.... Je ne pus soutenir le tableau de captivité que mon imagination avait conçu. »[1]

Sterne, selon sa coutume, entremêle dans cet ouvrage le pathétique et le plaisant, les traits de sentiment et les saillies de gaîté. Son badinage est léger, gracieux, spirituel. Quelquefois le goût de l'originalité l'entraîne jusqu'au paradoxe, comme lorsqu'il soutient, contre l'opinion commune, que les Français sont trop sérieux. Ailleurs, son enjouement dégénère presque en bouffonnerie. Ainsi le billet du caporal, quoique très gai, forme un dé-

[1] « The bird in his cage.... The picture of confinement which my fancy had drawn. » (*The Captive.*)

nouement un peu trivial peut-être pour une aventure qui s'annonçait par un début assez sentimental. Je remarquerai, à propos de ce billet, que les phrases, les locutions et les tournures françaises, que Sterne emploie toujours d'une manière piquante, ont dû contribuer au succès de son livre en Angleterre, à en juger par le grand nombre d'imitations maladroites qu'il a fait naître. Plusieurs chapitres, *l'Acte de Charité*, par exemple, offrent d'excellentes scènes comiques. D'autres épisodes aussi amusans, comme *la Tentation* et *l'Épreuve délicate*, n'ont d'autre défaut que de paraître un peu trop libres.

Le *Voyage sentimental* n'a pas été plus épargné que *Tristram Shandy* par des critiques sévères. On s'est beaucoup récrié contre ces liaisons soudaines, ces attachemens à première vue, ces sympathies mystérieuses, qui pourraient justifier au besoin bien des fautes et bien des illusions. Vicesimus Knox, en appréciant l'influence des écrits de son compatriote, ne craint pas de l'appeler « le destructeur de la morale et du bonheur de la vie privée »[1]. Après une énumération des torts qu'il lui impute, et des égaremens qu'il reproche aux prosélytes de son système, il s'écrie douloureusement : « Combien se sont multipliés les divorces depuis que Sterne a paru ! » J'ignore jusqu'à quel point on doit ad-

[1] *On the moral tendency of the writings of Sterne.* (*Essays moral and literary*, nº CXLV.)

mettre la justesse de cette dernière assertion; mais j'avoue que la sentence me semble trop rigoureuse et trop absolue. Quoique Sterne, en effet, ne respecte pas assez les bienséances, et quoique une application imprudente de quelques unes de ses maximes pût conduire à de graves erreurs, je pense que le résultat général de ses ouvrages est plutôt d'inspirer à l'homme des sentimens de philanthropie universelle, d'affection pour ses semblables, et d'indulgence pour leurs faiblesses; de favoriser, en un mot, l'exercice des plus aimables vertus sociales. Aussi, je préfère souscrire à l'opinion d'un de ses contemporains, qui, dans la charmante comédie de *l'Américain*, lui adressait publiquement cet hommage flatteur : « Je le considère comme un moraliste dans la plus noble acception du mot. Il badine sans doute avec l'imagination, et quelquefois trop librement peut-être; mais, tandis qu'il masque ainsi à dessein son attaque principale, il pénètre subitement au cœur; l'épure, l'élève, l'adoucit; abat toutes les barrières de l'égoïsme qui l'environnent, et ouvre tous les accès à la pitié et à la bienveillance. »[1].

Sterne, comme écrivain, se distingue par plusieurs genres de mérite. Son style est habituellement flexible, animé, pittoresque. Il ne se pique pas de pureté ni de correction, il ne s'embarrasse guère de l'harmonie, et il se permet volontiers le néolo-

[1] Cumberland. *The west Indian*, act. II, scene I.

gisme. Il affecte quelquefois les tournures et les locutions vieillies, ou bien encore la simplicité des formes bibliques; mais il rencontre au besoin des expressions d'une douceur et d'une délicatesse dont on trouverait ailleurs peu d'exemples. Aussi, quoiqu'on ne puisse l'offrir comme un modèle, et que l'imitation de sa manière soit même plus dangereuse que profitable, on ne saurait douter qu'il ait dû une bonne partie de sa vogue au charme et à l'originalité de sa diction.

LETTRES.

Les lettres de Sterne, recueillies, après sa mort, par sa fille Lydie, n'ont pas répondu à l'attente générale. Il est vrai que la plupart datent d'une époque où le dépérissement de sa santé, les voyages nécessaires pour la rétablir, et le soin de la publication de ses œuvres, devaient lui laisser fort peu de loisir ou de liberté d'esprit. Il en résulte que sa correspondance, restreinte à un très petit nombre d'années, n'a pas l'avantage, comme quelques autres, de refléter, ainsi qu'un miroir, la vie entière de l'auteur; d'initier à une connaissance plus intime de son caractère; de répandre un nouveau jour sur son histoire.

Sterne avait sans doute un peu trop d'affectation pour bien réussir dans le genre épistolaire, qui exige avant tout de l'abandon et du naturel. Peut-être aussi qu'en le lisant on ne se défend pas assez d'une préoc-

cupation fâcheuse pour l'écrivain. On cherche dans les confidences d'un esprit aussi fin, aussi enjoué, aussi amusant que l'auteur de *Tristram Shandy* une profusion inépuisable de bons mots et de traits facétieux : on est tout surpris de ne trouver que quelques lettres d'affaires à son banquier, quelques billets insignifians à sa fille ou à un ami, la plupart écrits avec un laconisme qui va jusqu'à la sécheresse. On oublie que les continuelles boutades, les saillies brillantes, les écarts d'imagination, qui amusent dans un livre, fatigueraient bientôt dans une correspondance, comme dans la conversation.

Ce n'est pas qu'on ne rencontre de loin à loin quelques traces de l'originalité qui a conçu les caractères d'Yorick et de Shandy, mêlée avec la bouffonnerie incorrigible de Sterne, comme dans le passage suivant : « Il faut que je vous dise comment je viens de traiter un monsieur assez riche en France, qui s'était épris de ma fille. Sans aucune autre cérémonie, ayant appris mon adresse par le banquier de ma femme, il m'écrivit qu'il était amoureux de ma fille, et qu'il désirait savoir quelle fortune je lui donnerais à présent, et combien à ma mort. Par parenthèse, je trouve qu'il y a là fort peu de *sentiment* de sa part. Ma réponse fut : Monsieur, je lui donnerai dix mille livres sterling, le jour de son mariage. Voici comme j'établis mon calcul. Elle n'a pas dix-huit ans, et vous en avez soixante-deux : ci contre, cinq mille livres. Ensuite, Monsieur, vous, du moins, ne la trouvez pas laide. Elle a plusieurs

talens; parle italien, français, joue de la guitare; et, comme vous ne jouez, je le crains fort, d'aucun instrument quelconque, je crois que vous serez heureux de vous en tenir à mes conditions; car voilà le compte fait de mes cinq mille livres. »[1]

Quelques lettres de Sterne écrites à sa femme, avant leur mariage, ne sont curieuses que sous le rapport du style. On n'y aperçoit pas encore le germe du talent qu'il développa depuis : il y règne de la fadeur et de la recherche. Le ton d'enthousiasme, et presque d'idolâtrie de l'auteur, contraste quelque peu avec l'indifférence et la résignation qu'il témoigne vingt ans plus tard, quand il annonce à un ami que madame Sterne a résolu de fixer son séjour en France, et que, pour sa part, il ne s'y oppose nullement.

Il ne paraît pas que Sterne ait eu de liaison particulière avec aucun des grands écrivains de son époque, soit en Angleterre, soit sur le continent. On ne remarque, dans sa correspondance, de nom célèbre que celui de l'acteur Garrick. Il ne cite avec éloge que le baron d'Holbach, parmi les gens de lettres qu'il fréquente à Paris. Il parle bien aussi quelque part de Crébillon fils, et d'un singulier arrangement qui supposerait entre eux une certaine intimité, si le fait dont il est question n'avait tout l'air d'une plaisanterie.

Parmi les lettres de Sterne, les plus intéressantes

[1] *Letter* LVIII.

sont celles à Élisa Draper, jeune dame créole, à laquelle il fait souvent allusion dans le *Voyage sentimental*, et qui lui inspira, au déclin de sa vie, une affection moins platonique, ce semble, que l'attachement de Swift pour Stella. Cette partie de sa correspondance le compromet étrangement dans l'opinion des lecteurs. Il est assez piquant, en effet, de voir le spirituel moraliste, le satirique malin et railleur, malgré ses cheveux blancs, son tempérament cacochyme, et la gravité de son ministère, soupirer aux pieds d'une jeune femme, jouer à son insu le rôle d'Arnolphe, la conjurer instamment de retarder son départ, l'entretenir moitié sérieusement des chances d'un double veuvage, lui promettre l'immortalité, et tout cela pour lui annoncer, dans la lettre suivante, qu'il s'est rompu un vaisseau, qu'il a eu une hémorrhagie, et qu'il a sali tous les foulards de sa *bramine* [1]. Peut-être qu'il n'y a pas de situation aussi curieuse dans *Tristram Shandy*. Plus loin, on apprend que Sterne s'est permis un mensonge de propos délibéré pour brouiller Élisa avec des amis qui lui font ombrage [2]. La mémoire de l'auteur aurait gagné, sous certains rapports, à la suppression de ces lettres.

On sait assez généralement que Sterne a été taxé de despotisme et de dureté dans sa vie domestique. On ne trouverait rien dans sa correspondance qui pût confirmer une telle accusation. Il s'y montre à

[1] *Letters to Eliza*, passim.

[2] *Letter* XCIX, vol. IV. *London*, 1823.

peu près tel qu'il peint Yorick, étourdi, moqueur, indiscret; mais humain, sensible et compatissant. Ses dernières lettres surtout respirent le dévouement le plus tendre et la plus touchante sollicitude pour l'avenir de sa fille. Le reproche d'égoïsme est d'ailleurs contredit par le témoignage de Lafleur, qui a révélé plusieurs traits de bienfaisance et de philanthropie de son maître, dans le cours de leurs voyages.

Je crois ne pouvoir mieux conclure cet article qu'en rapportant ici le jugement impartial, quoique sévère, d'un critique anglais sur Sterne, et les réflexions judicieuses qu'il ajoute à l'appui de son opinion.

« Peu d'écrivains sont plus propres que Sterne à captiver l'esprit de la jeunesse. Dans tous ses ouvrages, il a répandu bon nombre de vives saillies, et de traits heureux d'enjouement. Le désordre même de sa composition semble chez lui si naturel, et si bien assorti à l'humeur mobile des jeunes gens, qu'il est, à leurs yeux, plutôt agréable que rebutant; et les élans de sensibilité vraie qui reviennent si fréquemment, et sont si heureusement exprimés, donnent à ses écrits un charme au-dessus de toute expression. Sans être en état de distinguer les élémens divers qui plaisent dans tout l'ensemble, ils admirent jusqu'à son afféterie et ses extravagances. Ils s'imaginent trop souvent que le charme naît de la légèreté et de la frivolité de sa manière, quand il naît en effet des singulières facultés de son esprit.

C'est à cette méprise qu'il faut attribuer les innombrables essaims d'imitateurs de son style, et l'ennuyeuse insipidité de leurs misérables productions.

« Le talent de dessiner des caractères, et d'en retracer les traits avec une parfaite exactitude, est un des dons les plus rares du ciel; et quiconque possède ce talent à un degré remarquable ne peut manquer de produire des ouvrages qui obtiendront de vifs applaudissemens, quels que soient leurs défauts à d'autres égards. Shakespeare, qui possédait cet heureux privilége à un plus haut point qu'aucun des fils des hommes qui aient encore paru sur la terre, a, malgré les fautes sans nombre dont abondent ses œuvres, obtenu une réputation que nul autre avantage n'aurait pu lui procurer; et qui, malgré les attaques des critiques malveillans, continuera à s'accroître aussi long-temps que la langue dans laquelle il a écrit sera comprise. Il y a eu des gens assez faibles pour croire que, s'ils pouvaient imiter Shakespeare dans l'irrégularité de ses plans, dans son dédain pour les fameuses unités, dans le tour suranné de ses phrases, et dans l'ignoble bouffonnerie de quelques unes de ses scènes, ils auraient droit à une part considérable de l'approbation qu'on lui a si libéralement accordée. Ils ne remarquaient pas que c'est son génie supérieur qui l'a fait triompher, non pas en conséquence, mais en dépit de ces défauts.

« De la même manière, Sterne possède à un degré éminent, quoique fort inférieur, ce rare talent de dessiner des caractères et de les peindre avec

précision par des traits naïfs de sentiment, qui se présentent çà et là, même dans les scènes les plus frivoles. C'est là ce qui prête à ces scènes d'ailleurs insignifiantes un intérêt que rien autre chose ne pourrait leur donner. C'est par la certitude de rencontrer ces traits délicats de sentiment que l'homme de goût se résigne à supporter la dégoûtante affectation et les puérilités qui sont près de soulever le cœur à chaque ligne. Mais c'est une fâcheuse illusion et un étrange travers d'esprit de croire que les misérables recherches d'expression et les allusions impures, qui se rencontrent chez lui si fréquemment, forment l'essence même du charme qui a séduit tant de lecteurs. La destinée des imitateurs de Sterne prouve la vérité de ce que j'avance. Ils sont tous tombés dans l'oubli. Heureusement le temps est arrivé où ses plus extravagans admirateurs, bien incapables, à coup sûr, de soupçonner son vrai mérite, reconnaissent la folie de toute tentative d'imiter encore sa révoltante obscénité. Sterne est, sous certains rapports, le plus détestable écrivain de la langue anglaise. A d'autres égards, il n'a de supérieur que Shakespeare seul. Quel dommage qu'un si beau talent ait pu s'unir à un goût aussi dépravé et à un jugement aussi corrompu! C'est une masse de perles mêlée dans un monceau d'ordures. »[1]

Il y a de la justesse et du discernement dans cette appréciation du mérite de Sterne. Son succès a en-

[1] « Few writers are better calculated.... In a lump of ordure. »
(*The Bee*, april 31, 1793.)

fanté en effet une foule de copistes subalternes; mais il est aussi le chef d'une école qui compte, parmi ses rangs, plusieurs disciples illustres. Mackenzie, dans son premier roman et dans ses essais moraux; Burns, dans ses lettres, appartiennent à cette école. On en trouve les traditions jusque dans les romans de Walter Scott; et on peut dire que, depuis l'apparition de Sterne, il n'y a presque pas d'écrivains anglais dans le genre badin qui ne portent plus ou moins son empreinte. Son influence ne s'est pas bornée à la Grande-Bretagne : elle a fait le tour de l'Europe. Elle s'est fait sentir en France, et plus encore en Allemagne : elle a même franchi l'Atlantique, et, de nos jours, un des plus spirituels moralistes américains, Washington Irving, est évidemment un imitateur de Sterne, avec une forte dose d'originalité propre et de talent individuel. L'esprit de Sterne, renouvelé et rajeuni sous toutes les formes, fait presque seul les frais de cette littérature légère, qui, « à l'heure qu'il est », donne le ton à la plupart de nos feuilles périodiques. On reconnaît son origine à son allure leste et familière, à son air d'aisance et d'abandon, au désordre piquant de sa causerie, à ses boutades, à ses distractions, à ses privautés de plus d'un genre; enfin à toutes ses manières fort aimables sans doute, fort amusantes, fort à la mode surtout, mais qui peut-être ne devraient pas sortir du feuilleton, sous peine de ridicule.

GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith, dans une carrière assez courte, et malgré les agitations d'une vie presque toujours aux prises avec la détresse, a laissé des titres nombreux et légitimes à une renommée durable. Son caractère, mélange de faiblesse et d'originalité, offrirait un sujet d'étude non moins curieux que ses œuvres littéraires. Distrait et inférieur à lui-même dans la conversation, comme notre La Fontaine, comme lui aussi, il retrouvait en écrivant le libre essor et les naïves inspirations de son génie. Quelques poëmes d'un goût pur et d'une sensibilité vraie, un roman qu'on ne se lasse point de relire, des essais ingénieux, deux comédies agréables, un excellent abrégé historique, attestent la souplesse et la fécondité de son talent. Samuel Johnson a résumé assez heureusement les mérites divers de son ami dans le distique grec suivant :

> Οἷσι μίμηλε φύσις, μέτρων χάρις, ἔργα παλαιῶν,
> Κλαίετε ποιητὴν, ἱστορικὸν, φυσικόν. [1]

Parmi les ouvrages de Goldsmith, je m'occuperai surtout des *Essais* et du *Ministre de Wakefield;*

[1] Goldsmith est auteur d'une compilation intitulée : *Histoire de la Terre et de la Nature animée*, plus recommandable par le mérite de la rédaction que par l'exactitude ou l'étendue des recherches.

mais auparavant, je crois devoir dire quelques mots d'une autre production qui a beaucoup de rapport avec le genre de l'essai moral.

Le Citoyen du monde, publié d'abord en 1760, dans un recueil périodique, sous le titre de *Lettres chinoises*, est évidemment une imitation des *Lettres persanes*. L'auteur suppose qu'un philosophe chinois, conduit à Londres par le goût des voyages, rend compte à ses compatriotes de ses impressions et de ses sentimens à l'aspect de la civilisation européenne. Cette fiction sert de cadre à une suite de portraits satiriques, où il passe en revue le caractère, les modes et les usages de la société anglaise. Un épisode romanesque, intercalé au milieu de ces tableaux de mœurs, ne laisse pas entrevoir le talent que déploya plus tard Goldsmith dans le domaine de l'imagination, et amène un dénouement trop brusque pour satisfaire entièrement le lecteur.

Le défaut qui choque d'abord dans ce livre est l'invraisemblance. L'auteur oublie trop vite les conditions de son plan et les convenances de son rôle, pour se substituer à ses personnages. Les fréquentes allusions du voyageur aux usages de son pays, et ses continuelles citations d'anecdotes ou de traditions chinoises, adressées à des lettrés chinois, sont autant de hors-d'œuvre. En même temps, ses observations sur une foule de détails de la vie européenne doivent être inintelligibles pour des Orientaux. Goldsmith prête quelquefois à son grave mandarin les sentimens et le langage d'un petit-maître de Londres.

On lui pardonnerait peut-être un défaut dont Montesquieu ne s'est pas entièrement préservé, si, comme son devancier, il avait su le racheter par une peinture fidèle de son siècle et sa nation. L'auteur des *Lettres persanes*, au milieu de ses vives et piquantes saillies, avait décelé parfois, en signalant les imperfections de notre ordre social, une justesse de vue et un esprit philosophique dont on trouve peu de traces chez son imitateur. Celui-ci, observateur superficiel, ne reproduit guère dans ses tableaux que les formes extérieures de la société; encore, il dépasse presque toujours le but, et n'obtient des effets que par l'exagération des contrastes.

Quoique Goldsmith soit en général dépourvu de profondeur, il ne manque point d'une certaine sagacité politique assez commune parmi ses compatriotes, et qui atteste qu'il avait su mettre à profit ses voyages sur le continent. Dans une revue des principaux États de l'Europe, il fait une réflexion qui confirme ce que j'aurai occasion d'observer encore, que les symptômes d'une révolution prochaine en France frappaient dès lors les esprits pénétrans. « Tandis que les Suédois, dit-il, s'approchent peu à peu du despotisme, les Français, au contraire, font des progrès imperceptibles vers l'émancipation. Lorsque je considère que les parlemens, dont les membres sont tous nommés par la cour, et dont les présidens ne peuvent agir que sous son impulsion immédiate, osent parler de prérogatives et de franchises, eux qui jusqu'ici recevaient leurs instruc-

tions de la couronne avec une foi implicite; lorsque je considère cela, je ne puis me défendre de croire que le génie de la liberté est entré incognito dans ce royaume. Si la France a successivement trois monarques faibles sur le trône, le masque sera jeté, et ce pays redeviendra certainement libre »[1]. Les vues qu'il expose ailleurs[2] sur les accroissemens progressifs de la puissance russe, et sur l'imprévoyance des cabinets européens à cet égard, sont conformes à l'opinion des plus habiles publicistes modernes.

L'extrême jeunesse de l'auteur à l'époque de la publication de cet ouvrage, se révèle par un penchant visible à l'imitation. Il emprunte des pensées, des images et même des formes de style; il met à contribution tantôt ses compatriotes, Addison surtout, et tantôt les écrivains français. Ainsi, le conte de *la Matrone chinoise* paraît une réminiscence du second chapitre de *Zadig*, moins la grâce et la malice de Voltaire; comme l'histoire du *Royaume de Lao* rappelle un peu l'épisode des *Troglodytes*, moins la sagesse éloquente de Montesquieu.

Les meilleures lettres du *Citoyen du monde* se retrouvent dans les *Essais*, qui parurent peu d'années après, et qui renferment également des articles déjà insérés dans des recueils périodiques, entre autres dans *l'Abeille*.

Les *Essais* de Goldsmith plaisent par l'attrait du

[1] *Citizen of the World*, letter LV.

[2] *Letter* LXXXVI.

naturel et par le mérite d'une élégante simplicité. On regrette en les lisant, comme en lisant ses poëmes, que l'auteur en ait laissé un si petit nombre, et qu'il n'ait pas eu plus de loisir pour cultiver un genre auquel son talent le rendait si éminemment propre. Ce n'est pas qu'il se distingue par la profondeur ou la nouveauté des aperçus : le cercle de ses idées, de ses observations et de ses connaissances ne s'étend pas fort loin; mais il sait les produire avec un charme ou, comme le dit Johnson, avec un bonheur d'expression qu'on rencontre chez bien peu de moralistes. Je rapporterai ici, comme exemple de la manière habituelle de Goldsmith, l'essai sur les *Préjugés nationaux*, où il allie l'agrément à la raison, et où il montre en même temps une impartialité assez rare chez les Anglais quand il s'agit de juger les peuples voisins.

« Comme je fais partie de cette classe d'oisifs qui passent la plus grande portion de leur temps dans les tavernes, les cafés et autres lieux de réunion publique, j'ai sous les yeux une extrême variété de caractères, spectacle qui, pour un esprit d'une tournure contemplative, a beaucoup plus d'attrait que la vue de toutes les curiosités de la nature ou de l'art. Dans une de mes dernières promenades, je me trouvai par hasard en compagnie avec une demi-douzaine de messieurs qui étaient engagés dans un débat sérieux sur quelque affaire politique; et comme leurs opinions étaient partagées d'une manière égale, ils convinrent de s'en rapporter à ma

décision, ce qui naturellement me fit prendre part à l'entretien.

« Parmi une foule d'autres sujets, nous eûmes occasion de discourir sur la différence de caractère des diverses nations de l'Europe. Tout à coup, un de ces messieurs, enfonçant son chapeau et prenant un air d'importance, comme s'il eût réuni dans sa personne tout le mérite de la nation anglaise, déclara que les Hollandais étaient un ramas de misérables avares; les Français, un tas de serviles flatteurs; les Allemands, de vraies brutes et de francs gloutons; les Espagnols, de fiers, arrogans et maussades faquins; mais que, pour la bravoure, la générosité, la clémence et toutes les autres vertus, les Anglais l'emportaient sur le reste du monde entier.

« Cette docte et judicieuse remarque fut accueillie avec un sourire d'approbation par tous les assistans, je dis tous, hormis votre humble serviteur. Je fis un effort pour garder de mon mieux ma gravité, et appuyant ma tête sur mon bras, je restai quelque temps dans une attitude affectée de rêverie, comme si je songeais à autre chose, et sans paraître prêter l'oreille au sujet de la conversation. J'espérais par là me soustraire à la désagréable nécessité de m'expliquer, et de priver ainsi le monsieur de son triomphe imaginaire.

« Mais mon prétendu patriote n'était pas d'humeur à me laisser échapper si aisément : non content de faire passer son avis sans contradiction, il était résolu à l'autoriser des suffrages de toutes les

personnes de la compagnie. Dans cette intention, s'adressant à moi avec un air d'assurance inexprimable, il me demanda si je n'étais pas de son sentiment. De même que je ne me presse jamais d'exposer mon opinion, surtout quand j'ai des raisons de croire qu'elle ne sera pas agréable; de même aussi, lorsque je suis contraint de m'expliquer, je me fais une règle constante de dire franchement ma pensée. En conséquence, je lui répondis que, pour ma part, je n'oserais me prononcer d'une manière aussi formelle, à moins d'avoir fait le tour de l'Europe, et d'avoir examiné les moeurs des diverses nations avec beaucoup de soin et d'exactitude; que peut-être un juge plus impartial ne balancerait pas d'affirmer que les Hollandais étaient plus économes et plus industrieux, les Français plus tempérans et plus polis, les Allemands plus laborieux et plus patiens, et les Espagnols plus graves et plus calmes que les Anglais; que ceux-ci, quoique, sans nul doute, généreux et braves, étaient violens, obstinés et impétueux, trop prompts à s'enorgueillir dans la prospérité, et à se laisser abattre par le malheur.

« Je pus m'apercevoir aisément que toute la compagnie commença à me regarder d'un œil de défiance avant que j'eusse fini ma réponse. Aussitôt que j'eus achevé, le patriote observa, avec un sourire dédaigneux, qu'il était fort surpris que certaines gens ne se fissent aucun scrupule de vivre dans un pays qu'ils n'aimaient pas, et de jouir de la protection d'un gouvernement dont, au fond du cœur, ils étaient enne-

mis déclarés. Convaincu que, par ma modeste profession de foi, j'avais perdu l'estime de la compagnie, et donné lieu de mettre en question mes principes politiques; sachant bien d'ailleurs qu'il était inutile de discuter avec des hommes aussi infatués d'eux-mêmes, je payai mon écot, et je me retirai chez moi en réfléchissant à l'absurde et ridicule influence des préjugés et des préventions nationales.

« De tous les mots célèbres de l'antiquité, il n'en est aucun qui honore plus celui qui l'a dit, ou qui fasse plus de plaisir au lecteur, du moins s'il a un cœur généreux et bienveillant, que celui du philosophe à qui on demandait son pays, et qui répondit : « Je suis citoyen du monde. » Combien peu de personnes trouverons-nous, de nos jours, qui puissent en dire autant, ou dont la conduite soit d'accord avec ce langage! Nous sommes devenus aujourd'hui tellement Anglais, Français, Hollandais, Espagnols ou Allemands, que nous ne sommes plus citoyens du monde; tellement originaires d'un certain lieu, ou membres d'une petite société, que nous cessons de nous considérer comme habitans du globe, ou comme enfans de cette grande famille qui embrasse tout le genre humain.

« Si ces préjugés ne régnaient que parmi les classes obscures et inférieures, peut-être les excuserait-on puisqu'elles n'ont point d'occasion, ou bien peu, de s'éclairer par la lecture, par les voyages, ou par des entretiens avec des étrangers; mais le malheur est qu'ils infectent l'esprit et dirigent la conduite même

de nos hommes comme il faut, je veux dire de ceux qui ont tous les droits à ce titre, hormis l'exemption de préjugé, avantage qu'on doit pourtant, selon moi, regarder comme le trait distinctif du *gentleman;* car, quelque illustre que soit la naissance d'un individu, quelque haut que soit son rang, ou quelque vaste que soit sa fortune, s'il n'est pas exempt de préjugés nationaux et autres, je prends la liberté de lui dire qu'il a une âme basse et vulgaire, et qu'il n'a aucune prétention légitime à ce titre honorable. En effet, vous trouverez toujours que ceux-là sont les plus enclins à se glorifier du mérite national, qui n'ont que peu ou point de mérite pour leur propre compte : et il faut avouer que rien n'est plus naturel. L'humble vigne s'enlace autour du chêne vigoureux, uniquement parce qu'elle n'a pas assez de force pour se soutenir elle-même. . . . .

« Si on alléguait, pour la défense des préjugés nationaux, qu'ils sont le résultat naturel et nécessaire de l'amour du pays, et que dès-lors on ne peut détruire les uns sans affaiblir l'autre, je répondrais que c'est là une grossière erreur et une illusion. Qu'ils soient le résultat de l'amour du pays, j'en conviens; mais qu'ils en soient le résultat naturel et nécessaire, c'est ce que je nie formellement. La superstition et le fanatisme naissent aussi de la religion; et qui jamais s'avisa de prétendre que ce sont les conséquences naturelles de ce noble principe? Ce sont, si vous voulez, les rejetons bâtards, mais non les rameaux naturels, de cette tige céleste, et on peut les élaguer

impunément sans crainte de nuire à la souche : peut-être même que, sans leur entière extirpation, cet arbre divin ne saurait fleurir avec tout son éclat et toute sa vigueur.

« Serait-il impossible que je chérisse mon pays sans haïr les habitans des autres contrées? que je déployasse la plus héroïque bravoure, le plus intrépide courage pour la défense de ses lois et de sa liberté, sans mépriser tout le reste des hommes comme des lâches et des infâmes? Non, sans doute.... Mais s'il en était autrement, je préférerais, je l'avoue, le titre de l'ancien philosophe, celui de citoyen du monde, au titre d'Anglais, de Français, d'Européen, ou à toute autre dénomination quelconque. »[1]

On ne peut qu'applaudir à la justesse des vues et à la noblesse des sentimens de Goldsmith dans tout ce morceau. Il ne faudrait pas néanmoins le suivre toujours avec une confiance absolue ni comme un guide infaillible. Il ne possède point cette rectitude logique et cette mesure parfaite, qui sont le caractère des grands moralistes. Comme il manque un peu de force et de profondeur, il franchit aisément les limites du vrai, et il tombe dans le paradoxe ou la déclamation. Ainsi, il conclut l'essai sur *la Justice et la Générosité* par une maxime qui justifierait au besoin l'égoïsme. Ailleurs il exagère non pas les avantages, mais le mérite de l'économie, qualité dont il devait

[1] « As I am one of that sauntering..... Any other appellation whatever. » (*Essays.*)

d'autant mieux sentir le prix qu'il en était lui-même plus complétement dépourvu.

L'article sur *l'Éducation de la jeunesse* forme une dissertation assez étendue qui renferme d'excellentes vues pratiques sur ce sujet. Il y a bien du bon sens dans la réflexion suivante : « Un enfant apprendra plus de vraie sagesse à une école publique, en un an, que dans une éducation particulière en cinq années. Ce n'est pas de leurs maîtres, mais de leurs égaux, qu'ils reçoivent la connaissance du monde.... Toutes les allures de l'homme se pratiquent en petit dans un collége. » Plus loin, il combat victorieusement quelques principes de Locke exagérés depuis par Rousseau, et cite ce trait curieux que « Pierre-le-Grand voulant accoutumer les enfans de ses marins à une vie pénible, ordonna de ne leur faire boire que de l'eau de mer, mais que malheureusement ils moururent tous de l'expérience. »

Parmi les meilleurs essais de Goldsmith, on peut remarquer encore ceux sur *l'Inconstance de la faveur populaire*, sur *l'Attachement à la vie*, et *l'Histoire du soldat mutilé*. Dans un autre genre, *les Aventures du comédien ambulant*, et *la Promenade au parc*, me paraissent des scènes d'un excellent comique. Il approche, surtout dans le dernier, de la plaisanterie légère d'Addison, et, malgré quelques traits un peu libres, je crois devoir le transcrire, pour donner une idée du talent de l'auteur dans l'essai badin.

« Les étrangers observent qu'il n'y a point de

femmes au monde plus belles ni plus mal habillées que les Anglaises. On a comparé nos dames à ces portraits où le visage est l'œuvre de Raphaël, mais où les draperies ont été ajustées au hasard par quelque barbouilleur subalterne, dépourvu de goût, et tout-à-fait étranger au dessin.

« Si j'étais poète, je remarquerais, à ce propos, que tant de beauté rehaussée par tous les avantages de la toilette serait une tentation trop puissante pour notre sexe, et qu'en conséquence il a été sagement réglé que nos dames manqueraient de goût, afin que leurs admirateurs ne perdissent pas entièrement la raison.

« Mais, pour dire la vérité, je ne m'aperçois pas qu'elles aient plus d'aversion pour la parure que les femmes d'aucun autre pays. Je ne puis me figurer que l'épouse d'un marchand de Cheapside ait plus de sollicitude pour la fortune de son mari que la femme d'un bourgeois de Paris; ni que miss, à sa pension, ait plus d'économie pour sa toilette que mademoiselle au couvent.

« Quoiqu'on puisse regarder Paris comme le séjour où presque toutes les modes prennent leur source, leur influence n'y est jamais aussi absolue que chez nous. On y étudie l'heureux secret de combiner la grâce avec la mode, et jamais on n'y excuse les disparates de la toilette d'une femme en disant que son costume est dans le dernier goût. Une Française ressemble à un excellent architecte dans sa parure. Jamais, avec une gothique ignorance, elle ne con-

fond les différens ordres; jamais elle n'enjolive une épaisse taille dorique d'ornemens corinthiens, ou, pour parler sans métaphore, elle ne se conforme à la mode régnante qu'autant qu'elle n'y voit rien d'incompatible avec ses agrémens personnels.

« Les Anglaises, au contraire, semblent ne reconnaître d'autre type du goût que la vogue générale. Si la mode l'ordonne, toute distinction de beauté, de taille ou de teint, cesse à l'instant. Les robes à queue, les bonnets prussiens, et les déshabillés aussi exactement pareils que s'ils étaient coupés à la même pièce, ramènent tout au même niveau. Le mail, les jardins publics et les théâtres sont remplis de dames en uniforme, et leur aspect offre aussi peu de variété de goût que si leur costume avait été commandé par le colonel d'un régiment de ligne, ou imaginé par l'artiste qui habille les trois bataillons des gardes.

« Ce n'est pas seulement en dépit de la taille et du teint, mais en dépit de l'âge aussi, que les dames s'abandonnent à cette inexplicable manie d'effacer toute distinction dans la toilette. La femme du plus humble rang copie d'abord la femme de qualité, et la matrone de soixante ans est aussi coquette que sa petite-fille. Un de mes amis, vieillard d'un excellent caractère, m'amusait, l'autre jour, par le récit d'une expédition au mail. Il paraît que, dans le cours de sa promenade, il avait suivi quelque temps une dame qui, à en juger par sa toilette, devait être une jeune personne de quinze ans. Son allure était vive, élé-

gante et folâtre. Mon vieil ami avait évoqué, dans cette occasion, tous ses souvenirs poétiques, et il croyait déjà voir une foule de petits amours en embuscade dans chaque pli du vêtement de l'inconnue. Il se flattait de l'espoir de contempler un visage d'ange : quelle fut sa mortification de reconnaître dans sa déesse imaginaire sa cousine Hannah, plus vieille que lui de quelques années !

« Mais je le laisse parler lui-même : « Après les premiers transports de nos complimens, dit-il, je ne pus m'empêcher de parcourir des yeux toute sa personne. Sa robe de batiste était écourtée par-devant, afin de laisser voir un soulier à haut talon, bouclé presqu'à la cheville. Sa coiffure consistait en quelques nœuds de batiste, avec des fleurs de papier peint, attachées d'un côté du front. Son sein, qui n'avait senti d'autre main que celle du temps, depuis vingt années, semblait, en s'offrant aux regards, solliciter un autre hommage [1]. Je lui aurais souhaité volontiers quelque chose de plus qu'un fichu de gaze de Paris pour en voiler les charmes; car, comme le Tasse dit, en parlant de la rose : *Quanto si mostra men, tanto è più bella*, les attraits d'une femme ne paraissent jamais plus séduisans que lorsqu'ils se révèlent avec plus de discrétion.

« Comme ma cousine n'avait pas fait tous ces frais de toilette pour rien, elle se dirigeait vers le parc, au moment où je venais de l'atteindre. S'aper-

[1] Ce trait est emprunté à Chesterfield, nº 4 du *Sens commun*.

cevant néanmoins que j'avais ma meilleure perruque, elle offrit, si je voulais lui servir de cavalier, de renvoyer le laquais. Quoique je tremblasse pour notre réception en public, la politesse ne me permettait pas de refuser : pour être aussi galant que possible, je pris sa main sous mon bras, et nous nous mîmes ainsi en marche.

« Lorsque nous fîmes notre entrée au parc, un couple suranné, si tendre et si complaisant, attira bientôt les yeux de la compagnie. Pendant que nous traversions la foule, qui était venue pour montrer ses atours, aussi bien que nous, je m'aperçus que, partout où nous allions, nous apportions avec nous la belle humeur. Les plus polis ne pouvaient s'empêcher de sourire, et les autres poussaient sans façon de grands éclats de rire, à la vue de nos grotesques figures. La cousine Hannah, dont la conscience était parfaitement tranquille sur le décorum de son costume, attribuait toute cette hilarité à la bizarrerie du mien, tandis que, non moins cordialement, je mettais le tout sur son compte. Aussi, nous, qui étions naturellement deux des meilleures créatures au monde, avant d'avoir parcouru la moitié du mail, nous commençâmes à devenir maussades, et à vouloir nous venger l'un sur l'autre de l'impertinence des spectateurs. « Je m'étonne, cousin Geoffroi, dit mademoiselle, que je n'aie jamais pu obtenir de vous de vous habiller comme un chrétien. Je savais bien que nous n'échapperions pas aux regards des promeneurs, avec votre grande perruque si bien frisée et

pourtant si mesquine, et votre énorme manchon. Je ne puis souffrir ces vilains manchons. » J'aurais supporté patiemment les traits de la critique sur tout le reste de mon équipage; mais, comme j'eus toujours une vénération particulière pour mon manchon, je ne pus me défendre d'être un peu piqué; en sorte que, jetant un coup d'œil sur son sein, d'un air de dépit: « Je souhaiterais de bon cœur, madame, répondis-je, que, pour l'amour de vous, mon manchon fût découpé en palatine. »

« Cependant, comme ma cousine était devenue tout-à-fait honteuse de son chevalier d'honneur, et que, pour ma part, je n'eus jamais la moindre inclination à servir de spectacle, nous convînmes de nous asseoir un moment dans une des allées, et, de cette retraite, de nous égayer aux dépens des autres aussi librement qu'ils s'étaient égayés sur notre compte.

« Une fois assis, nous gardâmes quelque temps le silence, occupés de réflexions bien différentes. Je considérais toute la compagnie, qui défilait alors sous mes yeux, comme destinée uniquement à mon plaisir [1]. C'était pour mon amusement que la beauté, dès le matin, s'était parée de tous ses charmes: le petit-maître avait mis sa dentelle, et le jeune docteur son ample perruque, tout simplement pour me plaire. Mais les sentimens de ma cousine Hannah étaient d'une tout autre nature. Elle regardait cha-

[1] Goldsmith paraît imiter ici un passage du *Tuteur*, n° 49.

que femme bien mise comme une rivale victorieuse; elle se dépitait contre toutes les physionomies brillantes de bonne humeur, ou qui paraissaient plus satisfaites que la sienne. Je m'aperçus de son malaise, et j'essayai de l'affaiblir en observant qu'il n'y avait point de beau monde, ce jour-là, au parc; en quoi elle fut parfaitement de mon avis, « et pourtant, ajouta-t-elle, ce n'est pas faute de caricatures de toute espèce. » Comme je souris de cette boutade, cela l'encouragea à suivre sa pointe, et elle se mit alors à me donner un échantillon de sa science en histoire secrète, d'autant mieux qu'elle me vit disposé à l'écouter. « Observez, me dit-elle, cette vieille femme toute chamarrée de soierie, et parée dans le suprême bon goût. C'est miss Brigitte Sempiternelle. Miss Brigitte, à ce qu'il paraît, a de l'argent, et, comme elle calcule que l'argent n'a jamais été si rare qu'aujourd'hui, elle semble résolue à garder pour elle ce qu'elle a. Elle est assez laide, comme vous voyez, et pourtant je vous assure qu'elle a refusé plusieurs offres de mariage, à ma connaissance, depuis un an. Voyons un peu : trois Irlandais, étudians en droit, deux capitaines en retraite, son docteur, et un prédicateur écossais, qui a failli l'enlever. Tout son temps se passe à être malade ou à se parer. Elle reste une semaine entière dans son cabinet, sans autre compagnie que son singe, son apothicaire et son chat; et elle se rend, en grande toilette, au parc, tous les dimanches, pour montrer ses grâces, pour chercher de nouveaux amans, pour gagner un

nouveau rhume et pour préparer une nouvelle besogne au docteur. »

. . . .

« Ma cousine allait continuer ses remarques lorsqu'elle fut interrompue par la présence de la dame dont elle venait de faire si lestement le portrait. Miss Brigitte l'avait aperçue de loin, et s'approchait pour la saluer. Je compris, à la chaleur de leurs félicitations, que ces dames étaient liées depuis long-temps, et amies intimes. Elles furent si charmées toutes deux de cette heureuse rencontre qu'elles résolurent de ne se plus quitter de la journée. En conséquence, nous traversâmes le parc ensemble, et je les menai prendre un fiacre à Saint-James. » [1]

Le style de Goldsmith dans ses *Essais* est constamment clair, élégant et facile : c'est avec raison qu'on le propose comme un des meilleurs modèles du genre tempéré. Sa diction, sagement ornée, a de l'imagination et de l'éclat, sans offrir aucune trace de recherche ni de faux goût, et elle ne fatigue jamais. Quoiqu'on l'ait compté parmi les disciples de Johnson, il appartient bien plutôt à l'école d'Addison en prose, comme à celle de Pope en poésie. Il excelle surtout dans l'art de narrer : aussi est-il un peu prodigue de contes et d'anecdotes. On pourrait même lui reprocher de ne pas toujours mettre assez de discernement dans le choix de ses récits.

[1] « Foreigns observe..... A hackney-coach at St.-James's. »
(*Essays.*)

Goldsmith peut encore être considéré comme un des créateurs de ce style vif et badin qui se plie à tous les caprices de la pensée, et reproduit toutes les familiarités, toutes les saillies de la conversation. L'histoire du *Comédien ambulant*, dont j'ai déjà parlé, et *la Rêverie dans une taverne*, sont des essais fort piquans dans un genre que le succès de Sterne venait alors de mettre en vogue, et dont on a fait, de nos jours, un si extravagant abus.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

Le plus beau titre de Goldsmith aux suffrages de la postérité sera toujours *le Ministre de Wakefield*. C'est un fait curieux dans l'histoire des lettres que la publication d'un ouvrage aujourd'hui si populaire en Europe ait été long-temps retardée par l'incertitude du succès. Le charme de ce roman tient surtout à la pureté des sentimens, et au ton de bienveillance et de douce philanthropie, qui règnent dans toutes les pages. Il semble que l'auteur ait voulu peindre, d'un seul trait, son caractère et celui de son héros, par cette naïve réflexion : « De même que quelques hommes contemplent avec ravissement les couleurs d'une tulipe ou l'aile d'un papillon, j'étais naturellement épris de visages heureux. » Peu de lectures sont aussi propres à rendre la vertu aimable, à réconcilier avec les disgrâces de la vie, et à faire sentir les avantages pratiques de la religion.

Le but de l'ouvrage est éminemment moral.

Goldsmith y prouve, par un exemple frappant, qu'il n'est aucune infortune à laquelle un homme de bien ne puisse résister avec une conscience irréprochable, et une humble soumission aux décrets de la Providence. Le docteur Primerose, en butte à tous les genres d'épreuves à la fois; ruiné, malade, captif dans un cachot, paraît moins à plaindre que son persécuteur. Au moment où, après avoir perdu sa fille aînée, il apprend qu'on vient de lui ravir son autre fille, et où il voit arriver son fils chargé de fers, dans cette situation accablante, sa constance ne se dément pas. Nulle part l'auguste ascendant de la vertu ne se révèle avec plus d'éclat.

L'auteur excelle dans le pathétique. Il rehausse l'intérêt des situations les plus attachantes par cet art des contrastes qui lui est si familier. Quoi de plus touchant, par exemple, que la douleur de Primerose, à la nouvelle de la disparition de sa fille Olivia, ou que ses transports, quand il sauve ses enfans des flammes? Dans ces épisodes, et dans quelques autres, Goldsmith mérite bien l'éloge gravé sur son tombeau par un ami judicieux : *Affectuum potens at lenis dominator*. Il ne réussit pas avec moins de bonheur dans les descriptions du genre badin et dans les scènes comiques. Voyez le récit de la malencontreuse expédition à l'église, ou bien l'histoire du portrait de famille, ou bien encore le désastreux marché de Moïse. L'enjouement de Goldsmith plaît parce qu'il est toujours naturel. Sa gaîté inoffensive ressemble à l'innocente malice du bon docteur, quand

il renverse, comme par mégarde, les préparations cosmétiques de ses filles.

Un trait bien caractéristique, et un des principaux charmes de ce roman, consiste dans la peinture vraie des occupations champêtres et des mœurs naïves des villageois. On sent que l'auteur aimait la nature, et on reconnaît que, dans sa vie un peu vagabonde, il avait observé de près les plus humbles rangs de la société. C'est ce mérite, ordinairement si rare aux époques de raffinement et de civilisation, qui a tant contribué, chez nous, au succès de *Paul et Virginie*. On trouve dans *le Ministre de Wakefield* une foule de ces détails familiers, d'un prix infini pour ceux qui aiment les plaisirs simples, et de ces scènes d'intérieur qui attachent au foyer domestique. Parmi tant de gracieux tableaux, il est difficile de faire un choix. Je prends au hasard, comme exemple du ton habituel de la narration, le début d'un des premiers chapitres.

« Je commençai alors à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles leçons sur la tempérance, la simplicité et le contentement, étaient tout-à-fait perdues. Les attentions que nos supérieurs venaient de nous témoigner réveillèrent l'orgueil que j'avais pu assoupir, mais non éteindre. Nos fenêtres furent, comme autrefois, garnies d'essences pour le cou et le visage. Au dehors, on craignait le soleil comme l'ennemi de la peau, et, au dedans, le feu comme le fléau du teint. Ma femme observa que se lever trop tôt fatiguait les yeux de ses filles, que travailler

après dîner leur rendait le nez rouge, et elle me persuada que les mains ne paraissaient jamais si blanches que lorsqu'elles ne faisaient rien. En conséquence, au lieu d'achever les chemises de George, elles se mirent à rajuster leurs vieilles dentelles ou à jouer de la guitare. Les pauvres demoiselles Flamborough, naguère leurs joyeuses compagnes, furent délaissées comme des connaissances vulgaires, et toute la conversation roula désormais sur le grand monde, la haute société, les tableaux, le goût, Shakespeare et l'harmonica.

« Mais nous aurions pu encore nous en tenir là, si une vieille diseuse de bonne aventure ne fût venue nous élever au parfait sublime. La sibylle basanée n'eut pas plus tôt paru, que mes filles accoururent en me demandant chacune un schelling, pour lui mettre l'argent en croix sur la main. A dire vrai, je commençais à me lasser d'être toujours sage, et je ne pus m'empêcher de céder à leur désir, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je donnai donc un schelling à chacune, quoique je doive observer ici, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'allaient jamais sans argent, puisque ma femme leur allouait généreusement une guinée chacune, pour garder dans leur poche, avec défense formelle de jamais la changer. Après s'être quelque temps renfermées avec la bohémienne, je reconnus à leur air, quand elles revinrent, qu'on leur avait fait quelque grande promesse. « Eh bien, mes enfans, comment avez-vous réussi? Dites-moi, Olivia, la diseuse de bonne aven-

ture vous a-t-elle servie à souhait? » — « Franchement, papa, répondit la demoiselle, je crois qu'il y a là-dessous quelque mystère qui n'est pas bien, car elle m'a positivement annoncé que je serais mariée avec un écuyer dans moins d'un an. » — « Et vous, Sophie, mon enfant, repris-je, quelle espèce de mari devez-vous avoir? » — « Papa, répondit-elle, j'épouserai un lord aussitôt que ma sœur aura épousé l'écuyer. » — « Eh quoi! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux schellings! Seulement un lord et un écuyer pour deux schellings! Folles que vous êtes, je vous aurais promis un prince et un nabab pour moitié prix! »

« Cette curiosité de leur part fut néanmoins suivie d'effets très sérieux : nous commençâmes dès lors à nous croire destinés par notre étoile à un avenir brillant, et nous anticipions déjà notre grandeur future.

« On a remarqué mille fois, et je dois faire encore une fois l'observation que les momens qui s'écoulent pour nous dans l'attente du bonheur sont plus doux que ceux où nos vœux sont satisfaits. Dans le premier cas, nous assaisonnons le mets à notre guise; dans l'autre, c'est la nature qui l'assaisonne pour nous. Il serait impossible de redire la foule de délicieuses rêveries que nous nous plaisions à entretenir. Il nous semblait que la fortune allait encore une fois nous sourire, et, comme toute la paroisse affirmait que l'écuyer était épris de ma fille, elle devint réellement éprise de lui; car on lui inspira

cette passion. Durant cet agréable intervalle, ma femme fit les plus beaux rêves du monde, et prit grand soin de nous les raconter, chaque matin, avec beaucoup d'exactitude et de solennité. Une nuit, c'était un cercueil et des os en croix, signe d'un mariage prochain : une autre fois, elle s'imaginait voir les poches de ses filles pleines de liards, preuve infaillible qu'elles seraient bientôt remplies d'or. Mes filles elles-mêmes avaient leurs pronostics. Elles sentaient passer sur leurs lèvres d'étranges baisers; la chandelle pétillait, ou des étincelles jaillissaient du feu; et elles découvraient des lacs d'amour au fond de toutes les soucoupes. »[1]

Au milieu d'une action pleine d'intérêt, dont l'intrigue est habilement conduite, et le dénouement amené avec art, l'auteur jette une foule de réflexions judicieuses et d'aperçus ingénieux sur le cœur humain. On s'étonne même parfois de cette finesse d'observation, qui décèle une sagacité et une connaissance du monde presque incompatible avec le caractère de bonhomie et de simplicité que lui attribuent généralement les traditions contemporaines. Goldsmith qui, selon la spirituelle conjecture d'un de ses biographes, « eût accepté à coup sûr la lettre de change sur le voisin Flamborough, et qui eût conclu indubitablement le mémorable marché des lunettes vertes », se montre, dans *le Ministre de*

[1] « I now began to find..... The bottom of every tea-cup. »
(*The Vicar of Wakefield*, chap. x.)

Wakefield, assez bien initié aux expédiens et aux artifices des chevaliers d'industrie d'un ordre subalterne. Il est vrai que de tels contrastes ne sont pas rares dans l'histoire des gens de lettres. Peut-être aussi a-t-on exagéré un peu l'inexpérience et la crédulité de Goldsmith. Je remarque du moins que le trait de vanité que lui imputent la plupart des biographies anglaises, dans une occasion où on le représente comme dupe du stratagème d'un bailli, avait été raconté par lui-même, dans *le Citoyen du monde* [1], plusieurs années avant l'époque où on suppose que l'événement eut lieu. Or, il est bien difficile de croire qu'il soit devenu victime d'un piége qui lui avait fourni le sujet d'une anecdote fort piquante.

A l'exemple des romanciers de son pays, Goldsmith se permet quelques digressions, et il expose volontiers son opinion sur la politique ou la littérature. On voit, dans un passage de ce genre, qu'il n'approuvait pas l'influence de la haute aristocratie, et qu'il penchait vers l'affermissement du pouvoir monarchique [2]. Ailleurs, dans une curieuse dissertation sur l'art dramatique, il ne partage point la prédilection excessive de ses compatriotes pour Shakespeare [3]. Ce sentiment est d'autant plus remarquable, que le sublime talent de Garrick avait dès lors accru l'admiration pour le père du théâtre an-

[1] *Citizen of the world*, letter XXIX.
[2] *The Vicar of Wakefield*, chap. XIX.
[3] Chap. XVIII.

glais, et créé un enthousiasme, ou plutôt un engouement, qui depuis n'a plus connu de bornes.

Le récit des aventures de George est amusant et instructif. L'intérêt de cet épisode augmente encore quand on sait que l'auteur y retrace une partie de sa propre histoire, particulièrement les ressources et les expédiens divers auxquels il eut recours dans son voyage à pied sur le continent.

La conception des caractères, dans *le Ministre de Wakefield*, fait honneur au talent et à l'âme de Goldsmith. Le principal personnage, Primerose, offre un modèle accompli du ministre de l'Évangile, et un bel exemple de toutes les vertus sociales et domestiques. Il allie la bienveillance, le désintéressement, le courage et la piété, avec l'enjouement habituel d'une conscience pure. Le bon docteur n'est pourtant pas exempt des faiblesses humaines, et quelques imperfections ajoutent ici à la vraisemblance. Son obstination dans les controverses théologiques fait échouer le mariage de son fils; il ne veut point convenir que Burchell ait eu l'avantage sur lui dans l'argumentation; il se laisse duper par les flatteries un peu grossières de Jenkinson. Enfin, au dénouement, il ne résiste pas à la tentation de lire deux homélies et une thèse de sa composition, pour calmer l'impatience des futurs époux. Malgré ces légers travers, le caractère de Primerose est toujours aimable; et, pour la pureté morale, on ne saurait lui comparer que sir Allworthy dans *Tom Jones*.

Déborah, l'épouse du docteur, offre une image assez fidèle des vertus et des défauts ordinaires de son sexe. Bonne et confiante, mais légère, crédule et superstitieuse à l'excès, elle cède à toutes les inspirations de son amour-propre, et à toutes les illusions de sa vanité maternelle. Ses deux filles, Olivia et Sophie, présentent, par la diversité de leur humeur, un agréable contraste. Les personnages secondaires de Moïse, Jenkinson, et du fermier Flamborough, ne manquent ni de naturel, ni de vérité.

On trouve dans celui de Burchell, ou lord Thornhill, un singulier mélange de philanthropie et d'originalité. Peut-être que les causes de sa bizarrerie ne sont pas assez nettement exposées. Il est remarquable que l'auteur a tracé, dans presque tous ses ouvrages, un caractère de ce genre, un philanthrope aigri contre le monde, puni d'une bienveillance imprudente, et poussé à une sorte de misanthropie par l'ingratitude et l'injustice de ses semblables. C'est l'homme noir, dans *le Citoyen du monde;* le philosophe Asem, dans les *Essais;* l'homme d'un bon naturel, dans la comédie de ce nom; ou plutôt c'est Goldsmith lui-même : car on sait que sa faiblesse pour ses amis l'avait exposé, de bonne heure, à de vifs regrets, et on ne peut douter qu'il ait voulu reproduire, dans ces divers portraits, l'histoire de ses propres mécomptes, de son inexpérience, et de ses ressentimens.

Le jeune Thornhill paraît à la fois méprisable et

odieux; à une dépravation profonde et systématique, il joint l'inhumanité et la lâcheté. C'est un séducteur de profession, mais qui n'intéresse point comme Lovelace, dont il n'a pas les brillantes qualités. On s'étonne qu'un tel personnage puisse en imposer aussi long-temps à l'esprit supérieur de son oncle. Dans la conclusion, l'avilissement complet de ce rôle interdit presque au lecteur l'espoir même éloigné d'un rapprochement avec Olivia.

On pourrait signaler quelques invraisemblances dans *le Ministre de Wakefield* : la principale est le long incognito de Burchell. Il est bien difficile de concevoir qu'il ne se rencontre jamais avec son neveu chez Primerose, et qu'il ne soit point reconnu par le chapelain, ni par les deux dames de la ville; il paraît étrange d'ailleurs, avec son caractère de bienveillance, qu'il ne prenne aucune précaution, sauf la lettre anonyme, pour garantir une famille estimable, à laquelle il s'intéresse, des embûches de son neveu, dont il connaît l'immoralité, et dont il tolère pourtant tous les excès. N'est-ce pas aussi attribuer une trop grande simplicité au docteur que de le supposer dupe des protestations du jeune Thornhill quand il va réclamer Olivia? Enfin, vers la conclusion, les événemens se succèdent avec une rapidité qui exige, de la part du lecteur, un effort de complaisance. Un tel défaut s'expliquerait peut-être par la situation assez critique de l'auteur, au moment où il mit la dernière main à son ouvrage.

génie, et qu'il ait été ravi par une fin si prématurée au monde dont il était l'ornement. »[1]

On ne saurait rien ajouter à l'hommage flatteur d'un juge aussi éclairé. Les mérites divers de l'ouvrage de Goldsmith sont appréciés avec autant de discernement que de bienveillance dans cet éloge. Il justifierait presque l'admiration un peu exagérée d'un de nos moralistes, qui préfère *le Ministre de Wakefield*, non seulement à tous les romans, mais à tous les livres connus[2]. La gloire de Goldsmith est assez belle, quoiqu'on ne le compte point parmi les génies supérieurs; le succès de ses productions montre combien l'habileté de la main-d'œuvre et le talent de l'artiste peuvent rehausser le prix des matériaux les plus simples et les plus vulgaires. Il appartient d'ailleurs par le style à cette excellente école classique, dont les traditions s'effacent de plus en plus en Angleterre, comme en France, deux pays où la satiété du beau a introduit le besoin des innovations et préparé la décadence du goût.

[1] « Whatever defects occur.... Literature which he adorned. »
(*Lives of the Novelists.*)

[2] *Essai sur le Bonheur.*

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





